



UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education

Regards croisés de femmes musulmanes de trois générations au Brésil : l'image de soi et la construction d'identité

Abla Antoinette SAFADI

Thèse présentée en vue de l'obtention
du titre de Docteur en sciences psychologiques et de l'éducation

Promoteurs de thèse

Pr. Jean-Luc BRACKELAIRE

Membres du jury

Pr. Maria Benedita MONTEIRO

Pr. Jean-Marie-JASPARD

Pr. Fabienne BRION

Pr. James DAY

Louvain-la-Neuve, Belgique

Juin 2011



UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education

**Regards croisés de femmes musulmanes de trois
générations au Brésil :
l'image de soi et la construction d'identité**

Abla Antoinette SAFADI

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	1
--------------------------------	----------

CHAPITRE I - INTRODUCTION.....	15
---------------------------------------	-----------

1. Intérêt pour le sujet de recherche.....	15
1.1. Pertinence	15
1.2. L'objectif de la recherche.....	16
1.3. Intérêt personnel pour le sujet de recherche	16
1.4. Ma première approche de la question religieuse dans une population concrète	17
1.5. Dispositions personnelles pour l'approche d'une autre culture religieuse	19
1.6. Parcours vers le doctorat	21
2. L'immigration arabe vers le Brésil : un aperçu historique	22
2.1. L'immigration des arabes vers l'Amérique Latine.....	22
2.2. Pourquoi les arabes ont-ils choisi le Brésil ?	23
2.3. Immigration culturelle et religieuse.....	27
2.4. Le contingent de musulmans au Brésil.....	28
2.5. Les musulmans d'origine libanaise au Brésil	29

CHAPITRE II - METHODOLOGIE.....	33
--	-----------

1. Définition de l'approche méthodologique	33
1.1. Rétrospective historique dans le domaine de la psychologie sociale: synthèse de la recherche au Brésil.	35
1.2. Démarrage de la recherche	38
1.3. Déroulement de la recherche	40
1.4. L'objet de la recherche	41
1.5. L'objectif de la recherche.....	42
2. Démarche préliminaire de la recherche en Belgique	44
2.1. Rencontre avec Souhad	45
2.1.1. L'histoire de Souhad (mère) – première génération.....	46
2.1.2. L'immigration vs L'intégration	46
2.1.3. La religion vs croyance.....	48
2.1.4. Transmission intergénérationnelle	49
2.1.5. L'image de soi	49
2.1.6. Premières réflexions sur le récit de Souhad	50

2.2. Rencontre avec Houdda (fille) – deuxième génération	53
2.2.1. L’histoire de Houdda : deuxième génération	53
2.2.2. L’immigration vs l’intégration.....	53
2.2.3. La religion vs croyance.....	54
2.2.4. La construction de la nouvelle identité	55
2.2.5. L’image de soi	56
2.2.6. Premières réflexions sur le récit de Houdda	57
2.2.7. L’expérience de l’immigration : premières réflexions.....	58

CHAPITRE III - RECUEIL DE DONNÉES AU BRÉSIL 61

1. Points de départ de la recherche.....	61
2. Les rencontres avec les femmes.....	63
2.1. Présentation des 20 femmes	65
2.1.1. Les groupes Intra générationnels	66
2.1.2. Les groupes Intergénérationnels	67
2.2. Récits de femmes: les groupes intra générationnels	69
2.2.1. Aperçu des récits des femmes de la première génération	69
2.2.2. Aperçu des récits de femmes de la deuxième génération.....	86
2.2.3. Aperçu des femmes de la troisième génération.....	97
3.3. Récits de femmes: les groupes intergénérationnels	125
3.3.1. 1 ^{er} Groupe : Aperçu des récits de 4 femmes de la même famille: 4 générations différentes.....	125
3.3.2. 2 ^{ème} Groupe : Aperçu des récits de 3 femmes : 3 générations différentes.....	134
3.3.3. 3 ^{ème} Groupe : Aperçu des récits de 3 femmes : 3 générations différentes.....	145
3.3.4. 4 ^{ème} Groupe : Aperçu des récits de 3 femmes : 3 générations différentes.....	156
3.3.5. 5 ^{ème} Groupe : Aperçu de récits de 3 femmes : 3 générations différentes	165

CHAPITRE IV - PERSPECTIVES SUR LES ANALYSES 171

1. Les éléments vers une réflexion sur les hypothèses	171
1.1. L’immigration	172
1.2. L’image de soi.....	174
1.2.1. La culture vs l’identité	175
1.3. La transmission	176
1.3.1. La famille vs les valeurs	177
1.3.2. La langue	178
1.3.3. La religion vs la croyance	179
1.3.4. Le voile.....	180
1.3.5. Les habitudes à table.....	181
1.4. Les Projets.....	182

CHAPITRE V - LES ANALYSES 185

1. Les analyses des récits des femmes de la même génération (intra-générationnelles)	186
1.1. 1er groupe - Première génération	186
1.2. 2 ^{ème} groupe – Deuxième génération	199
1.3. 3 ^{ème} groupe - Troisième génération	216
1.4. Les trois groupes intra-générationnels ensemble : six femmes de trois générations différentes	235
2. Les analyses des récits de femmes de différentes générations (intergénérationnelles).....	240
2.1. 1er groupe intergénérationnel : quatre femmes de la même famille.....	240
2.2. Les mères et filles.....	260
2.3. Quatre groupes intergénérationnels : dix femmes de trois (quatre) générations différentes, présentées en quatre groupes séparément, toujours de la même famille	288

CHAPITRE VI - REPRISE THEORIQUE..... 293

1. Le Liban : au cœur de la recherche	295
1.1. LIBAN : Terre de conquête.....	296
1.2. La fin de l'Empire ottoman	297
1.3. Volonté d'émancipation	298
1.4. Enfin, l'indépendance.....	299
1.5. La population.....	299
1.6. Des catholiques, des orthodoxes, et des musulmans	300
2. Une réflexion transversale entre l'ensemble des analyses et l'approche théorique.....	301
2.1. Immigration.....	302
2. Image de soi	313
3. Transmission	322
3.1. Famille.....	323
3.2. Langue.....	327
3.3. Religion.....	331
3.4. Voile.....	333
3.5. Les habitudes à la table	335
4. Les projets.....	338

CHAPITRE VII - CONCLUSIONS GENERALES	343
1. Déroulement de la recherche.....	344
2. Un aperçu des principaux résultats	350
3. L'éveil de réflexions sur l'importance de la psychologie sociale dans la construction de nouveaux paradigmes pour l'humanité	355
BIBLIOGRAPHIE	363
ANNEXES	371

Je dédie cet ouvrage

*Au Professeur Michel Legrand(†)
qui, avec une grande ouverture d'esprit,
a accepté de me guider
dans la réalisation de cette thèse
et d'y apporter l'attention, la sagesse
et le regard d'un maître*

*et à ma grande sœur Somaya,
décédée à l'âge de 24 ans,
qui m'a transmis le goût pour les études*

Je remercie avant tout, Notre Seigneur, les anges et les archanges du ciel, Marie, mère de Jésus, grâce auxquels mes prières sont exaucées, encore et toujours.

Avant de présenter mon travail de thèse, je voudrais vous faire part de la prière que j'ai faite chaque matin avant de me mettre à travailler.

Prière avant les études.....

Créateur ineffable
Vous êtes la vraie source de la lumière
Et de la sagesse.
Daïgnez répandre votre clarté
Sur l'obscurité de mon intelligence
Chassez de moi les ténèbres du péché
Et de l'ignorance
Donnez-moi :
La profondeur pour comprendre,
La mémoire pour retenir,
La méthode et la facilité pour apprendre,
La lucidité pour interpréter,
Une grâce abondante pour m'exprimer,
Aidez le commencement de mon travail,
Dirigez en le progrès,

Couronnez en la fin,
Par Jésus Christ Notre Seigneur,
Amen.

(Saint Thomas de Aquino)

On se représente souvent le chercheur comme étant un travailleur solitaire. Cette perception ne reflète pas ce que j'ai vécu durant toutes ces années. Cette thèse n'aurait sans doute jamais existé sans l'aide et le soutien de ceux qui m'ont entourée. Arrivée au terme de ce travail, il me tient particulièrement à cœur de remercier tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont permis son achèvement.

La réalisation de mon travail de recherche et de la rédaction de cette thèse n'aurait pas pu se concrétiser si le Professeur Jean-Marie Jaspard n'avait pas accepté immédiatement ma demande, faite par internet, alors que je me trouvais encore au Brésil, de venir étudier ici en Belgique à l'Université catholique de Louvain. C'est comme cela que tout a commencé. Un vrai défi, une vraie aventure. Je remercie infiniment le Pr. Jean-Marie Jaspard de ses sages conseils, de son soutien indéfectible, et de son immense patience à corriger la rédaction de mes textes,

et ce depuis le début de mon parcours de recherche à l'UCL, en passant par le DEA – dont il a été le co-promoteur – jusqu'à la fin de cette dissertation doctorale (dont il est également le co-promoteur).

Merci tout autant à mon co-promoteur, le Professeur Jean-Luc Brackelaire, ce cher ami. Je lui suis particulièrement reconnaissante pour ses qualités multiples qui m'ont permis de concrétiser ce travail dans un cadre aussi stimulant et agréable que très exigeant. Il a fait preuve d'une attention et d'une générosité sans limite, et a cheminé longtemps et patiemment avec moi, en tenant compte de mes idées peu conventionnelles. .

Mon comité d'encadrement a également contribué à la concrétisation de cette thèse. Je remercie vivement les Professeurs Fabienne Brion et James Day pour l'accueil réservé aux différentes phases ; pas-à-pas, patiemment, ils ont accompagné mon travail de recherche. Les conseils pertinents, dont j'ai pu bénéficier grâce à leur expertise et qu'ils m'ont dispensés avec bienveillance, ont enrichi ma réflexion. Je les remercie également pour leur flexibilité et adaptation aux échéances que je m'étais fixées tout au long de la rédaction de cette dissertation.

A vous tous, les Professeurs de mon comité d'encadrement, Jean-Luc Brackelaire, Jean-Marie Jaspard, Fabienne Brion et James Day, merci d'avoir cru, plus que moi-même, que j'étais capable de réaliser ce travail ardu. Grâce à vous, je suis arrivée à la fin.

Je souhaite également remercier très chaleureusement le Professeur Maria Benedita Monteiro, de l'Institut Universitaire de Lisbonne, d'avoir accepté d'enrichir ma recherche par sa lecture et sa critique ; merci aussi d'être présente ici pour faire parti de mon jury.

Merci au Professeur Vassilis Saroglou d'avoir accepté de présider le jury de thèse.

Je souhaite remercier très chaleureusement mes enfants, Alexandre, Fernando Bruno, Michelle, et Samira, ma belle-fille Libania et mon beau-fils, Flavio Guido, pour leur ouverture de cœur, pour leur compréhension et acceptation de mon choix de partir si loin pour réaliser mon projet. Je les remercie également pour le soutien affectif intense et le support qu'ils m'ont témoignés au fur et à mesure de mes difficultés émotionnelles et matérielles. Merci à mes huit petits-enfants, Juana, Leticia, Frederico, Nicolas, Natalia, Gabriel, Maria Clara et Sofia, qui m'ont prodigué tant d'amour à distance.

A mon arrière petite-fille Béatrice, merci pour ses sourires et ses bisous sur mon écran, elle dont les yeux toujours brillants sont pour moi comme des étoiles dans le ciel. Mon cœur déborde d'amour pour elle.

Merci à Maria Gladys pour son aide si importante : elle a trouvé des femmes musulmanes d'origine libanaise ici en Belgique et elle nous a mises en contact. Elle m'a littéralement « sauvée » tout au long de ces deux années de recherche épuisante.

Je remercie de tout mon cœur Ramaris Zapata, ma compagne de doctorat et de bureau, pour son amitié, son écoute, ses réflexions toujours sages, et aussi pour m'avoir fait voir petit à petit, au tout début du premier jet de cet ouvrage, alors que je me sentais si perdue et incapable, qu'il était possible et légitime de persévérer.

Merci aux femmes qui ont participé à mes travaux de recherche : celles d'ici, de Belgique, et de Foz do Iguaçu, au Brésil ; elles m'ont accueillie et ont accepté de partager leur expérience avec moi. Merci au Sheikh de la Mosquée de Foz do Iguaçu, et à son épouse, pour leurs précieuses collaborations. Merci aussi à toutes les autres femmes qui ont participé indirectement à ma recherche et qui ont ainsi beaucoup contribué à cette difficile

démarche. Merci également à la famille d'accueil, Zénaïde et Mac Nally, qui en plus de me loger, ont aussi cherché des femmes musulmanes pour que ma recherche devienne réalisable.

Merci à Denise Thinès pour sa générosité, sa patience et le temps qu'elle a mis à ma disposition pour améliorer mon français et la façon de m'exprimer dans cette langue.

Je souhaite également remercier Josette Closter, d'abord pour son amitié et les aides multiples qu'elle m'a apportées à plusieurs niveaux (personnel et professionnel), mais aussi pour avoir poursuivi la correction de cette thèse, dès le début et avec une totale abnégation.

La mise en forme de cette dissertation doctorale a été faite grâce à l'aide de Marie-Charlotte Declève, dont j'ai toujours senti l'affection, la disponibilité et la patience : un grand merci.

A Josianne Alenus et Claire Legrève pour leur support affectif et moral ; la porte de leur bureau, toujours ouverte, a été pour moi comme un sourire perpétuel : mes sincères reconnaissances.

Merci à Roland Jaumain pour son aide informatique dans le développement de cet ouvrage. Merci également à Dominique Hougardy pour sa réponse positive à mes besoins techniques dans la faculté.

Un remerciement particulier au Professeur Philippe Lekeuche pour son amitié, sa constante gentillesse et sa disponibilité à des échanges toujours si agréables.

Merci à mes amies de la bibliothèque de psychologie et des sciences de l'éducation : Anne Spoiden, Muriel Frisque, Céline Verheu, Frédérique De Brou et Hélène Frisque. Elles m'ont soutenue dans les recherches et le quotidien de mon long chemin.

Merci au Professeur Jean-Kinable pour son écoute attentive et silencieuse, aussi précieuse que des paroles.

Tout au long de ces années, les collègues se sont succédé, apportant chacun leur pierre à l'édifice de ma vie professionnelle : leur expertise, leurs qualités humaines, les moments conviviaux partagés..., tant de bons souvenirs qui restent dans le cœur. Merci à chacun de vous : Isabel Seynhaeve, Anne-Françoise Thirion, Leticia Paternostre, .Igne Carette, Aurore Kemteneers, Jaime Zambrana, Nathalie Nader Grosbois, Claudia Estrada, Philippe Galland, Isabelle Pichon, Stefania, Coralie Buxant, Julie Camerman, Bernard Mathieu, Mathieu Van Pachterbeke, Dominique Dewatines, Vincent Yzerbit Marichela Vargas. Egalement Vinciane Desnoeck, Geneviève Duterme, Agnès Boulet, Richard Robert, Michèle Goethals,

A tous mes compagnons de doctorat de l'« Unité Capp » (devenue IACCHOS), un grand merci pour l'encouragement, les fleurs, les cadeaux amenés du pays d'origine, le partage, toujours avec un grand sourire. Parmi eux, Adeline Fohn, Alexis Ndimubandi, Claudine Uwera, Christine Leblon, Dominic Stockwell, Fanny Weytens, Darius Gishoma, Jacqueline Bukaka, Jeannette Uwineza, Katia Morales, Marie Masse, Marine Jaeken, Patricia Laloire, et Patrick Rwagatare. Egalement Christophe Janssen, Maria Pilar, Mariae Salamanca, Fides Nitonde, Florence Vandendorpe qui, à l'heure actuelle, a déjà terminé sa mission doctorale.

A mes amis du Centre de Guidance, installé au deuxième étage de la faculté de psychologie, mon sincère remerciement. Avec eux, j'ai partagé le couloir, la cafétéria, les bonheurs et les éventuels soucis d'une doctorante si « jeune » !

Merci à notre Doyenne, le Professeur Marianne Frenay, pour son accueil et sa gentillesse.

A toutes les autres amies de cette faculté, notamment les secrétaires, avec qui j'ai eu beaucoup de plaisir de parler de la vie quotidienne, merci pour leur sourire de bonheur, merci pour leur soutien : Anne Wante, Patricia Badaux, Doriane Vanderschueren, Brigitte Pelsmaekens Chantal Masset, Michèle Piquart, Chantal Masset, Brigitte Pelsmaekers, Michèle Goethals, Vinciane Hanssens, Nadine Didier, Isabelle Legrain, Marianne Bourguignon, Maria Antonia Bertrand Baschwitz, Françoise Hody, Lutgarde Dumont, Vinciane Hanssens (Fopa), Yolande Nivaille, Brigitte Champagne, Brigitte Vanhoolandt

Un grand merci à mes amis du Brésil : de ma ville Maceió (Alagoas), de Goiana (Góias), de Teresina (Maranhao), de Salvador (Bahia), Recife, (Pernambuco), de Sao Paulo (Sao Paulo), de Rio de Janeiro (Rio de Janeiro), Porto Alegre (Rio Grande do Sul), de Belo Horizonte (Minas Gerais), de Curitiba et de Foz do Iguaçu (Paraná), Florianopolis (Santa Catarina) de Joao Pessoa (Paraiba) et de Palmas (Tocantins).

Un immense merci à Debora Cavalcante, amie de Maceió, qui a fait ses études ici à UCL, et qui, par internet, avant ma venue en Belgique, m'a aidée à découvrir et connaître l'Université de Louvain-la-Neuve : je l'ai nommée ma marraine.

Je suis à court de mots pour exprimer toute mon estime et ma gratitude à Delza Leite Goes. Je suis infiniment reconnaissante à mon âme sœur de Maceió, qui a mis son immense talent à ma disposition, durant des jours et des jours de dur labeur, pour m'aider à sortir d'un deuxième blocage et réaliser la version finale de cet ouvrage.

Un merci profond à Diva Leite Goes, également âme sœur de Maceio, qui m'a manifesté tant d'amour, à moi et à mes enfants, quand je me suis retrouvée seule à m'occuper d'eux. Elle a été un bon ange dans ma vie. Elle a maintenant rejoint les anges du ciel et je ressens très fort son absence.

Je souhaite également remercier très chaleureusement mes amis français, en particulier, Geneviève Menet (une Belge qui habite en Alsace) pour sa générosité à m'aider, à distance, dans la réservation de mon logement, à Louvain-la-Neuve, avant que j'arrive en Belgique. Merci à Bénédicte et Daniel Gorisse (Orchies) qui sont venues de France pour m'accueillir et me conduire à Louvain-la-Neuve au moment de mon arrivée en Belgique. Ils avaient même prévu des réserves alimentaires pour plusieurs jours ! Merci à Claire d'Abbadie, mère de mon filleul Xavier (Montpellier), qui s'est montrée présente dès la première difficulté. Merci à Françoise et Jean-Paul Mousselard (Haute-Savoie) pour le soutien affectif, même à distance, et pour l'accueil magnifique au cœur de leur famille.

Enfin, merci à Suzanne Castrataro (Paris) pour son amitié, ses magnifiques conseils, pleins de sagesse, ainsi que pour ses nombreux accueils à la générosité sans mesure : « Fais comme chez toi ! »

Un dernier clin d'œil aux amis proches d'ici, en Belgique ; j'essayerai de n'oublier personne. Je commencerai par remercier ma famille d'accueil : Geneviève et Pierre Escoyez., et leurs enfants : Bruno, Gilles et Mathilde. Mon immense merci pour leur soutien qui a continué jusqu'à l'heure actuelle. A Ana Fontes, qui m'a aidée avant même mon arrivée à Louvain-la-Neuve, merci pour sa précieuse aide et pour son amitié.

Je remercie de tout mon cœur Adriane Rimolo Leal (un bon ange, qui m'a toujours accompagnée lors de mes séjours difficiles dans les hôpitaux) et Marko, son époux, pour leur générosité et leur affection. Un profond merci à Cibely Aires, pour son immense générosité, sans mesure et en tous sens. Ma gratitude à Mariadne, Andrea, Salete, Aparecida, Izabel, Eliene Cristina, Christine et Chico, Teresa Cristina, Maria Esther Gomes, Luiza, Lilian, Maria Sueli, Paulo Reis, Rafael. Et aussi à mes amis qui ne sont plus ici, mais que je n'oublierai

jamaïs : Marcia et Genildo, Mara et Vander, Luciana et Bruno, Ana Leda et Rufino, Eloisa et Pedro, José Carlos Reis.

Un grand merci à mes voisins de Chaumont-Gistoux, Ghislain Van Gaever et Anne Brumagne, toujours présents et avec une générosité démesurée. Je remercie également Colette Woestijn.

Merci aux prêtres Maurilio, Alberto, José, Ernesto, Joseph et Vital.

Un grand merci à Colette Jadoule, pour son ouverture vers les différentes cultures et pour son amitié.

Je remercie infiniment Chantal Bretton, pour sa générosité sans mesure et toujours si prompte. Egalement, Suzanne Kempelers, Christine Marlé, Jeanne, Geneviève Vandervelde, Jean-François et Sélène, Anny Reiland, Annie Derveaux, Luz Mostacero, Alexandra Mungabire, Janvière.Yaramba, Bernadette Wiane, Regina de Crombrugne, Vincent et Vincienne De Coster.

Je n'oublie certainement pas de remercier tous ceux qui se sont occupés de ma santé depuis que je suis ici en Belgique et grâce auxquels j'arrive au terme cet ouvrage. Ce sont les Docteurs Verdan, Coupé, Roger, Saba, Daniel Goidts et, également, Maurice Welten et Stamatia Tsevdari.

Je souhaite remercier Pascale Jamouille et Emmanuel Nicolas pour la formation en « Santé mentale en contexte social » *Multiculturalité et précarité*. Ils ont fait preuve de beaucoup d'humanité. Merci à tous mes collègues de cette formation dont j'ai senti l'amour et l'affection.

Merci à M. Janusz Fedorowicz, dont je me suis occupé pendant quelques mois, lors de sa convalescence. J'ai beaucoup appris au contact de sa sagesse et de ses vastes connaissances culturelles. Merci également à sa gentille famille, si généreuse. Merci à son épouse, Marysia, déjà parmi les anges du ciel, qui m'a témoigné tant d'affection.

Merci enfin à notre chère Judith, une dame brésilienne de Louvain-la-Neuve, un trésor multiculturel, qui nous a quittés si subitement.

CHAPITRE I

INTRODUCTION

1. Intérêt pour le sujet de recherche

1.1. Pertinence

Pour ce travail de recherche, j'ai choisi un thème qui a particulièrement retenu mon attention, celui du travail avec des femmes musulmanes d'origine libanaise immigrées au Brésil.

Il n'y a pas longtemps qu'on a commencé à étudier l'effet que l'immigration des arabes musulmans au Brésil a eu sur les gens qui la vivent. Cette problématique attire l'attention de la société scientifique car on parle souvent d'une façon négative des musulmans, à propos desquels on considère souvent que la liaison entre leur religion et leur origine pose problème. Ce stéréotype négatif sur les arabo-musulmans est fortement développé dans la société brésilienne où la réalité mérite d'être découverte, d'être connue de l'intérieur.

C'est pour cette raison, entre autres, que j'ai décidé d'approfondir la question et que je suis allée jusqu'à Foz do Iguaçu¹, en 2006, au sud du Brésil, à 3.365Km de ma ville, Maceió (capitale de l'Etat d'Alagoas) qui se situe au Nord-est du Brésil. Foz do Iguaçu est la quatrième plus grande ville du l'état du Paraná. Elle a une population de 309.113 d'habitants. Sur place, j'ai rencontré des femmes musulmanes, et je leur ai offert un espace pour écouter leurs récits. Ceci, afin de favoriser la compréhension et l'analyse des effets de la migration chez ceux et celles qui la vivent en mettant en rapport l'expérience de la migration chez des personnes arabes d'origine libanaise et leur pratique religieuse de l'Islam.

Dans le contexte de la société brésilienne, cette population est mal connue, voire inconnue. Il est donc intéressant d'étudier comment ces personnes vivent, de connaître leur culture,

¹ Le terme « Iguaçu » signifie l'eau chaude « agua quente » dans l'étymologie indigène Tupi-Guarani.

d'apprendre comment elles se sentent par rapport à la société brésilienne, leur société d'accueil.

1.2. L'objectif de la recherche

L'objectif de ma recherche consiste à examiner l'influence des facteurs psychosociaux qui ont joué durant l'immigration et comment s'est passé le processus de l'assimilation et de l'acculturation pour les femmes arabes musulmanes de la première génération. Il s'agit aussi d'approcher la manière dont l'identité s'est construite ou reconstruite chez les personnes de la première génération, mais aussi chez celles des générations suivantes.

J'ai formulé des questions qui me semblent d'une importance capitale pour mieux comprendre le processus de construction de l'identité, lorsque la culture arabe rencontre celle du pays d'accueil dans le chef d'une femme immigrée d'origine arabe et musulmane. Les questions qui m'ont interpellée, parmi d'autres cependant, et sur lesquelles j'ai centré mon regard et ma réflexion, sont les suivantes : 1. Quelles sont les conséquences psychologiques et sociales de cette construction ou de cette reconstruction ? 2. Comment les femmes des trois générations se perçoivent-elles ? 3. Comment est gérée la transmission culturelle arabo-musulmane d'une génération à l'autre ? 4. Quelle est l'image de soi que ces femmes ont d'elles-mêmes face au regard des autres ? 5. Finalement, quelles sont les conditions psychosociales offertes par la communauté d'accueil qui sont susceptibles de remplir les besoins psychologiques de l'arrivante ?

Ainsi, on l'aura bien compris, cette démarche se veut exploratoire ; elle est basée sur la rencontre des femmes, sur leurs récits de vie, et sur l'analyse de ceux-ci ; elle se développe par la mise en place d'hypothèses, élaborées en référence, notamment, aux lectures théoriques.

1.3. Intérêt personnel pour le sujet de recherche

Mon intérêt pour entreprendre un travail avec des femmes musulmanes d'origine libanaise immigrées au Brésil est né de ma propre expérience de l'immigration. J'avais eu l'âge de 7 ans quand j'ai immigré au Brésil avec mes parents, en venant de la Palestine. En réalité, j'ai rencontré deux problématiques différentes qui se croisent : d'un côté, la question religieuse

vécue par une communauté qui est minoritaire dans une ville ou dans un pays où la religion n'est pas la même ; d'un autre côté, la question de l'immigration.

En fait, les questions qui se réfèrent à la religion, aux institutions religieuses et à la religiosité m'ont toujours interpellée, aussi bien en ce qui concerne l'expérience du transcendantal qu'au sujet du phénomène des interrelations humaines émanant du choix d'une pratique religieuse.

1.4. Ma première approche de la question religieuse dans une population concrète

Je voudrais expliquer, à partir des questions religieuses mises en pratique, comment j'ai été liée à ces sujets dans mon parcours professionnel et aussi dans mes études en psychologie.

Tout d'abord, j'ai toujours travaillé dans le domaine de la religiosité : en tant qu'évangéliste dans une favela (bidonville) qui s'appelait Marilù, à l'église de mon quartier, dans groupe d'étude sur l'éducation socio politique, au Liceu (Lycée) Alagoano comme enseignante (Education religieuse) à Maceió, la ville où j'habitais au Nord-Est du Brésil.

Pour mon mémoire de fin d'études en psychologie, j'avais choisi de travailler avec une communauté de pêcheurs sur une plage très connue (la Plage du Français) où le développement trop rapide du tourisme avait généré une instabilité psychosociale importante. En plus, la diversité du syncrétisme religieux s'était révélée être un facteur aggravant.

Le thème de mon mémoire était : « La solidarité dans une communauté de pêcheurs dans la perspective de la religion » (Safadi, 2000). La méthodologie était qualitative, adressée sur place à cette population de 775 habitants à l'époque, qui se trouvait face à six institutions religieuses différentes, et qui connaissait pas mal de conflits à ce moment.

Malgré ce contexte social difficile, j'ai gardé mon objectif d'étudier le sens de la solidarité dans la vie communautaire, d'approfondir la perspective de la construction de l'être religieux à partir d'un groupe. Par ailleurs, je suis tout à fait d'accord avec Malinowski (1975) lorsqu'il affirme l'importance du contemplatif et de l'individuel dans l'expérience religieuse.

La même année, j'ai été invitée par un professeur de mon cours de psychologie à effectuer, dans cette même communauté, mon stage final dans la discipline « Psychologie sociale communautaire ». J'ai répondu avec émotion à cette invitation inattendue et prometteuse. Pouvoir ainsi réaliser mon stage dans ce village m'a procuré l'expérience communautaire la plus riche que j'ai vécue. Avec la supervision de ce professeur, j'ai rencontré tous les

habitants natifs de ce village et les ai invités à participer à une réunion pour leur expliquer mon projet de stage. Ce projet a été créé par ce professeur qui m'invitait grâce à un accord entre l'Université Fédérale de Alagoas et la commune de Marechal Deodoro (ville historique) dont relève le village de « Praia do Frances » de l'état d'Alagoas.

Le stage offert aux étudiants de psychologie, a eu un double objectif : d'un côté, celui de connaître, comprendre et développer des activités spécifiques de la Psychologie sociale communautaire et, de l'autre côté, pour chaque étudiant, celui d'assumer un compromis personnel et professionnel en tant que stagiaire en psychologie communautaire, afin de devenir capable de pratiquer des exercices spécifiques de procédure dans l'intervention communautaire.

De la sorte, nous avons offert une contribution substantielle à cette communauté, non seulement à partir des rencontres avec les habitants en écoutant le récit de chacun d'eux, mais aussi, par le moyen de l'observation participante. Nous avons eu ainsi la possibilité d'identifier la demande explicite et implicite de la communauté. Nous avons construit ensemble, des stratégies d'intervention communautaire et des programmes d'actions spécifiques visant à donner aux relations intersubjectives la possibilité d'intégrer le sentir, le penser et l'agir des sujets. C'est le fait d'entrer en contact avec les besoins subjectifs de chaque personne qui m'a fait prendre conscience de l'importance de la méthodologie qualitative. J'ai eu l'opportunité pour la première fois de participer à une expérience d'écoute de récits de vies à partir de l'univers académique. Ainsi, je me suis identifiée avec cette méthodologie de recherche, sensibilisée par la façon d'intervenir, où j'ai constaté qu'elle est plus efficace dans l'élaboration et la construction des accords collectifs, dès lors cependant que les désirs les plus profonds des auteurs impliqués dans le processus des relations intersubjectives sont connus.

Finalement, en tant que stagiaires, nous avons développé ensemble, en plusieurs étapes, l'évaluation des activités, grâce à quoi nous avons eu la possibilité d'ajuster notre projet initial et de le rendre toujours malléable aux besoins des habitants qui ont participé à notre recherche et ce tout en maintenant les idées de départ. D'autre part, chacun a réalisé son rapport de stage grâce à sa propre recherche théorique et à des discussions et réflexions théoriques sous forme de séminaires et sous la forme de supervision individuelle et de groupe.

Nous avons proposé trois groupes de rencontre : le premier était un groupe d'enfants, partagé en deux sous-groupes selon l'âge, les enfants étant interrogés en même temps dans deux salles

séparées ; le un second était composé de femmes et le troisième d'hommes. Il s'agissait pour eux d'un espace d'écoute unique leur permettant de confier les réalités de leur vie, comme ils n'en avaient jamais eu l'opportunité auparavant. Nous avons aussi participé à des réunions conflictuelles avec les commerçants locaux, les vendeurs indépendants (au bord de la plage), les représentants des anciens et nouveaux habitants, les propriétaires des restaurants, les anciens et nouveaux pêcheurs, tous en conflit les uns avec les autres comme ce n'est pas possible. Plusieurs réunions ont dû avoir lieu pour arriver à un accord pacifique. Nous, en tant que stagiaires, nous n'avons fait qu'observer et rédiger le rapport. Mais l'intervention de notre superviseur a été ponctuelle et précise.

Ce projet novateur a été une réussite, pour son créateur, pour les élèves, comme pour les habitants. Finalement, nous avons tous été bénéficiaires! Le travail continue dans cette communauté, qui a connu par ailleurs le problème de la prostitution infantile.

Toutes ces expériences m'ont fait entrevoir comment le choix d'une pratique religieuse exerce une forte influence sur les êtres humains. Ainsi, dans mon parcours, les rencontres que j'ai faites ont éveillé en moi des nouvelles questions et ont accru encore mon intérêt pour le sujet qui nous occupe.

1.5. Dispositions personnelles pour l'approche d'une autre culture religieuse

J'ai toujours eu un grand intérêt, une sensibilité particulière pour les gens qui appartiennent à une minorité, comme les étrangers, les gens qui se sentent exclus, différents. Cependant,

« Pour réelles que soient les différences, elles ne doivent pas conduire à la méconnaissance des similitudes qui ne sont pas moins essentielles » (Durkeim, 1978, p. 239).

Il est possible que j'étais plus sensible aux différences parce que moi-même j'étais étrangère au Brésil et que j'ai, dès lors, vécu l'expérience de se sentir différent des autres.

Je crois que ma propre expérience de vie et mon chemin vers la spiritualité m'ont conduite vers une religiosité plus profonde, m'ont rendu plus sensible aux autres, aux autres de différentes religions. Et même si je ne suis pas musulmane, je suis arabe d'origine, née en Palestine, immigrée au Brésil en 1955, avec mes parents. Mon père était Palestinien et ma mère Egyptienne. J'ai vécu l'expérience de l'immigration, de la différence de religion, de langue, de culture.

L'appartenance à la religion a constitué la question la plus difficile pour moi : ma mère était copte et mon père catholique. Moi-même, j'ai été baptisée et j'ai fait ma première communion suivant le rite catholique, mais j'ai ensuite été empêchée de pratiquer la religion par mes parents. Ceux-ci allaient jusqu'à me persécuter pour éviter la pratique de mon choix d'une expérience relationnelle avec Dieu. Mais je me suis reconnue en tant que croyante et j'ai décidé de poursuivre dans le catholicisme. Ce fut un choix solitaire pendant des années, non seulement par rapport à ma famille, mais aussi dans la recherche d'une famille spirituelle. En tant que croyante, je suis interpellée par le fait que quand les gens font le choix d'une pratique religieuse, ils s'en trouvent discriminés.

Je percevais ce compromis que j'ai assumé par rapport à la religion, comme une réponse à ma curiosité intellectuelle, au désir d'en savoir plus et, au delà de la réalité terrestre, à la recherche de la signification de la vie et de la mort (Vergote, 1966), la religion étant selon moi, la gardienne de la morale et de la société, comme le dit Oliveira (2000).

Je reviens à mon intérêt de départ par rapport au sujet de ma recherche pour dire qu'en réalité, cet intérêt, sans doute l'intérêt majeur, était fortement refoulé chez moi ! Il s'est révélé après une réunion importante du Comité d'encadrement en novembre 2007 quand j'ai reçu « l'invitation » à expliciter la passion, le moteur pour le sujet de ma thèse. Et cette invitation m'a beaucoup interpellée ! D'abord j'ai pensé : n'est-ce pas clair dans le texte que j'ai écrit ? Après plusieurs essais de réflexion profonde à l'intérieur de la « boîte secrète », j'ai compris ! Mais ce n'était pas tout. Tout de suite, un autre conflit est né face à cette découverte : « Est-ce que je peux raconter ma passion qui fait partie de mon histoire dans un travail considéré comme scientifique ? » J'ai alors écouté mon intuition : « Oui, il faut raconter ton histoire, ta passion pour ton choix de contacter des femmes immigrées au Brésil ! »

Et voilà, j'ai continué à m'intéresser au sujet quand j'ai développé ma recherche (Foz do Iguaçu/Brésil) pour le DEA (UCL-Belgique) « Valeurs, religion et perceptions stéréotypiques des catholiques et des musulmanes au Brésil » (Safadi, 2003).

C'est à ce moment-là que mon regard s'est tourné vers les musulmans. Pourquoi mon intérêt pour cette population ? D'abord, c'est une question qui m'a toujours touchée : faire quelque chose pour la minorité différente apparemment étrangère face à la communauté majoritaire. Au moment de ma réflexion sur le sujet de la recherche, c'est la communauté musulmane qui se trouvait dans la minorité, encore inconnue, de la société brésilienne à tout le moins à cette époque-là. Même mon choix fut mal compris à l'époque. Quelques amis proches, fréquentant

ou non l'Université fédérale d'Alagoas, n'ont pas compris la raison de mon intérêt de développer une recherche avec cette population encore inconnue, car d'une certaine manière les musulmans étaient des personnes vraiment mal connues qui ne posaient pas de problème.

J'ai été interpellée par mes amis, avec des questions du style : « Mais il y a des musulmans au Brésil ? » ou « Et quel est le problème des musulmans au Brésil ? Ils ne sont pas contents ? » Ou encore : « Fais attention, c'est dangereux d'aller chez les musulmans, tu es une femme et pour une femme, il n'y a pas de place dans cette communauté ! Si tu vas chez eux, tu vas prendre un risque ! »

Face à toutes ces interpellations, trois questions pertinentes se sont posées à moi :

La première, c'est la méconnaissance de l'existence des musulmans dans le pays de la part de la population qui habite plus au Nord du Brésil (à Maceió par exemple, il n'y a qu'un seul musulman).

La deuxième, c'est le fait que les musulmans sont bien acceptés au Brésil, là où ils sont bien connus (comme par exemple au sud du pays) ; en fait, le Brésil est un pays qui a été colonisé par plusieurs nations, comme le Portugal, la Hollande, la France et l'Espagne, ce qui a probablement favorisé l'acceptation de la population arabo-musulmane, entre autres.

La troisième question, apparemment paradoxale, est celle du stéréotype considérant que les arabes sont des terroristes, surtout les musulmans ; ce stéréotype s'est développé surtout depuis l'événement du 11 septembre 2001 aux États Unis.

La recherche entamée au DEA a évolué vers le doctorat afin d'approfondir davantage la question des musulmans au Brésil, et plus spécifiquement cette fois les femmes immigrées d'origine libanaise.

1.6. Parcours vers le doctorat

Tout de suite après avoir terminé le DEA, j'ai contacté le professeur Michel Legrand pour lui présenter mon projet de recherche doctorale avec mon fort intérêt pour la méthodologie qualitative, spécifiquement celle du « récit de vie ». Au cours de plusieurs dialogues, ouverts et riches, il m'a beaucoup aidée à organiser mes idées et à bien définir mon point de départ dans ce projet.

Nous avons discuté ensemble de la méthodologie, celle qui conviendrait le mieux pour rencontrer mes objectifs mais aussi pour les femmes à inviter lors de ma recherche. Nous avons décidé que je me centrerais sur les femmes libanaises, musulmanes bien sûr, en commençant à en chercher ici, en Belgique d'abord, avant de partir au Brésil, en vue de créer un premier contact avec elles. En Belgique, il ne s'agissait pas d'un « simple » premier contact, mais de commencer déjà à proposer à des femmes libanaises de raconter leur récit sur les effets de l'immigration dans leurs vies. A mon niveau, l'objectif était de faire et de vivre l'expérience du premier contact, de prendre une connaissance pratique de ce que représente une recherche avec le sujet de recherche que j'avais proposé : des femmes musulmanes et d'origine libanaise. Il s'agissait aussi de tester la méthode, de prendre connaissance avec cette méthodologie où « le récit de vie peut être un intéressant instrument d'exploration, de découverte, d'un univers mal connu » (Legrand, 1993, p. 185) et de tester en plus le questionnaire-guide que j'avais construit.

La rencontre avec deux femmes, une mère et sa fille, a été plus qu'une expérience scientifique de recherche, elle a été une expérience profondément humaine. Je relaterai le vécu avec ces deux femmes, plus loin, dans le chapitre qui se réfère à la méthodologie.

À partir de là, j'ai développé mon travail avec des femmes musulmanes d'origine libanaise immigrées en Belgique et je me suis préparée à le réaliser au Brésil. Avec une connaissance théorique minimale de la méthodologie du « Récit de vie », je suis partie vers sa mise en œuvre, en considérant qu'il s'agissait du premier pas dans un processus de recherche qui vient à peine de commencer.

Pour essayer de comprendre des problématiques que l'on a intérêt à situer dans la biographie, l'histoire du sujet, elle-même insérée dans une histoire familiale et sociale (Legrand, 1993, p. 182).

2. L'immigration arabe vers le Brésil : un aperçu historique

2.1. L'immigration des arabes vers l'Amérique Latine

L'immigration s'est développée à partir de 1860 en raison de la crise économique qui touchait l'ensemble de l'empire ottoman. Entre 1865 et 1878, un premier groupe est sorti de la Syrie. Ses membres étaient majoritairement de confession chrétienne et se sont installés au Honduras, au Brésil, au Pérou et au Chili. Ils étaient partis d'Haïffa, de Tripoli ou de

Beyrouth. Selon Sakalha (2006), d'origine chilienne et président de la Fédération Arabe-Amérique au Panamá, les arabes en Amérique Latine sont 18 millions.

Au début, les hommes sont venus seuls ou avec un frère, un père ou des voisins. Très vite, poussés par la nécessité, ils ont repris leur domaine d'activité favori, le commerce, en tant que colporteurs, de village en village, pour proposer tissus et colifichets, ou bien en installant des échoppes au cœur de grandes villes.

Ainsi s'est développée une habitude qui a créé un espoir et une expectative à l'égard de l'Amérique. Des années se sont passées avant que les immigrés aient pu choisir, par eux-mêmes et à l'avance, le pays vers lequel ils désiraient aller.

Alors, on peut se demander pourquoi les Arabes ont choisi l'Amérique du Sud comme terre de destination. Benedicto Chuaqui (1942) signale que L'Amérique, terre de liberté, accueille dans tous les coins de son dilaté territoire, les peuples Arabes.

Les recherches sur l'immigration des premiers arabes situent celle-ci à partir du 18ème siècle. Mais officiellement la date considérée comme date de référence est la visite de l'empereur Pierre II au Liban, en 1876, à Damas et à Beyrouth. Il a écrit un poème sur le Liban ; il parlait bien l'arabe et avait déclaré :

Damas millénaire, berceau de la civilisation, et qui l'a construit, aidera aussi à construire le Brésil (Tuma, 2006, p.1).

Cependant bien avant cela, selon le premier registre officiel de l'immigration arabe qui date de 1835, les frères Zacharias seraient arrivés à ce moment-là à Rio de Janeiro en provenance de Beyrouth. Ensuite, la première famille est arrivée à Sao Paulo (Port de Santos) le 7 avril 1873. C'est en 1878 que le premier groupe est venu de la Syrie vers le Brésil. C'est effectivement à partir de 1890, que les flux migratoires se sont intensifiés vers le Brésil. A cette époque, la destination exacte n'était pas connue ; ils ne savaient pas vers quel état du Brésil ils se dirigeaient (le Brésil compte 26 états, dont 19 sur la côte atlantique et disposent donc de ports permettant une entrée). On peut dire que ce fut une vraie aventure. Les arabes ont bien surmonté tous les obstacles pour entrer dans cette nouvelle vie.

2.2. Pourquoi les arabes ont-ils choisi le Brésil ?

Au début ce n'était pas un choix, c'était l'idée de partir vers l'Amérique, mais l'Amérique du Nord. L'arrivée au Brésil s'est faite par hasard. De même que plusieurs arabes ont débarqué

dans le port de Buenos Aires, quelques-uns sont arrivés dans les autres régions de l'Argentine et d'autres encore sont allés vers le Chili.

Même après, une fois que le choix de partir vers l'Amérique du Sud était fait, les immigrants ne connaissaient pas l'état du Brésil qui était leur destination. Pourquoi ? Parce qu'ils ne recevaient pas l'information à l'avance et il y a une grande différence entre débarquer au Port de Santos (Sao Paulo) ou au port de Recife (Pernambuco), par exemple. En fait, l'incertitude était fort présente et ce n'est qu'entre les années 70 et 80 que les immigrants ont pu savoir à l'avance quel Etat du Brésil était leur destination. Peut-être ont-ils imaginé qu'ils allaient s'installer au port où ils débarquaient. Mais le Brésil est grand. La méconnaissance de la langue, aussi, peut avoir interféré sur le choix de la bonne destination. Jusqu'ici, je ne parle que des immigrants masculins.

Selon des récits racontés, plusieurs hommes, qui sont partis vers le Brésil, non seulement ne sont jamais arrivés à destination, mais malheureusement ont disparu pour toujours. Cet exemple est cité dans le cas spécifique de l'Argentine. Comme cet événement s'est répété plusieurs fois dans le temps, il a influencé le choix de la destination finale.

Dans d'autres exemples, je cite le cas d'immigrants qui ont pu rejoindre l'endroit qu'ils avaient demandé, soit parce que ce sont des membres d'une famille déjà installée au Brésil auparavant, soit pour se marier de manière arrangée. Alors, parfois, le demandeur avait l'habitude de payer une dot à la famille de la fiancée, cette habitude diminue, mais elle continue jusqu'aujourd'hui, semble-t-il. En tout cas, elle existait encore en 2006 au moment où j'étais sur place, notamment à Foz do Iguaçu.

Pour mieux comprendre l'immigration arabe à Foz do Iguaçu (dans l'état du Paraná-Brésil), il est également important d'avoir un aperçu historique plus large de cette immigration arabe vers le Brésil. Dans cet état, le Paraná, les arabes sont arrivés vers 1890 et, en 1920, il y avait 1 625 personnes, syriennes et libanaises, dispersées dans tout l'état.²

J'ai trouvé seulement quelques recherches isolées sur les premiers Arabes qui sont arrivés, mais par contre des informations très riches et extraordinairement nombreuses en ce qui

² FRONTEIRAS, do Paraná com as Arábias. Gaseta do Povo, Curitiba, PR, 31 mar. 2002. Disponible en [2http://www.gazetadopovo.com.br](http://www.gazetadopovo.com.br)

concerne la suite de l'immigration. Plusieurs aspects seront abordés : l'immigration des arabes vers l'Amérique Latine, et plus particulièrement leur choix pour le Brésil ; la question culturelle et religieuse de cette communauté arabe, arrivée avec très peu de bagages mais avec l'apport majeur d'une culture riche et consubstantielle ; les particularités des premiers musulmans qui sont arrivés au Brésil et plus spécifiquement celles des musulmans d'origine libanaise.

Une question me semble également importante : pourquoi les arabes ont-ils choisi l'état du Paraná, et précisément Foz do Iguaçu ?

L'explication pourrait être la suivante : la grande ville de Foz do Iguaçu est située à la frontière de deux autres pays, l'Argentine et le Paraguay, où le commerce a toujours été très développé. C'est dans les années 1970 que nous avons connu le plus grand mouvement de ce phénomène migratoire. Deux contingences importantes ont contribué à favoriser la migration vers Foz :

- La construction de l'Usine Hydroélectrique de Itaipu, qui a multiplié par quatre la population de la ville, et donc, de facto, a permis l'expansion du commerce local³.
- Le début de la guerre civile au Liban, en 1975 (Fronteiras, 2002).

C'est à ce moment plus particulièrement que s'est constituée, à Foz do Iguaçu, la grande colonie arabo-musulmane du Brésil.

Une autre donnée importante pour laquelle les arabes ont continué à migrer vers cette ville jusqu'à nos jours, c'est le fait qu'à Foz se trouvent les chutes du Cataratas do Iguaçu, point touristique le plus visité du Brésil, surtout par les étrangers.

J'ai rencontré de nombreuses familles dont les enfants étaient restées au Liban ; le père ou les parents sont partis ensemble au Brésil et, après quelques années, ont appelé leurs enfants à les rejoindre sans les avoir vus pendant des années ; de ce fait, des problèmes d'intégration peuvent se poser dans la relation entre parents et enfants ou avec la famille d'une manière plus large.

J'ai parlé d'intégration. L'intégration des immigrés arabes semble s'être bien passée pour trois raisons fondamentales :

³ ANUARIO ESTATISTICO, Perfil 2001. Foz do Iguaçu : Prefeitura Municipal de Foz do Iguaçu.2001).

- Le pays était ouvert à recevoir : à l'époque le Brésil était entré dans une période où il voulait s'agrandir et ouvrait ainsi ses portes aux immigrants ;
- La population brésilienne était fort ouverte à recevoir les étrangers, en l'occurrence les arabes ;
- Les arabes qui sont arrivés avaient une volonté énorme de s'intégrer.

En fait, pour les arabes, le plus important était la recherche de la paix et de la stabilité : ils s'accrochaient avec force et optimisme. En plus, avec un courage solide et inébranlable, ils affrontaient l'inconnu dans tous ses aspects socioculturels. Parmi les d'Amérique du Sud, majoritairement de confession chrétienne, le Brésil a été le pays d'adoption principal choisi par les immigrants pour construire leur nouvelle vie, indépendamment de l'Etat ou de la région géographique.

Selon Oswaldo Truzzi (2002), spécialiste en culture arabe, professeur de sciences sociales à l'Université de Sao Paulo (USP), l'Amérique était le destin de plusieurs jeunes qui, à la fin du 19^e siècle, sont venus chercher une vie meilleure, autant en Amérique du Nord qu'en Amérique du Sud,

Mais pour être plus précis, notre Amérique, celle du sud, est reconnue surtout par le monde arabe comme l'autre Amérique (2002, pp.123-147).

La plupart des émigrés étaient issus de familles d'agriculteurs mais, sous le soleil des tropiques, ils ont tenu à « prendre leur vie en main », à fonder leur propre « business » pour ne pas travailler chez les autres.

La première vague d'immigrés ne considérait pas comme définitif son séjour au Brésil, mais cherchait à s'établir avec un intérêt économique: faire des économies pour acheter des propriétés au Liban, en Syrie, pour envoyer de l'argent à la famille.

En fait, les immigrants ont convergé vers trois centres principaux :

- au Nord, ils ont trouvé le cycle du caoutchouc;
- au Sud, ils ont trouvé le cycle du café;
- au Centre, ils ont trouvé le cycle des minéraux.

La première vague (1890) se caractérise principalement par d'arrivée d'hommes qui s'installaient pour commencer leur boulot préféré, le commerce, d'abord comme colporteurs, 20 ans après comme marchands/ambulants, et finalement comme commerçants. Déjà bien

adaptés au Brésil, les immigrés de la première vague ont fait venir leur famille. Ce fut la deuxième vague à cette époque (1910), à cette époque, les enfants fréquentaient l'école et l'université. Mais on observe ici un détail important : cette scolarisation était réservée aux garçons!

La troisième vague fut celle de l'arrivée des paysans ruinés de la première guerre mondiale entre 1918 et 1938. Ces immigrants étaient largement analphabètes: plusieurs écoles ont été fondées pour aider ces nouveaux immigrants et leurs enfants, ainsi que des Eglises, des Centres culturels et des Clubs, avec l'objectif de maintenir les groupes unis, de stimuler les activités culturelles et religieuses. La plupart des immigrants étaient de confession chrétienne. (Hajjar, 1985, p. 98).

L'immigration syrienne s'est arrêtée à la fin de la deuxième guerre et la libanaise a continué jusqu'à aujourd'hui. Un peu plus tard (vers 1950), ce furent les palestiniens. Ensuite, l'immigration a continué à augmenter et les premiers immigrants de confession musulmane ont fait partie de cette dernière vague qui a commencé petit à petit, mais qui a eu son apogée dans les années 1980.

2.3. Immigration culturelle et religieuse

Mohammed, sociologue à l'Université de Sao Paulo (USP), décrit dans son interview au ANBA (2006) : au début,

malgré le fait que les premiers immigrants n'avaient pas de qualification intellectuelle effective, ils ont manifesté leur culture par le courage dont ils ont fait preuve pour entrer dans un domaine nouveau et prendre leur vie en main. Ils ont amené leur culture populaire et celle-ci se traduisait en une culture intellectuelle (2006, p. 4).

Les Brésiliens, de leur côté, ont réservé un bon accueil aux spécialités culinaires apportées par les arabes.

La confession musulmane a été difficile à mettre en évidence par les arabes nouvellement arrivés. C'est un aspect de la culture qui demande une habileté, une capacité de communication, un vocabulaire propre au groupe, des caractéristiques qui n'aidaient pas à assurer la transmission de la culture religieuse. Vu le manque de reconnaissance de leur religion, ces musulmans ont abandonné pour très longtemps leur culture religieuse. Les habitudes spirituelles religieuses ont fini par s'adapter à la nouvelle réalité. C'est seulement à

partir des années 1980, avec l'arrivée d'immigrants qualifiés, que la religiosité a commencé à apparaître d'une façon ouverte et complètement libre.

Réalité actuelle :

20 millions de brésiliens d'origine arabe sur une population totale de 191 506 729 habitants, selon l'estimation faite par l'IBGE (Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística) en septembre de 2010, c'est-à-dire, 10 % des habitants de la population du Brésil :

9 millions de brésiliens d'origine libanaise, 3 fois plus que la population actuelle du Liban (Truzzi, 2002).

Selon Tuma, R. (2006), représentant de l'ethnie arabe dans le conseil de l'Etat de Sao Paulo des communautés de racines et de culture étrangères, 98% des arabes d'origine libanaise ne parlent pas l'arabe. Par contre, Khatlab (2006) indique qu'il existe, au Liban, des villages où 90% de la population parle le portugais, comme par exemple à Sultan Yacub et à Kamed Lauz.

2.4. Le contingent de musulmans au Brésil

Le premier grand contingent de musulmans arrivés au Brésil a été celui d'africains importés comme esclaves. En 1835, ils ont participé à la Révolte des *malês*, dans l'état de Bahia : la rébellion contre l'esclavagisme. Vaincus, les *malês* se sont dispersés. C'est pourquoi, la première mosquée islamique n'a été fondée qu'en 1956, à São Paulo, alors que la construction avait commencé en 1940. L'affluence d'immigrants arabes par la frontière de l'Etat du Paraná avec le Paraguay a fait que la région et plus particulièrement Foz do Iguaçu, s'est transformée en une des plus importantes concentrations de musulmans du pays. La plupart des familles sont arrivées de la Vallée de la Bekaa, au sud du Liban (Waniez et Brustlein, 2001).

Dans le recensement démographique de 1991, effectué par l'Institut brésilien de Géographie et Statistique (IBGE) et par l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD), l'Islam en tant que religion, n'a pas été traité de façon isolée : les musulmans sont inclus dans la catégorie « autres religions » à savoir dans un groupe qui englobe un peu plus de 50 000 Brésiliens. Les autorités islamiques du Brésil estiment qu'environ un million de musulmans vivent dans le pays (Waniez et Brustlein, 2001).

2.5. Les musulmans d'origine libanaise au Brésil

Cette population musulmane d'origine libanaise est minoritaire dans un pays catholique où le syncrétisme religieux prend aussi une place très importante. Il me semble, selon ma connaissance, que, pour la population brésilienne en général, les musulmans restent encore largement inconnus au niveau de leur culture et de leur religion.

Pendant ma recherche à Foz do Iguaçu en 2003, j'ai entendu dire que les musulmans sont des gens très gentils, en majorité commerçants et très ouverts à la culture d'accueil.

Cependant, un fait m'a frappée : j'ai vu des femmes musulmanes de la première génération, qui avaient immigré au Brésil en bas-âge et qui ne parlent pas le portugais ou qui le parlent avec une certaine difficulté. Dans ces cas, des membres de la famille comme le mari, une fille ou une petite-fille aidaient au niveau de la langue pour que ces femmes se fassent comprendre face à la société brésilienne.

J'ai encore observé une autre donnée, à Foz do Iguaçu, ce qu'on observe plus rarement en dehors de cette ville : des femmes qui sont voilées, certaines complètement, des pieds à la tête, habillée en noir, seulement les yeux découverts.

Je peux dire que, d'après les récits des femmes que j'ai rencontrées, mon impression est que l'histoire des immigrés ne s'est pas arrêtée quand ils ont quitté leur pays, mais qu'elle s'est poursuivie au-delà des frontières.

Après cette présentation du contexte humain de ma recherche, je décrirai, dans le deuxième chapitre, comment les règles méthodologiques établies au départ se sont modifiées dès les étapes préliminaires et ce jusqu'à la conclusion de la recherche, tant au niveau de l'outil de transcription, du montage du texte et de son analyse, qu'au niveau du choix des éléments qui concernent la recherche et les hypothèses de travail. J'ai bien senti que ce choix méthodologique, loin d'être fixé une fois pour toutes, s'est modifié sans cesse tout au long du travail et que ces changements sont le résultat de transformations plus profondes liées à l'objet de la recherche. Mais, rejoignant ainsi les observations de M. Legrand, le plus important, que j'ai pu constater dans le travail du récit de vie, c'est qu'une histoire se construit entre le narrateur et le narrataire (Legrand, 2008) et que cette construction est toujours en mouvement. Elle se reconstruit selon le moment vécu par le narrateur ; elle est un va-et-vient qui ne cesse de se faire et de se défaire. Et tout ce processus peut amener le narrateur à charger son récit de nouveaux sens (Legrand, 2006).

La suite sera consacrée à une présentation plus approfondie de la méthode qualitative et de son utilisation dans le domaine de la psychologie sociale, en particulier la psychologie sociale communautaire, une pratique développée au Brésil dans plusieurs universités fédérales. Après avoir conclu un accord préalable, les communes de chaque état et de chaque village font appel à des psychologues sociaux, ainsi qu'à des professeurs d'universités et à leurs stagiaires.

Je présenterai enfin le démarrage de ma recherche en Belgique, en témoignant de la rencontre que j'ai eue avec deux femmes musulmanes d'origine libanaise : mère et fille. Je parlerai de leurs récits, de leurs expériences qui ont provoqué des séparations mais aussi et surtout qui ont permis de faire voir leurs proximités, leurs similitudes. Et pour clôturer ce chapitre, j'exposerai les premières réflexions que j'ai pu tirer à partir de l'expérience sur l'immigration de femmes musulmanes d'origine libanaise en Belgique.



Je suis partie de Maceió (Etat de Alagoas) (en haut à droite de la carte) vers la ville de Foz do Iguaçu (Etat de Paraná) (en bas à gauche de la carte), où j'ai développé ma recherche.



Les chutes Cataratas do Iguaçu

CHAPITRE II

METHODOLOGIE

1. Définition de l'approche méthodologique

Pour ma recherche, j'ai choisi une méthode qualitative qui s'inscrit dans le domaine de la psychologie sociale, principalement parce qu'elle permet une approche majeure quant au questionnement de ma recherche, questionnement qui porte sur la reconstruction identitaire à partir d'un changement significatif de contexte culturel. Cette approche s'est surtout organisée dans les choix méthodologiques effectués au sein des deux volets de recherche, empirique et théorique, mais aussi dans le choix des modalités de l'analyse des données rassemblées.

Je voudrais ici présenter quelques clarifications sur l'approche inductive qui se manifeste dans toute la recherche et dans les grandes parties de la thèse. Sans avoir fait une exploration exhaustive des auteurs qui s'intéressent à l'induction en recherche, il apparaît que le chercheur peut faire appel à l'approche inductive à différentes étapes de sa recherche, qu'il peut s'appuyer sur son intuition de départ puisée elle-même dans son « vécu personnel » (Chevrier, 2004 p.71), et cela, jusqu'au « construit » issu de l'analyse et de l'interprétation des données empiriques. Le choix de l'induction peut aussi témoigner d'une attitude d'ouverture du chercheur à l'endroit d'un ensemble de données qui ont été recueillies et analysées, sans obligatoirement prendre appui sur des théories, sur un cadre théorique strictement défini et préexistant. Un tel choix impose au chercheur le défi personnel de se donner une structure de pensée pour mener à bien ce processus de l'induction en cohérence avec la diversité des données rassemblées. En outre, selon les sceptiques de l'approche inductive, ce défi conduit le chercheur à faire des choix qui lui font porter lui-même la charge d'apporter la preuve de la rigueur de sa recherche (D'Ambroise et Audet, 1996, p. 78).

Après avoir présenté une vue d'ensemble des choix pris en compte, l'approche inductive déployée au sein de cette recherche, sera précisée. Nonobstant, il est important d'explicitier d'abord le concept d'induction. Selon plusieurs auteurs consultés, l'induction peut intervenir à

différents moment de la recherche : Chevrier (2004) explore l'approche inductive à l'intérieur du processus de problématisation de la recherche ; Paillé (1994) se réfère à l'induction dans le cadre de l'analyse et l'interprétation des données. Pour les tenants de la théorie « ancrée », l'induction guide la méthode globale de la recherche.

Si l'approche inductive apparaît surtout associée à des recherches empiriques, elle peut aussi être adéquate à des recherches aux méthodologies plus complexes, par exemple, celles qui associent plusieurs méthodes de recherche. Dans la recherche doctorale ici menée, ce sont la recherche empirique et la recherche théorique qui sont métissées dans la perspective de conduire une démarche de théorisation autour d'un objet spécifique de recherche, à savoir le récit de vie. La méthode de l'approche biographique, soutenue par l'approche inductive, crée une dynamique d'essai de théorisation dans la présente recherche. Cependant, lorsqu'on parle de théoriser, cela ne signifie pas d'abord construire une « grande théorie », mais aussi développer convenablement un ensemble explicatif cohérent qui s'appuie sur un processus rigoureux, comme l'écrit Paillé (1994). Par contre, et ce n'est pas paradoxal, je retiens de cette recherche qu'il m'a fallu envisager une méthodologie complexe. La volonté de croiser les deux volets de recherche a été un véritable défi pour pouvoir maintenir le fragile équilibre entre les deux volets.

De plus, ce choix d'une approche inductive dans la recherche doctorale a reposé sur une visée de développement théorique, à travers un processus de modélisation croisant des données empiriques et des références théoriques. Un ancrage « terrain » a, en effet, semblé essentiel dans la recherche doctorale, afin de dépasser le clivage Théorie-Pratique. Carr (1987) propose en ce sens une autre lecture des relations d'opposition, de dépendance ou d'autonomie entre Théorie et Pratique. Il suggère notamment de revenir à leurs origines historiques pour comprendre qu'elles sont deux formes d'action : « la poesis et la praxis ».

En tout cas, cette démarche qui est la mienne n'aurait pas été possible avec une méthode quantitative, qui aurait été cependant tout à fait valable pour un autre sujet relatif à ma recherche, comme par exemple un premier sondage. Ici, j'ai cherché plutôt un approfondissement et la réponse m'a été donnée par une méthode d'approche biographique :

Le terme de « biographie » est ainsi porteur d'une ambiguïté constructive et féconde : la biographie, c'est la vie même d'un individu singulier entendu dans son décours temporel, historique, mais aussi –

et d'abord, si l'on s'en tient à l'étymologie – l'écriture de cette vie, sa reconstruction narrative, son récit (Legrand, 1993, p. 11).

J'entends par méthode qualitative une manière de chercher, au-delà des similitudes, les différences ; celles-ci sont distinctes et uniques à chaque être humain et on les aperçoit dès lors que la condition de complexité de l'humain est acceptée. De plus, c'est une méthode qui offre la possibilité d'une interaction dialectique entre le narrateur et le narrataire, où le narrateur apporte ses représentations, ses (re)créations de son vécu et où le narrataire apporte de son côté les implications qui lui sont inhérentes, spécifiquement dans le cas de la méthode « Récit de Vie » par laquelle j'ai développé ma recherche. Je partage avec Delefosse (2001) :

Qu'il s'agit d'un travail interactif visant, d'une part, à favoriser l'activité de construction de sens du monde vécu à travers une situation dialogique réfléchissante et, d'autre part, à produire des connaissances psychologiques à partir de ce « matériel » (Delefosse, Rouan, *et al.*, 2001, p. 150).

1.1. Rétrospective historique dans le domaine de la Psychologie Sociale: une synthèse de la recherche au Brésil

Par rapport au domaine de la psychologie sociale, ce qui a éveillé mon intérêt se situe au niveau de la réalité sociale du Brésil. Il était impossible pour moi de rester passive ou indifférente aux questions sociales qui se présentaient dans la vie quotidienne, au Brésil. J'ai été active sur le terrain, curieuse des autres cultures, des autres réalités sociales et économiques, et par ailleurs toujours respectueuse des différences. Dans un deuxième temps, la psychologie en tant qu'étude académique est entrée dans ma vie bien plus tard si on peut dire qu'un événement arrive tardivement dans notre vie. C'est à l'université, dans le cours de psychologie à l'Université Fédérale de Alagoas (Maceió-Br.) que mon regard s'est tourné vers la psychologie sociale. Et tout de suite après, dès que j'ai terminé la licence, j'ai pris contact avec le Prof. Jean-Marie Jaspard ici à la faculté de psychologie de Louvain-la-Neuve, en Belgique, pour faire le D.E.A (Diplôme d'Etudes Approfondies) où j'ai pu approfondir mes connaissances en psychologie sociale via la Psychologie de la religion. Ces études m'ont permis de prendre conscience du rôle que nous avons dans la société : non pas en tant que spectateur, mais en tant qu'acteur et avec tous, compatriotes ou non, femmes ou hommes,

adultes ou non, peu importe l'âge ou le statut, mais face à l'expérience humaine de souffrance.

J'aurais trouvé pertinent de décrire le chemin parcouru par la psychologie sociale au Brésil, mais mon sujet de recherche est tellement volumineux et dense que j'ai préféré me concentrer sur la mémoire historique de la psychologie sociale.

Selon Bonfim (1991, apud Molón, 2001), la Psychologie sociale au Brésil s'est initiée dans la décennie 1930 avec comme référence principale, les premiers cours de Psychologie sociale, donnés par Raul Briquet et Arthur Ramos d'Araújo, à Rio de Janeiro, à l'Ecole Libre de Sociologie. Au milieu de la décennie 1940, l'Université de São Paulo (USP) a inclus comme cours pilote la Psychologie sociale dans les cours de bachelier en Philosophie. A partir de là ce domaine est entré formellement dans l'académie. Arthur Ramos d'Araujo, médecin et anthropologue, a publié en 1936 le livre *Psychologie Sociale*. À l'occasion du centenaire de la naissance de cet auteur, les psychologues sociaux brésiliens ont réédité ce livre en 2003 sous le titre : « *Introduction à Psychologie sociale* ».

Pour Sá (2007), le livre d'Arthur Ramos est un des principaux épisodes de la première phase de la psychologie sociale au Brésil. On peut dire qu'à l'époque existait une réceptivité à la pensée psychosociale émergente de chaque côté de l'Atlantique.

Il a effectué une réflexion profonde pour répondre à ses inquiétudes quant aux relations entre la psychologie, la psychologie sociale et les sciences humaines et sociales, mais aussi pour éclairer le statut de la psychologie sociale au Brésil. En confrontation avec ce qu'il appelé les «influences colonisatrices», il réaffirme, comme il l'avait fait six ans auparavant, que:

C'est vrai qu'il n'existe pas une psychologie brésilienne, dans le sens restreint où le Brésil n'a pas apporté à la connaissance académique des théories ou des stratégies méthodologiques constructives d'un corpus plus consistant. Mais, il y a depuis longtemps, des psychologues brésiliens qui ont été capables de donner un visage singulier à l'appropriation et à l'application des théories et méthodes originaires d'autres pays (Sá, 2007, p. 23).

Je le suis également dans sa réflexion, c'est-à-dire, celle qui précise le sens spécifique de la psychologie sociale. Les contributions européennes, plus précisément sur la théorie des représentations sociales, sont arrivées au Brésil à la fin des années 70, avec la traduction de la première partie du livre de Serge Moscovici, «*La psychanalyse son image et son public*», ensuite, au début des années 1980, avec les premières visites de Denise Jodelet en Amérique

Latine. En 2005, Jodelet a publié ses mémoires personnelles où elle raconte les deux décennies d'expériences, d'accompagnement, de contributions au développement dans le champ des représentations sociales au Brésil.

Je termine mon évocation de l'importante contribution de Sá (2007) sur la mémoire historique de la psychologie sociale au Brésil en pointant la préface «généreuse» que Jodelet a écrite dans son livre (Sá, 1998) dans lequel il présente les contributions de ses collègues brésiliens à la recherche sur les représentations sociales:

J'ai le sentiment d'assister à la formation d'une vraie école brésilienne dans ce domaine ... (Jodelet, 1998, p. 24).

Je voudrais aborder un peu plus ici la raison pour laquelle la psychologie sociale des maîtres du Brésil m'intéresse davantage qu'une autre pratique existant ailleurs. En fait, dans le cours de psychologie que j'ai eu à l'Université fédérale d'Alagoas (Maceió-Br.), j'ai découvert qu'il existe deux manières d'approcher le domaine social: la psychologie sociale (Vala & Monteiro, 2002) et le social communautaire (Brandao & Bomfim, 1999). Ces auteurs, parmi d'autres, m'ont guidée pendant tout mon parcours d'études. Et c'est le second champ, le social communautaire, qui m'a particulièrement intéressée.

La psychologie sociale communautaire au Brésil est toujours liée à l'université, espace de construction d'études, recherche et intervention dans le domaine. Espace important pour les étudiants de psychologie qui sont intéressés par la communauté comme champ d'action, espace de dialogue entre les habitants et l'Etat. La psychologie sociale se préoccupe aussi de l'identité et de l'émancipation de la société. Subséquemment s'est créé l'Institut Participa-Action. Cela a eu pour conséquence que les psychologues qui sont professeurs à l'université et leurs étudiants vont maintenant sur le terrain, c'est-à-dire dans les villages, les mairies, les associations et les communautés rurales.

Il faut dire clairement que:

Cette façon de « plonger » n'a pas été faite dans le sens d'importer la clinique sociale pour les marginalisés, mais pour tenter de repenser le monde et la vie en communauté, en révisant la théorie et en la reconstruisant (Brandão, 1999, p. 218).

J'ai encore énormément de choses à dire sur le travail développé par la psychologie sociale communautaire dans cette région du Nord-est du Brésil, mais je me limiterai ici à la position

avancée par Correia (1999) qui, pour moi, est une confirmation de ce que je pense et de ce que j'ai vécu dans ma vie avant mes études universitaires : Il faut être d'abord acteur dans le monde, y contribuer avec les connaissances acquises, quand la psychologie sociale communautaire choisit la communauté comme champ d'action , où elle

assume face à la société, une position claire en s'éloignant de la trompeuse neutralité scientifique et en pensant épistémologie dans le processus de construction du savoir (Correia, 1999, p. 70).

1.2. Démarrage de la recherche

Pour commencer ma recherche, je me suis intéressée, dans un premier temps, à comprendre la manière dont la construction de l'identité, le sentiment et l'image de soi prennent forme dans le cas qui nous occupe et, plus particulièrement, à saisir l'influence des facteurs psychosociaux qui interviennent durant et après l'immigration chez des femmes musulmanes d'origine libanaise.

Cette première démarche m'a appris à cerner un champ de recherche et à me centrer ainsi sur le vécu de femmes libanaises issues de l'immigration (première, deuxième et troisième génération). C'est dans ce contexte que j'ai choisi, avec mon promoteur, de rencontrer quatre femmes de chaque génération sur trois générations et d'étudier ensuite les éléments qui me permettront de définir la question de ma thèse.

Par ailleurs, je m'intéressais au récit de vie. Recueillir le récit de vie de plusieurs femmes ayant vécu l'expérience de l'immigration me paraissait adéquat pour rencontrer leur ressenti à ce sujet. J'ai aussi choisi le récit de vie comme outil de ma recherche entre autres parce que j'ai toujours aimé écouter l'histoire des autres, leur vécu. Chaque fois, j'ai écouté leur récit avec passion dans l'objectif de leur offrir un espace de parole. Dans la littérature, au théâtre, au cinéma, je préfère généralement les biographies et autobiographies des écrivains, des auteurs ; en ce qui concerne l'art et la musique, ma passion est aussi de connaître l'histoire personnelle qui se cache derrière cette façon de s'exprimer. Tant au lycée, pour mes élèves, qu'à la favela (bidonville), j'avais à cœur d'être disponible pour les autres.

À travers le récit de vie, nous viserons donc à établir un aperçu de l'histoire de vie des femmes musulmanes établies au Brésil. Selon Legrand (1993, p. 195), la condition *sine qua non* pour qu'un récit accède au statut de récit se réalise lorsque:

le narrateur en fait son affaire à lui, s'y déployant à partir d'une motivation devenue propre et s'emparant dès lors d'une certaine manière de la direction de l'entretien, mais que, d'un autre côté, le chercheur demeure bien le maître du jeu, tant de l'interlocution elle-même qu'il ne cesse de contrôler, y compris lorsqu'il s'absente et se laisse diriger- que de l'usage du « produit » résultant, de son « exploitation », de son traitement, de son analyse et de sa divulgation à l'intention de la communauté scientifique.

Je fais référence ici à la technique du récit de vie que Michel Legrand a développée dans son ouvrage *L'Approche biographique* (1993).

En me basant sur cette méthode de recherche, mon désir est de me pencher sur l'individu dans sa globalité et dans sa singularité. J'ai souhaité me laisser toucher par l'existence des femmes rencontrées et pouvoir adapter ma recherche aux particularités des différents récits. Je souligne encore un intérêt important de cette méthode : l'appel à se tourner vers plusieurs référents théoriques.

Mon objectif est donc, d'une part, de mettre en relief, à travers des récits de vie, certaines dimensions de l'identité et de l'image de soi, ainsi que l'effet de l'immigration et, d'autre part, d'étudier en quoi les facteurs psychosociaux- culturels et religieux, eux aussi, prennent une place et un sens dans la vie quotidienne des femmes concernées.

J'ai reconstruit les questions de base pour les entretiens après une lecture approfondie de *L'Approche biographique* (Legrand, 1993, p. 199). Ainsi, j'ai reformulé mes questions préalablement préparées « jeu harcelant de questions-réponses » pour qu'il ne soit pas « un récit raté ». L'auteur précité décrit deux types d'intervention pratique que le chercheur peut utiliser :

- Le chercheur formule des questions qui demandent au narrateur des précisions à propos de points qu'il a lui-même déjà évoqués (un personnage, une situation, un événement, un contexte...).
- Le chercheur peut inciter le narrateur à aborder des thèmes que celui-ci n'aurait pas spontanément introduits (implicitement ou explicitement pré- construits dans son champ de recherche, c'est-à-dire, d'un « guide d'enquête »).

J'ai pu voir de cette façon, qu'il existe une certaine flexibilité pour aborder le narrateur, pour arriver à lui sans le « bombarder » de questions, mais en lui laissant plutôt d'abord un espace-temps ouvert, une écoute. En fait, l'espace est déjà ouvert dès le moment où nous avons fait le choix de proposer: « racontez-moi comment vous en êtes arrivé à devenir ceci ou cela ? »

(Legrand, 1993, p. 201). De même, le temps et l'écoute se trouvent déjà ouverts par le fait que les premiers moments de rencontre sont occupés à expliquer les objectifs de ma recherche et à inviter les femmes à participer à des entretiens. J'ai proposé deux entretiens, enregistrés, en assurant la promesse de confidentialité par rapport à l'identification personnelle. Les rencontres ont duré une heure environ, selon le moment de chaque interview et de la réalité de la personne dans son rapport immédiat aux membres de sa famille. Parfois, en effet, un membre de la famille de l'interviewé s'est imposé dans le lieu de rencontre ou par téléphone ou encore est entré en frappant à la porte plusieurs fois.

Pour la première interview, avec les femmes de la première génération, j'ai proposé qu'elles se laissent aller à donner un récit de leur immigration, de manière tout à fait libre. Au départ, pas de question-réponse, mais la consigne suivante : « Racontez-moi comment s'est passé votre départ du Liban vers le Brésil ».

Ensuite, et différemment d'une femme à l'autre, plusieurs questions sont apparues. En fait, avant de procéder au deuxième entretien, j'ai d'abord réécouté le premier et j'ai élaboré des questions pertinentes sur des éléments de mon projet qui n'avaient pas encore été abordés. Finalement, le nombre d'entretiens par narratrice a été de trois, avec un intervalle de quinze jours.

1.3. Déroulement de la recherche

A partir de ces premiers fondements, le travail de recherche a été précisé. Un recensement exhaustif sur place, à Foz de Iguaçu pendant cinq mois, où finalement j'ai rencontré plus de trente femmes musulmanes de trois générations différentes. En fait même, dans un cas exceptionnel, ce fut quatre générations différentes, quatre femmes, toutes de la même famille. Mais, en fin de compte et avec peine, j'ai obtenu que vingt seulement de ces trente femmes acceptent de faire partie intégrante et active de la recherche.

Je présente ici la structure du processus du déroulement de la recherche selon six étapes :

1. le recensement des femmes musulmanes d'origine libanaise, de trois générations différentes ;

2. les premières rencontres avec chaque femme, dans le but de lui présenter la proposition de la recherche et de l'inviter à y participer ;
3. les rencontres avec chaque femme, individuellement et séparément, pour les séances enregistrées du récit de vie raconté par elle-même ;
4. les transcriptions des récits ;
5. les tableaux ;
6. l'élaboration de la présentation des récits pour la thèse ;
7. les perspectives théoriques sur les éléments présentés dans les analyses ;
8. les analyses des données recueillies ;
9. la reprise théorique en regard d'une analyse parallèle et transversale sur les éléments présentés comme résultat général.

Quelques propositions théoriques inspirantes ont certes été identifiées pour alimenter mes réflexions tout au long de ce travail, particulièrement celles de Michel Legrand, expert dans le domaine de l'approche biographique en Belgique.

La dernière étape en vue d'aboutir à la construction d'un « modèle » théorique éclairant les résultats de ma recherche consistera dans le repérage d'éléments pertinents et cohérents entre eux, au sein des analyses que j'aurai développées et dans les cadres théoriques évoqués ponctuellement.

1.4. L'objet de la recherche

L'objet particulier de la recherche était ancré sur l'identité, chez des femmes musulmanes d'origine libanaise immigrées au Brésil et chez leurs descendantes jusqu'à la troisième (voire la quatrième) génération. Se rapportant à l'immigration, comme champ pratique et théorique, je m'intéresse à la (re)construction de l'identité et du rapport à l'environnement social chez ces personnes et dans leur groupe familial et social. Dans son ensemble, cette recherche a été articulée en fonction d'une logique qu'il est possible de qualifier d'inductive, et dans la ligne des problèmes de recherche liés à la construction du modèle théorique de l'approche biographique.

En lien avec cette expérience unique de recherche, sont également mis en relief quelques défis et limites de l'approche inductive et de l'approche biographique, qui s'entrelacent sans se confondre. Je reconnais qu'il s'agit d'une recherche un peu atypique, car je serai proche de la vie tout à fait singulière de quelques personnes.

1.5. L'objectif de la recherche

Comme je l'ai expliqué dans l'introduction, l'objectif de cette recherche est d'examiner l'influence des facteurs psychosociaux qui ont joué durant l'immigration et de voir comment s'est passé le processus de l'assimilation et de l'acculturation pour les femmes arabes musulmanes de la première génération. Il s'agit aussi d'approcher la manière dont l'identité s'est construite ou reconstruite, non seulement chez les personnes de la première génération, mais aussi chez celles des générations suivantes ; autrement dit, il s'agit aussi d'observer comment se passe la transmission d'une génération à l'autre.

Ma réflexion se porte d'abord sur la construction de l'identité féminine de ces femmes musulmanes, qui est à la fois très riche et problématique concernant plusieurs facteurs inévitablement reliés entre eux : par exemple, l'immigration originaire et ses effets. Celle-ci implique la culture libanaise d'une façon générale : la langue, la façon de s'habiller, les habitudes à table, la famille et la religion musulmane d'origine. C'est aussi la culture et la religion qui définissent une appartenance et des devoirs particuliers.

Dans un premier temps, mon regard est attentif à ce qui peut favoriser une articulation entre la richesse culturelle que ces femmes apportent avec elles quand elles arrivent au Brésil et la réalité brésilienne à laquelle elles sont confrontées : la culture de ce pays d'accueil et le contexte particulier des relations qu'elles nouent dans et avec cette communauté au Brésil.

Mon attention se tourne, en en second lieu, vers les relations intergénérationnelles sur trois, voire quatre générations, et en particulier vers ce qui se transmet entre mères et filles, c'est-à-dire, le rapport qui s'établit entre elles, mais aussi entre grands-mères et petites-filles. Enfin, je souhaite aller encore plus loin et savoir quel est l'effet de l'exil sur la réalité féminine et entre les générations.

J'ai formulé des questions qui me semblent d'une importance capitale pour mieux comprendre le processus de construction de l'identité lorsque la culture arabe rencontre celle du pays d'accueil dans le chef d'une femme immigrée d'origine arabe et musulmane. Les cinq questions qui m'ont beaucoup interpellée, parmi d'autres évidemment, et qui ont ciblé mon regard et ma réflexion sont les suivantes: (1) Quelles sont les conséquences psychologiques et sociales de cette construction ou de cette reconstruction ? (2) Comment les femmes des trois générations se perçoivent-elles ? (3) Comment est gérée la transmission culturelle arabo-musulmane d'une génération à l'autre ? (4) Quelle est l'image de soi que ces femmes ont d'elles-mêmes face au regard des autres ? (5) Quelles sont les conditions psychosociales offertes par la communauté d'accueil qui soient susceptibles de remplir les besoins psychologiques de l'arrivante ?

A partir d'ici, j'ai élaboré un plan de travail : d'abord j'ai commencé par chercher des femmes de la première génération, musulmanes, immigrées et d'origine libanaise, et ensuite, de la deuxième et de la troisième génération, d'abord en Belgique et après, de la même façon, au Brésil. Puis, j'ai pris contact avec ces femmes pour leur présenter le projet de la recherche, et, une fois obtenu leur accord, j'ai fixé les rendez-vous.

Les entretiens d'avant-propos ont été guidés par un sondage construit à cet effet qui concevait des questions appropriées sur le fait d'être immigrées, d'abord en Belgique, puis, au Brésil. Ils ont été très éclairants, ils m'ont aidée à énoncer mes réflexions sur le sujet en général, sur la pertinence de la recherche et sur la méthodologie à adopter par la suite. En me plongeant sur les questions que j'ai souhaité traiter dans cette recherche, j'ai pris conscience du fait que j'étais moi-même entraînée dans un sens qui touche à l'essentiel de la question de départ, à savoir la construction ou reconstruction de l'identité face à l'immigration.

Ainsi, on l'aura bien compris, cette recherche se veut exploratoire ; elle est basée sur des hypothèses préalables que j'ai voulu tester sur le terrain. Mais aussi et surtout, elle ouvre le chemin à des hypothèses nouvelles qui, éventuellement, peuvent surprendre.

2. Démarche préliminaire de la recherche en Belgique

J'ai commencé à chercher des femmes musulmanes d'origine libanaise en Belgique en 2004, en sollicitant les amis, en prenant des contacts avec plusieurs personnes de mouvements religieux. Le parcours a été long et difficile ; il a exigé de ma part patience et persévérance: des amies d'église et des amies hors d'église toutes ont accepté de m'accorder leur aide dans la recherche de mes sujets. Seule une amie, de même profession de foi que moi, catholique, une femme libanaise, a refusé, alors qu'elle connaissait une femme musulmane. Pourquoi? Parce qu'elle a cru qu'il y avait un risque pour elle de se trouver dans une situation dangereuse et aussi parce que son mari n'accepterait pas qu'elle fournisse cette information. Après toutes ces difficultés que j'ai vécues pour trouver les renseignements sur les musulmans d'origine libanaise ici, après un an et demi, je crois comprendre que la séparation entre eux est vécue de la même façon ici en Belgique que celle que j'ai trouvée par la suite au Brésil.

Contacts après contacts, j'ai continué, encore durant l'année 2005, d'appeler plusieurs personnes qui m'ont aussi donné d'autres contacts, ... etc. J'ai trouvé des femmes d'origine libanaise, mais pas musulmanes et même une femme brésilienne, cinéaste, qui avait réalisé un documentaire sur l'immigration vers la Belgique. Les brésiliennes immigrées ici dont j'ai pu faire ainsi la connaissance n'étaient pas d'origine libanaise.

Un jour, j'ai été invitée à la fête de l'anniversaire d'une collègue doctorante qui est aussi une copine de la faculté: on partageait le même bureau, nos difficultés et nos joies, on marchait sur la même route ; nous sommes devenues de vraies amies ! Une femme précieuse, une étoile de plus dans mon ciel.

Cet anniversaire m'a apporté à moi aussi un grand cadeau! En partageant mes besoins par rapport au sujet de ma recherche avec une amie, tout de suite, celle-ci elle m'a donné une bonne nouvelle : elle avait une collègue de travail qui est libanaise, peut-être musulmane ! Très gentiment elle s'est empressée, après confirmation que sa collègue était bien musulmane, de nous mettre en contact en concrétisant une rencontre. Je lui ai envoyé par e-mail mon projet de recherche pour qu'elle puisse le communiquer à sa collègue afin de lui faciliter la compréhension du sujet de ma recherche.

Ce fut le début de ma rencontre avec les femmes musulmanes d'origine libanaise en Belgique.

Elle a commencé avec une dame qui s'appelle Souhad. Notre rendez-vous a été fixé le septième mois de l'année 2005, au lieu de travail de cette dame, dans un centre qui s'occupe de personnes immigrées ici en Belgique.

2.1. Rencontre avec Souhad

J'ai attendu quelques minutes la femme avec qui j'avais fixé le rendez-vous. Dans la salle d'attente, on était plusieurs à attendre... un qui sort et l'autre qui entre dans un bureau, peut-être un cabinet et à l'intérieur, une personne avec un l'air gentil, invitant à entrer. J'ai regardé chaque visage d'une façon discrète, mais attentive... différents visages, diverses cultures, histoires singulières, peut-être remarquables, mais deux points importants en commun: la richesse culturelle et personnelle de chacun et l'égalité de situation vécue dans l'espace et dans le temps présent où il se situe aujourd'hui.

Une femme entre dans la salle d'attente: une femme d'une apparence gentille et douce, mais avec un air un peu timide, un visage un peu triste... des traces de souffrance... des yeux qui pleurent, mais... sans larmes. C'est elle, la femme que j'ai attendue depuis deux ans! Elle vient vers moi avec un sourire très doux et serein. Elle me salue et m'invite aimablement à monter dans son bureau au premier étage.

D'une façon calme, sans stress et sans hâte, elle commence à parler. Elle me pose quelques questions pour avoir la confirmation qu'elle a bien compris mon projet. Je lui réponds, lui explique en détail chaque étape de la recherche, l'invite ensuite à raconter son récit de vie. La gentille dame accepte volontiers et en plus me dit qu'elle a une fille adulte qui probablement accepterait de participer à la recherche. Elle me donne son numéro de téléphone pour la contacter !

Finalement, après mon parcours dynamique et riche, j'ai trouvé deux femmes musulmanes d'origine libanaise: mère et fille! C'est-à-dire, première et deuxième génération.

Avant la rencontre, j'avais établi le canevas des entretiens : le premier entretien serait consacré à la motivation pour immigrer en Belgique, le deuxième à l'accueil, à la question religieuse et à l'image de soi avant et après l'immigration (c'est-à-dire à la manière dont les femmes perçoivent leur rôle dans la société belge et, finalement, quels sont leurs projets pour

l'avenir). Malgré le canevas, je comptais rester ouverte à élargir les questions préparées, et à me laisser toucher par l'existence des femmes rencontrées en adaptant ma recherche aux particularités des différents récits, comme je l'ai déjà souligné plus haut.

Pour moi, toute la démarche développée jusqu'à maintenant portait enfin ses fruits! Je peux dire sans hésitation, après les rencontres et l'écoute du récit de vie de la mère et de la fille que celles-ci m'ont aidée à préciser la direction générale de la recherche et la méthodologie.

2.1.1. L'histoire de Souhad (mère) – première génération

Comme je l'ai expliqué précédemment, Souhad a accueilli ma demande d'interview volontairement et avec ouverture. Quand je l'ai remerciée d'avoir accepté de participer à ma recherche, elle a répondu :

J'ai accepté de le faire parce que j'ai senti que je pouvais faire confiance.

Cette réponse me laisse penser que la façon dont j'ai présenté le processus de ma recherche et la méthodologie a été bien comprise et acceptée. Les rencontres se sont déroulées à son domicile, dans une ambiance très chaleureuse. Après, nous avons proposé de nous tutoyer ; elle a partagé avec moi son vécu avec naturel et simplicité, mais cependant, avec souffrance, dans un souvenir douloureux. D'une façon générale, lors des deux entretiens, elle répondait de manière sincère et très profonde aux questions que je lui soumettais.

Souhad est une femme de 54 ans, née au Liban, originaire d'une famille nombreuse, de parents musulmans pratiquants ; elle a des sœurs et un seul frère. Elle a été enseignante. La mère de Souhad était toujours présente pour la soutenir, comme également toute la famille, dans ses moments difficiles. Même après, quand elle habitait déjà ici en Belgique, sa mère est venue plusieurs fois pour l'aider, au fur et à mesure de ses besoins.

2.1.2. L'immigration vs L'intégration

Souhad a immigré ici en Belgique pour continuer ses études, après avoir essayé d'étudier en France. Depuis 19 ans en Belgique, elle travaille dans un centre pour les personnes immigrées, en situation de souffrance. En fait, elle consacre sa vie à aider les gens qui se trouvent en situation d'exclusion sociale, ici en Belgique, mais aussi en Palestine. Elle donne aussi des formations aux enseignants qui ne peuvent pas se déplacer de son pays :

Le contexte là-bas est très, très difficile et les gens étaient très découragés.

Malgré les difficultés pour aller en Palestine, à partir d'ici jusqu'à l'aéroport de Tel-Aviv (le contrôle excessif à la douane jusqu'à l'humiliation) et le danger existant sur le terrain, Souhad n'a pas renoncé à son idéal d'aider cette population en souffrance quotidienne.

L'expérience d'immigration pour Souhad a été une expérience dure à vivre...

Je n'ai pas imaginé que ça allait être si dur, je me croyais plus forte à cette période- là.

Elle est arrivée d'abord en France et après en Belgique, en poursuivant un rêve : faire des études supérieures. Mariée, avec deux enfants, après un vécu de souffrance, persécutée par son mari, elle a décidé de demander le divorce, contre la volonté de celui-ci, contre la culture de son pays... Une femme divorcée n'a plus de place dans la société libanaise.

Lui, le mari, il était ... :

(...) un mari impulsif et violent...pendant très longtemps, je me suis considérée comme divorcée dans ma tête...et j'attendais le moment pour qu'il dise oui...pour faire valoir ça et le faire.

Souhad a renoncé à tout, à ses enfants, à ses biens et à sa maison au Liban, à la condition que les enfants restent protégés et puissent bénéficier d'un confort suffisant. Un départ pas du tout facile, et ensuite, en France, une arrivée où elle vit l'expérience de l'immigration difficile :

(...) moi, je dirais que l'accueil, le fait de ne pas avoir un visage, un regard que tu croises et te dit que tu es là et tu existes.

En résumé, ce fut un vécu sans regard, sans un geste gentil, sans une parole d'accueil :

Je crois, parce que j'étais étrangère et puis peut-être, libanaise..., que d'abord l'accueil, les difficultés administratives, ensuite la manière avec laquelle on nous traitait, 'était vraiment humiliant. C'est comme si on venait de je ne sais pas où, de la brousse ; on nous considérait comme de ...des rien du tout.

L'invitation d'un ami belge pour essayer de l'inscrire ici en Belgique a changé la vie de Souhad, non sans difficultés, mais avec la chaleur humaine qu'elle attendait... dont elle avait besoin...

Je suis arrivée le 24 décembre à Bruxelles où l'accueil a été tout à fait différent... j'ai été à l'église pour la messe de Noël avec eux, mon ami et sa famille. J'ai été accueillie dans sa famille pendant une semaine... je suis venue et je suis restée.

Souhad a loué un studio à Zaventem, où elle s'est installée et avec elle la solitude, mais elle ne s'est pas laissé abattre par les défis qui se sont présentés sur son chemin :

Je ne connaissais personne, je ne parlais pas la langue, ce n'était pas français, ce n'était pas évident. Je n'osais même pas aller en ville... en ville pour rencontrer les autres, oser faire un pas vers les autres... C'était une solitude très, très pesante, ça a duré quelques mois et... c'était très dur à vivre. Par contre, je ne peux pas dire que j'ai eu des problèmes de racisme ou de discrimination. Les belges sont comme ça: ouverts. Je trouve que la Belgique m'a vraiment accueillie. Quatre ans après mon arrivée ici, j'étais devenue belge. Avoir la nationalité belge et se sentir belge, il y a une différence. Je suis belge, je dis que je suis belge et libanaise, c'est différent. Avant je disais que... je suis libanaise, maintenant je suis belge et libanaise... parce que j'ai investi, je travaille aussi, j'ai un statut social. Surtout quand j'ai eu aussi accès à l'emploi, je suis devenue autonome, je me suis assumée...dès que j'ai été productive... je suis devenue citoyenne.

Souhad est devenue une femme professionnellement connue, respectée... considérée comme très compétente dans son domaine.

Le vécu difficile de son passé fait partie de son histoire. Le moment présent par contre suscite un nouveau récit rempli de joie et de paix, avec ses enfants et petits-enfants.

Pour Souhad, la Belgique est en tout cas son pays d'accueil, le pays qui l'a bien reçue :

Il y a quelques années, je voulais aussi voir dans quelle mesure je pouvais retourner dans mon pays et travailler là-bas, j'ai pris une pause carrière, je suis restée 9 mois et là ... j'ai fait le choix définitif : là où je suis bien, c'est en Belgique et pas au Liban. Et donc... c'est ici que je dois rester, tu vois? Moi je crois que mon immigration est réussie. Je crois, parce que... même si c'est toujours dur d'immigrer, de s'exiler et tout ça, les liens que j'ai pu tisser ici et qui sont très chouettes, très fort et très profond... c'est lié à moi et c'est lié aux personnes auxquelles je tiens et qui ont marqué mon parcours ici. Mon immigration est une grande leçon, leçon d'ouverture et de tolérance. On peut fêter.

2.1.3. La religion vs croyance

Par rapport à l'islam, Souhad a grandi dans un milieu musulman, avec des parents pratiquants. Elle-même était croyante et pratiquante en étant jeune jusqu'à l'âge de quinze, seize ans. Après le décès de son fiancé à l'âge de 27 ans, un homme qu'elle aimait énormément et qui a marqué beaucoup son parcours de vie, dans sa manière de penser et dans sa philosophie de vie ... elle s'est posé beaucoup de questions par rapport à Dieu, à la croyance et aux dogmes de l'Islam... :

C'était quelqu'un de très militant, très intellectuel... il a insufflé en moi toutes les idées sur la démocratie... le fait d'être à gauche au niveau politique, philosophique. Il faisait ses études en philosophie et moi, à l'école normale... moi je lisais ses cours, donc on réfléchissait ensemble. Un mois avant le mariage, il est décédé d'un arrêt cardiaque. Étant militante communiste, j'ai voulu suivre son parcours, donc je me suis mise à militer, à m'ouvrir au monde et j'ai questionné beaucoup mes croyances. Je me posais beaucoup de questions, j'étais... je reconnaissais un Dieu, l'existence d'un Dieu, mais un Dieu injuste. Je peux dire que j'étais croyante... mais après un Dieu injuste, c'était un Dieu pour tout le monde, donc j'étais très, très ouverte à la religion chrétienne, juive, musulmane. J'étais musulmane, mais je ne pratiquais pas, donc je ne faisais pas mes prières, je ne faisais pas le ramadan. Non, parce que, en questionnant tout ça, je me suis dit, mais c'est quelque chose qui a existé dans le temps, être musulman ce n'est pas ça, être musulman c'est avoir la foi en quelque chose, en grand, d'où je pense, les idées que j'ai actuellement: c'est la tolérance, l'humain, l'humanisme et tout ça. J'ai navigué entre, je suis musulmane mais je suis tolérante, je suis musulmane mais être musulman c'est aussi être ouvert au monde, c'est aussi accepter tous les autres, tu vois? Un islam ou une religion, n'importe quelle religion au nom de laquelle on peut se permettre de faire beaucoup de mal à l'autre... je me dis, qu'il doit y avoir quelque chose qui nous dépasse. Donc, j'ai un côté spirituel très important, je connais ma religion, je sais, mais je trouve que, eh... être croyante et avoir un dogme, ça n'a rien à voir. Si on définit un musulman comme quelqu'un qui a reconnu Dieu, les 5 piliers de la religion et tout ça, on va dire que je ne le suis pas. Mais si on définit un musulman comme quelqu'un qui est ouvert au monde, qui peut être tolérant, je le serai, tu vois ?

2.1.4. Transmission intergénérationnelle

Malgré l'expérience que Souhad a vécue par rapport à la religion, ses enfants restent pratiquants, donc ils ont un parcours autre et ils sont croyants pratiquants... :

Parfois quand on discute de la religion ce n'est pas évident, mais je sens que ça peut être aussi un point sensible. Être parent... c'est aussi cette responsabilité-là et si on aime ses enfants, on est là pour eux mais sans les écraser, sans... sans les étouffer aussi. C'est un exercice de tous les jours. Et je le fais pour mes enfants... ils sont là, ils ont besoin de moi, tu vois, et je devrais être à côté d'eux. En même temps, je croyais aussi, c'était très... c'était un dilemme: si moi je ne suis pas bien, comment pouvoir les aider aussi là-bas. Et donc, je devais trouver des... objectifs, des perspectives pour me réaliser et aussi pour qu'un jour mes enfants ne soient pas honteux de moi.

2.1.5. L'image de soi

En réponse à ma question sur l'image qu'elle se fait d'elle-même, Souhad a réagi tout de suite :

Maintenant ? C'est une question difficile. Je ne crois pas que l'image que j'avais de moi-même avant était... je ne pense pas qu'elle était meilleure... j'avais l'image qu'on me collait comme mère qui a quitté ses enfants, je ressentais aussi la culpabilité liée au fait que j'étais une maman et que j'avais quitté mes enfants là-bas... on peut dire que c'est très égoïste de ma part... tout dépend de comment on prend les choses, parce que mes enfants ont dû souffrir à cause de moi et beaucoup souffrir. Mais encore, j'avais un complexe d'infériorité par rapport au monde occidental ... parce qu'on voyait l'occident comme le paradis, le meilleur... C'est une image qui nous a été transmise, mais je ne sais pas par quel biais. Avant je me mettais face à l'autre en me mettant dans une position très basse vis-à-vis de l'autre... J'ai pensé à ça dès notre première rencontre, et je me demandais pourquoi? Est-ce que c'était lié aussi à ce sentiment de mal être par rapport à l'exil, à la séparation, au deuil et tout ça? Et maintenant, j'ai une meilleure image qu'auparavant. Quelle image j'ai de moi-même?... L'image d'une femme qui a vécu beaucoup de choses, qui a enduré beaucoup... je ne peux pas dire que j'ai l'image de quelqu'un qui a raté sa vie, certainement pas, mais avec ... maintenant avec ce que je suis aujourd'hui je me dis: si c'était à refaire je ferais peut-être ma vie autrement, je souffrirais moins... je crois qu'avec l'acquis que j'ai aujourd'hui je réagis différemment, avec plus d'assurance et de force... même face à ma sensibilité, mais je crois que c'est ma sensibilité qui fait ma force, ma fragilité surtout. Je suis une femme d'action, donc, si je crois à quelque chose je dois le faire, c'est certain. Je ne me lance pas de fleurs, mais je pense que je suis courageuse.

2.1.6. Premières réflexions sur le récit de Souhad

Avant de commencer à traiter de la pré-analyse du matériel rassemblé dans l'étape exploratoire de ma recherche, il faut préciser d'une façon minimale quelle place j'attribue aux aspects analytiques communs, considérés ici comme des éléments, mais pas des catégories. En premier lieu, je considère la réflexion de l'être humain comme porteuse d'une plénitude, dans le sens de totalité, comme celle d'un être qui contient en soi contradictoirement et dialectiquement plusieurs dimensions : spirituelle, physique, psychique, culturelle, sociale. Elle émane d'un sujet qui est unique et complet. Donc, l'idée de catégorie me suggère une certaine fragmentation que je n'entreprends que pour des raisons utilitaires, mais sans jamais perdre de vue la richesse de la complétude humaine. Dans ce sens, je préfère apporter les idées qui se présentent à partir des histoires de vie cherchées comme des éléments, qui sont dynamiques, entrelacés et se (re) reconstruisent incessamment. Ainsi, la deuxième réflexion que j'apporte est la suivante: l'analyse se base sur les notions de totalité et de dynamisme comme des éléments, mais pas comme des catégories.

Développer une idée sur l'immigration et ses effets est avant tout réfléchir sur les questions qui ont poussé une personne vers ce choix d'immigrer, spécifiquement dans le cas de Souhad. Cependant, pour comprendre les origines de ce choix, j'apporte quelques nuances sur le mot choix. Les questions personnelles, contextuelles (socio-historique) et relationnelles fonctionnent comme des éléments déterminants de telles possibilités et limites ; néanmoins elles sont une forme non passive de décision pour les individus, négociée à chaque moment, elle peut donc servir comme fondement pour la notion du mot choix. Il s'agit d'une marge de liberté que les sujets ont et qui est activée par certains dispositifs à des moments particuliers de la trajectoire du sujet, mais qui sont cependant souvent accompagnés des implications macro-systémiques (Rosseti-Ferreira, M. C., Amorin, K.S., Silva, A.P.S., Carvalho, A.M.A., 2004).

Comme points pertinents et clairs, j'ai tout d'abord trouvé le lien profond que Souhad avait avec son fiancé alors qu'elle avait 15 ans, fait si significatif qui a changé la direction de sa vie, puis le décès de celui-ci d'un arrêt cardiaque, alors qu'il n'avait que 27 ans et elle 18. Avec une conscience socio- politique bien développée, elle est allée vers les autres, vers l'idéal qu'ils avaient construit ensemble. Puis, elle s'est aussi interrogée par rapport à la religion, à la croyance et aux dogmes de l'Islam. Pour elle, il fallait absolument que la religion soit tolérante et ouverte au monde. Bien que Souhad ait été éduquée dans la religion musulmane, elle se posait des questions sur la façon dont celle-ci lui avait été transmise.

L'exposé de Souhad par rapport à son vécu d'immigrante a révélé un sentiment de ne pas appartenir à la société d'accueil, qui l'a bloquée tout de suite dès son arrivée en France. Elle avait besoin de reconnaissance, la reconnaissance par l'altérité, celle de l'autre, besoin que la réalité soit celle d'être vue autrement, à partir du regard de l'autre (Safadi, 2003). Par contre, c'est à partir du moment où elle est entrée dans le monde du travail, qu'elle est devenue productive, autonome, qu'elle s'est sentie citoyenne. Cette expérience de Souhad m'amène à une question qui me semble pertinente: serait-il nécessaire que la reconnaissance de la communauté qui reçoit l'immigré passe par la productivité ? Le fait de se sentir citoyen par la veine productive peut être, d'un côté, le visage de l'idéologie capitaliste ; d'un autre côté, elle peut trouver son fondement dans les idées de Marx (2003) sur la relevance du travail. Pour ce dernier, le travail est une activité dont la production constitue l'essence humaine, dans une condition inaliénable, à partir d'un processus continué, dialectique et nécessaire entre

l'homme et la nature. Immergé dans ce processus, l'homme transforme la nature et se transforme ; en effet, à la fin du processus de travail, l'homme n'est plus le même, parce qu'il a déjà acquis de nouvelles habilités et de nouvelles connaissances et, donc, aussi de nouveaux besoins. Le caractère essentiel du travail humain habite dans l'idée que l'homme, pour être, a besoin de produire les moyens qui viabilisent cet être, matériellement et symboliquement.

En poursuivant ma réflexion sur l'immigration de Souhad, je rencontre un double sentiment contradictoire: aimer son pays, mais être plus heureuse dans le pays d'accueil. Il me semble difficile pour la personne qui émigre d'accepter cette contradiction; cependant si elle peut arriver à comprendre que c'est une condition inhérente à la vie, une condition pour exister, que cela fait partie d'un processus de recherche du bonheur, cette possibilité de comprendre ce processus peut apaiser, si la personne en souffrance accepte cette condition.

La trajectoire de Souhad face à la transmission de la culture religieuse, a été de réfléchir, de se questionner et de faire autrement que la façon dont cela lui a été transmis. Cependant, de ses enfants, elle n'a pas exigé une réflexion, un changement, parce qu'elle n'était pas avec eux pendant une période importante de leur formation. Cela signifie qu'elle n'a pas eu de participation effective dans la transmission de sa culture religieuse à la génération de ses enfants.

Je clôture pour l'instant les réflexions sur le récit de Souhad avec le dernier aspect- important également pour ma recherche- à savoir la réflexion sur l'image de soi, l'image qu'elle a d'elle-même. Une image qu'elle a exprimée premièrement par un certain sentiment de culpabilité, par le fait qu'elle a cru que les gens la trouvaient égoïste, lorsqu'elle est partie pour l'Europe sans ses enfants ; dans une certaine mesure, cette croyance est devenue la sienne. Ensuite elle s'est vue davantage comme immigrée, une personne qui se sentait inférieure, petite vis-à-vis des autres, les européennes. Finalement, après tout ce parcours difficile à vivre, elle se perçoit aujourd'hui comme une femme fortifiée et courageuse, d'où sa force qui est le résultat de sa sensibilité en tant que personne, en tant qu'être humain.

2.2. Rencontre avec Houdda (fille) – deuxième génération

Houdda est la fille de Souhad. Elle a accepté rapidement la demande de participer à ma recherche, proposée par sa mère. Notre premier contact s'est fait par téléphone et nous avons fixé notre rencontre. La première rencontre avec Houdda s'est passée dans un snack à Bruxelles, où j'ai pu expliquer la demande de ma recherche et discuter un peu du sujet. Elle était réceptive, intéressée et disponible pour participer. Nous avons fixé une date quelques jours après pour commencer le récit chez elle.

2.2.1. L'histoire de Houdda : deuxième génération

Sur place, j'ai présenté la première question à Houdda, celle de raconter son parcours d'immigration en Belgique. Avec spontanéité et confiance, elle a commencé à raconter son récit d'une fille de 22 ans qui a décidé de partir du Liban pour la Belgique sans prévenir son père, ni son frère. Son départ remonte à sept ans.

2.2.2. L'immigration vs l'intégration

En réponse à ma question sur sa décision d'immigrer ici en Belgique, Houdda a répondu :

Au Liban j'étais un peu comme la deuxième femme, la femme de la maison... chez mon père (...) j'ai eu quelques problèmes avec lui, je me suis dit, je ne vais pas rester ici juste pour faire le ménage, la cuisine et tout ça. Donc là, j'avais un peu quelques portes qui se fermaient devant moi et puis à un certain moment, ça n'allait plus avec mon père et tout ça...en plus, j'ai entamé mes études, j'ai entamé ma première année, mais je n'avais pas réussi. Donc, j'ai arrêté, j'ai voulu faire assistante sociale au Liban, mais étant donné que j'avais fait mon baccalauréat en technique, ah... ils n'ont pas accepté, ils n'ont pas voulu me faire l'équivalence. Donc, j'ai fait trois mois à l'université en tant qu'assistante sociale et c'est par après qu'ils ont découvert que l'équivalence ne marchait pas; donc, à Noël j'étais interdite de passer mes examens... donc là, j'avais quelques portes qui se fermaient devant moi... j'ai décidé de partir à ce moment... donc, mon père ne savait pas que je partais, et vite, j'avais préparé ma valise et je suis partie vers la Belgique avec l'aide de mes amis. En fait, la situation que j'ai vécue au Liban m'a poussée à faire ce choix, donc, moi je ne savais pas quel, quel avenir ce choix me réservait, tu vois? Donc, d'office j'avais choisi de partir, mais, sans organisation de partir, tu vois ?

Ici sur place, en Belgique, Houdda a recommencé ses études, avec le projet de juste terminer et de repartir au Liban pour travailler là-bas. Mais plusieurs événements ont changé son projet de départ... malgré les difficultés de départ par rapport aux études... :

J'ai pu réussir... j'ai pu commencer en éducation spécialisée en cours du soir et travailler la journée où ça a commencé à aller beaucoup mieux... j'ai fait plein de stages et tout ça... !

Et l'intégration, comment l'as-tu vécue ?

(...) à vingt-deux ans, j'ai eu du mal à m'intégrer... j'avais pas de... de vie sociale ici, et tout ça, donc, j'ai mis quand même pas mal de temps, j'ai eu pas mal de difficulté... j'avais aussi mon problème du départ... j'ai quitté le Liban, j'ai pas dit au revoir à mes amis, j'ai pas dit au revoir à ma famille et tout ça, et donc là, c'était un peu... c'était un peu difficile de tout oublier, de commencer une nouvelle vie. La première année, oh... c'était très difficile, la deuxième année aussi je n'ai pas réussi, en partie je n'ai pas réussi le français que je devais. Donc, c'était, c'est de là que venait la difficulté de l'intégration au départ. L'autre chose c'est que... tu es dans un pays où tu ne connais personne, aussi, c'est déjà une difficulté pour pouvoir rencontrer des gens, eh, eh... il y a aussi le fait que tu viens d'un autre pays, parfois on peut te considérer comme étrangère, et une extra-terrestre qui vient. C'est au fur et à mesure que j'ai pu me... m'intégrer là-dedans et continuer mon chemin... c'est au fur et à mesure que j'ai commencé à aller vers d'autres personnes en respectant la culture des autres, en même temps j'avais envie de vivre de la même façon, à l'européenne et de me dire, que voilà, que je suis dans un pays européen, je suis pas dans mon pays, et que en même temps je ne faisais rien de mal non plus. Mais au début, que ma mère était là, c'est vrai, c'était, c'était fort... très, très difficile. Voilà, c'est pour cette raison que je ne me suis pas sentie directement intégrée non plus, donc... je pense que c'était vers deux ans après... quand j'ai commencé à Marie-Haps, quand j'ai commencé à savoir connaître plus de gens, à avoir déjà plus d'amis et tout ça... mais c'était pas facile, dans les études de logopédie, la différence d'âge, mais aussi la différence culturelle aussi est un empêchement pour l'intégration... parce que c'était un milieu fort belge, fort snob aussi, donc... c'étaient là... des filles qui venaient de chez leur papa, où papa et maman payaient tout, et voilà quoi et moi j'avais pas... c'était pas le cas, quoi donc. Moi, je travaillais déjà donc... j'essayais d'être la plus indépendante possible, quoi... et voilà, j'ai une nouvelle vie. Je ne pourrais plus vivre au Liban comme je vivais avant, en fait.

2.2.3. La religion vs croyance

Houdda s'exprime par rapport à la question religieuse:

(...) pour moi, la personne que je devais rencontrer et faire ma vie avec devait être de mon pays et il devait être de ma religion. Je n'avais pas envie de faire avec mon conjoint, de faire ce débat de la

religion et tout ça. Je voulais quelqu'un qui me comprenne, qui comprenne ma religion et qu'on puisse continuer ensemble. Donc, tout en, tout en respectant notre, notre culture et notre... religion... pour moi c'est... pour moi j'ai, j'ai toujours respecté ça au Liban, et j'ai continué à le faire ici, donc le ramadan je l'ai fait... on est surtout très croyant... on pratique, chacun, chacun à sa façon, chacun fait ce qu'il veut et sans que l'un ou l'autre dise comment il doit faire... ça c'est entre nous et, et... et notre Dieu.

(...) par rapport au regard des autres, on dit tout le temps que je suis espagnole ou italienne mais, mais on... on s'y attend pas du tout que je serais, que je suis... mais la première question que les gens... les gens marocains... de quelle religion suis-je, quand ils savent que je suis libanaise, donc, là il y a un mélange de religion dedans... mais à moi ça ne me dérange pas de dire que je suis musulmane.

Houdda entre ensuite dans le sujet de la représentation du voile pour elle... :

J'adore... je n'ai rien contre le voile et je respecte les personnes qui le font, mais je ne me sens pas prête en fait, pour l'instant, et en même temps je vis en Europe, donc, déjà avec ce qui s'est passé avec les histoires du voile et tout ça, je ne sais pas le faire. Pour moi, c'est un... c'est un signe de pratique de l'islam. Et que notre prophète a dit qu'on doit faire ça, qu'on doit le... c'est un pilier de plus de l'islam, en fait c'est une façon de pratiquer... et il y a tout ce qui est ... qui vient après, que la femme doit se ... se cacher, ne doit pas être provocante dans ce qu'elle est. Il y a d'autres significations, je ne connais pas les détails, mais... pour provoquer, pas spécialement se voiler... on peut, on peut être entièrement voilée et parler derrière un mur et provoquer l'autre, donc... Mais pour l'instant moi je ne le fais pas, je ne suis pas prête.

2.2.4. La construction de la nouvelle identité

A propos de l'identité Houdda raconte :

(...) Et donc, même dans mes, dans mes choix relationnels et tout ça, c'était aussi difficile pour moi. J'ai toujours été attachée à mon pays et à ma culture, donc, malgré le fait que je suis en Belgique, ça ne m'empêche pas de garder mon identité d'origine et de, de me construire une identité à côté pour que je puisse continuer en Belgique. Mais bon, le fait de garder son identité, ce n'est pas... ce n'est pas vraiment dans le social qu'on a envie de la garder.

C'est en ayant contact avec l'autre pays, avec les parents en écoutant le journal télévisé, suivre les informations, voir comment ça se passe et tout ça. C'est ça, je pense, on garde toujours un ancrage là-dedans et puis, puis voilà. Et... je n'avais pas dur par exemple à rencontrer quelqu'un d'une autre culture... avec qui je vais faire ma vie... pour moi c'était important de garder cette identité... pour moi. Maintenant je suis mariée, donc on s'est marié et on a commencé à zéro tous les deux. Et on a

eu beaucoup de moments difficiles, même que ça soit au niveau du travail et tout ça, on s'est dit, c'est à nous de faire les choses et de continuer dans la vie. Et au Liban on n'aurait jamais pu le faire... ici c'est différent, moi je pars, je pars avec mon mari, je vis comme je vis. Ici tu te sens... personne se mêle de toi en fait, tu vis ta vie comme tu l'as choisi... ici mais bon, chacun vit dans son appart ... là bas, tu ne sais pas le faire. Tu ne peux pas le faire comme tu veux, donc... mais... tu vois? Mais, mais c'est vrai que ... je continue, que je continue à faire, je continuerai à vivre en Belgique tout en gardant une partie de moi qui est attachée à l'autre partie, quoi... à l'autre pays, quoi... je reste d'origine libanaise et ... j'ai la nationalité belge, mais je suis d'origine libanaise, donc... et je vis à là... à là... allez... je vis à... j'ai une vie parallèle... en fait, au fond de nous, on garde cette culture aussi et cet attachement à la culture et comment on a été élevé que ça soit au niveau familial et tout ça, qu'on peut toujours compter sur les gens sur qui... qu'on connaît aussi.

2.2.5. L'image de soi

Houdda est lucide sur l'image qu'elle a d'elle-même dans son parcours de souvenirs, dans le passé, parfois douloureux à exprimer... mais qui ont été exprimés sans réserve... :

J'ai le souvenir d'une fille qui a été malheureuse, très malheureuse à l'âge de 16 ans... je n'étais pas malheureuse, mais je ne me sentais pas bien dans ma peau. J'avais ma crise d'adolescence... en fait je n'étais pas heureuse ici, à 16 ans... et en revenant, à l'âge de vingt-deux ans j'ai eu du mal à m'intégrer. Là bas, au Liban, j'ai habité avec ma grand-mère, qui s'occupait de moi après le départ de ma mère, quand j'ai eu l'âge de 5 ans. Mais après mon retour d'ici, où je suis restée une période avec ma mère à l'âge de 16 ans, je suis allée habiter avec mon père et mon frère... et là, au Liban c'était un peu comme la deuxième femme, la femme de la maison... chez mon père.

Après tous ces événements vécus ici en Belgique et au Liban, à partir de l'âge de 16 ans et jusqu'à ses 22 ans, elle a décidé de partir et de faire quelque chose de sa vie... Quelque chose d'autre, faire autrement... :

Je ne voulais pas être celle qui attendait souvent son mari, l'homme de sa vie qu'il me demande, qui me demande en mariage pour que j'accepte. J'ai pris l'avion et je suis partie pour la Belgique : vraiment tout plaquer et me dire, voilà... j'ai une nouvelle vie !

Avec ce projet pour l'avenir, elle a changé la direction de sa vie et malgré les difficultés avec la langue, les études, l'intégration, la nostalgie de son pays, de sa famille et de ses amis, elle a fini par réussir.

Et par rapport à ton père, Houdda... comment cela s'est-il passé entre vous ?

Un an et demi. Après un an et demi j'ai pu, j'ai pu me réconcilier avec lui. Je pense que j'étais plus épanouie dans mes relations. Oui, parce que pour moi c'était important, pour moi c'était... la réconciliation avec mon père, c'était important. Si je ne voulais pas faire du mal, lui faire non plus, mais en même temps, je voulais faire... faire mon avenir. Et donc, c'est mon père, c'est quelqu'un que j'aime beaucoup. Et... je pense, le fait, le fait de me réconcilier avec lui, c'était, c'était, ça faisait partie de mon épanouissement personnel, ce qui se reflétait bien sûr, sur mes relations, parce que ça se voyait. Ça se voit quand tu vas bien et quand tu ne vas pas bien. Donc, je pense que c'était bien, c'était bien, c'était important, oui.

2.2.6. Premières réflexions sur le récit de Houdda

Je reprends ma réflexion sur les questions qui poussent une personne vers le choix d'émigrer. Ici, je tourne mon regard vers le récit de Houdda, fille de Souhad, la deuxième génération de femmes musulmanes d'origine libanaise immigrées en Belgique. Les questions ont été nombreuses, mais il me semble que la plus forte et la plus profonde, pour elle, a été de refuser d'assumer le rôle féminin: femme et mère au foyer lorsqu'elle habitait avec son père et son frère à partir de l'âge de 16ans. L'autre question qui s'est ajoutée a été la difficulté rencontrée avec ses études, la déception de ne pas être acceptée au cours de Service Social à la veille de Noël pour raison administrative.

Une question également importante porte sur son appartenance à la société belge. L'expérience de Houdda s'est aggravée par le fait qu'elle n'a pas vécu le rejet de sa culture socioreligieuse comme l'a vécu sa mère. Bien au contraire, elle a vécu avec approbation les dogmes de l'Islam, c'est-à-dire qu'elle n'a pas eu une motivation religieuse derrière sa décision de partir. Par contre, le fait de partir sans voir ni parler avec les gens qu'elle a beaucoup aimés, enfin, ni faire ses adieux à sa grand-mère, à son père et son frère, aux autres membres de sa famille et à ses amis, l'a beaucoup marquée. Alors, comme elle est restée fortement attachée au souvenir des gens de son pays, son intégration fut bien plus une source de souffrance. Il faut encore ajouter à toutes ces difficultés que le fait de faire des études de logopédie avec des plus jeunes qu'elle et d'un milieu socio-économique plus favorisé n'a pas contribué à faciliter son intégration.

2.2.7. L'expérience de l'immigration : premières réflexions

La rencontre avec Souhad et Houdda, mère et fille, deux générations, deux expériences de l'immigration vécues différemment, mais avec une similitude liée au désir d'un espace de liberté et de bonheur, m'a beaucoup touchée. Je me suis sentie privilégiée d'avoir pu les connaître, mais surtout d'avoir eu la confiance de ces deux femmes. Je me suis sentie porteuse d'un vécu raconté pour la première fois, d'une valeur incommensurable, précieuse. Toute cette richesse m'a poussée vers une réflexion sur l'importance de l'espace d'écoute proposé par ma recherche, où cet espace était vécu réciproquement avec émotion, avec une vraie présence. Je devais également assumer à la fois la responsabilité de suivre la méthodologie et le fait d'inviter une personne à raconter son récit. C'est là que je me suis rendu compte que la neutralité ne peut pas exister. Comment peut-on écouter un parcours de vie de dix ou vingt ans ou plus, ou même moins, peu importe les années, un parcours de souffrances, d'efforts pour les surmonter et puis de réussites, sans être vivement présente à la personne et empathique à ce qu'elle me confie d'elle ?

La façon de conduire les entretiens grâce au «récit de vie», m'a amenée à constater que la méthodologie qualitative m'a permis de cibler les aspects essentiels de ma recherche, à savoir la construction et la (re) construction de l'identité de femmes musulmanes d'origine libanaise face à l'immigration.

A partir de cette rencontre avec Souhad et avec sa fille Houdda et de tout ce qui concerne leur parcours migratoire, comme d'ailleurs aussi leur bagage rempli de richesses tout au long du chemin parcouru par ces femmes rencontrées ici en Belgique, ainsi que par les femmes de la même origine qu'elles, mais qui sont parties vers l'autre côté du monde, c'est-à-dire au Brésil, j'en arrive aux hypothèses.

Ce fut un travail de patience et de persévérance, de me confronter aux éléments qui concernent la culture arabe de confession musulmane, riche et complexe à la fois. J'ose dire que ce travail est comme une broderie, pleine de couleurs, de lumière, de petits et grands détails, simplement magnifique. Mais il ne faut pas regarder la beauté que du bon côté. L'autre côté, la face cachée qu'il s'agit aussi de considérer, ce sont les hésitations, les tergiversations, les va-et-vient, la remise du travail sur le métier mille et mille fois.

Afin de comprendre, j'ai brodé les éléments sortis de chaque récit avec les couleurs du vécu et les expériences imprimées en forme littéraire sur la culture, l'identité de ce peuple arabe, d'ici et d'ailleurs. Ce parcours de réflexion m'a amenée dans un premier temps à des hypothèses qui sont pointées dans le quatrième chapitre de la thèse.

CHAPITRE III

RECUEIL DE DONNÉES AU BRÉSIL

1. Points de départ de la recherche

Mon contact avec des femmes musulmanes d'origine libanaise au Brésil a commencé en 2004, un an après mon retour du Brésil où j'avais développé mon enquête à Foz do Iguaçu pour le DEA. Mais il s'agissait à ce moment-là d'un contact plus général, car ma première enquête n'avait pas été ciblée sur le genre.

Un jour, j'ai reçu un message, via e-mail, d'une fille musulmane qui avait trouvé, dans la mosquée, le questionnaire de mon enquête menée en 2003. Elle l'avait pris et l'avait gardé. Selon elle, ce questionnaire l'avait beaucoup touchée et elle avait essayé de trouver la personne responsable de l'enquête, mais j'étais déjà rentrée en Belgique. Elle m'a donc contactée par e-mail, à l'adresse qui figurait à la fin du questionnaire.

Ce contact a duré jusqu'au moment de mon départ vers le Brésil en 2006 pour la deuxième recherche. Grâce à cette fille, j'ai pu trouver plusieurs femmes qui ont accepté ou non, de participer à ma recherche. Ensemble, nous avons fait davantage connaissance. Je suis vraiment reconnaissante à cette fille qui m'a beaucoup aidée! Mais également, à l'égard de plusieurs femmes que je n'avais jamais croisées auparavant et qui m'ont aidée de façon extraordinaire! Plus particulièrement, je suis reconnaissante envers l'épouse du scheik de la mosquée, qui s'est engagée dans ma recherche comme si c'était la sienne.

Cette recherche est une sorte de voyage, long et relativement ardu, dans lequel je me suis lancée sur un coup de tête, pleine d'enthousiasme et d'appréhension à la fois, puisque le projet d'écouter des récits de vie de la part de femmes de trois générations avait provoqué en moi autant de l'excitation que de l'inquiétude.

Après cinq mois passés sur le terrain, les premiers résultats ont dépassé complètement mes attentes. Malgré tous les imprévus tombés sur moi comme une pluie, je ne me suis jamais découragée ! Au contraire, à chaque échec j'ai poussé plus loin que je ne pouvais l'imaginer.

Cette recherche recouvre trois générations: de la première génération, j'ai recueilli les récits de femmes musulmanes d'origine libanaise qui avaient été amenées de l'autre côté de l'océan par leurs arrière-grands-parents.

J'ai rencontré plus de trente femmes pour les inviter à me confier leur récit. À chacune j'ai expliqué ma recherche avec tous les détails nécessaires pour qu'elles puissent comprendre l'importance de leur participation et de leur engagement. Mais plusieurs de ces femmes n'ont pas trouvé le temps de participer à ma recherche, pour différentes raisons. Une des raisons qui leur causait des difficultés à accepter est que les femmes musulmanes sont très attachées au travail de leur famille et consacrent leur temps à aider dans le commerce familial, généralement appartenant à leur mari. Ce facteur a exercé une influence prépondérante sur la suite des enquêtes.

Finalement, j'ai rencontré vingt femmes pour l'entretien proprement dit. Un premier rendez-vous a été fixé avec chacune pour expliquer la démarche de la recherche et, après l'acceptation, deux rendez-vous ont été établis pour commencer les enregistrements de leurs récits de vie. Mais, parmi les vingt femmes, deux n'ont pas été autorisées à continuer à participer. Elles n'ont participé qu'à un rendez-vous enregistré. Malgré cet imprévu, inattendu, je peux considérer que nous avons eu quand même un rapport humainement riche et que j'ai obtenu un récit heureusement complet dans le sens d'une histoire de vie racontée.

D'autre part, j'ai eu de très bonnes surprises : parmi les vingt femmes, j'en ai trouvé quatre de la même famille: l'arrière-grand-mère, la grand-mère, la mère et la petite-fille!

Rencontrer quatre générations d'une même famille constituait la plus grande surprise, une grande joie et une richesse que j'ai du mal à mesurer.

Comme je l'ai déjà présenté plus haut, dans l'espace réservé pour le déroulement de la recherche, je rappelle ici la structure du processus du déroulement de la recherche selon neuf étapes :

1. le recensement des femmes musulmanes d'origine libanaise, de trois générations différentes ;
2. la première rencontre avec chaque femme, dans le but de lui présenter la proposition de la recherche et de l'inviter à y participer ;

3. les rencontres avec chaque femme, individuellement et séparément, pour les séances enregistrées du récit de vie raconté par elle-même ;
4. la transcription des récits ;
5. les tableaux ;
6. l'élaboration de la présentation des récits pour la thèse ;
7. les perspectives théoriques sur les éléments présentés dans les analyses ;
8. les analyses des données recueillies ;
9. la reprise théorique en regard d'une analyse parallèle et transversale sur les éléments présentés comme résultat général.

2. Les rencontres avec les femmes

Comme je l'ai déjà signalé plus haut, j'ai rencontré vingt femmes pour les entretiens. Toutes les femmes habitent la même ville, Foz do Iguaçu (Paraná-Br). Maintenant, je vais présenter chaque femme par un résumé de son histoire.

J'envisagerai tout d'abord la disponibilité, la façon de participer et les différentes étapes par lesquelles chaque femme est passée d'une façon singulière. Par souci de confidentialité, j'ai proposé aux femmes d'adopter d'autres prénoms ou surnoms. La proposition a été acceptée par la majorité. Cependant, certaines ont souhaité garder leur prénom original.

J'ai retranscrit littéralement les quarante-deux récits qui correspondent à deux rencontres enregistrées pour chaque femme. Le récit personnel de chacune est unique. Il ne se répète pas d'une femme à l'autre. Jamais je n'ai eu l'impression de «déjà vu» malgré les trois rendez-vous que j'ai eus avec chaque femme. Seuls les deux derniers ont été enregistrés. Voici comment se sont passées les trois rencontres.

Lors du premier rendez-vous, je me suis présentée en tant que chercheuse. Avec beaucoup de patience, j'ai expliqué tout ce qui concerne la recherche, avec les détails et les objectifs les plus précis possibles et j'ai sollicité leur participation à la recherche. Ma demande a généralement reçu un écho largement positif.

Le deuxième rendez-vous était ciblé sur le récit de l'immigration pour la première génération, du Liban vers le Brésil, et, pour les générations suivantes, sur l'expérience d'être fille d'immigrante arabe et de confession musulmane. J'ai fait à chaque femme la proposition de raconter son aventure de façon libre. « Racontez-moi comment vous êtes arrivée à devenir ceci ou cela ? » (Legrand, 1993, p. 201). Je ne suis pas intervenue dans ces récits sauf en cas de besoin comme, par exemple, lorsque je n'avais pas bien compris la phrase ou s'il s'avérait nécessaire d'ordonner le récit. Par la suite, à la fin de chaque rencontre, j'ai écouté le récit plusieurs fois, dans le but d'évaluer quels seraient les points complémentaires que les femmes invitées me permettraient d'aborder.

Le troisième et dernier rendez-vous fut plus précisément centré sur des questions qui n'avaient pas été abordées lors de la rencontre précédente. J'ai organisé cette troisième entrevue autour de plusieurs questions, bien différentes d'une femme à l'autre. Nous avons terminé notre rencontre d'une manière qu'il ne m'est pas facile de décrire. Pour ma part, j'ai été très sensible, en tant que femme immigrée, à l'écoute du vécu d'une femme immigrée comme moi, aux similitudes de parcours, aux parts de vécu communes à toutes, chacune étant métamorphosée différemment par les autres... Je dirais que c'était un sentiment de nostalgie «contagieuse» d'un futur très présent. La nostalgie, en effet, était déjà dans le présent face à un futur qui n'était pas encore là... Ce sentiment se mélangeait aussi à une grande joie unique: un espace rien que pour elle, en presque totale intimité, le fait de se voir face à elle-même, au plus profond d'elle-même, de se percevoir en tant que femme unique, qui porte en elle une histoire riche, lorsqu'on lui offre la possibilité de se découvrir autrement.

Je veux dire par là que les rencontres auxquelles ces femmes pleines de désir de vivre les joies de la vie ont eu l'occasion de participer, leur ont au moins permis de s'ouvrir à ce monde immense qu'est la société brésilienne, en ayant un autre regard sur elles-mêmes.

On le voit, un narrataire, qui «demeure bien le maître du jeu» mais qui, en même temps, est impliqué entièrement en se laissant toucher par la globalité et la singularité du récit de ces femmes.

2.1. Présentation des 20 femmes

Je présente ici les femmes qui ont participé à ma recherche. Elles sont réparties par groupe générationnel, c'est-à-dire, le groupe intra-générationnel (même génération) et le groupe intergénérationnel (différentes générations).

Le premier groupe pris en considération est le groupe intra-générationnel (personnes de la même génération) ; il est composé de trois sous-groupes comprenant respectivement les femmes des premières, deuxièmes et troisièmes générations. Ce groupe de seize femmes est caractérisé par un âge proche, l'appartenance à la même génération ; les trois sous-groupes comprennent respectivement cinq, trois et huit femmes.

Le deuxième groupe est le groupe intergénérationnel (personnes des différentes générations) ; il est composé de cinq sous-groupes comprenant respectivement les femmes des premières, deuxièmes, troisièmes, et quatrièmes générations. Ce groupe de seize femmes est caractérisé par des âges différents, l'appartenance à des générations différentes ; le premier sous-groupe comprend **quatre femmes** et chacun des quatre autres sous-groupes, **trois femmes**.

Si, au total, vingt femmes ont participé à la recherche, on voit ici, qu'en additionnant les deux groupes, on compte trente-deux femmes. Ceci est dû au fait que douze d'entre elles se retrouvent dans les deux groupes simultanément.

Je dois également signaler une information très importante au sujet des analyses développées. Dans la thèse, je présenterai uniquement l'analyse des récits de quatorze femmes qui ont participé à la recherche, parmi les vingt : celles qui ont répondu de la façon la plus pertinente à mes questions de recherche. Je présenterai les analyses individuelles, les analyses intra-générationnelles et les analyses intergénérationnelles, selon chaque groupe présenté.

Je commenterai également les tableaux se référant à chaque groupe : intra-générationnel et intergénérationnel, qui seront présentés en annexe.

Je trouve pertinent de signaler ici que la présentation des femmes, les tableaux (en annexe), mais aussi les analyses seront proposés toujours par groupe, soit pour la même génération (intra-générationnel), soit pour différentes générations (intergénérationnel).

La présentation se fera selon le schéma suivant : d'abord la présentation des femmes par groupe et par génération, les récits résumés de chaque femme, selon les éléments qui sont plus mis en évidence par elles-mêmes pendant l'entretien ; ensuite, les analyses individuelles et transversales selon la génération du groupe en question ; après cela, le dépouillement selon les éléments d'analyse répertoriés dans les tableaux proposés en annexe ; enfin une analyse récapitulative par groupe générationnel.

2.1.1. Les groupes intra générationnels

Les groupes intra-générationnels sont composés de seize femmes de la même génération, (ou groupe d'âge), classées en trois sous-groupes.

Ces groupes de l'intra-générationnel, représentent séparément les première, deuxième et troisième générations ; ils se présentent comme suit:

1^{er} Groupe - Première génération

Monica âgée de 65 ans

Latife âgée de 63 ans

Sabrie âgée de 63 ans

Maria âgée de 62 ans

Rosinha âgée de 57 ans

2^{ème} Groupe - Deuxième génération

Rosa âgée de 56 ans

Halla âgée de 48 ans

Selma âgée de 35 ans

3^{ème} Groupe - Troisième génération

Laura âgée de 27 ans

Sina âgée de 24 ans

Camila âgée de 21 ans

Sonia âgée de 19 ans

Thais âgée de 19 ans

Sara âgée de 19 ans

Maissa âgée de 18 ans

Susi âgée de 17 ans

2.1.2. Les groupes intergénérationnels

L'échantillon intergénérationnel est composé en tout de seize femmes réparties dans les cinq sous-groupes : quatre femmes dans le premier sous-groupe et trois dans chacun des quatre autres sous groupes, chacune appartenant à une des générations représentées.

Je rappelle ici que les quatre femmes des quatre générations de la même famille, rassemblées et nommées conformément à la classification «groupe» et que j'ai rencontrées lors des entretiens, ont le privilège d'ouvrir mon propos, car elles constituent une richesse significative de ma recherche.

Ces groupes constituant l'échantillon l'intergénérationnels, représentent quatre générations différentes, dans un cas, et trois générations différentes, dans les autres cas ; réparti en cinq sous-groupes, l'échantillon se présente comme suit:

1^{er} groupe : quatre femmes de la même famille - quatre générations différentes

1^{ère} génération: Dora, âgée de 88 ans (arrière grand-mère)

2^{ème} génération: Raquel âgée de 62 ans (grand-mère)

3^{ème} génération: Najete âgée de 42 ans (mère)

4^{ème} génération: Zainab âgée de 16 ans (fille)

2ème Groupe : trois générations différentes

Sabrie âgée de 63 ans

Halla âgée de 48 ans

Susi âgée de 17 ans, **fil**le de Halla

3ème Groupe : trois générations différentes

Monica âgée de 65 ans

Rosinha âgée de 57 ans

Laura âgée de 19 ans, **fil**le de Rosinha

4ème Groupe : trois générations différentes

Latife âgée de 63 ans

Selma âgée de 35 ans

Sonia âgée de 19 ans, **fil**le de Selma

5ème Groupe : trois générations différentes

Maria âgée de 62 ans

Rosa âgée de 56 ans

Maissa âgée de 18 ans

Il me semble intéressant de présenter les récits de toutes les femmes que j'ai rencontrées. Ces récits sont très longs étant donné qu'il s'agit de récits de vie relatifs à l'immigration de la première génération et ensuite des générations suivantes. J'ai donc résumé- pour le présenter dans ce travail- le récit de chaque femme qui m'a confié son histoire, sans réserve, y compris celui des deux femmes à qui une interdiction de continuer avait été signifiée, car elles aussi ont ouvert leur cœur sans aucune réserve.

2.2. Récits de femmes: les groupes intra générationnels

Ce groupe est d'abord le groupe de 16 femmes rassemblées par génération: première, deuxième et troisième génération.

2.2.1. Aperçu des récits des femmes de la première génération

Ce sont: Monica (65ans), Latife (63ans), Sabrie (63ans), Maria (62ans), Rosinha (57ans)

Monica, 65 ans

Monica est une dame de 65 ans immigrée au Brésil à l'âge de 23 ans. Elle était fiancée à un homme de son pays habitant le Brésil. Elle a donc quitté le Liban pour se marier au Brésil sans jamais avoir vu auparavant celui qui allait devenir son mari.

Selon elle, la famille brésilienne l'a bien accueillie, a été très gentille et généreuse. Elle ajoute que, d'une façon générale, les gens de la communauté brésilienne l'invitaient à sortir, à aller vers les autres, à s'intéresser à la vie sociale. Malgré cela, elle a trouvé la vie très difficile, très dure au début. Tout était différent:

La langue, la nourriture, le climat et même l'eau.

Le problème de la langue a été pour elle un gros obstacle difficile à gérer:

Quand les gens parlaient, je croyais qu'ils parlaient de moi...(...) même le bonjour... (...) je me suis sentie perdue.

Monica a eu peur d'aller vers les autres, elle n'avait pas «confiance» en elle. Parfois même elle était envahie par la colère. Mais malgré ces difficultés, elle a eu le «courage d'oser» apprendre la langue du pays. C'était, pour elle, la seule possibilité de sortir de son conflit intérieur. Maintenant, elle est au Brésil depuis 42 ans et elle dit qu'elle est libanaise, mais qu'elle se sent aussi brésilienne. Elle est partagée entre ces sentiments de double appartenance:

J'habite un peu ici et un peu là bas.

Monica n'a pas eu la chance d'étudier, mais ses enfants– ils sont huit– ont tous fait des études universitaires. Les enfants ont reçu une éducation qui est un mélange des deux cultures: arabe

et brésilienne. Tous parlent arabe et tous sont mariés avec des arabes: «*c'est notre culture*», raconte Monica.

La transmission culturelle vers la culture brésilienne a commencé avec l'immigration des hommes qui sont partis du Liban vers le Brésil pour trouver de meilleures chances de travail. Pour la majorité, ils sont partis célibataires, presque pas de bagages, juste deux valises, pour vendre des produits en faisant du porte à porte. Et lorsqu'ils trouvaient une stabilité financière, ils faisaient venir au Brésil une fille de leur village au Liban, pour se marier. Ils ne voulaient pas d'un mariage avec une fille brésilienne.

Et comment se sont-ils connus ? Monica raconte le récit de son mariage:

Je crois que mon mari s'intéressait déjà à moi, il a écrit à ma famille et m'a demandée en mariage. Moi, je ne me rappelais pas de lui, je l'ai connu par photo et par les lettres qu'il m'écrivait. On s'est fiancé à distance et je suis partie sans jamais l'avoir vu avant pour me marier ici. Cela fait partie de la tradition depuis des décennies que les hommes immigrés au Brésil doivent faire cette démarche pour se marier avec une fille libanaise.

Monica, à l'âge de 65 ans, est déjà arrière-grand-mère. Elle a eu ses huit enfants très vite, même deux par année. Ils sont déjà tous mariés et tous ont un conjoint arabe. Elle a vingt petits-enfants et un arrière-petit-fils.

Musulmane comme tous dans la famille, Monica, aime bien sa religion, aime bien suivre les dogmes: les cinq prières, le jeûne, s'habiller comme il faut, porter le voile, comme toutes les filles de la famille: «*je suis fière de ma religion*». Elle a déjà été à La Mecque. Selon elle, il faut y aller au moins une fois dans sa vie, pour nettoyer et purifier l'âme.

La cuisine est sa grande passion. Même si cela lui prend énormément de temps, elle le fait avec plaisir pour toute la famille, mais aussi pour inviter des amis brésiliens.

Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de connaître les projets de Monica: on lui a interdit de me rencontrer pour le deuxième rendez-vous.

Le premier entretien chez Monica avait déjà été difficile parce que son mari m'a posé plusieurs questions sur l'entretien et il a beaucoup insisté pour que je lui pose aussi des questions. Il aurait souhaité que je ne fasse pas l'entretien avec sa femme, mais avec lui!

Finalement, j'ai pu rencontrer Monica, mais au cours de l'entretien, nous avons été interrompues quatre fois, par sa belle-fille, son fils et son mari à différents moments. Ils ont ouvert la porte d'une façon violente, sans frapper et, tout simplement, se sont assis devant nous, sans dire un mot. Ce fut la dernière fois que j'ai vu cette dame.

Malgré ce scénario, Monica nous a parlé avec une telle émotion, qu'elle a beaucoup pleuré et a touché mon cœur! Elle m'a confié que c'était la première fois de toute son existence qu'elle avait l'occasion de raconter sa vie, dans un espace «privé»!

Latife, 63 ans

Le récit de cette femme immigrée au Brésil, entre 13 et 14 ans, pour rejoindre ses parents qu'elle avait vus pour la dernière fois à l'âge de 3 ans, est un récit plein de souffrance et de tristesse. Son père a immigré au Brésil à la recherche de travail et, plus tard, c'est sa mère qui est partie pour le rejoindre. Latife et son frère, qui avait un an et demi à l'époque, sont restés avec le grand-père, comme une «garantie» que les parents allaient retourner un jour.

Quand elle a immigré au Brésil à l'âge de 14 ans, son père habitait au Brésil depuis 10 ans et sa mère 7 ans. Sept mois après, son père est décédé.

Malgré le parcours extrêmement difficile vécu avec ses parents, « inconnus » par elle et son frère, Latife raconte avec joie et optimisme son expérience avec les gens de la société brésilienne et sa démarche pour une intégration saine et pacifique

N'existe pas de peuple comme les brésiliens, je suis allée en Italie, en Espagne, par plusieurs endroits, aucun est comme le peuple brésilien, terre brésilienne, qui a accueilli tous ces étrangers, c'est une bonne terre, un peuple très bon. Avec cette communauté, je me suis sentie très bien avec eux. Pas avec mes parents.

Latife raconte pendant longtemps ses expériences avec les gens qui ont commencé à faire partie de sa vie, des gens de toutes nationalités : brésiliens, japonais, paraguayens et arabes, évidemment. Mais ce qu'elle a raconté le plus, c'est la solidarité des voisinages, qui s'est offerte à tous selon le besoin de chacun :

Mes voisines m'ont aidée énormément, rien ne m'a manqué, surtout à chaque fois que je suis rentrée d'hôpital avec mon bébé. En particulier quand je suis rentrée à mon appartement avec mon premier bébé. Là, j'ai trouvé une mère adoptive que s'occupée de moi comme si j'étais sa fille. Je n'ai pas des parents comme j'aurais souhaité, mais j'ai reçu une énorme famille d'accueil.

Latife révèle que jamais elle ne s'est sentie immigrante :

Peut-être parce je ne savais pas très bien qu'est que c'est être immigrante ou encore, parce que j'ai senti que je retournerais rapidement, je ne sais pas...

Mais, à l'heure actuelle, elle dit en même temps :

J'adore le Brésil, je ne me suis jamais sentie discriminée, jugée ou exclue. J'adore les gens d'ici, leur joie et leur générosité.

Elle a de la peine à voir les jeunes filles et des garçons de 18, 20 ans qui arrivent ici au Brésil ; cela lui fait mal au cœur :

Je me sens triste parce que je crois qu'ils ne vont jamais retourner au Liban... le Brésil est un pays très accueillant, rapidement on s'habitue, et les jeunes ont besoin de ça, de travail, d'argent, de confort, et d'avoir tout ça, ils restent. C'est triste de voir notre pays, là au Liban, de ne pouvoir tout donner à ces jeunes... j'ai senti cela vraiment, énormément... depuis des années ; je vois les jeunes qui arrivent et je me sens triste. On a des Libanais partout dans le monde, Brésil, Canada, Etats-Unis, Europe, Australie, Roumanie... partout. Au Liban, on n'a presque pas de natifs, on a beaucoup de touristes, pour un mois ou deux, et pendant l'hiver, on n'a personne... que des vieux. Alors, ça me rend triste.

Depuis 47 ans au Brésil, Latife est brésilienne de nationalité, mais de cœur, elle se sent libanaise. Par contre, quand elle a été allée au Liban pour la première fois, depuis 33 ans au Brésil, rien n'était comme avant :

J'ai me suis sentie trop étrange, trop... heureusement j'ai rencontré mes tantes de deux côtés, mes cousines, mes amies d'enfance, c'était mon premier voyage depuis mon départ. Mais quand je suis retournée au Brésil, après 3 mois, je me sentie rentrer chez moi. Mais, mon sentiment est toujours que je suis libanaise.

Quand Latife exprime l'image qu'elle a d'elle-même, sa voix est faible et triste :

Je trouve que je suis triste, d'abord pour l'absence de mon mari, pas facile d'être seule après son décès. En plus, parce que mes enfants ne pratiquent pas notre religion arabe, je me regarde avec une tristesse... (Silence prolongé avant de recommencer). Et trop de tristesse, pas ne importe quoi... en fait je regrette, parce que mon mari ma proposé de retourner au Liban, mais à cette époque là, toutes mes tantes étaient déjà décédées ; je n'ai plus personne là bas, et mes enfants, tous ils ont été ici... je n'ai jamais dit non à mon mari, jamais mis d'obstacle pour aller habiter là bas... mais à cause des enfants... ; c'est ma tristesse de ne pas réaliser le désir de mon mari...

Et hors de cette tristesse Latife, comment tu te vois ?

Je me vois comme une personne réa... réalisée... et je ne sais pas comment te dire, je me vois bien grâce à Dieu, je ne sans pas l'âge que j'ai, 63 ans et que j'ai un fils de 40 ans, j'ai fait tout ce qu'il faut toute seule, j'ai fait la cuisine, je me sens bien, hors de cette tristesse, je me sens bien. Mais ma tristesse aussi, c'est parce que je n'ai pas fini mes études... si je pouvais encore recommencer...

Et pourquoi pas ?

Si Dieu le veut. Cette année je veux recommencer. En fait, je n'ai pas envie d'aller à l'université, non, ce n'est pas nécessaire, c'est la limite... mais j'ai envie d'apprendre à lire et à écrire bien, c'est ça que je veux : le portugais. Si Dieu le veut...

Latife raconte avec tristesse son expérience avec ses parents. Depuis presque 10 ans sans voir son père et 7 ans sans aucun contact avec sa mère, elle et son frère ont été envoyés au Brésil. La rencontre avec ses parents n'a pas été facile. D'abord, parce que les enfants avaient oublié complètement comment était le visage de leurs parents. En effet, ils n'avaient jamais eu leur photo. Les rapports familiaux étaient très difficiles, d'un silence douloureux, sans dialogue ni affection. Latife avait honte de parler avec ses parents, les liens familiaux étaient absents. C'était comme des inconnus qui habitaient ensemble. Elle et son frère ont beaucoup pleuré.

Sept mois après leur arrivée, le père de Latife est décédé. Il était douloureux pour sa mère de perdre son mari, à qui elle était très attachée, car ils s'aimaient beaucoup. Sa mère a culpabilisé les enfants de la mort de son mari, parce qu'elle croyait que la présence des ses enfants chez elle était une malédiction. À partir de ce moment, le climat familial s'est dégradé, au point de devenir insupportable.

Latife a trouvé dans le mariage une solution pour sortir de cette souffrance. Elle s'est mariée à l'âge de 16 ans avec un homme de 20 ans plus âgé qu'elle. Petit à petit, elle parvenue à l'aimer. Trois enfants sont nés, deux garçons et une fille, fruits d'une nouvelle vie de famille qui a changé sa vie, même si elle n'a pas connu que de bons événements. Après des années de

travail dur, étant seule à la maison pour éduquer les enfants ou occupée à aider son mari dans le commerce, la vie a doucement commencé à s'améliorer. C'est à ce moment que son mari est décédé. Une autre vie a commencé, encore plus dure et avec des difficultés nombreuses. Notamment, sa fille unique (les deux autres sont de garçons), mère de deux enfants, décède d'un cancer. Depuis ce temps, elle pleure et pleure encore.

Un autre enfant de Latife a eu une grave tumeur au cerveau lorsqu'il était petit et a été opéré plusieurs fois. Il est devenu adulte et a encore des limitations intellectuelles et motrices. Elle raconte que, depuis quelque mois, le problème de santé de son fils est revenu, mais moins grave cette fois-ci.

Latife raconte son effort d'adaptation pour se faire accepter par la communauté brésilienne. Des gens qu'elle n'a jamais vus l'ont aidée d'une façon complètement gratuite; des voisines se sont occupées d'elle lorsqu'elle était malade. Ce sont des amies très affectueuses avec elle, des amies fidèles et qui le seront toujours, n'importe où elle habite. Des amies qu'elle a connues à São Paulo et au Paraguay, où elle a habité. Par contre, à Foz do Iguaçu, où elle habite depuis l'âge de 24 ans, c'est toujours plus difficile. Dans cette ville, elle a très peu d'amies :

Malgré que je suis extravertie, malgré que je sais que c'est grâce à moi que je me suis intégrée avec les brésiliens, grâce à mon effort, à mon caractère, ici à Foz, c'est ne pas facile d'avoir des amis...

Latife a appris le portugais sans difficulté, trois mois après son arrivée. Elle a fréquenté l'école pendant trois mois seulement et y est retournée à l'âge adulte, déjà grand-mère, dans une école du soir. Mais, lorsque que son mari est tombé malade, elle a arrêté les études pour ne pas le laisser seul à la maison. Elle parle la langue arabe avec ses enfants et elle continue à essayer de transmettre sa culture religieuse.

La religion de l'islam, qui a été transmise par sa famille d'origine, surtout par sa grand-mère qui s'occupée d'elle et de son frère pendant 10 ans, mais aussi par ses parents ; ils ont été musulmans, mais Latife n'est pas arrivée à transmettre sa religion à ses enfants :

C'est très important la culture arabe d'une façon générale, ça mes enfants le savent bien, mais le plus intéressant est la religion et la langue. Et ça, ils n'ont pas l'intérêt de l'apprendre. Moi-même, je suis déjà allée à la Mecque, je fais le jeûne, je porte le voile, comme ma mère. Quand elle est partie du Liban vers le Brésil, elle portait déjà le voile. Ma grand-mère le porte aussi..., c'est notre tradition religieuse. J'ai mis dans la chambre de mes enfants le Coran, mais je ne vois pas qu'ils le lisent, non je ne vois pas. Aucun de mes enfants n'est pratiquant. Ce que je sais, c'est qu'ils vont à la Mosquée quand il y a une fête... pour le reste, je ne sais rien.

Par rapport aux habitudes à la table, c'est Latife, elle-même qui fait tout dans la cuisine, qui est très appréciée par ses enfants et petits-enfants. Une culture transmise sans aucune difficulté.

Les projets de Latife couvrent un large éventail, depuis celui de recommencer les études le soir, jusqu'à celui d'aller à la Mecque, en hommage à son mari :

Si Dieu le veut bien, je veux aller à la Mecque, pour mon mari, pour lui, pour qu'il puisse voir qu'on peut le faire...c'est ça mon projet.

Et de continuer sa bataille pour la guérison de son fils.

Sabrie, 63 ans

Mariée à 16 ans, encore au Liban, elle a émigré au Brésil à l'âge de 19 ans, où elle vit depuis 43 ans. Son mari était parti au Brésil avant elle et elle était restée au pays avec son bébé d'un mois à peine. Un an après, elle est partie le rejoindre. Son arrivée a été traumatisante. Ainsi, elle raconte son arrivée au Port de Santos :

J'étais désespérée, mon mari n'était pas là : une langue inconnue, sans connaître personne, en plus, je n'avais pas d'argent !

Devant cette situation, elle croit que c'est son sang arabe (qui, selon elle, n'abandonne jamais personne) qui est venu à son secours, par le biais d'un inconnu qui a été prêt à l'aider...

Un monsieur ma touché sur mon épaule, et ma parlé avec des gestes, que j'ai compris : « Calme...calme...il ne faut pas s'inquiéter... ». Et là, il a tout fait pour m'aider... »

Cet inconnu l'a aidée jusqu'à la fin de son périple ; il a payé son billet pour le trajet en bus de Santos à São Paulo et le trajet en avion de São Paulo à Curitiba (Paraná - au sud du pays), jusqu'à ce qu'elle retrouve son mari. Et ce n'était pas tout, ce monsieur inconnu, après avoir

tout payé, les billets de bus et d'avion, lui a donné en plus de l'argent liquide pour subvenir à un éventuel besoin.

Sabrie ne parlait pas la langue du pays d'accueil ; elle ne savait pas même demander au monsieur comment il s'appelle. Elle ne l'avait jamais rencontré, mais par contre, elle ne l'a jamais oublié non plus. Ainsi, le premier contact avec la société brésilienne s'est passé par la voie de la générosité gratuite.

Malgré cette riche expérience, Sabrie a vécu des nombreuses difficultés, comme par exemple le choc devant l'hôtel où son mari était logé. Cela a été le pire qu'elle a connu, car l'hôtel se trouvait le long d'une route dans la forêt. Elle n'avait jamais vu ça auparavant. Aussi, le manque de confort, de tous les besoins essentiels et le douloureux sentiment d'être exclue. Sabrie a aussi vécu les préjugés, selon elle, parce qu'elle ne savait pas parler la langue et ne comprenait pas les autres qui parlaient en portugais ; ainsi, elle s'est sentie exclue.

Très fière d'elle-même, Sabrie raconte qu'elle a été la première arabe qui soit arrivée au village de Frederico Estefale, à Rio Grande do Sul (le dernier état au sud du Brésil) :

J'étais la première arabe arrivée là bas ! J'étais la première arabe !

En plus, elle était la première Arabe à voir toutes ces forêts, toutes ces routes interminables ; c'était un vrai changement depuis l'extraordinaire accueil qu'elle avait eu à son arrivée au Port de Santos. Ainsi, elle exprime avec émotion :

Tu sais comment est le Liban? C'est un beau pays, c'est une deuxième Suisse!

Pourtant, elle ne s'est jamais découragée, elle a tenté de se faire accepter dans le village au sud du Brésil (Rio Grande do Sul), elle a essayé à tout prix de se faire accepter, en disant avec les gestes et les actions:

Regarde- moi, je suis ici, adoptez-moi s'il vous plaît.

En effet, elle a tout fait pour s'intégrer dans la société brésilienne : elle s'est présentée spontanément pour aider à préparer la fête communale à laquelle elle n'avait pas été invitée ; elle a offert des spécialités arabes aux voisins et a assisté à la messe malgré sa confession musulmane connue de tous dans le village. À l'occasion d'une fête de mariage de ses voisins à laquelle elle n'était pas non plus invitée, Sabrie leur a même offert un beau cadeau.

Elle a pris sur elle le choix et la responsabilité de s'intégrer.

Sabrie raconte ce qui s'est passé par rapport aux arabes du Brésil, depuis l'attentat du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis :

Quand ça s'est déclenché aux deux tours jumelles aux Etats-Unis, j'ai paniqué, et je me suis dit : maintenant l'image sur les arabes va augmenter pour le pire... avant on a eu déjà le préjugé et maintenant c'est pire... qu'est-ce que je vais faire ? Et la première chose que j'ai fait, c'est d'aller chez mon fils. Sa belle-mère était là, et elle m'a regardé comme si j'avais commis un crime! Tu sais, si comme j'avais commis un crime... tu comprends?

Fortement angoissée, Sabrie continue à décrire l'expérience de son vécu :

Il existe encore, il existe des gens avec des préjugés, tu sais ? Même que ça était... (Elle ne pas fini la phrase) malheureusement la propagande sur les arabes est... (Elle n'a pas fini la phrase) le syrien, le libanais... (Elle n'a pas fini la phrase).

J'ai la posé la question : l'image ?

Oui, l'image. Malheureusement ! Et nous, on a une bataille trop grande devant nous! Trop grand ! Alors, je dis comme ça : nous sommes de graine ! Il faut germiner cette graine! C'est une graine de sable, mais il faut germiner!"

Avec cette décision, cette femme, forte et persévérante dans la vie, dit avec un large sourire et une joie radieuse :

Le Brésil est riche, le Brésil est une mère. (...) Contre tout et tous, il nous accueille avec les bras ouverts.

Sabrie a exprimé l'image de soi-même avec une profonde tristesse :

Je me vois comme une personne fracassée, brisée ! C'est la même chose que quand une personne a perdu la guerre. Je vis pour vivre. J'ai très peu de plaisir! C'est la réalité, tu peux publier, je n'ai pas la honte ! Parce que tout que j'ai rêvé, je ne l'ai pas réalisé !

Elle a changé de voix...sa voix tremble :

Une des choses principalement, c'est d'être retournée dans mon pays, et d'avoir eu ainsi la possibilité de vivre à côté des miens ! Un de mes fils... (Elle pas fini la phrase) je suis fière de mes belles-filles, je ne parle pas mal, ni même un peu mal, mais ce n'est pas ça que j'ai rêvé. Je ne peux pas parler plus que ça !

Elle continue son exposé :

Je suis une personne qui se sent très seule, très seule ! C'est... j'aurais aimé que la vie ait ainsi... (Elle n'a pas fini la phrase) je suis arrivée à l'âge que j'ai, d'avoir eu plus d'affection, d'avoir été plus porche de mes enfants, reçu plus d'affection de mes belles-filles, mais...tu sais ? Je n'ai pas ! Je suis une personne malade, il faut m'enlever et me débrouiller, je ne compte pour personne. Alors, je me regarde et je me vois comme une personne fatiguée, obèse, qui attend que mon l'heure arrive. Ce n'est pas ça que j'ai rêvé ! J'ai rêvé être une mammy chérie, être ainsi une mammy aimée, être entourée de petits-enfants, mais je n'ai pas ça, je n'ai pas ça !

Un silence s'installe...après, elle recommence à s'exprimer :

J'ai proche de moi et j'ai une personne ! J'ai besoin de dire plus ? Si j'ai éclairé plus, je veux pleurer ! Et je n'ai pas envie, ça ne vaut pas la peine ! J'ai déjà beaucoup pleuré ! Je pleure beaucoup !

Ici, elle change de voix :

La personne qui s'est préoccupée de moi, elle déjà partie...elle a été loin, mais en même temps, elle était près de moi ! Quand elle m'appelée, que j'ai dit allô, elle a reconnu toute de suite que je n'étais pas bien ! Mais Dieu voulut l'apprendre !

Presque en larmes :

Et aujourd'hui, je ne suis pas malheureuse ! Mais si tu me demandes comment je me vois ? Je réponds, je suis une personne fracassée ! Fracassée dans la religion, fracassée... dans... (Elle n'a pas fini la phrase) une personne qui n'a pas vaincu !

Brésilienne ou libanaise ?

Moi, ma nationalité est brésilienne, je suis libanaise, mais de cœur, je suis brésilienne.

Mais, quand je lui demande par rapport à ses sentiments, elle répond un peu dans la réflexion :

Je me sens...on dira, si je suis au milieu des arabes, je me considère plus une brésilienne, tu comprends ? Et si je suis au milieu des brésiliens, ils me considèrent arabe.

Avec une joie et un enthousiasme extraordinaire, elle continue :

Je remercie cette terre qui m'a accueillie, j'ai eu mes enfants ici. Si j'ai quelque chose, c'est parce que j'ai travaillé, mais parce qu'aussi, on a eu la chance de être acceptés ici au Brésil, ici on a la chance, ça suffit d'être honnête, comme ça, on ne va pas mourir de faim.

Elle dit qu'elle va parler d'une façon générale :

Le Brésil est riche, le Brésil est une mère !

Ainsi, avec un effet souhaité, construit sur plusieurs difficultés, toutes vues comme des obstacles à surmonter, Sabrie a gardé son identité telle qu'elle l'avait construite avant d'immigrer au Brésil : une personne de caractère solide et prête à s'adapter et à se faire accepter. Plus que ça : à se faire aimer.

Sabrie se sent frustrée parce qu'elle a commencé à étudier le soir, mais a dû abandonner les études après deux ans : son mari n'allait pas très bien au niveau de la santé et ne pouvait pas rester seul à la maison. Elle s'exprime:

(...) mais si tu fais encore des études, pourquoi pas moi ?

Sabrie est mère de neuf enfants, parmi lesquels un garçon qui a été adopté. Elle a eu une fille, mariée avec une petite-fille, qui est décédée d'un cancer. Et encore un fils, le plus jeune, qui a un cancer dans le cerveau.

La famille a une importance fondamentale pour elle, qui a toujours fait son possible pour que tous les membres restent bien unis. La langue arabe est parlée entre eux, mais avec les petits-enfants, la communication se passe en deux langues : l'arabe et le portugais. Par exemple, quand les enfants entendent l'arabe, ils répondent en portugais.

En ce qui concerne sa culture religieuse, elle et son mari sont les seuls qui ont suivi l'Islam. Aucun de ses enfants, ni de ses petits-enfants ne l'ont suivie : ils sont catholiques, baptistes ou ne professent aucune religion.

Sabrie a mal vécu le fait que ses enfants ne suivent pas l'islam tel qu'il avait été transmis par ses parents et grands-parents, de son côté et du côté de son mari. Ils sont tous mariés avec un partenaire d'une autre nationalité et d'une autre religion, mais aucun n'est musulman. Elle me pose une question :

Je peux être sincère avec toi ?

J'ai répondu : évidemment.

Je me sens comme ayant échoué... je suis une personne qui a échoué... je n'ai rien contre les autres religions, mais mes enfants ne suivent pas notre tradition... rien, rien, rien, rien, rien, rien, rien, rien! Je suis découragée !

Malgré la tristesse et la solitude, elle a de l'espoir :

Peut-être que demain m'apparaîtra une manifestation de courage !

Par rapport au voile, Sabrie est la seule qui le porte dans sa famille :

Le voile, est le seul signe d'Islam vu de l'extérieur. Malgré que le porter provoque le racisme chez les gens qui ne connaissent pas les dogmes de l'Islam, c'est la volonté de Dieu que une femme musulmane le porte.

Face à cette question, Sabrie reste un peu en silence, puis, elle répond :

Il y a que Dieu ! Je suis ici pendant que j'ai la vie, je continue ma bataille ! Je ne sais pas ce que Dieu me réserve ! Mon fils a une tumeur dans le cerveau... je ne sais pas ce qui va se passer, n'est-ce pas ? Un fils de 40 ans encore à la maison, presque à finir ses études universitaires ! Que Dieu me réserve, je ne sais pas ! Je reste à la maison ! On espère qu'il (le fils) termine ses études, on espère qu'il construise sa vie, qu'il soit heureux, qu'il trouve son âme jumelle. C'est ça, Abba ! J'aimerais bien retourner aux études, mais je n'ai pas envie de laisser mon vieux tout seul le soir... après la mort de notre fille, il ne sort plus le soir...

Sabrie est restée en silence pendant quelque temps, et puis :

Je n'espère que l'entretien... » (Elle ne pas fini sa phrase)

Maria, 62 ans

Il s'agit d'une femme tout à fait disponible à participer et prête à m'aider. Elle m'a aidée à trouver d'autres femmes pour participer à la recherche. Ainsi, elle s'est engagée à leur téléphoner, à leur expliquer l'importance de la recherche et même à les inviter, en essayant de les convaincre !

Mariée depuis 45 ans, elle a 62 ans, est mère de 4 enfants, qui ont entre 33 et 42 ans. Elle est arrivée au Brésil à l'âge de 9 ans avec sa mère. Son père était déjà au Brésil, où il avait immigré en recherchant du travail, bien entendu dans le domaine du commerce.

Elle est allée à l'école, mais n'y est restée que deux ans, pour aider son père dans le commerce. Très attachée à sa famille, elle a obéi passivement à ses parents sans aucune contestation. Ainsi, elle n'a pas eu vraiment d'enfance: pendant la semaine, elle travaillait dans le commerce de son père et le week-end elle aidait sa mère dans les tâches ménagères. C'est pendant notre entretien que Marie s'est rendu compte de son histoire : elle a été une enfant qui a grandi sans jouer, sans profiter de son enfance, ni de la compagnie des amies de son âge. Maria est une femme qui s'est bien adaptée à la culture du pays d'accueil, pour une seule « raison » :

Il faut s'adapter, il faut !

Maria est retournée au Liban après 42 années vécues au Brésil. Selon elle, le Liban ne lui a pas manqué...

Rien ne m'a manqué, parce qu'on a été tous ensemble, moi et mes parents. Cela a la plus grande valeur : avoir une maison et des parents ensemble.

Par rapport à sa culture religieuse, l'Islam et sa façon d'être croyante, elle manifeste sa satisfaction de pouvoir le dire et le montrer: «je suis musulmane, moi et ma famille». Selon elle, être une femme musulmane consiste à respecter les lois islamiques, à être honnête et surtout être une mère de famille qui s'occupe de ses enfants et de son mari. Et tout récemment, de porter le voile, une décision tardive selon elle. Il en va de même pour ses filles qui ont choisi aussi après elle de porter le voile. Par contre, les 5 prières par jour ne font pas partie de son quotidien, n'étant pas le point fort de sa culture religieuse. Malgré cela, dans son discours, Maria a pris fortement la défense de l'Islam.

Le projet de Maria est de s'occuper de sa famille. Comme toujours.

Rosinha, 57 ans

A priori, ne c'est pas la société qui a choqué Rosinha, mais les maisons en bois qu'elle a vues pour la première fois en partant de Sao Paulo vers Rio Grande do Sul. En fait, son départ s'était fait de Sao Paulo, la capitale, la plus grande ville à l'époque, avec ses immenses édifices. Et en prenant la route pour aller vers le Sud, elle avait découvert une autre réalité, d'autres types d'habitations, mais aussi des routes en terre, des kilomètres interminables de routes en terre. Elle n'avait jamais vu autant de forêts dans sa vie, des arbres immenses, des kilomètres interminables d'arbres ; par contre, la qualité de l'accueil de la société brésilienne l'avait aidée rapidement à surmonter le choc ressenti par rapport à l'environnement.

Pour Rosinha, l'intégration se fait par son propre effort, sa volonté d'y arriver. C'est grâce au voisinage qu'elle a pu commencer son intégration dans la société brésilienne. Quand elle est arrivée au Brésil, dans un village de l'Etat du Rio Grande do Sul (dernier Etat au sud du Brésil), son but fut d'être acceptée. Et pour conquérir les brésiliens, mais aussi des italiens qui sont immigrés là également depuis des années, ses voisins, elle a essayé à tout prix de faire

des gestes d'attention et d'être ouverte aux gens dont elle ne comprenait pas du tout la langue, mais elle a essayé de comprendre les gestes, parce qu'elle croyait que l'intégration doit être réciproque, tant pour les brésiliens que pour les libanais qui viennent d'arriver.

Ce fut là le premier pas vers un accueil réciproque, selon elle. Et avec des petits gestes, toujours avec un large sourire, Rosinha a conquis le cœur des brésiliens.

Mais il faut signaler que cette expérience s'est passée à Rio Grande do Sul, dans un petit village, expérience qui ne se répète pas à Foz do Iguaçu, une grande ville où l'adaptation est difficile. Une ville brésilienne avec trois frontières: Paraguay, Uruguay et Argentine. C'est une ville où l'amitié entre les voisinages n'est pas très facile à établir.

L'amitié entre les voisins, ici n'existe pas. Arabe ou brésilien, il n'y a pas. On se connaît, c'est tout! Cette relation d'amitié me manque, c'est une question importante l'amitié... j'aime bien dire: « Bonjour voisin! Tout va bien voisin? »

Rosinha a répété plusieurs fois que c'est la relation avec les voisins qui fait grandir l'amitié. Elle a bien essayé de nommer la ville de Foz, mais elle n'y arrive pas...

J'ai trouvé ici plus, plus... (Elle ne pas finit pas sa phrase) il n'y a pas de voisin ici, on ne peut pas compter avec les voisins et avec les amitiés d'ici... à chaque maison, il y a des gens d'un état différent du Brésil, et en plus, les étrangers ; il y a un très grand mélange ici. J'ai un voisin qui a installé un fil électrique de 2m de hauteur sur le mur. Tu peux imaginer? Comment puis-je rencontrer ce voisin? Non, ici il y a des différences!

Le rapport de la construction de l'identité de Rosinha, qui est arrivée au Brésil à 15 ans, déjà mariée, a commencé par l'évocation de son prénom. Avant son arrivée au Brésil, son fiancé, qui habitait au pays depuis 15 ans, l'a appelée «Rosinha» pour présenter à ses amis sa future épouse. La question est devenue difficile, parce qu'il n'a rien dit à sa fiancée. Et dès qu'elle est arrivée, les gens l'ont appelée par ce prénom qui n'était pas le sien. Elle ne savait pas même que c'est à elle qu'ils s'adressaient. Des amis de son mari, arabes ou brésiliens, tous l'ont l'appelée «Rosinha». C'est le temps qui s'est occupé de clarifier le «malentendu».

Je ne parlais pas la langue portugaise et en plus, personne ne m'appelait par mon vrai prénom, je me sentais comme un poisson hors de l'eau!

Rosinha n'a jamais douté qu'elle allait devenir brésilienne. Le Liban, son pays d'origine, elle l'a laissé loin de sa nouvelle vie et décidé de se faire adopter par le Brésil. Elle est retournée au Liban 25 ans après son arrivée au Brésil.

Mon Dieu, quand je suis arrivée là bas, je me suis sentie étrangère (dit très fort), quasi personne ne se souvenait de moi... et même, ils disaient : «Tu n'es pas d'ici, tu n'es pas d'ici!». Mais je suis née là bas! C'est vrai que j'ai la nationalité brésilienne, mais je suis libanaise d'origine ! Ça m'a beaucoup choquée, ça m'a blessée! J'y suis allée encore une fois et les difficultés ont commencé déjà à mon arrivée à l'aéroport... lors de la dernière correspondance en Syrie, tous les 2m, on se fait arrêter, ils fouillent les valises, ce fut une souffrance, j'ai pourtant parlé en arabe, mais ils ne me respectaient pas, on se sent terroriste! Mais dès que j'ai parlé en portugais, les choses ont changé. Mon passeport est brésilien et à partir de là, j'ai été très bien traitée! Je ne veux plus y aller. J'aime mon pays bien sûr... qui n'aime pas son pays de naissance? Mais en fait, le Liban, il m'a seulement élevée. C'est tout!

Elle ajoute avec une forte émotion et les yeux pétillants:

J'adore le Brésil... je voudrais baiser le sol du Brésil, j'adore! Je n'aime pas que les gens disent du mal du Brésil, ça me chauffe, je me fâche! Ma seule difficulté, ce fut quand les gens m'ont traitée de «turque »... j'ai enseigné à mes enfants de se défendre à chaque fois que quelqu'un les appelait «turc» et je leur ai expliqué pourquoi nous ne sommes pas des turcs.

J'ai posé à Rosinha, la question de savoir si elle sait pour quelle raison les gens croient qu'ils sont des turcs.

Elle a commencé à répondre doucement, mais petit à petit sa voix laissait transparaître une certaine colère :

Ils ne savent pas ce que c'est d'être turc... je crois que ces gens ne savent pas, ils n'ont pas de notion... pour eux, tous les arabes sont des turcs! Je crois que les gens qui savent ne vont jamais appeler un arabe turc.

Grâce à une image très « positive » qu'elle a d'elle-même : Rosinha est une femme persévérante, dynamique ; elle a décidé de faire en sorte qu'on se comporte avec elle autrement que dans le passé ; c'est le résultat d'une soif intense de justice ; elle a décidé de profiter du bon côté de la vie.

Rosinha n'a pas fait d'études, elle s'est occupée de sa famille nombreuse et des commerces de son mari.

Rosinha a huit enfants, trois garçons et cinq filles, et huit petits-enfants. Quatre de ses enfants sont mariés. D'une façon très spontanée, sans que je pose la question, elle raconte:

Les quatre enfants qui sont mariés ont épousé des arabes musulmans, aucun ne s'est marié avec un brésilien. J'ai une belle-fille qui est née au Brésil, mais à l'âge de quatre ans, elle est partie au Liban, mais plus tard elle est revenue. Elle porte le voile. Et j'ai deux filles qui portent aussi le voile.

La famille est le centre de la vie de Rosinha. Elle fait tout ce qui est possible pour les avoir tous ensemble. Elle a aussi à Foz do Iguaçu sa famille, ses parents, ses frères qui ont émigré du Liban depuis très longtemps. Quand Rosinha est arrivée au Brésil, à l'âge de 15 ans, c'était avec sa mère. Déjà fiancée à son mari, sans le connaître personnellement. Comme dans la majorité, des cas, la connaissance se fait par les parents, et à travers une photo. Tous dans sa famille sont mariés avec des libanais qui sont musulmans.

C'est la valeur la plus importante pour la famille de Rosinha: garder la culture arabe d'une façon générale. Mais, elle croit que garder sa culture ça ne veut pas dire, radicalisme :

On peut la préserver en même temps qu'on profite de la richesse de l'autre culture différente de la nôtre.

La langue du pays d'accueil, le portugais, a demandé à Rosinha effort et persévérance. La méthodologie qu'elle a utilisée pour apprendre plus facilement la langue, c'était de faire un dessin sur un papier (elle l'emmène toujours avec elle) et de poser ainsi aux gens la question souhaitée, par exemple: un pantalon. Avec la réponse, elle a écrit le nom « calça : en portugais » (pantalon). Elle a eu de l'aide et de la compréhension de la part des brésiliens. Par contre sa famille qui habitait au Brésil depuis longtemps, a réagi autrement :

Les Brésiliens ont corrigé les noms pour moi, mais ils ne m'ont pas critiquée. J'ai osé parler avec les étrangers, avec les Brésiliens, pas avec les Arabes. Mais ma famille, mon beau-frère, ma belle-sœur, mon mari, tous ont toujours rigolé de moi. Là, j'ai eu un blocage, à tel point que je me suis tue et je n'ai plus parlé de rien devant eux. Je me suis sortie de cette impasse en tentant de parler le portugais, avec le bic et le papier à la main, hors de chez moi et de ma famille. Et huit mois après, je suis arrivée à parler un portugais intelligible.

Entre eux, dans la famille, ils parlent arabe et les petits-enfants le parlent aussi, surtout les plus grands des petits-enfants. Ici, après la famille, c'est la deuxième valeur la plus importante.

Rosinha et sa famille, ils sont musulmans. Ils sont devenus pratiquants depuis leur arrivée au Brésil, mais pas tous de la même façon. C'est-à-dire, certains plus que d'autres. Et quand je

lui ai demandé si elle-même était pratiquante, elle a pris un peu de temps pour répondre et à voix basse:

Oui, mais mon mari a déjà été à La Mecque, il fait les cinq prières du jour, se réveille à 5h pour commencer la première et il termine la dernière dans la mosquée, le soir. Il fait le jeûne, nous aussi on fait le jeûne.

La religion a une valeur très importante pour la famille de Rosinha. Ils en gardent les dogmes de l'Islam. Si quelqu'un d'une autre culture ou religion est intéressé par un des enfants encore célibataires de Rosinha, il doit se convertir. Elle a des enfants qui ne sont pas pratiquants, mais elle croit qu'ils sont musulmans.

Par contre, elle raconte qu'elle a toujours eu un grand respect pour les gens des autres religions.

Je ne discute jamais le sujet de la religion avec les autres. Et en plus, pourquoi discuter à ce sujet ? Le Dieu est le même, non ? Alors, j'ai dit : on arrête là !

Rosinha ne porte pas le voile. Ses deux filles, qui portent le voile, ne sont pas contentes qu'elle-même ne le porte pas. Elles croient que le voile est le symbole de l'Islam, elles trouvent que c'est correct de le porter et qu'elle-même fait une faute de ne pas le porter, mais...

Je trouve très beau... je trouve très beau le voile, mais je le trouve beau chez les autres femmes !

Rosinha a des filles qui ne portent pas le voile non plus.

Comme valeur la mieux transmise dans sa famille, la cuisine arabe est présente depuis toujours et pour toujours. Rosinha elle-même a le bonheur de la faire et le plaisir d'offrir à sa famille une grande table.

Malgré l'attachement à sa famille, elle a pris la décision de prendre le bon côté de la vie : voyager, sortir le soir avec son mari et participer à des soirées, ne plus travailler comme avant dans la maison et profiter de la vie:

Et, en plus, garder mes petits-enfants, ce n'est pas ma responsabilité !

C'est le projet de Rosinha : profiter plus de la vie avec son mari.

2.2.2. Aperçu des récits de femmes de la deuxième génération

Ce sont: Rosa (56 ans), Halla (48 ans), Selma (35 ans).

Rosa, 56 ans

Rosa est née au Paraguay, juste à quelque pas de la frontière brésilienne, côté vers où ses parents ont immigré. Son père y est arrivé d'abord pour s'installer et huit ans après, il a fait venir sa famille du Liban. A l'âge de seize ans, Rosa a immigré au Brésil avec son père, qui a décidé d'habiter juste à la frontière entre le Brésil et le Paraguay. Son père devait travailler dans le commerce et Rosa devait s'occuper de la petite maison de fortune, la baraque (barraco en portugais). Elle devait s'occuper de tout dans la maison : faire la cuisine, les linges, mais également de son père et de ses frères qui habitaient tous dans le «barraco»:

Moi, j'étais une bonne, une servante, sans aucun droit ni loisir et, en plus, sans pouvoir aller à l'école.

A l'âge de 56 ans, elle garde un bon souvenir de son père, qui était très affectueux avec elle. Il l'a prenait dans les bras et jouait toujours avec elle. Si, d'un côté, il était très gentil avec Rosa, de l'autre il la surveillait, contrôlant même sa façon de s'habiller, de se coiffer, le tout simplement avec le regard, sans aucune parole proférée. Sa mère, par contre, était une personne plus renfermée, sérieuse et froide.

Par rapport à l'immigration vers le Brésil, elle ne s'est jamais sentie discriminée ou rejetée. C'est avec l'aide de la famille d'un juge important connu dans la frontière que Rosa a appris la langue parlée au Brésil.

C'est à 21 ans que Rosa a commencé à vraiment profiter de la vie avec plus de liberté. Elle a connu son futur mari, qui travaillait dans le commerce pas très loin de chez elle. Quand il l'a demandée en mariage à ses parents, la mère de Rosa a déménagé du côté du Brésil, pour mieux la surveiller. Ils se sont mariés à l'église catholique, parce qu'elle avait le rêve de se marier avec une robe blanche. Ses parents ont respecté son souhait, malgré leur condition de musulmans chiites. Rosa ne s'est pas mariée par amour pour son mari, mais elle a vu dans le mariage une possibilité de quitter de la maison de ses parents.

De ses neuf enfants, quatre sont décédés et les cinq qui restent sont des garçons. Un seul fils est musulman pratiquant, mais la famille se considère quand même musulmane. Son mari est

sunnite, mais elle est musulmane sans forcément être pratiquante. Elle ne porte pas le voile et justifie son acte :

Je ne me sens pas bien avec le voile, cela me fait mal de rester avec ma tête attachée. Ici à Foz, il est très récent l'usage du voile... environ trois ans.

Rosa préfère l'église évangélique que la mosquée, où elle va parfois, lorsqu'elle a besoin de se relaxer un peu. Elle ne va à la mosquée que quand il y a des célébrations formelles ou pour un enterrement. En ce qui concerne l'église catholique, elle trouve que c'est :

Complicé l'histoire de se confesser à Dieu à travers un prêtre.

Elle critique la communauté arabe qui, selon elle, a dans sa majorité une image «sale» par rapport aux femmes. Ce sont des gens qui «bavardent beaucoup», «très curieux» et qui «parlent de la vie de tout le monde», pour cette raison, Rosa a fait le choix de ne pas s'engager dans sa communauté d'origine qui ne lui manque pas. Rosa m'a beaucoup remercié d'avoir eu cette possibilité de me rencontrer pour pouvoir donner son récit, parce qu'elle a besoin de parler. Pour elle, Dieu m'avait mis sur son chemin, même si ce n'était pas pour longtemps. Elle rajoute :

Maintenant j'ai la volonté de vivre la vie, vous m'avez retiré du fond du puits.

Quelle est l'image que Rosa a de soi-même ?

Je suis une femme curieuse, qui aime être bien informée sur les actualités. Une femme qui aime travailler, dynamique et généreuse. Par contre, j'abomine le mensonge !

Rosa est inquiète parce que elle ne trouve pas de travail, ce n'est pas facile à son âge. Son projet actuel est celui de trouver un travail à tout prix, sans aucune honte.

Le projet de Rosa est de travailler dans le commerce,

Peut-être comme vendeuse, pourquoi pas ?

Halla, 48 ans

Halla a immigré au Brésil pour quelques mois, suivant la proposition de son mari qui habitait au Brésil depuis 14 ans. Elle a accepté sans s'opposer de venir pour une courte durée et avec l'idée de retourner le plus vite possible ; «j'ai tout supporté ». Certaine de son retour au Liban, de reprendre son travail de professeur de chimie et de français, elle a donc admis d'aller au

Brésil, pour mener une vie familiale et professionnelle plus agréable et plus facile, qui corresponde au projet qu'elle avait construit pour une nouvelle vie. Ainsi, elle a vécu sans crainte le moment de l'immigration. Mais, le projet a changé et elle aussi.

Halla a vécu une adaptation difficile dans un pays qu'elle n'avait jamais imaginé d'habiter. Même si elle réside depuis vingt ans au Brésil, elle n'aime toujours pas son pays d'accueil, une société très différente de la sienne.

Elle avait connu son futur mari (un cousin de sa mère) par photo. Ils s'étaient fiancés à distance et puis c'est lui qui est allé au Liban où ils se sont mariés. Elle était une fille éduquée et « gâtée » sans aucun souci.

Au départ, la proposition était de partir au Brésil pour aller vendre le commerce de son mari et revenir ensuite au Liban. Depuis 14 ans au Brésil, son mari qui est commerçant est déjà bien habitué, comme la majorité des arabes immigrés.

Mais son mari n'a jamais vendu le commerce et ils sont toujours là. Le résultat est une intégration très pénible pour Halla, encore aujourd'hui, même si elle est au Brésil depuis 20 ans.

Halla énumère une liste de difficultés qui surgissent dans son esprit dès qu'elle est au Brésil :

Même si le Brésil est un bon pays - à l'époque où je suis arrivée, il n'était pas aussi développé que maintenant - pour moi qui venais d'arriver de Beyrouth... bien plus grand... bien plus développé... même si tout le monde est ensemble, ici on n'a pas l'amitié qu'on a eue là-bas... c'est pas la même chose... parce que... ici tout le monde travaille toute la journée, il n'y a pas de temps pour visiter les amis... pour rendre une visite, il faut d'abord téléphoner... fixer le rendez-vous... toujours... les amitiés me manquent beaucoup... même entre nous arabes, ce n'est pas la même chose... tu vois tous les arabes ensemble le samedi quand nous sommes à la Mosquée, comme d'habitude, tu penses qu'ils sont unis, mais ce n'est pas comme ça, c'est juste ce moment-là... une rencontre sociale, une fête... un mariage, ou un enterrement ou quand quelqu'un va partir vers le Liban ou revenir...

Quand j'ai posé la question à Halla de savoir si maintenant s'elle se sent un peu plus à l'aise, elle a répondu tout de suite :

Maintenant oui, maintenant oui, depuis quelque temps, mais je n'aime pas le climat d'ici, très chaud pendant l'été, très humide pendant l'hiver... j'ai eu plusieurs problèmes de santé, comme la rhinite, l'asthme... c'est le climat, n'est pas ? Cela dérange beaucoup en été comme en hiver...

Halla explique que le fait de savoir qu'elle n'allait pas rester beaucoup au Brésil, l'a aidée à mieux accepter le pays...

Oui, cela m'a aidée à accepter, sinon, je ne serais pas restée... même une seule nuit ! Même si ça a été... ici à Foz... on a toujours une... (Elle n'a pas fini cette phrase, mais en a prononcé une autre)... bien de cette époque - là par rapport à aujourd'hui...

Et lorsque je lui demande ce qu'il en est de l'adaptation, Halla reste silencieuse.

Suite à la question sur l'intégration, Halla a hésité et est restée un temps en silence :

Les Brésiliens... le peuple est bien simple... je l'aime... mais je ne fais pas d'amitiés, parce qu'ils n'en font pas non plus, pour eux... ils connaissent tout le monde... par exemple ici dans mon quartier, je salue tout le monde... c'est un peuple bien sympa, n'est-ce pas ?

Elle a une forte nostalgie de son pays natal, le Liban, selon elle, le meilleur pays du monde :

Là- bas, c'est mille fois mieux qu'ici : on a notre famille, on a du travail, il est mille fois mieux pour vivre qu'ici ! Vivre ici pour moi... j'ai trouvé cela très différent !

En résumé, les difficultés de Halla sont ciblées sur trois points : le manque d'amitiés, le manque d'un travail et l'espace géographique qui ne lui plaît pas du tout.

Mais j'ajouterai encore un quatrième point : le manque de reconnaissance de la part des brésiliens, de sa vraie nationalité : libanaise.

Pas « turque », comme ils l'ont appelée à son arrivée au Brésil :

Ô turque, turque, turque... je n'ai pas compris pourquoi ils m'ont parlé comme ça, j'ai commencé même à expliquer à quelques-uns, la différence entre les turcs et les libanais... ça n'a rien à voir, mais je crois qu'ils parlent comme ça, parce qu'ils n'ont pas de culture... ils ne savent pas pourquoi...

En colère, Halla s'exprime encore sur la question qui engendre sa révolte :

Ils ne savent pas, ils racontent ! Ils ne savent pas qu'ils nous discriminent... c'est... c'est... c'est qui, qui nous appelle de turque ? Un homme souîl, un enfant de rue, un médian, une personne comme ça... parce qu'elle n'en sait rien... c'est elle qui doit être discriminée... parce que c'est elle qui ne profite pas de sa vie, parce qu'elle habite dans la rue ou qu'elle boit ou qu'elle fait n'importe quoi ou qu'elle vole. C'est ceux-là qui nous appellent turque.

Halla continue, mais maintenant avec une voix douce et calme...

Par contre, quand je parle avec mon médecin, lui, il sait que nous sommes un peuple développé, il sait, il est cultivé, il a... il est éduqué... il sait qui nous sommes et, au contraire, il nous respecte. Je ne sens pas là.... Je ne me suis jamais sentie discriminée.

L'identité de Halla est passée par un processus de reconstruction basé principalement sur la langue du pays – le portugais - qu'elle a essayé, avec un énorme effort, de parler le plus vite possible, pour surmonter les difficultés qui se sont présentées au départ, malgré sa comparaison constante entre le Liban et le Brésil. C'était très difficile pour elle d'être présente parmi les autres sans rien comprendre. Ainsi, parler et comprendre lui permet au moins de ne pas se sentir exclue.

Malgré tous ses efforts pour se sentir plus libre et mieux se reconstruire, Halla se voit comme une femme sans histoire :

Quelle est mon histoire... ce n'est pas une histoire. C'est un passé de ma vie... pas une histoire... rien de significatif... la vie continue...

Je demande : Comment te vois-tu aujourd'hui Halla ?

La réponse est arrivée sans hésitation :

Si c'est pour me critiquer, je sais le faire très bien moi-même....

Peut-être faire de la critique et parler des points positifs, peut-être les deux, non? Finalement personne n'est parfait, lui ai-je répondu.

Alors, je commence (avec tristesse et chagrin, elle parle à voix basse)... je pense beaucoup au temps que j'ai perdu à rien faire... le temps est passé et moi je n'ai rien fait...maintenant je pense que c'est de ma faute. Eh ! Pas facile de se décrire... une chose que je vois, c'est que je suis très exigeante par rapport aux autres, les amitiés... la loyauté, c'est fondamental pour moi... sinon, j'ai une énorme difficulté de pardonner. Je ne sais pas... c'est mon défaut que je n'arrive pas à surmonter. Je vois pourquoi je n'arrive pas à faire des amis. Pour moi l'amitié est comme la foi. C'est de regarder Dieu avec la foi du point de vue religieux. Pour l'amitié, c'est la même chose, pour mieux dire, la première chose : la loyauté. Mais je n'ai aucune flexibilité. Non, je n'en ai pas... (Elle a augmenté la voix) ça aussi c'est mon défaut, c'est ma musique certes.

Halla et les qualités ?

Je n'ai pas dit que je ne suis pas égoïste ? Que je suis honnête, sincère ? Je ne sais pas pourquoi j'ai oublié de dire que je suis honnête et sincère. Je ne peux pas jouer deux rôles en même temps. Si une personne fait une mauvaise chose, je lui dis... je ne peux pas tourner le dos et me cacher, non... je parle et je lui dis : tu as fait une chose mauvaise.

Un silence s'est installé... et tout de suite elle a dit :

Je ne sais pas... je suis une personne passive... eh ! Je suis heureuse... non, je ne suis pas beaucoup... je ne souffre pas beaucoup dans la vie, Grâce à Dieu.

Halla une libanaise de naissance, de conviction, de cœur et d'âme :

Le Liban... là, il y a la famille et du travail, c'est 1000 fois mieux pour vivre qu'ici... ici j'ai trouvé très différent de chez moi... les gens disent que le Brésil est meilleur, ce n'est pas vrai... non... pas vrai ! (Elle s'exprime avec la voix haute, posément et avec limpidité).

C'est ici, la frustration majeure de Halla : le fait d'arrêter de travailler depuis son départ vers le Brésil, comme aussi, de faire un master en chimie comme elle l'avait imaginé. Cela fait d'elle une personne frustrée et triste. Tout a été mis de côté « à cause » de la famille.

Malgré le fait que Halla a fait elle-même des études universitaires, elle est déçue parce que ses enfants ont choisi, toutes les trois, de faire des études universitaires et ne travaillent pas dans le commerce avec son mari. Elle a été professeur de chimie et de français au Liban.

Je ne sais pas si tu as aperçu que la deuxième génération a une autre mentalité que celle des parents. L'idée est d'étudier, d'aller à l'université pour, après, trouver un travail. Ça, c'est déjà brésilien, ils ont une tête différente de leur père. Avant, on a eu 3 ou 4 magasins, et maintenant on ne peut plus. On n'a plus d'enfants pour s'en occuper. Notre culture n'est plus la même.

C'est ici le point le plus fort dans la vie de Halla : la famille. Selon la transmission culturelle et principalement religieuse de sa famille : c'est de se marier. Et pour toujours.

Ainsi Halla s'exprime par rapport à sa famille :

On a ... c'est... pour moi, quand ... grâce à Dieu, je suis heureuse avec ma famille... à cause de ça... ça c'est la première place pour moi... comme je l'ai déjà raconté avant, Foz est bien, pour moi ce n'est que la question du climat, le fait d'habiter ici, ça va, je suis ici, je ne peux pas partir... il n'y a pas d'autre manière de faire... sauf de rester. Mais un jour, je retournerai là-bas et continuerai ma vie comme elle était avant. Pour l'instant ce sont mes enfants et ma famille qui sont ici... je me sens moins seule...

Halla parle l'arabe avec son mari, ses enfants et toute sa famille qui habite juste dans le même bâtiment de quatre étages. C'est la langue de son pays, l'attachement majeur pour elle, qui lui permet de garder son identité linguistique.

Le commerce est une affaire transmise de génération en génération depuis des milliards d'années chez les arabes.

La religion est l'Islam qu'elle a commencé à pratiquer au Brésil. Et pourquoi ?

Le fait de voir ici au Brésil le catholique aller à l'église, le bouddhiste aller au temple, provoque en nous une réflexion, on a pensé un peu plus à la nôtre. Ainsi, on a vu qu'on peut pratiquer la foi avec liberté, non ?

Au Liban, elle a reçu de sa famille la liberté de connaître les autres religions, et elle a même fait ses études dans un collège catholique. Selon elle, son père n'était pas fanatique, la règle d'or était :

Tu vas apprendre, pas pour pratiquer, mais pour connaître.

Pour Halla sa religion, l'Islam, est la continuation des autres religions.

Et le voile, elle ne l'accepte pas. La fonction du voile est de se protéger. Dans le temps, montrer les bras, les cheveux, le corps était une faute, un péché. La seule défense, c'était de se voiler, pour ne pas montrer les « parties » qui attirent le regard des hommes. En fait, dit-elle, la femme est fort attractive.

Aujourd'hui, j'ai plus de défense qu'une femme a normalement parce que je sais bien me protéger. Je ne sens pas que je me montre, je sais que j'ai un mari, que je suis bien protégée. Maintenant, je ne regarde pas les autres (les hommes), j'ai déjà étudié, je sais... je ne regarde plus les autres... ainsi je suis protégée !

Mais encore sur ce sujet qui pour l'instant au Brésil, principalement à Foz de Iguaçu, est bien actuel, Halla raconte que le musulman fanatique oblige sa femme à porter le voile. Par contre, elle-même n'est pas d'accord et si, un jour, elle vient à le porter, c'est parce que ce sera son choix :

Maintenant, si je décide de porter le voile, c'est parce que je le veux, c'est moi qui décide ! Lui (le mari) il ne peut pas m'obliger, il fait une chose que je n'accepte pas, alors, il n'a pas la foi. Face à Dieu, je n'accepte pas qu'il veuille cela de moi. Il ne peut pas m'obliger... jamais !

La cuisine chez Halla est principalement arabe, faite pour elle-même, comme pour toutes les autres femmes de sa famille qui habitent dans le même bâtiment.

Et voici les projets de Halla...

J'ai déjà décidé, oui, j'ai déjà commencé, n'est pas ? Pour retourner ainsi dans la vie...J'ai préparé mon CV, on verra, on verra...

Alors, tu vas travailler Halla ? Je lui pose la question...

Oui ! Je veux chercher les écoles, la faculté où ma fille fait ses études...je veux demander l'équivalence de mon diplôme, je veux me bouger... eh, c'est toi qui m'as provoquée et en plus j'ai la volonté de recommencer... (Elle a fait un large sourire)

J'ai réagi : moi ???

*Oui, toi-même, avec ça et celui là...tu m'as donné plus de volonté... c'est bon, c'est bon !.*a répondu Halla.

Selma, 35ans

Selma a immigré au Brésil à l'âge de 15 ans. Son fiancé est allé la chercher pour se marier et partir tout de suite au Brésil. Selma a tout laissé derrière elle, sa famille nombreuse, composée de 10 enfants, ses parents et ses amies. C'était un vrai défi pour elle que d'arriver dans ce pays sans pouvoir dire un seul mot en portugais et de se trouver dans une société complètement inconnue. C'est une fille très extravertie, pleine de bonne volonté, mais elle a quand même eu des difficultés à s'intégrer :

J'ai eu du mal à m'intégrer, j'ai eu peur, j'ai eu honte... j'étais très timide, et en plus, je ne parlais pas la langue locale... Ca m'a pris du temps. Ca m'a pris deux ans pour m'intégrer. Le pire pour moi, c'était de laisser mes amies derrière moi, mes amies de mon âge... ici j'ai eu honte de dire mon âge, j'ai menti, je disais que j'avais 18 ans.

Pourquoi Selma a-t-elle décidé très jeune de partir du Liban ? Elle ouvre son cœur avec simplicité et sans honte:

J'ai accepté de partir du Liban et de me marier très jeune pour fuir la pauvreté et la guerre civile... et le Brésil a ouvert ses portes pendant les années 50 pour les étrangers, comme, par exemple, les Palestiniens, les Libanais, les Syriens et tous les autres du Moyen-Orient, même pour les étrangers des autres pays.

Heureuse d'être au Brésil, Selma décrit ses sentiments par rapport au pays d'accueil:

Ici, il n'y a pas de racisme de couleur ou de religion, non, il n'y a pas cela ici. Même à Sao Paulo, il n'y a pas de problème de racisme envers les arabes... on a des magasins pour l'alimentation arabe, pour les vêtements selon notre culture. Il y a tout pour qu'on puisse se sentir bien. Chaque personne aime se souvenir un peu de ses racines, ici on a une vie normale. Quand les libanais arrivent ici, ils disent avec surprise : « Ici à Foz do Iguaçu est le Liban numéro 2! ».

Mais ce n'est pas tout, elle continue à raconter son expérience et comment elle voit la communauté brésilienne, avec une joie inexprimable :

Ici à Foz do Iguaçu, nous les libanais, nous sommes bénis, mais je crois que n'importe quel étranger qui vient au Brésil sera très bien venu! Les arabes sont arrivés, ils sont restés et ils ont beaucoup grandi, mais ils ont aussi fait grandir le Brésil. Les arabes, sont pour une grande part dans la croissance du Brésil. Et le fait d'être ici au Brésil est très important sur le plan financier aussi, pour les familles qui sont restées au Liban.

Très jeune, Selma a compris, en tant qu'étrangère, que « c'est dans les différences que se passe la rencontre », malgré toutes les difficultés qu'elle a vécues. Mais quelles furent ses difficultés exactement ?

Mes difficultés majeures, c'était de laisser derrière moi mes amies de mon âge... Ici, les femmes avec lesquelles j'ai eu des contacts proches, étaient mes belles-sœurs, à l'âge de 23 et 35 ans. J'ai été fort critiquée par les deux pour ma façon de m'habiller, de me coiffer et de me faire belle... aucune amie de mon âge. Par contre, une chose qui m'a aidée énormément, c'était d'écouter les autres femmes immigrées comme moi, raconter leurs récits, mais elles étaient bien plus âgées que moi. Cela m'a fait voir que je n'étais pas la seule à avoir souffert des effets de l'immigration. Mais, c'est vrai que ce n'est pas très différent de cohabiter avec les brésiliens, avec les allemands ou avec les français... c'est la personne qui fait l'ambiance et non l'ambiance qui fait la personne... si vous voulez vivre avec les autres, c'est sûr que vous y arriverez... par contre, si vous voulez vivre enfermée dans votre famille, vous réussirez, mais ça, ce n'est pas vivre... pas vivre ! Il faut faire connaissance avec les autres, d'autres familles, d'autres ambiances, d'autres religions... j'ai écrit sur ces questions-là dans mon petit «carnet du bord».

Selma parle encore de l'immigration, sans se cacher, avec une pointe de gravité:

J'ai choisi ce chemin de l'immigration et je dois être responsable pour cela.

Selma, depuis 21 ans au Brésil, se sent davantage brésilienne que libanaise; elle préfère rester dans son pays d'adoption plutôt que d'aller au Liban où elle va uniquement pour les vacances:

Je préfère rester ici, j'ai déjà des racines ici au Brésil... Je me sens étrangère dans mon pays (...) le Brésil fait déjà partie de mon identité (...) les gens m'identifient comme libanaise et moi je réponds tout de suite : Non, je suis brésilienne... je te promets, je le dis de tout mon cœur. Je suis fière de moi, j'ai bien supporté de rester ici jusqu'à maintenant, je n'ai pas renoncé comme plusieurs...

Selma raconte qu'au début, juste après son arrivée au Brésil, elle a beaucoup rêvé de son pays d'origine:

J'ai nourri l'espoir de retourner au Liban, là j'ai ma terre, j'ai ma maison... J'ai commencé à faire des projets pour y aller pendant les vacances d'été... y aller chaque année... Depuis, je me suis rendu compte que ce n'était pas réalisable, que ma vie, mon destin est ici... et j'ai commencé à m'en conformer.

En regardant son image dans un miroir, Selma estime qu'elle se trouve devant une femme très disponible qui pense d'abord aux autres :

Je ne sais pas si c'est bon ou non, mais je pense aux autres bien avant de penser à moi-même. J'aime bien cette façon d'être: disponible pour aider les autres, généreuse, quelqu'un pour qui l'amitié est une question très importante. Je suis une personne pure sans méchanceté.

Selma se voit aussi comme une dame toujours de bonne humeur, avec un sourire qui invite au contact à l'amitié, très fière d'elle-même, de sa façon d'être, de penser, toujours positive, mais surtout très fière d'avoir surmonté tous les obstacles, sans renoncer comme plusieurs l'ont fait:

Je suis heureuse comme je suis : une personne qui pense toujours positivement.

Selma a fait ses études au Liban, mais elle n'a pas terminé à cause de son départ pour le Brésil. Elle raconte son expérience depuis son arrivée :

Je n'ai pas étudié quand je suis arrivée au Brésil à l'âge de 15 ans... j'avais honte. J'aurais pourtant voulu le faire, mais le courage m'a manqué. J'ai appris à lire et à écrire avec mes enfants. Pour parler, j'étais toujours accompagnée, j'avais honte de sortir toute seule, j'avais peur de ne pas être acceptée... je disais toujours «oui»... ça a duré plus ou moins deux ans.

Le pas le plus difficile que Selma a eu à faire, juste à l'âge de 15 ans, ce fut de se détacher de sa famille :

J'ai eu du mal à supporter la nostalgie de ma famille qui était restée au Liban, et j'ai fait un rêve complètement impossible: aller-là bas juste quand je me sentirais toute seule. Mais mes parents n'ont jamais fait d'effort pour attirer les enfants. Et ça, je trouve que c'est une erreur pour la famille...

La valeur de la famille lui a été transmise très tôt par son père :

La femme est faite pour se marier, pour rester toujours avec son mari, avoir des enfants et ne plus jamais demander du secours aux parents quand le mari va commencer à hurler.

Envoyer les enfants au Liban était une habitude qui est devenue une transmission. Le but est d'abord de faire connaissance avec les grands-parents, puis d'apprendre la langue, les habitudes, la religion, mais aussi, d'apprendre à connaître la terre de ses parents.

Arriver au Brésil sans savoir maîtriser la langue du pays fut le point le plus faible pour Selma, la plus grande difficulté à surmonter :

Le fait de ne pas parler la langue de la majorité, m'a fait beaucoup souffrir. Et en plus, rester à côté des autres sans rien comprendre qu'ils parlent, ça ce fut terrible. Il ne m'a fallu pas moins de deux ans pour arriver à parler le portugais.

Selma est musulmane et fière de sa religion :

On vit le vrai œcuménisme religieux ici: l'évêque vient à la mosquée pour participer à notre fête et le scheik va aussi à l'église catholique, comme également le pasteur protestant. Je suis musulmane et toi chrétienne, et si je veux aller à une fête dans ton église, je reste musulmane et toi chrétienne. Et vice-versa, n'est pas?

Mais la question des habitudes religieuses transmises a attiré l'attention de Selma, car elles sont complètement différentes de celles qu'elle connaissait dans l'Islam :

Une chose qui m'interpelle ici au Brésil, c'est que la transmission religieuse n'est pas obligatoire. La famille laisse les enfants libres. Au Liban, mon père nous a pourtant laissées libres. Mais il a parlé souvent de notre religion, des dogmes, de notre façon de se présenter à la société. Rien n'était interdit, mais au moins on savait. Ici, les parents laissent toute liberté aux enfants sans aucune obligation. La pratique a beaucoup changé, notre communauté arabe s'est bien développée, surtout depuis la construction de la mosquée et des deux écoles arabes, on a plus de structure.

Musulmane fidèle aux dogmes, porteuse du voile, Selma est pratiquante et fort présente dans les activités de la Mosquée. Très fière de sa religion avec un respect particulier pour les autres d'une confession religieuse différente de l'Islam. Dans sa vie quotidienne, elle pratique le vrai œcuménisme, pas toute seule, mais avec sa communauté arabe où le respect est à l'ordre du jour.

Un outil fort important pour aider à l'insertion sociale est de faire la fête ensemble autour d'une table pleine de bonnes choses à manger, avec tous: arabes, brésiliens, chinois, italiens, peu importe non plus, le choix religieux :

On aime bien faire la fête, inviter les gens à manger chez nous, on fait l'agneau pour tout le monde.

Le projet de Selma pour un futur pas trop lointain, parmi plusieurs autres, est de retourner à l'école de faire des études pour «*bien vivre la vie et être heureuse d'être serviable* ».

Selma s'exprime avec une force touchante :

Mes projets... c'est d'abord et avant tout, d'étudier, de retourner aux études... il n'est jamais trop tard pour recommencer, non ? Toi, tu es un grand exemple, grand exemple. Il faut regarder les expériences des autres... personne n'est meilleur que moi, pas plus que moi. Je n'ai pas qu'un projet, j'en ai plusieurs, mais principalement celui de vivre bien la vie, d'être heureuse, d'aimer les autres et de souhaiter le bien à tout le monde! Le monde entier! Pas seulement ici au Brésil, mais au monde hors d'ici, au monde entier.

2.2.3. Aperçu des femmes de la troisième génération

Ce sont: Laura (27 ans), Sina (24 ans), Camila (21ans), Sonia (19 ans), Thais (19 ans), Sara (19 ans), Maissa (18 ans), Susi (17 ans).

Laura, 27 ans

Laura est la fille de Rosinha, née au Brésil ; elle a commencé son récit par le nœud que représente sa crise d'identité :

Les enfants des immigrants ne sont plus que des fils d'immigrants, ils ne sont ni une chose ni l'autre, de plus... je suis fille d'immigrants libanais. Je ne suis pas considérée comme Libanaise par les Libanais, mais par mes parents oui. Je ne suis pas considérée comme Brésilienne par les Brésiliens... mais pour les Libanais oui !

Au moment de l'entretien, cette fille de 27 ans a eu de nombreuses questions par rapport à son identité, à sa famille, au mariage, à la religion de sa famille, à l'immigration, par rapport à la façon de s'habiller, aussi bien que l'image que les autres se font d'elle. Bien que la société brésilienne soit ouverte, selon elle, les gens l'excluent. Laura se sent mal intégrée. Elle a un sentiment fort vis-à-vis des autres :

Parmi les deux cultures, personne ne m'accepte bien.

Laura croit que le mélange culturel entre brésiliens et libanais est une difficulté de plus qui augmente les barrières, même si elle a conscience que les cultures différentes constituent une richesse, à une seule condition :

Pour que les deux communautés (différentes) puissent cohabiter harmonieusement, il est nécessaire d'accepter les différences et de considérer le différent comme égal.

Pour Laura, on trouve des préjugés, pas déclarés ; elle affirme qu'ils sont camouflés, cachés et que c'est pour cette raison qu'elle s'est isolée, qu'elle s'est renfermée sur elle-même.

Tout de suite dès la première rencontre, Laura a manifesté son conflit par rapport à son identité. En réalité, elle ne savait pas exactement où elle se trouvait. C'est à la deuxième rencontre, qu'elle a réellement trouvé sa place. Laura se voit d'abord comme une fille intelligente, mais avec plusieurs perspectives coupées :

Je veux arrêter d'être comme ça... je ne veux pas me laisser (elle a haussé le ton de sa voix) faire, me laisser couper mes perspectives. Je suis... joyeuse, je ne veux pas dire heureuse, je suis joyeuse, c'est différent. Je ne m'enferme pas tout le temps à ruminer. Au contraire, je suis ouverte, toujours souriante. Je peux dire que je suis bien avec la vie. Mais... mais je suis un peu autoritaire, intelligente, mais un peu lâche par les attitudes...pas par le côté professionnel, mais du côté famille. Je n'ai pas d'équilibre pour réagir aux conflits familiaux. J'ai essayé depuis longtemps. À petits pas, j'arriverai... à petits pas, mais je réussirai.

Le conflit de départ a beaucoup « changé » à la deuxième rencontre avec Laura. Quand j'ai posé la question de savoir comment elle se sent par rapport à sa nationalité, elle a répondu sans hésitation :

Comme pays d'origine, sans doute, le Brésil. Je suis brésilienne évidemment. Je trouve que je suis bien plus brésilienne que tous les autres d'origine (dit avec un sourire ironique) d'ici.

Universitaire, en dernière année d'études en kinésithérapie, Laura est déjà bien engagée dans la pratique pour l'exercice de sa profession.

Elle manifeste une certaine révolte contre sa famille qui impose la culture arabe dans le but de garder les apparences, une hypocrisie impardonnable. Elle considère sa famille comme un lourd poids, ce qui constitue pour elle une profonde faiblesse. Par contre, elle ne se sent pas bien non plus avec les brésiliens par le fait qu'elle a le sentiment de ne pas être acceptée par eux. Sa critique est orientée des deux côtés :

D'un côté, l'incohérence et l'hypocrisie des musulmans et, de l'autre, la difficulté des brésiliens de comprendre que tous les gens qui viennent du Liban ne sont pas nécessairement musulmans. C'est révoltant, et en plus, les familles musulmanes ont l'habitude d'envoyer les filles encore très jeunes au Liban comme remède à plusieurs «maux» de l'occident. La subjectivité des femmes n'est pas prise en compte... les désirs sont élagués.

Une autre question qui l'a beaucoup affectée, c'est l'image équivoque qu'elle a eue de son père, comme étant le seul responsable pour toutes les interdictions. Depuis qu'elle a découvert que les interdictions viennent de sa mère, sa relation avec son père a changé : le dialogue et la confiance se sont installés.

Laura raconte que la femme, dans l'Islam, a une valeur qui n'est pas considérée comme elle le devrait :

Les femmes musulmanes sont nées pour se marier, procréer et s'occuper de leurs maris... elles se marient encore jeunes, elles sont presque des enfants, sans aucune maturité. C'est un crime, ce qu'on fait avec elles

Par rapport au mariage, la femme musulmane doit se marier avec un homme de sa culture, mais principalement de sa religion, sinon elle est considérée comme abandonnant l'Islam. Laura a connu l'expérience d'avoir une relation avec un homme hors de sa culture et de sa religion. Et la réaction de sa famille a été de l'envoyer au Liban :

Ma famille m'a imposé d'aller au Liban, ce n'était pas proposé, mais imposé. La pression a été énorme et je n'ai plus supporté. J'ai accepté pour fuir la situation de stress, mais pas parce que c'était vers le Liban, mais pour m'en sortir, le lieu où aller c'était secondaire.

Laura raconte que 95% des parents envoient la fille au Liban à l'âge de 15 ans, avec l'espoir qu'elle se marie et reste là bas ou se marie là bas et revienne ensuite au Brésil ou en Colombie ou au Canada, n'importe où, mais :

Il faut absolument que la fille se marie avec un musulman. (Elle a augmenté très fort le ton de sa voix). Et les hommes, vers 20 ans, il faut qu'ils trouvent une fille là-bas et la fassent venir ici.

Pour Laura, il s'agit d'un crime d'obliger les filles à se marier encore jeunes, entre 14 et 15ans. Elle parle des filles qui sont nées et élevées là bas, au Liban. Les filles d'ici au moins ne se marient pas à un jeune âge :

C'est une recherche de jeune fille, parce que c'est un âge où on tombe facilement amoureuse, mais pour la majorité des filles ce n'est pas par amour, mais pour une nouvelle vie, dans un autre pays, avec une situation économique plus confortable. Tomber amoureuse? Après.

Laura se sent partagée entre les deux cultures : du côté arabe, elle n'accepte pas les impositions, les incohérences, et du côté brésilien, la méconnaissance de la culture libanaise et de l'Islam. Entre les deux, le sentiment très fort d'être exclue prend une place importante dans sa vie...

C'est frustrant... (Une pause prolongée). C'est frustrant... comme je te l'ai déjà dit... il y a des choses qu'il faut changer. J'ai posé la question : Et qui peut changer?

A voix basse, elle continue :

Que moi. (Laura reste en silence pendant quelques minutes, le regard perdu dans le vide) Attendre que mes parents changent, je ne crois pas qu'ils peuvent... peuvent encore changer à leur âge... difficilement ils vont changer. Si je ne change pas moi-même... (Elle ne finit pas la phrase)

Laura comprend l'arabe, mais parle le portugais avec sa famille, mais la langue la plus parlée entre eux est l'arabe.

Selon Laura, sa famille éprouve des difficultés pour pratiquer la religion, même si sa mère déclare aux autres que tous dans la famille sont de vrais pratiquants. Son père n'a commencé à pratiquer les cinq prières par jour que depuis 6 ans. Et parmi les huit frères et sœurs, seulement une sœur est pratiquante. Aucun frère n'est pratiquant, ni même sa mère. Elle souligne que la façon dont sa famille interagit avec les Brésiliens constitue une hypocrisie, mais cette hypocrisie ne relève pas de la religion, mais des êtres humains.

Par rapport à l'Islam, il y a plusieurs questions avec lesquelles elle n'est pas d'accord, comme par exemple, l'adoration à Mahomet, les tableaux qui sont mis partout dans la maison, et tous les hommes qui s'appellent Mahomet, et «encore et encore d'autres questions... ».

Le monde religieux de l'Islam critique les autres prophètes, pourquoi toutes ces différences avec Mahomet? Et le Christ, il est le seul qui est né différent et le seul qui va retourner. Alors, pourquoi ne parler que de Mahomet, pourquoi ce privilège ?

Laura se sent perdue de ne pas avoir de «miroir» à la maison. Elle croit que la religion sert parfois à cacher les erreurs qu'on fait. La morale et les valeurs sont liées à la religion. Elle refuse l'Islam qui pour elle, n'a retenu que la castration. C'est très difficile de prendre la décision d'abandonner la religion, ce qui signifie le risque d'être exclue à jamais de la communauté islamique.

Par rapport à la religion, Laura est encore en recherche :

J'ai besoin de trouver mon chemin... sûrement ce ne sera pas l'Islam. Mais c'est très difficile parce que, par tradition tu es musulmane, alors tu dois l'être. Par tradition... (Une pause plus prolongée) par tradition, tu dois faire plusieurs choses, qu'eux-mêmes, ils ne savent pas pourquoi ils le font. (Silence). C'est compliqué d'être fils d'immigrants. La majorité des filles d'immigrants ont des

difficultés de... gérer cette situation... des difficultés de gérer une situation pareille... mais elles finissent par trouver une façon d'administrer la situation...

Laura souhaite rompre avec la culture, mais pour cela, il faut rompre d'abord avec la ville de Foz do Iguaçu. Mais abandonner l'Islam, c'est prendre le risque de ne plus être acceptée par la communauté islamique. Laura raconte que sa meilleure amie a quitté l'Islam pour devenir membre de la communauté évangélique, où elle a été bien acceptée, mais elle a été complètement exclue de sa communauté islamique.

Pour rompre avec la communauté islamique, il faut partir d'ici. Pratiquement toutes les femmes immigrées et descendantes d'immigrés, libanaises et musulmanes qui ont rompu avec l'Islam ne restent pas. C'est difficile dans une ville où tout le monde se connaît. Parce que... le regard est, est...est cruel pour les gens.

Et encore :

Si une fille musulmane décide de faire autrement par rapport à sa culture et sa religion, elle est très mal vue. Même si elle a bon caractère, de bonnes qualités, même si elle est honnête, avec toutes les qualités de base pour un être, elle est considérée comme exécration. Parce qu'elle a été contre (dit avec emphase) une religion, une culture, un peuple. Elle est un déshonneur, c'est la parole exacte (dit avec emphase) pour eux, elle a déshonoré. On paye un prix très élevé quand on «casse» les normes. On paye.

Laura ne porte pas le voile. Elle s'habille à la mode occidentale, mais fait attention de ne pas exagérer : pas de blouse sans manche, pas de décolleté, pas de minijupe, pas de bikini...

Je connais bien mon père et je sais que, pour lui, c'est important, je sais que, pour lui, cela fait la différence. Alors, cela ne vaut pas la peine de discuter pour ces petites» choses...

A la maison, toute la famille a ses habitudes ; à table, c'est de manger selon la culture arabe ; mais, pour Laura, il n'y a aucun problème de manger hors de ses origines.

Les projets de Laura commencent par prendre sa vie en main...

Mes projets sont d'abord de prendre la décision de faire des choses qui me font plaisir, pour avoir la possibilité de me sentir bien, pas parce que les autres le veulent, mais parce que j'ai choisi moi-même de me faire plaisir. Deuxièmement, partir de cette ville.

Le projet professionnel de Laura est, dès qu'elle termine ses études à la faculté, de se spécialiser en kinésithérapie, pour travailler avec les femmes. Des femmes enceintes.

Je crois que je voudrais travailler avec les femmes enceintes parce que j'adore les enfants. Je voudrais me marier, avoir des enfants, mais pas ici à Foz. Mon projet est de partir d'ici. Pour convaincre ma famille, je veux leur parler de bénéfice matériel. Mais la vérité, ce n'est pas que du bénéfice matériel que je cherche. Mais, ça dépend de la situation, oui, c'est une possibilité... plus facile, même si elle est hypocrite. Mais, dans le milieu où existe beaucoup d'hypocrisie, l'utiliser un peu ne fait pas de mal.

Sina, 24 ans

C'est avec cette fille que j'avais eu un contact via internet pendant deux ans, après la première recherche développée à Foz do Iguaçu en 2003. En fait, après mon départ, elle avait trouvé un questionnaire que j'avais distribué à l'intention des musulmans dans la Mosquée.

Sina l'avait bien aimé et s'y était intéressée. Elle m'avait cherchée et avait découvert que j'étais déjà partie. Un an après, elle a pris contact avec moi. Elle était toujours sympa et ouverte. De plus, ce contact m'a aidée énormément quand j'ai été sur place. Sina m'a accompagnée du début de mon arrivée jusqu'à la fin !

Sina est brésilienne, fille d'immigrés libanais. Elle est née à Rio Grande do Sul. Quelques jours après sa naissance, ses parents ont déménagé à Foz do Iguaçu et y sont restés jusqu'à ses neuf ans. Un nouveau déménagement, cette fois-ci vers le Liban. Deux ans après, de retour au Brésil, elle a fait ses études jusqu'à l'université. Elle raconte qu'au début, elle se présentait à la société brésilienne comme fille d'immigrants et musulmane, même si elle n'était pas pratiquante, ne portant pas le voile et s'habillant à la façon occidentale. Elle ne s'est jamais sentie différente des autres filles de son âge, brésiliennes ou arabes. Tous ont bien accepté Sina dans sa façon d'être.

Par contre, après son retour du Liban où elle a vécu pendant un an, les choses ont changé de physionomie. Effectivement, juste à son entrée à l'université, Sina est arrivée avec un nouveau look : habillée à la mode de l'Orient, voilée, fort réservée par rapport aux collègues masculins, sans les saluer même et, en plus, sans sortir le soir. C'est ici que Sina a ressenti pour la première fois l'impact de sa culture arabe face à la culture brésilienne. Le choc culturel était grand, mais elle s'est sentie forte pour « défendre » sa culture, sa religion avec tous ses dogmes et ses fondements, ce qui lui a donné cette force de se « confronter » aux

brésiliens. L'intégration qu'elle avait eue auparavant s'était effacée par le fait que, au moins extérieurement, elle avait changé de culture : elle ne se sentait plus la brésilienne d'avant.

Parallèlement à cette expérience, Sina aime bien vivre à Foz do Iguaçu, bien plus que si elle habitait à Rio Grande do Sul où elle est née, ou à Sao Paulo, car la population arabe y est la plus nombreuse du Brésil. Sina déclare après un silence prolongé :

Ici à Foz, nous sommes déjà habitués, je me sens bien. Ici on se sent comme au Liban, je veux donner un exemple : le quartier ici, comme Jupira, la Ville Port ou le Jardin Central, c'est pratiquement la même chose que d'habiter au Liban... être ici à Foz, c'est comme être à Kilela au Liban. C'est la même chose !

Mais il faut dire clairement que, si les arabes migrent vers le Brésil, ce n'est pas par « amour », mais pour un besoin concret :

Qui est venu ici au Brésil, est venu à cause de conditions financières précaires, parce qu'il n'avait pas les moyens de survivre au Liban qui est un pays difficile à ce sujet. Alors, les gens viennent ici. D'abord l'homme, qui commence à travailler, travailler, travailler, et à un moment donné de sa vie, ce n'est plus possible de vivre tout seul. Alors, il va chercher la fille avec qui il va construire une famille.

Face à la nouvelle réalité, Sina a réalisé que son identité s'est formée simultanément par deux nationalités : brésilienne et libanaise et elle s'exprime :

Je me sens... dans ... une... (La voix tremble) une condition bizarre, parce que je ne me sens en aucun endroit... si nous sommes ici au Brésil, nous sommes des turcs, mais nous ne sommes pas turcs...et même eux ne nous considèrent pas comme brésiliens. Et si on va au Liban - dans mon cas, je ne suis pas née là-bas - les gens ne nous considèrent pas comme libanais, mais ils nous considèrent comme des brésiliens. (Elle éclate de rire). J'ai ri et j'ai posé la question : si on va au Brésil, nous sommes des turcs, si on vient ici au Liban, nous sommes des brésiliens, et alors, finalement nous sommes quoi ? Nous sommes tout ou rien ! (Elle éclate d'un rire nerveux).

Sina trouve que c'est un peu compliqué, parce que :

Si nous sommes là-bas (Liban), ils nous jettent dehors et si nous sommes ici (Brésil), ils nous poussent dehors... alors.... C'est ainsi qu'on se sent exclus... on est étiqueté de « turc »...c'est comme cela que les autres nous traitent, mais moi-même je sais qui je suis.

Suite à ses exposés, je lui ai posé la question : « Et alors Sina, qui es- tu ? »

La réponse est donnée sans hésitation :

Je suis brésilienne... je suis moitié brésilienne et moitié arabe, c'est-à-dire, libanaise. (Elle a ri en même temps). Je ne peux pas dire que je suis d'une seule nationalité, je suis les deux. Je suis arabe par rapport à mes habitudes et quelques façons de penser, de voir la vie, mais je suis brésilienne dans ma façon d'exiger mes droits d'expression, ma liberté.... et il y en a beaucoup... Alors, pour certaines questions, j'ai la façon brésilienne d'être et à d'autres moments, j'ai la façon arabe d'être... alors, je ne suis cent pour cent ni l'une ni l'autre. Ah !!! J'ai le droit de la liberté d'expression, j'ai le droit de lutter, de courir derrière mes objectifs, et par rapport à ça, parfois, dans la culture orientale, la femme est un peu modeste.

À l'âge de 24 ans, Sina se perçoit comme une fille avec un côté rigide et un autre affectueux ; elle essaye d'être une fille gentille, mais parfois, elle se sent « brute », comme elle-même se définit :

Je me vois comme une personne rigide face à certaines circonstances, peut-être par le fait que je n'ai pas une sœur, je suis arrivée à être une personne... comment puis-je m'expliquer... une personne parfois, insensible. Je m'explique, j'ai appris à gérer des situations qui exigent une certaine dose de douceur qui peut permettre de diminuer quelques formalités, mais j'ai fini par être très rigide. En fait, je peux en même temps rejeter quelqu'un qui est proche de moi et souhaiter l'avoir à côté de moi. Tu peux comprendre ? Je veux bien essayer d'être une personne affectueuse et douce, je souhaite apprendre plus, connaître plus, je sens un très grand besoin d'avoir une personne à mes côtés, et cela en fait crée un conflit pas très compréhensible, parce c'est la même chose que d'avoir beaucoup d'affection à donner, mais de n'avoir personne à qui l'offrir. Alors, je me trouve dans cette impasse, je ne sais pas.... A cause de ces de traumatismes de la vie, j'ai un peu de méchanceté dans mon cœur. Ce n'est pas une petite chose qui va m'affecter, ce n'est pas n'importe quoi qui va m'émotionner... c'est comme un coup de vent qui passe à côté de moi et je ne ressens ni froid ni chaleur... comment puis-je dire, je suis insensible. (Ici, Sina a ri très fort presque en pleurant.). Et puis, on chante (Ici elle éclate d'un rire très fort) que peut-on faire ? En fait, moi-même, je ne me connais pas... je ne sais pas (Elle rit) s'il existe un cours qui peut nous enseigner à nous connaître, sinon il faut l'inventer (Elle continue de rire) ... Je finis par trouver que c'est moi qui suis correcte et les autres qui se trompent... mais peut-être est-ce le contraire, non ?

Elle continue sa réflexion sur elle-même :

Je ne sais pas si demain je veux dire : « mon Dieu, je ne fais rien » ou si je veux dire : « Grâce à Dieu, je ne fais rien ! » Alors, cela me fait réfléchir, me fait brûler les neurones un peu plus - j'en ai déjà beaucoup qui sont brûlés - et maintenant ça en fera un peu plus. Ah ! Je trouve maintenant que je suis une nouvelle personne.

Sina a fait un silence absolu, bien prolongé, après ce pronunciamiento.

Sina a fait ses études en Administration d'Entreprise et elle en est à la dernière année. Elle travaille dans le commerce de ses parents. Elle est complètement engagée dans l'entreprise de ses parents, d'où lui est venue l'idée de préparer le mémoire de fin de cours universitaires sur le thème « Entreprise familiale : gestion possible ». Malgré qu'elle soit déjà engagée dans les affaires familiales, elle souhaite travailler aussi hors de l'espace familial.

La vie de Sina est entourée par sa famille, où la culture, la tradition et les habitudes arabes, ont fortement été transmises. Les interdictions se contrastent avec très peu de liberté :

Pour être arabe, musulmane, on ne peut pas avoir d'amitiés avec les gars, pas sortir le soir, toutes ces questions sont interdites. Même si j'ai eu le désir d'avoir des amis masculins, de sortir le soir, je savais que plus on s'expose, plus on a la tentation. Par exemple, je sais que je ne peux pas prendre de boisson alcoolisée, j'accepte. Finalement cela ne me manque pas. Mais par rapport aux amitiés, ça... j'ai besoin d'avoir une amitié avec une personne qui, « islamiquement », soit comme moi, qui aie les mêmes idées que moi, tu comprends ? Je préfère ne rien faire, être distante par rapport à tout ça, sinon cela va provoquer une carence en moi ! Quand je regarde comment les autres, autour de moi, vivent leurs relations, je dois dire que je me sent toute seule. Et je me demande pourquoi il en est ainsi pour moi. Est-ce Dieu qui me demande cela ? J'en doute et je demeure fort sensible à cette question. C'est vrai. J'ai le sentiment qu'il est interdit d'établir des contacts avec une personne (particulièrement avec un homme), de laisser naître de l'affection. Ah oui ! Parfois, les règles de vie me semblent bien compliquées !

Elle continue :

C'est pour cette raison que mes parents enseignent qu'il faut avoir de l'attachement à notre culture, à notre race, avoir l'amour de la patrie, qui est leur patrie. Nous qui sommes nées ici, on apprend à aimer les deux patries ; moi-même je ne peux pas nier le Brésil, parce que je suis brésilienne, mais je ne peux pas non plus nier le Liban, parce mes parents sont libanais. Mon origine est imprimée sur mon visage : je suis arabe.

Sina raconte que sa famille, « pas différente des autres familles libanaises », envoie aussi les enfants au Liban. Elle-même y a été trois fois. Et pourquoi ?

Envoyer les enfants au Liban, pour les arabes qui habitent ici, a deux raisons. Tout d'abord, ici la société brésilienne est plus ouverte si on la compare avec la société du sud du Liban, comme la Vallée de la Bekà par exemple, où les gens ont encore une mentalité précaire, les gens ont encore une mentalité un peu enfermée...traditionaliste. C'est pour cette raison qu'un homme qui vient au Brésil, décide de retourner au Liban pour chercher une fille libanaise pour se marier avec lui, et après, retourner au Brésil. Et l'autre raison, c'est pour rallumer la culture arabe, aller jusqu'aux racines. Mais, ce n'est plus lié à la religion.

Sina parle bien l'arabe, c'est la seule langue parlée à la maison, mais aussi avec tous les autres arabes, principalement les voisinages qui sont en majorité des arabes. Elle parle aussi l'anglais, et bien sûr, sa langue nationale : le portugais.

Maintenant, j'aborde la question la plus sensible du récit de Sina : la religion. Si sa vie est entourée par sa famille, la religion en est le centre majeur, la boussole qui l'a conduite vers Dieu, « loin de toutes les tentations de cette vie », selon elle.

Tout a commencé quand Sina est retournée au Liban pour la deuxième fois, où elle est restée pendant un an et demi. Plusieurs décisions ont été prises envers la religion d'une façon plus radicale. La première est de porter le voile, ce qui conduit à un attachement plus fort envers la religion.

En même temps que cette décision l'a *protégée* « contre les tentations », elle l'a fait souffrir par la confrontation avec la réalité différente du monde où elle habite. Elle raconte à voix basse et avec une certaine tristesse :

Bon, initialement, il ne faut pas le nier, parfois la tristesse frappe la personne, ahhh ! On réfléchit ainsi, parfois c'est difficile, ça ne va pas...si on n'a pas la juste conception des choses, parfois, on ne comprend pas... la tristesse me frappe... Ah ! Mon Dieu, pourquoi serait-ce Dieu qui aurait mis toutes ces barrières dans notre vie, n'est pas ? Il est difficilement possible d'entreprendre une relation avec quelqu'un (Notamment un homme) comme on le voudrait; il faut, en effet, respecter les normes imposées par l'Islam; j'en suis désolée, car pendant ce temps-là, d'autres femmes peuvent ainsi profiter de la situation et obtenir, elles, de commencer la relation que vous auriez souhaité entreprendre.

Elle continue sa réflexion à voix haute :

Mais tout de suite après, je reviens à ma réflexion... (Une hésitation) mais je ne sais pas... la vie est tellement courte... (Elle revient à sa réflexion précédente) mais faire des choses qui vont déplaire à Dieu, contre ses commandements, je préfère rester, je préfère non, je préfère me priver de tout ça... pour rester droite, si Dieu le veut... (Ceci dit à voix basse et avec une certaine tristesse).

Et sa force de résister vient d'où ?

Mon refuge est le Coran, quand je suis inquiète par rapport au sens de la vie ou quand j'ai fait une mauvaise action, je le prends, je fais une lecture, et réellement, grâce à Lui, je me calme, je suis plus tranquille, alors, je me retourne vers Dieu. Ce refuge donne de l'aménité. Mais parfois je reviens, reviens, un peu triste...il faut retourner au travail, aux études... il faut continuer la vie... et à la fin, notre volonté est soumise à la volonté de Dieu. Rien ne se passe s'Il ne veut pas.

Sina s'appuie aussi sur le port du voile pour se protéger :

Si on porte le voile, les hommes respectent, ils ne « passent » pas les mains... la question du voile a été un commandement que Dieu a donné (Dit avec emphase) pour que la femme se voile, pour éviter la cupidité des hommes... mais il faut dire que personne ne m'a obligée, personne ne peut obliger une femme à porter le voile, malgré qu'ils obligent également.

Et le mariage ? Quel est l'avis de Sina par rapport à cette question ou, même, quelle est son expérience face au mariage ?

Sina s'est mariée avec un garçon musulman de son village, quand elle habitait au Liban la dernière fois en 2002, à l'âge de 18 ans. Sa première expérience amoureuse a tourné très mal et fut très vite finie.

Mais il faut signaler que Sina n'a commencé, mais pas fini de raconter son expérience de jeune mariée, que presque à la fin de notre deuxième rencontre.

Dans la pratique, je suis restée mariée environ 40 jours, mais théoriquement, sur le papier, ce fut pendant trois ans, parce que je n'ai réussi à divorcer que longtemps après.

Un vécu pas facile pour elle à raconter... mais j'ai le sentiment que quand la confiance s'est installée, elle a repris courage... elle a eu tout le temps à sa disposition... c'est le sujet qui a pris le plus de temps outre la religion et le port du voile. Je résume évidemment :

On s'est marié et on a habité chez ses parents. Mais très rapidement, il a décidé de partir vers le Brésil, où il a déjà habité, pour chercher du travail et m'envoyer le billet d'avion pour que je puisse retourner au Brésil. Mais à un certain moment, il a cessé de m'écrire et tout à coup, j'ai reçu la nouvelle qu'il avait été arrêté en Uruguay. Il était en prison pour trafic de drogue. Et là, le monde m'est tombé sur la tête.

Malgré cet événement, Sina a demandé à ses parents, au Brésil, de lui envoyer le billet d'avion pour retourner, et sur place, elle a essayé de comprendre, de pardonner, et de continuer son parcours avec lui, en attendant qu'il sorte de la prison. Mais, il est resté longtemps et la relation s'est dégradée peu à peu... et Sina a fini par tomber en dépression très grave.

Et voilà, je suis une femme divorcée, depuis lors... cela ne fait pas longtemps... pas encore un an pour quelqu'un qui a eu 40 jours de mariage et est restée 3 ans dans un hôtel... c'est une grande expérience (elle a ri) mais grâce à Dieu, j'ai beaucoup appris, j'ai appris qu'être une fille très gentille (elle a un rire nerveux et les yeux en larmes) parfois, ce n'est pas bon, parfois il faut être maligne...

Certaines habitudes l'aident énormément, selon elle, à surmonter le vide d'une vie amoureuse : les cinq prières par jour, le jeûne, mais aussi ne pas exposer son corps et respecter les habitudes alimentaires des musulmans.

Sina habite avec ses parents et ses frères, ainsi les habitudes culturelles sont bien préservées, comme par exemple, les habitudes à table. C'est sa maman qui fait la cuisine pour le plaisir de tous.

Le projet de Sina est de finir ses études universitaires, puis de chercher un travail hors de l'entreprise familiale ; mais d'abord, il s'agit d'organiser celle-ci pour y introduire les normes administratives. Et....

Et, si Dieu le veut, me marier... puis on s'adapte, selon la manière dont les choses se déroulent, n'est-ce pas ? Des objectifs, on en a tous, n'importe qui a des projets dans la vie.

Camila, 21 ans

Camila est une fille universitaire de 21 ans, née au Brésil de parents et grands-parents immigrés du Liban vers le Brésil, qui est confrontée depuis la petite enfance aux différents enseignements culturels et religieux de sa famille, d'une part, et, d'autre part, à la réalité tout à fait opposée de son pays de naissance, une « société fort ouverte qui pousse les gens à la liberté ». Aînée d'une famille composée de trois filles, elle a pris sur elle d'ouvrir le chemin à ses petites sœurs pour mieux vivre les différences culturelles entre l'orient et l'occident. Une charge bien lourde, mal vécue et aussi difficile à assumer.

Un sentiment de fragmentation habite cette fille, encore très jeune, face à la société brésilienne. D'un côté, elle ne s'y sent «*ni étrangère, ni perdue*», mais de l'autre, elle est confrontée aux interdictions culturelles qui lui rappellent quotidiennement qu'elle est différente. Ce sentiment lui fait très mal. Les amies avec qui elle aimerait bien sortir ont cessé petit à petit de l'inviter, ce qui finit par créer une barrière pour son intégration.

Et maintenant Camila a trouvé un outil qui l'aide beaucoup à s'intégrer: internet, sauveur parfois, mais aussi cambrioleur de la réalité à vivre.

Plus besoin de sortir avec mes amies le week-end, j'interagis avec les gens, ça m'occupe, et c'est vraiment intéressant... vivre ici au Brésil, pour moi, c'est être dans un pays où je ne peux pas être très libérale, mais j'ai des autres compensations qui me plaisent au-delà de certaines limites.

Camila continue son exposé par rapport à l'intégration :

Ici, il fait bon vivre parce que la société est grande, tu ne te sens pas étrangère ; dans le collège où j'ai étudié, il y a plus de filles arabes que de filles brésiliennes, et voilà toutes les amies sont là, on ne se sent pas perdue.

Pourtant, Camila présente l'autre côté de la médaille :

Ici au Brésil, la cohabitation avec les autres n'est pas facile, bien plus difficile encore quand on dépasse l'âge de 20 ans, à l'université, où tes amies brésiliennes sont totalement différentes de toi. Elles peuvent faire énormément de choses que toi, tu ne peux pas faire, comme aller à une fête, simplement aller dans une pizzeria, le soir... tu souhaites le faire, mais c'est interdit. Alors, tu finis par le faire en cachette. Et, toi, tu te demandes pourquoi ?

Et encore, encore des choses à raconter par rapport aux limites qui sont la cause d'énormes difficultés pour se sentir vraiment intégrée :

Une chose très importante pour notre culture arabe, face à la société brésilienne, est de faire attention à ce qu'on fait, à ce que les « autres » peuvent dire de nous... pour la société, c'est l'image, c'est-à-dire les apparences qui comptent... même si, ici, il y a vraiment beaucoup d'étrangères... on s'habitue à voir des gens différents, qui s'habillent différemment, et la cohabitation se vit ainsi dans une sorte d'habitation paradoxale d'intégrer les différences.

Camila est une fille brésilienne, fière des ses origines, fière d'être arabe, musulmane, et même plus que ça, elle se sent plutôt arabe que brésilienne.

Je suis très fière de moi, d'être arabe, d'être musulmane, de ma culture, même si ce n'est pas facile ici au Brésil. Mais je ne me sens pas divisée entre les deux cultures, car il me semble que l'une contribue à l'autre.

Quand j'ai demandé à Camila de parler d'elle, de l'image qu'elle a d'elle-même, sa réponse fut tout d'abord :

C'est difficile de parler de moi-même, je ne suis jamais arrivée à le faire jusqu'à aujourd'hui... je suis une fille très résignée, je ne réagis pas (Elle l'a répété plusieurs fois), je suis révoltée d'être une personne conformiste... je suis révoltée contre moi-même, tu peux me comprendre ?

Malgré la difficulté de parler d'elle-même, Camila a la volonté et continue à s'exprimer, mais pas sans émotion :

Parfois, on ne se sent pas nous-mêmes, parce qu'on ne fait pas ce qu'on aime ; je souffre beaucoup de ça, tu sais ? Je me trouve parfois différente de mes amies, j'ai toujours l'impression qu'elles sont plus belles que moi, par la façon dont elles s'habillent. Il n'y a rien à voir parce que je ne m'aime pas. Je ne fais pas ce que j'aime, je suis obligée d'obéir...

Camila est étudiante universitaire en kiné et commencera bientôt à travailler dans son domaine. Elle se considère comme une élève responsable qui prend les études au sérieux. Elle croit qu'elle n'aura pas de difficultés à exercer sa profession, parce que, au Brésil, les gens cherchent fréquemment un kiné.

La transmission culturelle est encore un point très présent dans la famille qui a toujours cherché à montrer avec fierté ses différences. Ce sont les parents et les grands-parents, qui s'occupent de montrer aux enfants qu'ils sont différents, par rapport à la langue, à la religion, aux habitudes, aux études dans une école arabe, mais principalement par rapport aux interdictions, selon Camila :

Les interdictions ? Tout est interdit... qu'est-ce que je vais faire si je tombe amoureuse d'un brésilien ? Il faudra avoir cette relation en cachette, mon père ne va jamais accepter ! Que vais-je faire ? Passer au-dessus de ma famille entière ? Si je suis indépendante financièrement après l'âge de 24 ans, je peux choisir qui je veux, je peux choisir qui je veux, une personne que j'aimerai, et alors il n'y aura rien à faire ; si j'ai l'indépendance financière, c'est à moi de choisir ; ma famille va se rendre compte qu'il n'y a rien à faire !

Après un grand souffle, Camila continue :

Cela fait partie de la transmission qu'avec le père, il n'y a pas de dialogue possible ; le père arabe est comme ça. Mon père m'a beaucoup frappée... aujourd'hui plus. Il faut obéir, il faut se résigner et, en plus, il ne faut pas réagir. Et c'est juste ce que je fais... mais avec ma mère, c'est possible de « jouer ».

Des choses pas faciles à dire, mais avec effort et la résolution de laisser sortir les souffrances gardées depuis longtemps, elle s'exprime avec un profond souffle :

Tu sais, je suis née avec la pensée d'avoir peur de mon mari ?

Mais dans sa culture :

Il faut que la fille se marie, sinon, on a des ennuis... mais avant que ça arrive, pour se protéger du regard des autres (Des hommes) il faut porter une bague pour montrer que je suis fiancée. C'est l'habitude culturelle.

La vie de Camila vient d'entrer dans un nouvel horizon. Elle est heureuse avec une nouvelle relation qu'elle vient de nouer, mais qui, apparemment, va évoluer très vite. Son petit ami habite à Sao Paulo ; sa vie professionnelle est déjà construite et stable. Il est musulman et les deux familles sont tout à fait d'accord. Elle partira à Sao Paulo bientôt pour faire connaissance avec sa belle famille, qui, juste après, viendra à Foz do Iguaçu pour faire également connaissance avec la famille de Camila. Mais pour l'instant, elle ne peut même pas dire à sa famille qu'elle a un petit-ami, parce que, pour sa culture, ça n'existe pas :

Pour ma culture, il faut d'abord passer par l'état de « fiancée », je ne suis pas encore fiancée... il est mon petit ami, mais je ne peux pas le dire à ma famille... parce que je ne suis pas encore fiancée, on ne peut pas rester fiancés plus de trois mois ; après, il faut absolument se marier. Et nous, nous sommes d'accord que je finisse mes études... et, en plus, parce que ses parents ne sont pas encore venus ici rencontrer mes parents et faire la demande officielle... A partir du moment où ils sortent de chez moi, là je suis déclarée fiancée. Tu comprends ?

Elle a déjà été envoyée au Liban, qui a eu sur elle un effet surprenant :

L'effet de mon séjour au Liban, comme ma famille l'a toujours espéré, fut très positif parce que je suis revenue avec un autre regard sur mon père. Je suis arrivée à exposer mes idées et lui-même m'a mieux acceptée ...

Elle a appris l'arabe au Liban, mais elle a tout oublié :

Ici à la maison, on ne parle pas la langue arabe entre nous. Mon père parle en arabe et on répond en portugais.

Camila est une fille musulmane. C'est la religion de toute sa famille, tous y sont très fidèles, selon elle, et elle est aussi pratiquante. Malgré sa fidélité à sa confession religieuse, pour elle, prendre le risque d'adopter tous les dogmes, qui sont transmis par ses parents et grands-parents, et le port du voile en fait partie, c'est encore une «élaboration» à faire :

Porter le voile signifie changer complètement notre façon de gérer la vie, face à la famille, face à la société brésilienne. Mais plutôt face aux membres de ma propre famille qui vont me regarder différemment et me dénigrer. Et notre image face aux autres est très importante, c'est l'image qui reste...

Camila raconte qu'elle est très participative dans toutes les festivités de la mosquée.

Et Camila a fait son choix :

Je ne porte pas le voile parce que je ne suis pas prête. J'aime bien m'habiller à l'occidentale. Si je le fais, ce sera une chose lourde pour moi. Je suis très jeune et j'aime bien les artistes super pop, toutes belles, qui portent des boucles d'oreille différentes, des colliers à la mode, bien coiffées, avec les mèches, ça j'aime bien. Et si je porte le voile, ça je ne pourrais jamais le faire! Ma mère vient de porter le voile. Selon notre religion, il faut le porter, mais nous sommes libres....elle nous donne le libre arbitre.

Le fait de ne pas porter le voile ne change rien pour Camila par rapport à la pratique religieuse :

Je suis très participative dans toutes les festivités de la Mosquée, je suis la première qui arrive. Je suis vraiment pratiquante... mais pas pour porter le voile.

Par contre sa vie quotidienne changera si elle le porte :

Donner de petits bisous aux amis, ça n'existe pas... ni même toucher, c'est considéré comme un péché. On ne peut plus montrer les cheveux, plus de vêtements qui montrent le corps... presque plus rien. Et juste moi... il faut se soumettre à énormément de choses, renoncer à toutes sortes de bonnes choses... par exemple, pour moi-même, je ne peux renoncer à aller chez le coiffeur, j'adore faire le brushing, j'adore m'habiller ainsi... des vêtements qui valorisent le corps, j'aime faire l'académie de fitness... et avec le voile, c'est totalement impossible.

Les habitudes à table chez Camila sont un peu plus ouvertes, mais à la base, c'est la cuisine arabe qui garde sa place. Il ne faut pas oublier que, chez Camila, il y a trois filles, toutes les trois nées au Brésil, et que, dans le social, elles se présentent à la mode occidentale. Ainsi, les trois font entrer à la maison, leurs habitudes, leurs goûts brésiliens ce qui amène une rencontre interculturelle : arabo-brésilienne.

Camila a beaucoup de projets pour le futur, par rapport à sa vie professionnelle : dès qu'elle termine ses études à l'université, elle souhaite trouver du travail pour devenir indépendante financièrement, se marier et partir loin de chez elle.... et à partir de là :

Suivre mon chemin.

Sonia, 19 ans

Sonia est une fille âgée de 18 ans, née au Brésil, de parents immigrés du Liban. Pour elle, ce n'est pas facile d'être fille de libanais. Dans la société, il y a encore beaucoup de préjugés contre les arabes, qui sont vus comme des terroristes, surtout s'il y a des «Mohammed» dans la famille, comme c'est son cas.

Malgré ce revers de la médaille, l'intégration pour Sonia, s'est passée d'une façon très naturelle, sans aucune discrimination à son égard. Elle trouve les brésiliens très ouverts aux étrangères :

Ici à Foz, il y a des japonais, des chinois, des arabes, des allemands, des italiens, etc. Tous mélangés avec les brésiliens un mélange de races extraordinaire dans une parfaite harmonie comme je n'ai jamais vu dans ma vie et avec un élément en plus, le mariage interculturel... tu peux imaginer un japonais qui marie une allemande ?

Sonia se sent totalement intégrée au point que quand elle est rentrée du Liban, elle a vécu des moments très émouvants :

L'émotion c'était très forte, le sentiment de retourner chez moi, mon pays que j'adore. Je me suis dit que j'avais envie de me mettre à genoux sur le sol de ma ville, sur le sol où les gens marchent, le peuple d'ici est plein de chaleur humaine. J'ai un amour pour ce pays, pour ma patrie au point que tu ne peux pas l'imaginer! Ici, le soleil brille différemment, ici, les gens sont différents.

Dans son esprit, Sonia est brésilienne, ce qui correspond tout à fait à la réalité. Elle se considère comme fille brésilienne avec une grande fierté, sans aucun double sentiment de partage ou de séparation.

Sonia se voit responsable, dynamique et avec des objectifs bien précis dans la vie. Elle fait des études universitaires le soir, en administration d'entreprise, plus spécifiquement en commerce international. Elle travaille pendant la journée à la réception d'un grand hôtel international à Foz do Iguaçu depuis l'âge de 17ans. Malgré son jeune âge, elle a déjà été invitée par la direction de l'hôtel à travailler dans la même chaîne à l'étranger pour sa compétence, mais aussi parce qu'elle parle cinq langues : arabe, portugais, français, anglais et espagnol.

Avant même de finir ses études universitaires, la profession de Sonia est en train de se définir, prématurément face à son jeune âge, mais pas face à la force de sa personnalité.

Sonia est la fille de Selma, qui a immigré à l'âge de 15 ans et qui, s'étant mariée au Liban, est partie tout de suite vers le Brésil. La fille et la mère ont une profonde relation de confiance et d'ouverture. Les parents ont toujours expliqué à leurs enfants qu'il faut cohabiter en paix avec les gens des autres cultures. La famille est pour Sonia la boussole qui guide sa vie: sa vision de la vie et de la manière de la gérer.

Fille aînée de quatre enfants, elle est considérée par ses parents comme l'enfant qui doit être un exemple pour les autres frères et sœur. Mais il n'y a pas que ses parents qui attendent d'elle qu'elle donne le bon exemple :

Je me sens mise sous pression pour être un bon exemple, par ma famille, par mon patron et aussi par le professeur à la faculté.

Les valeurs transmises à Sonia sont d'abord la cohabitation pacifique, l'importance des études, du travail et de l'honnêteté. Pour elle, les valeurs les plus importantes sont l'amitié et la complicité qui existent dans sa famille.

Une autre valeur transmise par son père est la possibilité de choisir elle-même un petit ami ou même d'un futur fiancé :

Mon père répète tout le temps la même chose, c'est-à-dire qu'il a besoin de savoir en avant première, avant tout autre personne:

Je ne veux pas t'interdire, je veux simplement donner mon avis... notre avis, à moi et à ta mère. Mais si tu fais un mauvais choix, il ne faut pas pleurer ni regretter parce que les règles sont dites bien clairement, dit-il.

Dans la transmission culturelle, il y a aussi le fait d'envoyer les enfants au Liban. Sonia, elle-même, y est déjà allée. Elle est restée deux ans, comme les autres, pour apprendre la langue arabe, qui est parlée couramment dans sa famille au Brésil. Aller au Liban a pour objectif aussi d'apprendre à lire le Coran et tout ce qui concerne la culture arabe, mais également de faire connaissance avec ses grands-parents et tous les membres de la famille de son père et de sa mère.

Les interdictions concernent principalement les vêtements, les amitiés masculines et les soirées. Ceci, pour ne pas répéter le «mauvais exemple» des autres filles qui sont encore adolescentes, mais ont déjà des enfants. Pour cette raison, Sonia sort toujours avec des cousins pour se protéger.

Sonia explique que, pour sa religion, l'Islam, il n'y a pas de petit ami possible, mais bien un fiancé. Elle-même préfère rester au sein de la famille, pour garantir le bien-être de ses parents, car la famille est sa priorité majeure:

Moi-même, je préfère ne pas me marier, s'il faut placer mes parents dans une maison de retraite quand ils vont devenir âgés. Après tout ce qu'ils ont fait pour leurs enfants... Tous les efforts pour éduquer, payer les études jusqu'à l'université. Non, je ne peux pas faire ça, c'est trop cruel... même si mon rêve est de me marier!

Tous sont musulmans et pratiquants. Contrairement à sa mère et à sa grand-mère, Sonia ne porte pas le voile, elle préfère s'habiller comme les autres filles de son âge: en fait, elle ne se sent pas obligée de le porter :

Porter le voile par obligation est plus un péché que de ne pas le porter.

Une autre raison, aussi importante, pour ne pas porter le voile est qu'il n'est pas accepté par l'hôtel où elle travaille. Elle dit :

Je n'ai pas envie de porter le voile, je ne m'habitue pas à l'idée... un jour, j'ai l'intention de le porter, pas maintenant...

Les habitudes à table, sont variées: à la maison cuisine arabe, à l'extérieur, selon l'endroit où elle se trouve. Elle aime bien la cuisine brésilienne, mais fait attention à ce qui est interdit par sa religion comme par exemple, la viande de porc, et à d'autres précisions comme par exemple connaître la valeur de l'abattoir.

Le projet de Sonia est de finir ses études universitaires et de se plonger dans le travail où elle voudrait développer ses connaissances, et ensuite de trouver un homme avec qui elle va pouvoir construire une nouvelle vie. Mais sa famille est sa priorité avant tout, c'est-à-dire de pouvoir garder ses parents dans la vieillesse.

Thaïs, 19 ans

Petite-fille d'immigrante sa mère est née au Brésil, où presque toutes les familles sont déjà sur place, ensemble à Foz do Iguaçu.

Thaïs n'a que 19 ans et est déjà avancée dans les études universitaires de biomédecine. D'un côté, elle se sent respectée par la société brésilienne parce que :

On respecte les autres qui sont différents de nous.

Mais d'un autre côté, la dualité est présente :

J'ai toujours été extravertie depuis que je suis petite fille, je parle l'arabe, l'espagnol, l'anglais et le portugais bien sûr. Et grâce à cela, je me suis bien intégrée dans le monde de cette société aux différentes cultures.

Petite, ce fut plus facile pour elle de s'intégrer, mais partir au Liban comme la majorité des filles a eu des avantages, mais a aussi créé des difficultés après son retour. Elle a perdu toutes ses amies d'école, mais la question qui a posé problème pour sa réintégration, ce fut son transfert dans une école arabe imposée par ses parents.

C'est à partir de cette expérience qu'elle commence à construire un nouveau regard sur les autres de son pays de naissance, où une dualité s'installe qu'elle essaie de gérer :

À l'adolescence j'ai commencé à me sentir différente, mais c'est maintenant à la fac que c'est plus difficile (...) Pendant le week-end, je suis avec mes amies arabes, et pendant la semaine je suis à la fac, une chose en plus pour m'aider à m'intégrer, même si j'ai encore des difficultés à me sentir intégrée dans l'ambiance universitaire. (...) Le Brésil est mon pays, malgré que je sois d'origine arabe et musulmane, mais j'habite ici et je suis les lois brésiliennes. Par contre, pour mes parents, qui sont aussi nés au Brésil, ce n'est pas évident que j'aie cette attitude.

Par rapport à l'image d'elle-même, elle se voit tellement différente des autres amies brésiliennes qu'elle a honte. Elle a le sentiment que les amies d'école ne se rappellent plus d'elle.

Je ne parle pas avec elles parce que j'ai la honte.

Thaïs est très fière d'être brésilienne, mais également de ses racines arabes. Cependant, avant tout, elle est très fière d'être musulmane, pratiquante, comme toute sa famille :

Je suis avant tout une musulmane, une musulmane indépendante où que je sois, ici ou en Asie.

Mais il n'entre pas encore dans le projet de Thaïs de porter le voile.

Mes parents n'obligent pas, même si dans la loi du Coran les femmes doivent le porter, mais ce n'est pas obligatoire...la signification est de protéger les femmes contre les regards des hommes.

La transmission est fortement ancrée dans la culture arabe jusqu'au jour d'aujourd'hui, concernant ce qui s'oppose aux habitudes culturelles brésiliennes, strictement rejetées par la famille. Les interdictions ont un effet négatif chez Thaïs :

Ce sont les interdictions qui me bloquent, j'ai la honte face à mes amies de la fac ; c'est un milieu bien différent...enfin, je suis différente!... (...) Mes parents sont d'une autre génération, ils disent toujours: Non, Non, Non! J'ai énormément d'interdictions... (...) On dialogue à la maison, mais il ne faut pas contester et point final... Je suis déjà habituée... Nous les arabes, que faut-il faire?(...) Ça ne sert à rien de réagir, de résister, à la fin, il faut obéir! ... (...) Que faut-il faire? S'adapter ou se résigner ?

Pour les Arabes d'origine libanaise au Brésil, il est dans la culture d'envoyer les enfants au pays, pour renforcer la connaissance culturelle et familiale :

A l'âge de huit ans, mes parents m'ont envoyé au Liban où je suis restée pendant trois ans. Le but est que les enfants fassent la connaissance du pays, de la famille qui est restée là bas, de la religion, de la langue...pour savoir lire l'Alcoran, les notices télévisées.

Et les projets de Thaïs, je n'ai pas eu l'occasion de les connaître : savoir: elle a reçu l'interdiction de continuer à me rencontrer pour le deuxième entretien.

Thaïs est arrivée pour notre rendez-vous avec ses parents. Son père est reparti, mais sa mère est restée dans l'attente de participer à l'entretien elle aussi. J'ai rappelé qu'il s'agissait d'une invitation faite à sa fille, mais j'ai expliqué également le but de cette rencontre. Elle est ensuite partie, juste après qu'elle nous ait accompagnés jusqu'à la porte de la cabine que j'avais trouvée pour l'entretien avec Thaïs.

Nous avons été interrompues plusieurs fois : à la porte, par sa mère, par GSM, par son père. Quand j'ai demandé à Thaïs d'éteindre le téléphone, elle a répondu :

Non, non, je ne peux pas, c'est interdit de l'éteindre, c'est pour cette raison qu'on en a un avec nous.

Sara, 19 ans

Cette fille de 19 ans, de la troisième génération, travaille dans le commerce et fait des études universitaires le soir. Sara commence son récit par les deux voyages qu'elle a faits au Liban, le premier à l'âge de 5 ans et le deuxième, c'était l'année passée. Elle a vécu des expériences étonnantes avec ses cousines et les amies de son âge par rapport aux habitudes familiales et personnelles, notamment la relation entre père et fille. Les interdictions sont plus fortes que chez elle au Brésil et la relation fille/père est basée sur la peur, selon elle. Les filles ne

peuvent pas sortir le soir, sauf avec une justification acceptée par la famille; ne jamais sortir seule, même avec une autre fille de la famille :

Les filles là-bas sont très différentes de nous d'ici au Brésil. Elles sont très enfermées, contrôlées, sont vraiment privées de vivre leur propre liberté. Elles ont peur... beaucoup, beaucoup... elles ont la crainte de leur père, elles disent tout le temps: attention mon père arrive, attention... je ne sais pas pourquoi de quoi les pères ont peur... ils ont la peur que quelque chose arrive à leurs filles, mais quoi? Cela me fait mal au cœur de voir des filles de mon âge, enfermées, contrôlées, sans aucune liberté, tout le temps sous pression. Des filles comme moi, qui n'arrivent pas à communiquer d'une façon extravertie, spontanée, plus ouverte! En plus, elles s'habillent comme des femmes adultes !

Sara se sent libanaise, malgré le fait qu'elle est brésilienne, parce que, pour elle, être musulmane est plus fort que sa nationalité. Elle se sent partagée, différente, une brésilienne qui est musulmane, a des habitudes familiales que ses amies brésiliennes ont du mal à comprendre, surtout en ce qui concerne les interdictions. C'est ici, que Sara exprime sa révolte :

Je me sens différente de mes amies de mon âge qui ne sont pas musulmanes. Je me sens différente parce qu'elles font beaucoup de choses que moi je ne peux pas faire, elles profitent bien mieux de la vie...je me sens différente, mais en même temps je dois m'habituer avec ça... accepter ma vie comme elle est sans être comme les autres filles de mon âge...sans faire ce qu'elles font et que moi je ne fais pas. Mais je suis heureuse. Si je ne peux pas, c'est parce que je ne peux pas, c'est tout! Avec mon père, il n'y a pas de négociation, pas d'accord! Alors'... c'est... je ne sais pas, ainsi...

Elle ne complète pas la phrase.

Par rapport au mariage, Sara affirme que son père acceptera difficilement un mariage avec un homme qui n'est pas de sa culture, mais...

Il faut penser positif, si le mariage ne marche pas. Si une chose ne marche pas, on trouve toujours une autre solution, après cela va marcher, il n'y pas de problème !

Sara raconte que, lorsqu'elle était plus jeune, son professeur de biologie a donné un cours sur la reproduction humaine, spécifiquement sur l'organe sexuel masculin. Sara est sortie tout de suite de la classe, c'était la honte pour elle :

Pour moi c'était plus qu'une honte, c'était un péché... j'ai imaginé que si mon père découvre cela qu'est-ce qu'il va penser de moi? Tu peux imaginer ce qui pourrait m'arriver ?

J'ai demandé à Sara comment elle se percevait, quelle était l'image qu'elle avait d'elle-même. La réponse a été donnée sans hésitation:

Pour avoir une vie humaine digne de ce nom, je crois que je respecte les règles de l'Islam...je me sens une personne heureuse, je suis, je suis, je me considère bien heureuse. Je suis extravertie, j'adore communiquer avec les gens, je ne suis pas enfermée sur moi-même. Je suis arabe, cela ne veut pas dire que je ne peux pas parler avec les gens en dehors de ma culture. Non, c'est faux, je ne peux pas rester sans parler aux gens, je ne peux pas! Je suis une fille qui pense d'une façon très positive! Voilà comme je suis !

Les projets de Sara sont déjà en marche: elle travaille pendant la journée pour payer ses études universitaires le soir. Pour devenir indépendante, vivre sa vie comme elle veut, il faut aussi devenir indépendante financièrement :

Ça va encore prendre du temps... j'ai tout le temps que je veux...

Maissa, 18 ans

Maissa, une fille de la troisième génération d'une famille immigrée au Brésil. Jeune universitaire qui fait ses études en biomédecine à l'âge de 18 ans.

Elle n'a aucune difficulté avec la société brésilienne avant tout parce que :

Les Brésiliennes savent ce qui est interdit, ainsi, tout le monde comprend comment fonctionne la culture arabe. Mais être musulmane dans un pays catholique comme c'est le cas du Brésil, est une affaire tranquille d'un côté, mais de l'autre, il manque à la société brésilienne la connaissance de la culture arabo-musulmane.

Elle se sent bien intégrée avec ses amis, mais avec les gens qui ne sont pas proches, elle ressent encore fort les préjugés.

Maissa essaye de « marcher » avec les deux identités en elle-même : libanaise et brésilienne. Mais moins avec son identité brésilienne. Pour elle, l'identité arabe est marquée par la religion, par la culture et un tout petit peu par « le pays qu'on habite ».

Elle se voit comme une personne qui se respecte et s'accepte telle qu'elle est ; elle se voit comme une personne fidèle aux amis - les autres peuvent compter sur elle - une personne sympa, mais aussi persévérante qui va loin pour atteindre son objectif, à n'importe à quel prix.

Il est très important pour Maissa de se sentir égale aux autres :

Pour moi il est important de me sentir normale, égale...pas un ET hors de la planète.

Maissa a révélé qu'elle s'est découverte exactement comme elle est après notre premier rendez-vous :

Je ne savais pas que je suis cette personne là...je ne savais pas qui était la personne dont j'ai parlé...

Elle a répété six fois cette phrase de la méconnaissance d'elle-même.

Pour Maissa la famille a une grande valeur et tout ce qui est interdit est important et a un sens, soit pour protéger, soit pour garder la tradition. Mais quand elle était plus jeune, elle a eu du mal à accepter les interdictions. Elle se sentait différente des autres filles de son âge,

Comme un ET, soit une personne d'une autre planète.

Elle a eu un sentiment très fort de colère par rapport au regard des autres. Avec une voix très basse, elle a dit:

Je ne me souviens plus de la souffrance que j'ai ressentie d'être différente des autres... j'ai oublié... tout ça est déjà passé.

Maissa raconte qu'elle n'a jamais été obligée d'obéir ou de faire ce qu'elle ne voulait pas faire ; en plus, elle n'a jamais senti le manque de vivre comme les autres filles.

Elle a répété treize fois le :

Jamais été obligée, jamais senti le manque...

Il est très important pour elle de garder la tradition de la famille avec toutes les interdictions, qu'elle va aussi transmettre à ses enfants. Comme par exemple, ne pas s'habiller comme les filles occidentales :

Il faut se protéger contre le regard des hommes, il ne faut pas s'exposer.

Par contre, qu'il soit interdit d'avoir un petit ami non musulman est encore une question difficile à gérer.

Pour aider à mieux gérer les habitudes culturelles, les arabes musulmans se rassemblent dans le même quartier, c'est le cas de la famille de Maissa. Dans le quartier où elle habite, il n'y a que des musulmans. Dans sa famille, la langue courante est l'arabe, même à l'extérieur de la maison avec les amis de la même origine, mais pas à l'université où il est interdit de parler l'arabe ou même une autre langue qui ne soit pas le portugais:

Si on parle l'arabe en classe, le prof nous invite à sortir parce que les gens ont l'impression qu'on dit du mal des autres qui ne parlent pas arabe.

Même si Maissa est musulmane comme toute la famille et fière de l'être, elle a déclaré suivre l'Islam pour faire plaisir à ses parents et grands-parents. Elle a dit aussi :

Je ne peux pas dire à mes parents que je veux me convertir au catholicisme, par exemple, parce que je vais les déshonorer.

Quand j'ai posé à Maissa la question du voile, elle a répondu à plusieurs reprises, pendant tout notre rendez-vous :

Je ne peux pas porter le voile, je ne me sens pas préparée psychologiquement, mais je ne me sens pas obligée, ni par la religion, ni par ma famille. Il existe encore un fort préjugé contre le voile dans notre société.

Mais, pour ne pas se sentir étrangère ou différente des brésiliens, elle préfère ne pas porter le voile. La question fondamentale, si elle porte le voile, c'est qu'il faudrait absolument qu'elle change la façon de s'habiller, comme par exemple : s'habiller avec des manches longues, des pantalons ou des robes larges. Il y aurait aussi une limite quant à l'utilisation de parfums...

Utiliser oui, mais pas beaucoup.

Par contre, un peu plus tard, Maissa m'a confié :

Je veux porter le voile, mais pour faire plaisir à mes parents et grands-parents.

Le projet de Maissa pour le futur est d'être une personne heureuse.

Après le dernier entretien et depuis que j'ai gardé dans mon sac à main le graveur, Maissa m'a demandé si on pourrait se rencontrer hors des yeux de la famille, c'est-à-dire, qu'elle demandait une rencontre confidentielle. J'ai accepté et on s'est retrouvée dans un restaurant au centre ville où on a mangé ensemble. Là, elle m'a confié qu'elle a un petit ami, brésilien, pas musulman, plus âgé qu'elle et qu'ils se voient en cachette.

Pour elle, qui aime beaucoup son petit ami, c'est une relation amoureuse difficile à gérer face aux interdictions et surveillances de la famille et aussi de tous les hommes musulmans envers les femmes qui appartiennent à l'Islam.

Ce rendez-vous a duré trois heures, bien plus que les deux rencontres précédentes spécifiques pour ma recherche.

Susi, 17 ans

Susi est née au Brésil : elle est la fille de Halla, immigrante après son mariage au Liban. Susi se sent bien intégrée dans une société qu'elle trouve ouverte, où les gens aiment avoir une bonne relation avec les autres. Ses amis à l'université lui posent beaucoup de questions, ils sont vraiment intéressés, répond-elle sans aucun problème.

Elle se sent bien intégrée. Elle ne s'est jamais sentie fille d'immigré au regard des gens du pays, au contraire, quand sa professeure d'histoire a parlé de « fils d'immigré », elle a eu une réaction d'orgueil.

Les immigrés... sont venus d'ailleurs, sont différents. Je crois qu'ils sont venus pour travailler, et en plus, les Brésiliens reçoivent bien les gens, sont plus ouverts pour recevoir l'immigrant, l'étranger.

Malgré le fait qu'elle soit brésilienne, Susi s'exprime :

Depuis que je suis née, j'ai toujours habité ici au Brésil, j'aime toujours ici... hum... je suis habituée, n'est-ce pas ? Et les Brésiliens ont une façon d'être bien avec les autres, les autres qui sont différents... une façon bien particulière à eux... ils sont francs.

Par rapport à la question de son identité nationale, Susi répond :

Mon sentiment... parfois, je sens que je suis brésilienne, et à d'autres moments, je me sens arabe, libanaise... mais, les deux ensemble, j'aime. C'est différent comme ça, les deux cultures, les habitudes, même si je ne suis pas beaucoup les habitudes brésiennes. Mais j'aime.»

Susi à l'âge de 17 ans est déjà étudiante universitaire en pharmacie et son frère jumeau a commencé la médecine.

La famille a une place prioritaire pour Susi. Les interdictions enseignées par son père et son frère ne sont pas d'une grande importance, parce que cela fait partie de sa culture, de sa religion : « c'est normal ».

La seule interdiction qui pose problème à Susi est l'interdiction d'aller à la discothèque pour danser. Elle dit qu'elle est déjà habituée à l'idée, mais...

La question n'est pas d'accepter, mais de se résigner. C'est une résignation, avec conscience... avec conscience. Garder le respect à notre famille et à notre religion, c'est mettre en évidence les valeurs qu'on se propose de vivre.

Susi ne sort pas le soir, sauf pour aller à l'université qui est très loin de chez elle. Elle revient à 23h30 avec un transport scolaire (privé) privilégié pour les gens de niveau économique très

élevée. Susi prend ce type de transport parce qu'elle a la peur de prendre les transports en commun.

Par rapport au mariage, tous les couples composés dans sa famille sont des musulmans. Et Susi suit le même chemin que sa famille. Quant à avoir un ami plus proche, voire une relation de couple, il faut absolument, le jour où elle trouvera quelqu'un, qu'il se convertisse s'il est d'une autre confession religieuse. Sinon, elle n'acceptera pas. Selon Susi, l'homme avec qui elle va se marier, plus qu'elle même, devra épouser sa religion. Une transmission bien incarnée avec un accord sûr et certain, sans aucune possibilité de négociation, selon elle.

Comme dans la majorité des familles libanaises où on considère cela comme une valeur importante pour la transmission de la culture arabe ; elle a été envoyée au Liban, à l'âge de neuf ans à peine, pour apprendre la langue, le Coran, les habitudes, dans le milieu de la famille restée au Liban. Elle y est allée une deuxième fois avec sa mère, son frère jumeau et sa sœur, mais elle n'a pas supporté de rester plus longtemps, parce que son père lui manquait beaucoup. Elle a littéralement forcé sa mère à retourner au Brésil. Elles ne sont restées qu'un mois.

Par contre, Susi raconte qu'elle a regretté après. Sa famille restée là lui a manqué, la liberté de jouer avec ses amies, le climat qui est bien meilleur qu'à Foz de Iguaçu, et plus encore, la convivialité avec les familles de son père et de sa mère : les grands-parents, les tantes, les oncles, les cousines et les cousins, tous des deux côtés.

On a l'habitude d'aller au pays de nos parents pour apprendre la langue, la religion, la culture avec la famille qui reste là bas... quand on revient, nous sommes plus arabes.

Susi fait son choix : « où j'ai choisi de vivre : ici au Brésil ».

La « récompense » de leurs séjours au Liban, c'est de parler l'arabe, ce qui a fait un grand plaisir à son père. Parce que la langue parlée au sein de la famille est l'arabe. Susi ne parle le portugais qu'à l'extérieur de sa maison, de sa famille, avec ses amis brésiliens, surtout à la faculté.

Pour ne pas se *dispenser* parmi les « autres », Susi raconte :

Dans ce bâtiment où on habite, tous arabes de la même famille, tous ont les mêmes habitudes. Tout est fait avec l'accord et l'obéissance de tous.

La religion que Susi choisit est celle de sa famille : l'Islam. Sa croyance est que les gens du monde entier sont musulmans depuis la naissance. Pour elle, la religion a comme fonction de guider la personne vers le bon chemin, elle a le rôle d'influencer la personne. Selon Susi, grâce à la religion, la personne ne va jamais faire un détour, « jamais ».

Si par hasard les parents sont catholiques, par exemple, la personne va suivre la religion de ses parents, et plus tard, elle va retourner à sa religion d'origine. Ainsi, le catholique va revenir à être de nouveau musulman. C'est mon frère qui m'a appris tous ces enseignements.

En qui concerne le voile, elle ne l'utilise que pour aller à la mosquée, parce que c'est obligatoire. Pour elle, ce n'est pas encore le bon moment. Susi m'a confié :

Je me sens en péché pour ne pas porter le voile... pour moi, c'est compliqué. Ici, les cultures sont différentes. Le bon moment, ce sera à vingt ans et plus, quand je termine l'université, quand je serai mariée... en fait, je ne sais pas.

Un silence s'installe... puis, Susi continue à s'exprimer, cette fois-ci, avec une certaine colère :

Je crois bien que je n'ai pas le courage de porter le voile, je suis déjà habituée ici au Brésil, personne ne le porte, c'est difficile, non ? Les catholiques sont différents. Les hommes de la famille ont l'habitude de choisir les habits de la fille... le vêtement qu'elle peut ou non porter, mais ce n'est pas comme ça. Le père oblige la fille à porter le voile, l'épouse fait aussi le choix, le père fait le choix, le mari fait le choix...ils ont l'habitude de choisir les habits de la fille, mais ce n'est pas comme ça ! Ce n'est pas comme ça. Qu'est-ce que cela signifie d'obliger à porter ?

Encore le silence... puis, elle continue... :

Oui, c'est obligatoire quand même... mais il y a des exceptions, comme par exemple des femmes qui ont un problème de gorge. Dieu donne la permission d'enlever le voile. Par contre, les habits doivent être : chemise à manches longues, pantalon large et grande robe large et longue. Mon frère a lu que la raison pour laquelle la femme ne doit pas exposer les bras, c'est à cause du cancer de la peau. Il ne faut pas exposer au soleil. Dieu a pensé à ça, pour les femmes musulmanes. Si elle se protège, elle ne va pas attraper la maladie. J'ai trouvé cela intéressant, c'est ce que mon frère a lu.

Elle termine son récit par rapport au voile en disant :

Je trouve que je suis pécheresse si je ne porte pas le voile, je ne sais pas... parfois, je pense ainsi : porter le voile et ne pas faire le bien - il y a des femmes que portent le voile, et font de mauvaises choses, comme par exemple, médire de la vie des autres... ça on ne peut pas... parfois, je me trouve à penser... mais c'est compliqué !

Les habitudes à la table chez Susi restent celles de la culture arabe, mais ailleurs, elle mange comme les autres brésiliens.

Les projets de Susi sont, pour le moment présent, de finir ses études, et plus tard, peut-être, de travailler dans le commerce avec sa sœur qui a aussi fait des études en pharmacie. Un type de commerce, pas très habituel chez les arabes.

3.3. Récits de femmes: les groupes intergénérationnels

3.3.1. 1^{er} Groupe : Aperçu des récits de quatre femmes de la même famille: quatre générations différentes

Ce sont Dora (88 ans), Raquel (62 ans), Najete (42 ans) et Zainab (16 ans), quatre femmes qui appartiennent à la même famille. Pour leur chance, elles habitent dans la même ville.

De plus, selon Zainab, l'arrière petite-fille :

Nous sommes très proches et très différentes des autres personnes... si l'une manque, je ne suis pas une personne entière, je m'emboîte plutôt entre l'une et l'autre, l'une s'emboîte dans l'autre.

Je vais maintenant présenter le récit de ces quatre femmes afin de connaître le parcours de chacune, par rapport aux effets de la confrontation à la culture brésilienne. Je vais présenter une analyse intergénérationnelle du récit de ces femmes. Ainsi, nous pouvons comprendre les effets chez Dora, mais également chez sa fille Raquel, qui sont immigrées au Brésil. Puis, je parlerai de l'assimilation qu'elles ont faite de cette expérience avant de transmettre le résultat aux générations suivantes, c'est-à-dire, vers Najete et Zainab, troisième et quatrième générations.

J'ai encore beaucoup de questions à poser pour trouver des réponses aux inquiétudes que j'ai mises en évidence au départ de ma recherche : quels sont les niveaux et le degré d'identification ethnique et religieuse après l'immigration ; quels sont les facteurs psychosocio-culturels et religieux qui contribuent à la construction de l'identité et, de plus, quelles sont les conséquences psychologiques et sociales de cette construction ou reconstruction.

Selon moi, il est pertinent de savoir si ces femmes ont vécu la discrimination, le racisme ou même l'exclusion. Quels stéréotypes observe-t-on chez elles, ou chez les brésiliens par rapport

aux Arabes ? Quels sont les facteurs psycho-sociaux et religieux qui favorisent ou non le contact entre eux ?

Au bout de quatre générations (et selon le parcours de ces quatre femmes dont je vais raconter l'histoire de vie), mais également après le récit de 16 autres femmes de trois générations différentes, qu'en est-il de l'image de soi que ces femmes musulmanes ont aujourd'hui ?

Enfin, quelles sont les attentes des unes vis-à-vis des autres en vue d'une cohabitation dans le respect réciproque entre les générations et, à une plus large échelle, au sein de la société brésilienne ?

Dora, 88 ans : mère (première génération)

Dora vit au Brésil depuis 50 ans où elle a immigré à l'âge de 38 ans, pour rejoindre son mari, qui y habitait déjà depuis des années. Il a quitté le Liban afin de tenter une vie meilleure pour sa famille. Comme la majorité des hommes immigrants libanais, il est parti d'abord seul, pour gagner sa vie : dans le cas de cette population, c'était pour devenir commerçant indépendant. C'est bien plus tard, quand la situation économique lui permet, que l'homme fait venir sa famille pour le rejoindre. Parfois, les enfants restent et rejoignent les parents plus tard. Dora, a 5 enfants dont 3 filles et 2 garçons : tous sont nés au Liban et sont arrivés avec elle au Brésil.

Elle fait partie du groupe des quatre femmes de la même famille : quatre générations ensemble ! Elles ont accepté de participer et Dora, malgré son âge avancé, sa difficulté de parler le portugais et son impatience, a accepté aussi, mais à la condition que je n'utilise pas l'enregistreur ! Ainsi, ce récit n'est pas comme les autres dans sa forme. Il est le récit de vie d'une personne âgée, déjà bien fatiguée, mais qui le fait avec plaisir ! Dora est une femme qui garde une jeunesse incroyable. Lorsqu'elle m'a demandé de ne pas utiliser l'enregistreur, elle l'a fait d'une façon simple et en souriant.

Elle raconte qu'il n'était pas trop difficile de s'adapter à la culture du pays d'accueil. Par contre, il était difficile d'apprendre la langue portugaise, qu'elle parle encore avec difficulté. Elle raconte cette particularité avec un large sourire !

Elle habite seule dans un appartement où elle dispose, toujours selon elle, de la patience et de l'aide de son voisinage. Dora raconte qu'une fois, pendant un fort orage, une voisine japonaise

l'a cherchée pour lui demander si elle était seule. Mais la communication s'est faite d'une façon un peu drôle, parce que la voisine japonaise ne parlait pas bien le portugais non plus. Ainsi, la voisine a commencé par lui poser plusieurs questions, en mélangeant le portugais et le japonais:

Madame, vos enfants sont là ? Votre mari est en voyage ? Votre beau-frère est au travail ?

Finalement, Dora a compris et elle a répondu:

Oui!

Ah! C'est-à-dire (...) que vous êtes seule?

La voisine a décidé de rester avec elle, parce que tous dans son voisinage savaient que Dora avait peur des orages!

Dora a raconté cette histoire comme une blague, en éclatant de rire ! La petite-fille de Dora, c'est-à-dire la troisième génération de sa famille, était à côté d'elle pour faire éventuellement la traduction. Mais, avec beaucoup de concentration, je suis arrivée à comprendre ce que Dora voulait dire.

Elle explique qu'elle parlait mieux le portugais lorsqu'elle travaillait dans le magasin de son mari, parce que le commerce permettait le contact direct avec les clients. Mais, veuve depuis 20 ans, elle n'a plus de contact direct avec les autochtones et la langue en pâtit.

Dora connaît des frustrations par rapport à sa propre identité nationale, en tant que Brésilienne, bien sûr :

Je n'ai pas reçu le droit d'être naturalisée, parce que je ne sais pas lire ni écrire. De plus, maintenant, pour faire des photos pour n'importe quel type de document, il faut le faire en portant le voile.

À ce moment, son visage, sa voix, son sourire... se sont complètement transformés et ses yeux ont brillé !

Notre rendez-vous s'est achevé dans la joie comme dans une fête! Le temps réservé à l'entretien s'était écoulé. Sa petite-fille, Najete, m'avait prévenue qu'il ne fallait pas poser beaucoup de questions, car Dora se fatigue très facilement et risque alors de refuser de participer.

Le projet de Dora face à sa famille composée aujourd'hui de trois générations derrière elle :

Voir encore une autre génération: la cinquième. Tu ne crois pas ?

Raquel, 62 ans : fille (deuxième génération)

Fille de Dora, Raquel vit au Brésil depuis 42 ans. Elle est arrivée à l'âge de 18 ans, déjà fiancée à son mari qui avait immigré au Brésil sept ans auparavant. Quand il est parti du Liban, elle était déjà promise à son futur mari, alors qu'elle n'avait que onze ans. Une fois au Brésil, elle se marie, le mariage étant un accord entre familles convenu au Liban et connu de tous dans la ville et ses environs.

Raquel a trouvé que la société brésilienne a un regard différencié sur les arabes, et plus particulièrement envers elle-même. Malgré cette expérience, elle trouve que les brésiliens ont des valeurs plus collectives basées sur la solidarité et le respect envers les autres, qu'ils sont des gens de bien, même s'ils ont des questions qui les empêchent d'évoluer davantage, comme, par exemple, les rebelles. Elle justifie :

Rebelles ? Ça existe dans le monde entier !

Elle ajoute :

Brésil? Une terre bonne, Brésil peuple chéri, peuple honnête, le Brésil, c'est la liberté.

Par rapport à l'intégration, Raquel s'est trouvée face à une culture complètement différente de la sienne ; tout était étrange : la langue, les habitudes, les visages mélangés de races différentes. Le nouveau pays a provoqué un choc culturel très important. Malgré cela, elle n'a pas tardé à s'habituer, mais le résultat de toutes ces différences a suscité deux sentiments en elle : le premier exprime son admiration pour les gens de son pays d'accueil où elle ne voit pas de différence entre ceux des pays arabes sur le plan de la relation d'amitié qui est fréquente et sincère ; et le second, encore présent actuellement, est de continuer à se sentir immigrante même après avoir acquis la nationalité brésilienne :

Mon cœur est partagé (elle fait une pause) en deux...il est...cassé en deux...parce que (elle ne finit pas sa phrase). Je trouve que tous les êtres humains ont du cœur, mais les immigrantes en ont deux...on...s'émotionne...

Elle est retournée au Liban après 26 ans passés au Brésil. Alors qu'il y a 42 ans qu'elle est arrivée au Brésil et qu'elle est déjà naturalisée, Raquel se sent encore et toujours une immigrée :

(...) il est difficile d'oublier nos racines (elle s'exprime avec émotion, des larmes dans les yeux) et, en plus, même aujourd'hui, les gens me regardent différemment...

Très nostalgique de son pays, Raquel rêve de retourner au Liban, un sentiment d'amour tout aussi fort que le sentiment qu'elle a pour ses parents! Mais, pour elle, il faut bien choisir de rester au Brésil :

Je souhaite du bonheur pour le Brésil, également pour le Liban, ma terre natale, parce que les deux déjà (elle ne fini pas la phrase). Mon cœur est partagé : une partie ici et l'autre là-bas. Si on a des nouvelles de la terre natale, on s'émotionne, tant de joie que de tristesse... (sa voix tremble)... mais ma famille est ici... mon mari, mes enfants, petits-enfants, ma mère, les oncles, les tantes et tous les autres. Le Liban, mon pays, mon amour !

Une question qui n'est pas encore résolue pour elle est le fait de ne pas avoir fréquenté l'école. Elle a ainsi décidé de commencer des études pour apprendre à lire et à écrire. Elle m'a communiqué cette initiative lors de notre deuxième rencontre enregistrée. Sa proposition était d'inviter plusieurs amies libanaises de son âge pour former un groupe d'études du soir, dans une école d'alphabétisation pour adultes.

Ce jour là, où elle s'est exprimée sur sa frustration aux études, est aussi précisément le jour de l'anniversaire de Raquel :

J'ai pensé de commencer à étudier, mais j'ai peur... j'ai peur de ne pas avoir la patience... de commencer et après... de ne pas réussir et de regretter...le pire est que je regrette beaucoup de pas avoir fait d'études, et maintenant j'ai peur... j'ai peur de l'échec.

La valeur importante pour Raquel, celle qu'elle a transmise à ses enfants, c'est d'abord et avant tout le respect de l'autre. Selon elle, pour pouvoir mettre cette valeur en pratique, il faut vivre la coopération, la solidarité, également la relation communautaire. Sans oublier les valeurs universelles comme : ne pas mentir, ne pas voler, enfin, être honnête. Elle considère que c'est à la famille de veiller à tout ce qui concerne la culture comme : la langue, la pratique religieuse, mais aussi le mariage (décidé par la famille). Les habitudes vestimentaires, comme par exemple le port du voile, sont des valeurs conservées, au moins par elle, car ni ses deux filles, ni les belles-filles ne portent le voile.

Porter le voile fait partie de notre religion, c'est un respect envers nous-mêmes et les autres : personne ne désire une femme voilée, elle est respectée.

Raquel parle l'arabe avec les quatre enfants qui sont allés au Liban, mais pas avec les deux autres qui n'y sont pas allés, parce que cela devient plus difficile.

Raquel, mère de 6 enfants, est très fière d'être musulmane. Dieu occupe un grand espace dans sa vie et reste pour elle son bien majeur. Le mariage de ses fils avec des femmes brésiliennes non musulmanes fait partie des frustrations de Raquel, mais elle ne perd pas l'espoir :

Je souhaite que mes belles-filles se convertissent un jour... elles sont encore très jeunes... moins (elle ne finit pas sa phrase ... elles ne se préoccupent pas de la religion, ça je trouve que c'est un manque énorme dans notre vie.

Raquel a deux grands projets de vie : d'abord, commencer à étudier le plus rapidement possible, ensuite, réaliser ce qu'elle nourrit depuis longtemps et qu'elle considère tantôt comme un rêve, tantôt comme un projet :

Mon rêve est de retourner au Liban, il faut que je le transforme en projet, sinon il restera un rêve.

Najete, 42 ans : petite-fille (troisième génération)

Petite-fille de Dora et fille de Raquel, Najete est mère de trois enfants. Appartenant à la troisième génération, elle a connu très tôt le préjugé, même si elle est née au Brésil. Le préjugé l'a frappée, l'a blessée et elle n'a jamais oublié. Son récit est centré principalement sur un événement qui s'est passé avec une ancienne employée de son père, au tout début de son adolescence. Selon elle, un sentiment de colère s'est alors exprimé sur son visage d'une manière à ce point forte qu'elle s'en veut encore aujourd'hui à cause de sa réaction à l'époque. Cette dure expérience a eu lieu il y a presque 30 ans, dans un village de l'Etat du Rio Grande do Sul :

Pour moi, il a été choquant qu'une personne pour qui j'avais beaucoup de considération, puisse avoir le courage de dire à tous ce qu'elle pensait des Arabes... et même à moi !

L'employée de son père lui a dit avec une explosion de colère et de jalousie :

Vous les Arabes, vous êtes arrivés ici sans rien, avec une seule valise à la main et très vite vous êtes devenus riches ! Vous êtes enrichis en nous exploitant, vous avez fait fortune sur notre dos !

Elle éprouve des difficultés dans le contact avec les brésiliens qui confondent les arabes avec les turcs :

Il manque aux Brésiliens la connaissance de la géographie et de l'histoire des Arabes !

L'apparence externe, c'est-à-dire l'aspect visuel, compte beaucoup pour elle : le regard des autres est toujours, pour elle, une porte ouverte sur le jugement. Ainsi, il faut tout faire pour être bien accepté par la communauté brésilienne.

Quand Najete parle des Brésiliens, elle prend distance comme si elle n'était pas une brésilienne ; elle s'exprime avec indignation face à une culture qui s'oppose à la sienne :

Très jeune, je me suis aperçue que les Brésiliens sont jaloux de nous, les arabes, parce que nous sommes les patrons et qu'ils sont les ouvriers. Mais ce n'est pas notre faute, on travaille énormément, on a des entreprises familiales, on fait des économies, on pense au futur. Les Brésiliens, quand ils reçoivent leur salaire, ils vont toute de suite le dépenser, ils vont faire la fête, et après...après...ils n'ont plus rien. Je ne comprends pas pourquoi ils se sentent exploités et injustement traités. (Elle s'exprime avec l'exaltation de la colère).

Najete croit que les brésiliens éprouvent un grand sentiment de jalousie envers les arabes, parce qu'ils se sentent exploités :

Mais nous, les Arabes, on a la culture de l'honneur, de la dignité, de la solidarité. Nous, les Arabes, nous sommes travailleurs, honnêtes, généreux, bienveillants et, en plus, on valorise la convivialité communautaire !»

Malgré cette révélation, Najete raconte qu'elle a une très bonne relation avec les Brésiliens. Et quand Najete parle des Arabes, la culture de ses descendants, elle parle avec orgueil et joie :

Les Arabes ont contribué énormément à la croissance du Brésil. Ce sont des gens de bonne volonté, qui aiment beaucoup travailler, ils sont honnêtes et, en plus, ils sont très généreux. Il faut le reconnaître. (Elle s'exprime avec l'exaltation de la joie et d'une certaine supériorité).

Najete n'a pas fini ses études secondaires, elle s'arrête avant pour se marier. Elle regrette de ne pas avoir eu la persévérance et la force de continuer. Elle considère les études comme la source du savoir. Ainsi, elle pousse ses enfants à faire des études : l'école, l'informatique, les langues étrangères, même si elle n'est pas allée à l'école. À la maison, elle parle le portugais avec ses enfants, sauf avec Zainab, sa fille aînée, même s'ils comprennent l'arabe. Par contre, avec son mari et sa famille, ils parlent l'arabe.

Sa famille se dit musulmane, mais c'est le mari de Najete qui, tout récemment, a commencé à pratiquer la religion. Elle ne porte pas le voile parce que cela lui fait mal à la tête : par contre, elle le trouve très beau sur les autres femmes.

Najete a eu une enfance «*merveilleuse*», malgré le contrôle de la famille. Elle a eu la chance de choisir l'homme avec qui elle s'est mariée. La famille a, pour elle, une importance vitale puisqu'elle donne aux enfants une liberté plus large, mais aussi parce qu'en même temps, elle les protège du regard et du jugement des autres, aussi bien que d'un danger éventuel. Pour se protéger:

Il faut fermer la porte et oublier les autres.

En ce qui concerne son projet pour l'avenir, Najete dit vouloir se concentrer sur ses enfants :

Je veux donner à mes enfants une vie de confort, une vie pleine de réalisations dans tous les sens, c'est mon bonheur.

Zainab, 16 ans: arrière-petite fille

Fille de Najete, petite-fille de Raquel et arrière petite-fille de Dora, Zainab raconte au tout début de son récit les différences avec les générations qui ont précédé la sienne. Selon elle, par rapport à sa génération, les générations précédentes (immigrées ou non) ont éprouvé plus de difficultés, mais :

Elles ont eu un nom, une histoire à raconter, elles sont connues...Elles ont eu une manière de vivre différente, bien, mais compliquée, en plus avec une religion différente... mais quand même, positive.

Zainab s'est aperçue de sa condition de fille «*immigrante* » face à la réaction négative des autres par rapport à l'Islam :

C'est vers 12 ou 13 ans que j'ai commencé à me rendre compte qu'on a ici à Foz un nombre considérable de gens qui n'aiment pas notre religion... un préjugé énorme... même par rapport à notre façon de vivre. Les gens de mon âge qui ne sont pas musulmans peuvent sortir et rentrer à n'importe quelle heure, et nous non! C'est réglé: une heure pour sortir et une autre pour rentrer !

Zainab affirme que les Brésiliens ont des stéréotypes, sans même essayer de comprendre et de connaître davantage. Ils se font une image et c'est tout. Elle continue :

Ils parlent selon ce qu'ils ont dans leur tête, sans essayer de savoir si cela correspond ou non à la réalité !

Zainab éprouve des difficultés à discerner nationalité, origine et religion. Elle se considère «un peu brésilienne» parce qu'elle est née au Brésil, arabe par la religion, qui, pour elle, est plus importante que la nationalité. Et elle se considère aussi arabe par rapport à la langue et aux habitudes culturelles.

À son âge, Zainab se prépare déjà pour entrer à l'université. Très fière d'être une bonne élève à l'école, elle fait aussi d'autres activités en dehors des heures de cours.

C'est une fille très ouverte et extravertie, qui compte de très nombreux amis, sans faire aucune distinction par rapport à la religion, la nationalité ou la classe sociale. Elle a la liberté totale de recevoir ses amis à la maison, mais l'inverse n'arrive pas, puisque sortir est une question bien contrôlée dans sa famille.

Pour Zainab, la famille exerce un rôle d'importance majeure dans sa vie. Elle a une ouverture sans limite avec sa mère et une confiance sans restriction avec son père. Elle adresse une forte critique envers les amis de son âge :

Je ne suis pas d'accord que les gens de mon âge donnent la priorité à leurs amis au détriment de la famille, qui est ce qu'il y a de plus important. Elle a un rôle d'unité, d'appui et de sustentation !

Elle souffre des interdits, «bien sûr»: la façon de s'habiller, les sorties avec contrôle, toujours accompagnée par un jeune homme de la famille et pour les retours à la maison, c'est toujours le plus tôt possible, ou vers 22h. Une question reste difficile, à savoir l'absence de négociation: le «non» est une réponse définitive! Ainsi, elle trouve que les prohibitions sont importantes.

La tradition culturelle, la langue et la confession religieuse sont bien respectées, conservées et pratiquées par Zainab. Par contre, par rapport au voile, elle affirme ne pas être encore prête à le porter :

Porter le voile signifie changer complètement ses attitudes, éviter les contacts avec les hommes, arrêter de sortir le soir et, en plus, accepter le regard des autres, qui est un regard discriminatoire.

Elle continue...

Et si on regrette par la suite ?... il faut honorer le voile.

Zainab présente un grand attachement à sa culture. Elle se sent *un peu brésilienne*, mais davantage arabe : cela parce que sa religion est l'Islam, mais surtout parce que toute sa famille est de culture arabe.

La religion parle plus fort que la nationalité !

Pour finir, Zainab sait que, selon la volonté de son père, il faut se marier avec un homme de sa culture, mais elle affirme être ouverte à la possibilité de se marier avec quelqu'un de culture et religion différentes. Ce qui fait partie de son projet : avancer vers un futur brillant et heureux :

Il n'y a que les études qui peuvent me donner une bonne chance !

3.3.2. 2^{ème} Groupe : Aperçu des récits de trois femmes : trois générations différentes

Ce sont Sabrie (63 ans), Halla (48 ans), et sa fille Susi (19 ans)

Sabrie, 63ans

Sabrie a été très gentille en me recevant chez elle. C'est à son premier regard pourtant que j'ai vu apparaître sur son visage une tristesse immense.

Mariée à 16 ans, encore au Liban, elle a émigré au Brésil à l'âge de 19 ans, où elle vit depuis 43 ans. Son mari est parti au Brésil avant elle et elle est restée avec son bébé d'un mois à peine. Un an après, elle est partie le rejoindre. Son arrivée a été traumatisante. Ainsi, elle raconte son arrivée au Port de Santos :

J'étais désespérée, mon mari n'était pas là : une langue inconnue, sans connaître personne, en plus, je n'avais pas d'argent !

Devant cette situation, Sabrie croit que c'est son sang arabe (qui, selon elle, n'abandonne jamais personne) qui est venu à son secours, par le biais d'un inconnu qui a été prêt à l'aider. Cet inconnu l'a aidée jusqu'à la fin de son périple, c'est-à-dire pour le trajet en bus de Santos à São Paulo et le trajet en avion de São Paulo à Curitiba (au sud du pays), jusqu'à ce qu'elle retrouve son mari.

Sabrie a vécu des nombreuses difficultés, comme par exemple le choc devant l'hôtel où son mari était logé. Cela a été le pire qu'elle a connu puisque l'hôtel se trouvait le long d'une route dans la forêt. Elle n'avait jamais vu ça auparavant. Aussi, le manque de confort, de tous les

besoins essentiels et le douloureux sentiment d'être exclue. Sabrie a aussi vécu les préjugés. Ainsi, elle exprime avec émotion :

Tu sais comment est le Liban? C'est un beau pays, c'est une deuxième Suisse !

Pourtant, elle ne s'est jamais découragée, elle a tenté de se faire accepter dans le village au sud du Brésil (Rio Grande do Sul) en disant avec les gestes et les actions :

Regarde- moi, je suis ici, adoptez-moi s'il vous plaît !

En effet, Sabrie a tout fait pour s'insérer dans la société brésilienne : elle s'est présentée spontanément pour aider à préparer la fête communale à laquelle elle n'avait pas été invitée ; elle a offert des spécialités arabes aux voisins et a assisté à la messe malgré sa confession musulmane connue de tous dans le village. À l'occasion d'une fête de mariage de ses voisins à laquelle elle n'était pas non plus invitée non plus, Sabrie leur a même offert un beau cadeau.

Cette femme, forte et persévérante dans la vie, dit avec un large sourire et une joie radieuse :

Le Brésil est riche, le Brésil est une mère.

En ce qui concerne sa culture religieuse, elle et son mari sont les seuls qui ont suivi l'Islam. Aucun de ses enfants, ni de ses petits-enfants ne l'a suivie : ils sont catholiques, baptistes ou ne professent aucune religion.

Je me sens comme ayant échoué....je suis une personne qui a échoué... je n'ai rien contre les autres religions, mais mes enfants ne suivent pas notre tradition....rien, rien, rien, rien, rien, rien, rien !

Malgré la tristesse et la solitude, elle a de l'espoir :

Peut-être que demain m'apparaîtra une manifestation de courage !

Sabrie se sent aussi frustrée parce qu'elle a commencé à étudier le soir, mais a dû abandonner les études après deux ans : son mari n'allait pas très bien au niveau de la santé et ne pouvait pas rester seul à la maison. Elle s'exprime :

(...) mais si tu fais encore des études, pourquoi pas moi ?

C'est le projet de Sabrie pour le futur, pas trop lointain.

Halla, 48 ans⁴

Halla a immigré au Brésil pour quelques mois, suivant la proposition de son mari qui habitait au Brésil depuis 14 ans. Elle a accepté sans s'opposer de venir pour une courte durée et avec l'idée de retourner le plus vite possible ; « j'ai tout supporté ». Certaine de son retour au Liban, de reprendre son travail de professeur de chimie et de français, elle a donc admis d'aller au Brésil, pour mener une vie familiale et professionnelle plus agréable et plus facile, qui corresponde au projet qu'elle avait construit pour une nouvelle vie. Ainsi, elle a vécu sans crainte le moment de l'immigration. Mais, le projet a changé et elle aussi.

Halla a vécu une adaptation difficile dans un pays qu'elle n'avait jamais imaginé d'habiter. Même si elle réside depuis vingt ans au Brésil, elle n'aime toujours pas son pays d'accueil, une société très différente de la sienne.

Elle avait connu son futur mari (un cousin de sa mère) par photo. Ils s'étaient fiancés à distance et puis c'est lui qui est allé au Liban où ils se sont mariés. Elle était une fille éduquée et « gâtée » sans aucun souci.

Au départ, la proposition était de partir au Brésil pour aller vendre le commerce de son mari et revenir ensuite au Liban. Depuis 14 ans au Brésil, son mari qui est commerçant était déjà bien habitué, comme la majorité des arabes immigrés.

Mais son mari n'a jamais vendu le commerce et ils sont toujours là. Le résultat est une intégration très pénible pour Halla, encore aujourd'hui, même si elle est au Brésil depuis 20 ans.

Halla énumère une liste de difficultés qui surgissent dans son esprit dès qu'elle est au Brésil :

⁴ Peut-être le lecteur s'étonnera-t-il de retrouver ici, in extenso, le texte qui figure déjà aux pages 74 à 80 et qui présentait Halla parmi les personnes de la « deuxième génération ». Halla faisant aussi partie de la « deuxième groupe-trois génération », je trouve pertinent et sans doute aussi plus facile pour le lecteur, de donner à lire à nouveau son récit, avec le même texte. Il en sera de même pour la plupart des personnes dont le récit sera présenté une seconde fois dans la suite de ce chapitre, même si, pour certaines, des éléments nouveaux pourront apparaître.

Même si le Brésil est un bon pays - à l'époque où je suis arrivée, il n'était pas aussi développé que maintenant - pour moi qui venais d'arriver de Beyrouth... bien plus grand...bien plus développé... même si tout le monde est ensemble, ici on n'a pas l'amitié qu'on a eue là-bas... c'est pas la même chose... parce que... ici tout le monde travaille toute la journée, il n'y a pas de temps pour visiter les amis... pour rendre une visite, il faut d'abord téléphoner... fixer le rendez-vous... toujours... les amitiés me manquent beaucoup...même entre nous arabes, ce n'est pas la même chose... tu vois tous les arabes ensemble le samedi quand nous sommes à la Mosquée, comme d'habitude, tu penses qu'ils sont unis, mais ce n'est pas comme ça, c'est juste ce moment-là... une rencontre sociale, une fête... un mariage, ou un enterrement ou quand quelqu'un va partir vers le Liban ou revenir...

Quand j'ai posé la question à Halla de savoir si maintenant s'elle se sent un peu plus à l'aise, elle a répondu tout de suite :

Maintenant oui, maintenant oui, depuis quelque temps, mais je n'aime pas le climat d'ici, très chaud pendant l'été, très humide pendant l'hiver... j'ai eu plusieurs problèmes de santé, comme la rhinite, l'asthme... c'est le climat, n'est-ce pas ? Cela dérange beaucoup en été comme en hiver...

Halla explique que le fait de savoir qu'elle n'allait pas rester beaucoup au Brésil, l'a aidée à mieux accepter le pays...

Oui, cela m'a aidée à accepter, sinon, je ne serais pas restée... même une seule nuit ! Même si ça a été... ici à Foz... on a toujours une... (Elle n'a pas fini cette phrase, mais en a prononcé une autre)... bien de cette époque - là par rapport à aujourd'hui...

Et lorsque je lui demande ce qu'il en est de l'adaptation, Halla reste silencieuse.

Suite à la question sur l'intégration, Halla a hésité et est restée un temps en silence :

Les brésiliens... le peuple est bien simple... je l'aime... mais je ne fais pas d'amitiés, parce qu'ils n'en font pas non plus, pour eux... ils connaissent tout le monde... par exemple ici dans mon quartier, je salue tout le monde... c'est un peuple bien sympa, n'est-ce pas ?

Elle a une forte nostalgie de son pays natal, le Liban, selon elle, est le meilleur pays du monde

Là- bas, c'est mille fois mieux qu'ici : on a notre famille, on a du travail, il est mille fois mieux pour vivre qu'ici! Vivre ici pour moi... j'ai trouvé cela très différent !

En résumé, les difficultés de Halla sont ciblées sur trois points : le manque d'amitiés, le manque d'un travail et l'espace géographique qui ne lui plaît pas du tout.

Mais j'ajouterai encore un quatrième point : le manque de reconnaissance de la part des brésiliens, de sa vraie nationalité : libanaise.

Pas « turque » comme ils l'ont appelée à son arrivée au Brésil :

Ô turque, turque, turque... je n'ai pas compris pourquoi ils m'ont parlé comme ça, j'ai commencé même à expliquer à quelques-uns, la différence entre les turcs et les libanais... ça n'a rien à voir, mais je crois qu'ils parlent comme ça, parce qu'ils n'ont pas de culture... ils ne savent pas pourquoi...

En colère, Halla s'exprime encore sur la question qui engendre sa révolte :

Ils ne savent pas, ils racontent ! Ils ne savent pas qu'ils nous discriminent... c'est... c'est... c'est qui, qui nous appelle de turque ? Un homme soûl, un enfant de rue, un médian, une personne comme ça... parce qu'elle n'en sait rien... c'est elle qui doit être discriminée... parce que c'est elle qui ne profite pas de sa vie, parce qu'elle habite dans la rue ou qu'elle boit ou qu'elle fait n'importe quoi ou qu'elle vole. C'est ceux-là qui nous appellent turque.

Halla continue, mais maintenant avec une voix douce et calme...

Par contre, quand je parle avec mon médecin, lui, il sait que nous sommes un peuple développé, il sait, il est cultivé, il a... il est éduqué... il sait qui nous sommes et au contraire, il nous respecte. Je ne sens pas là.... Je ne me suis jamais sentie discriminée.

L'identité de Halla est passée par un processus de reconstruction basé principalement sur la langue du pays – le portugais - qu'elle a essayé, avec un énorme effort, de parler le plus vite possible, pour surmonter les difficultés qui se sont présentées au départ, malgré sa comparaison constante entre le Liban et le Brésil. C'était très difficile pour elle d'être présente parmi les autres sans rien comprendre. Ainsi, parler et comprendre lui permet au moins de ne pas se sentir exclue.

Malgré tous ses efforts pour se sentir plus libre et mieux se reconstruire, Halla se voit comme une femme sans histoire :

Quelle est mon histoire... ce n'est pas une histoire. C'est un passé de ma vie... pas une histoire... rien de significatif... la vie continue...

Je demande : Comment te vois-tu aujourd'hui Halla ?

La réponse est arrivée sans hésitation :

Si c'est pour me critiquer, je sais le faire très bien moi-même....

Peut-être faire de la critique et parler des points positifs, peut-être les deux, non? Finalement personne n'est parfait, lui ai-je répondu.

Alors, je commence (avec tristesse et chagrin, elle parle à voix basse)... je pense beaucoup au temps que j'ai perdu à rien faire... le temps est passé et moi je n'ai rien fait...maintenant je pense que c'est de ma faute. Eh! Pas facile de se décrire... une chose que je vois, c'est que je suis très exigeante par rapport aux autres, les amitiés... la loyauté, c'est fondamental pour moi... sinon, j'ai une énorme difficulté de pardonner. Je ne sais pas... c'est mon défaut que je n'arrive pas à surmonter. Je vois pourquoi je n'arrive pas à faire des amis. Pour moi l'amitié est comme la foi. C'est de regarder Dieu avec la foi du point de vue religieux. Pour l'amitié, c'est la même chose, pour mieux dire, la première chose : la loyauté. Mais je n'ai aucune flexibilité. Non, je n'en ai pas... (Elle a augmenté la voix) ça aussi, c'est mon défaut, c'est ma musique certes.

Halla et les qualités ?

Je n'ai pas dit que je ne suis pas égoïste ? Que je suis honnête, sincère ? Je ne sais pas pourquoi j'ai oublié de dire que je suis honnête et sincère. Je ne peux pas jouer deux rôles en même temps. Si une personne fait une mauvaise chose, je lui dis... je ne peux pas tourner le dos et me cacher, non... je parle et je lui dis : tu as fait une chose mauvaise.

Un silence s'est installé... et tout de suite elle a dit :

Je ne sais pas... je suis une personne passive... eh ! Je suis heureuse... non, je ne suis pas beaucoup... je ne souffre pas beaucoup dans la vie, Grâce à Dieu.

Halla une libanaise de naissance, de conviction, de cœur et de l'âme :

Le Liban... là, il y a la famille et du travail, c'est 1000 fois mieux pour vivre qu'ici... ici j'ai trouvé très différent de chez moi... les gens disent que le Brésil est meilleur, ce n'est pas vrai... non... pas vrai ! (Elle s'exprime avec la voix haute, posément et avec limpidité).

C'est ici, la frustration majeure de Halla : le fait d'arrêter de travailler depuis son départ vers le Brésil, comme aussi, de ne pas faire un master en chimie comme elle l'avait imaginé. Cela fait d'elle une personne frustrée et triste. Tout a été mis de côté « à cause » de la famille.

Malgré le fait que Halla a fait elle-même des études universitaires, elle est déçue parce que ses enfants ont choisi, toutes les trois, de faire des études universitaires et ne travaillent pas dans le commerce avec son mari. Elle a été professeur de chimie et de français au Liban.

Je ne sais pas si tu as aperçu que la deuxième génération a une autre mentalité que celle des parents. L'idée est d'étudier, d'aller à l'université pour, après, trouver un travail. Ça, c'est déjà brésilien, ils ont une tête différente de leur père. Avant, on a eu 3 ou 4 magasins, et maintenant on ne peut plus. On n'a plus d'enfants pour s'en occuper. Notre culture n'est plus la même.

C'est ici le point le plus fort dans la vie de Halla : la famille. Selon la transmission culturelle et principalement religieuse de sa famille : c'est de se marier. Et pour toujours.

Ainsi Halla s'exprime par rapport à sa famille :

On a ... c'est... pour moi, quand ... grâce à Dieu, je suis heureuse avec ma famille... à cause de ça... ça c'est la première place pour moi... comme je l'ai déjà raconté avant, Foz est bien, pour moi ce n'est que la question du climat, le fait d'habiter ici, ça va, je suis ici, je ne peux pas partir... il n'y a pas d'autre manière de faire... sauf de rester. Mais un jour, je retournerai là-bas et continuerai ma vie comme elle était avant. Pour l'instant ce sont mes enfants et ma famille qui sont ici... je me sens moins seule...

Halla parle l'arabe avec son mari, ses enfants et toute sa famille qui habite juste dans le même bâtiment de quatre étages. C'est la langue de son pays, l'attachement majeur pour elle, qui lui permet de garder son identité linguistique.

Le commerce est une affaire transmise de génération en génération depuis des milliards d'années chez les arabes.

La religion est l'Islam qu'elle a commencé à pratiquer au Brésil. Et pourquoi ?

Le fait de voir ici au Brésil le catholique aller à l'église, le bouddhiste aller au temple, provoque en nous une réflexion, on a pensé un peu plus à la nôtre. Ainsi, on a vu qu'on peut pratiquer la foi avec liberté, non ?

Au Liban, elle a reçu de sa famille la liberté de connaître les autres religions, et elle a même fait ses études dans un collège catholique. Selon elle, son père n'était pas fanatique, la règle d'or était :

Tu vas apprendre, pas pour pratiquer, mais pour connaître.

Pour Halla sa religion, l'Islam, est la continuation des autres religions.

Et le voile, elle ne l'accepte pas. La fonction du voile est de se protéger. Dans le temps, montrer les bras, les cheveux, le corps était une faute, un péché. La seule défense, c'était de se voiler, pour ne pas montrer les « parties » qui attirent le regard des hommes. En fait, dit-elle, la femme est fort attractive.

Aujourd'hui, j'ai plus de défense qu'une femme a normalement parce que je sais bien me protéger. Je ne sens pas que je me montre, je sais que j'ai un mari, que je suis bien protégée. Maintenant je ne regarde pas les autres (les hommes), j'ai déjà étudié, je sais... je ne regarde plus les autres... ainsi je suis protégée !

Mais encore sur ce sujet qui pour l'instant au Brésil, principalement à Foz de Iguaçu, est bien actuel, Halla raconte que le musulman fanatique oblige sa femme à porter le voile. Par contre, elle-même n'est pas d'accord et si, un jour, elle vient à le porter, c'est parce que ce sera son choix :

Maintenant, si je décide de porter le voile, c'est parce que je le veux, c'est moi qui décide ! Lui (le mari) il ne peut pas m'obliger, il fait une chose que je n'accepte pas, alors, il n'a pas la foi. Face à Dieu je n'accepte pas qu'il veuille cela de moi. Il ne peut pas m'obliger... jamais !

La cuisine chez Halla est principalement arabe, faite par elle-même, comme par toutes les autres femmes de sa famille qui habitent dans le même bâtiment.

Et voici les projets de Halla...

J'ai déjà décidé, oui, j'ai déjà commencé, n'est-ce pas ? Pour retourner ainsi dans la vie....J'ai préparé mon CV, on verra, on verra...

Alors, tu vas travailler Halla ? Je lui pose la question...

Oui ! Je veux chercher les écoles, la faculté où ma fille fait ses études...je veux demander l'équivalence de mon diplôme, je veux me bouger... eh, c'est toi qui m'as provoquée et en plus, j'ai la volonté de recommencer... (Elle a fait un large sourire).

Susi, 19 ans

Susi est née au Brésil : elle est la fille de Halla, immigrante après son mariage au Liban. Susi se sent bien intégrée dans une société qu'elle trouve ouverte, où les gens aiment avoir une bonne relation avec les autres. Ses amis à l'université lui posent beaucoup de questions, ils sont vraiment intéressés, répond-elle sans aucun problème.

Elle se sent bien intégrée. Elle ne s'est jamais sentie fille d'immigré au regard des gens du pays, au contraire, quand sa professeure d'histoire a parlé de « fils d'immigré » elle a eu une réaction d'orgueil.

Les immigrés... sont venus d'ailleurs, sont différents. Je crois qu'ils sont venus pour travailler, et en plus, les brésiliens reçoivent bien les gens, sont plus ouverts pour recevoir l'immigrant, l'étranger.

Malgré le fait qu'elle soit brésilienne, Susi s'exprime :

Depuis que je suis née, j'ai toujours habité ici au Brésil, j'aime toujours ici... hum... je suis habituée, n'est-ce pas ? Et les brésiliens ont une façon d'être bien avec les autres, les autres qui sont différents... une façon bien particulière à eux... ils sont francs.

Par rapport à la question de son identité nationale, Susi répond :

Mon sentiment... parfois, je sens que je suis brésilienne, et à d'autres moments, je me sens arabe, libanaise... mais, les deux ensemble, j'aime. C'est différent comme ça, les deux cultures, les habitudes, même si je ne suis pas beaucoup les habitudes brésiennes. Mais j'aime.

Susi à l'âge de 17 ans est déjà étudiante universitaire en pharmacie et son frère jumeau a commencé la médecine.

La famille a une place prioritaire pour Susi. Les interdictions enseignées par son père et son frère ne sont pas d'une grande importance, parce que cela fait partie de sa culture, de sa religion : « c'est normal ».

La seule interdiction qui pose problème à Susi est l'interdiction d'aller à la discothèque pour danser. Elle dit qu'elle est déjà habituée à l'idée, mais...

La question n'est pas d'accepter, mais de se résigner. C'est une résignation, avec conscience... avec conscience. Garder le respect à notre famille et à notre religion, c'est mettre en évidence les valeurs qu'on se propose de vivre.

Susi ne sort pas le soir, sauf pour aller à l'université qui est très loin de chez elle. Elle revient à 23h30 avec un transport scolaire (privé) privilégié pour les gens de niveau économique très élevée. Susi prend ce type de transport parce qu'elle a la peur de prendre les transports en commun.

Par rapport au mariage, tous les couples composés dans sa famille sont des musulmans. Et Susi suit le même chemin que sa famille. Quant à avoir un ami plus proche, voire une relation de couple, il faut absolument, le jour où elle trouvera quelqu'un, qu'il se convertisse s'il est d'une autre confession religieuse. Sinon, elle n'acceptera pas. Selon Susi, l'homme avec qui elle va se marier, plus qu'elle même, devra épouser sa religion. Une transmission bien incarnée avec un accord sûr et certain, sans aucune possibilité de négociation, selon elle.

Comme dans la majorité des familles libanaises où on considère cela comme une valeur importante pour la transmission de la culture arabe ; elle a été envoyée au Liban, à l'âge de neuf ans à peine, pour apprendre la langue, le Coran, les habitudes, dans le milieu de la famille restée au Liban. Elle y est allée une deuxième fois avec sa mère, son frère jumeau et sa sœur, mais elle n'a pas supporté de rester plus longtemps, parce que son père lui manquait beaucoup. Elle a littéralement forcé sa mère à retourner au Brésil. Elles ne sont restées qu'un mois.

Par contre, Susi raconte qu'elle a regretté après. Sa famille restée là lui a manqué, la liberté de jouer avec ses amies, le climat qui est bien meilleur qu'à Foz de Iguaçu, et plus encore, la convivialité avec les familles de son père et de sa mère : les grands-parents, les tantes, les oncles, les cousines et les cousins, tous des deux côtés.

On a l'habitude d'aller au pays de nos parents pour apprendre la langue, la religion, la culture avec la famille qui reste là bas... quand on revient, nous sommes plus arabes.

Susi fait son choix : « où j'ai choisi de vivre : ici au Brésil. »

La « récompense » de leurs séjours au Liban, c'est de parler l'arabe, ce qui a fait un grand plaisir à son père. Parce que la langue parlée au sein de la famille est l'arabe. Susi ne parle le portugais qu'à l'extérieur de sa maison, de sa famille, avec ses amis brésiliens, surtout à la faculté.

Pour ne pas se *dispenser* parmi les « autres », Susi raconte :

Dans ce bâtiment où on habite, tous arabes de la même famille, tous ont les mêmes habitudes. Tout est fait avec l'accord et l'obéissance de tous.

La religion que Susi choisit est celle de sa famille : l'Islam. Sa croyance est que les gens du monde entier sont musulmans depuis la naissance. Pour elle la religion a comme fonction de guider la personne vers le bon chemin, elle a le rôle d'influencer la personne. Selon Susi, grâce à la religion, la personne ne va jamais faire un détour, « jamais ».

Si par hasard les parents sont catholiques, par exemple, la personne va suivre la religion des ses parents, et plus tard, elle va retourner à sa religion d'origine. Ainsi, le catholique va revenir à être de nouveau musulman. C'est mon frère qui m'a appris tous ces enseignements.

En qui concerne le voile, elle ne l'utilise que pour aller à la mosquée, parce que c'est obligatoire. Pour elle, ce n'est pas encore le bon moment. Susi m'a confié :

Je me sens en péché pour ne pas porter le voile... pour moi, c'est compliqué. Ici, les cultures sont différentes. Le bon moment, ce sera à vingt ans et plus, quand je termine l'université, quand je serai mariée... en fait, je ne sais pas.

Un silence s'installe... puis, Susi continue à s'exprimer, cette fois-ici, avec une certaine colère :

Je crois bien que je n'ai pas le courage de porter le voile, je suis déjà habituée ici au Brésil, personne ne le porte, c'est difficile, non ? Les catholiques sont différents. Les hommes de la famille ont l'habitude de choisir les habits de la fille... le vêtement qu'elle peut ou non porter, mais ce n'est pas comme ça. Le père oblige la fille à porter le voile, l'épouse fait aussi le choix, le père fait le choix, le mari fait le choix...ils ont l'habitude de choisir les habits de la fille, mais ce n'est pas comme ça ! Ce n'est pas comme ça. Qu'est-ce que cela signifie d'obliger à le porter ?

Encore le silence... puis, elle continue...

Oui, c'est obligatoire quand même... mais il y a des exceptions, comme par exemple des femmes qui ont un problème de gorge. Dieu donne la permission d'enlever le voile. Par contre, les habits doivent être : chemise à manches longues, pantalon large et grande robe large et longue. Mon frère a lu que la raison pour laquelle la femme ne doit pas exposer les bras, c'est à cause du cancer de la peau. Il ne faut pas exposer au soleil. Dieu a pensé à ça, pour les femmes musulmanes. Si elle se protège, elle ne va pas attraper la maladie. J'ai trouvé cela intéressant, c'est ce que mon frère a lu.

Elle termine son récit par rapport au voile en disant :

Je trouve que je suis pécheresse si je ne porte pas le voile, je ne sais pas... parfois, je pense ainsi : porter le voile et de ne pas faire le bien - il y a des femmes que portent le voile, et font de mauvaises choses, comme par exemple, médire de la vie des autres... ça on ne peut pas... parfois, je me trouve à penser... mais c'est compliqué !

Les habitudes à la table chez Susi restent celles de la culture arabe, mais ailleurs elle mange comme les autres brésiliens.

Les projets de Susi sont pour le moment présent, de finir ses études, et plus tard, peut-être, de travailler dans le commerce avec sa sœur qui a aussi fait des études en pharmacie. Un type de commerce, pas très habituel chez les arabes.

3.3.3.3^{ème} Groupe : Aperçu des récits de trois femmes : trois générations différentes

Ce sont Monica (65 ans), Rosinha (57 ans) et sa fille Laura (27 ans)

Monica, 65 ans

Monica est une dame de 65 ans immigrée au Brésil à l'âge de 23 ans. Elle était fiancée à un homme de son pays habitant le Brésil. Elle a donc quitté le Liban pour se marier au Brésil sans jamais avoir vu auparavant celui qui allait devenir son mari.

Selon elle, la famille brésilienne l'a bien accueillie, a été très gentille et généreuse. Elle ajoute que, d'une façon générale, les gens de la communauté brésilienne l'invitaient à sortir, à aller vers les autres, à s'intéresser à la vie sociale. Malgré cela, elle a trouvé la vie très difficile, très dure au début. Tout était différent:

La langue, la nourriture, le climat et même l'eau.

Le problème de la langue a été pour elle un gros obstacle difficile à gérer:

Quand les gens parlaient je croyais qu'ils parlaient de moi... (...) même le bonjour... (...) je me suis senti perdue.

Monica a eu peur d'aller vers les autres, elle n'avait pas «confiance» en elle. Parfois même elle était envahie par la colère. Mais malgré ces difficultés, elle a eu le «courage d'oser» apprendre la langue du pays. C'était, pour elle, la seule possibilité de sortir de son conflit intérieur. Maintenant, elle est au Brésil depuis 42 ans et elle dit qu'elle est libanaise, mais qu'elle se sent aussi brésilienne. Elle est partagée entre ces sentiments de double appartenance:

J'habite un peu ici et un peu là bas.

Monica n'a pas eu la chance d'étudier, mais ses enfants – ils sont huit – ont tous fait des études universitaires. Les enfants ont reçu une éducation qui est un mélange des deux cultures: arabe et brésilienne. Tous parlent arabe et tous sont mariés avec des arabes: «c'est notre culture», raconte Monica.

La transmission culturelle vers la culture brésilienne a commencé avec l'immigration des hommes qui sont partis du Liban vers le Brésil pour trouver de meilleures chances de travail.

Pour la majorité, ils sont partis célibataires, presque pas de bagages, juste deux valises, pour vendre des produits en faisant du porte à porte. Et lorsqu'ils trouvaient une stabilité financière, ils faisaient venir au Brésil une fille de leur village au Liban, pour se marier. Ils ne voulaient pas d'un mariage avec une fille brésilienne.

Et comment se sont-ils connus ? Monica raconte le récit de son mariage :

Je crois que mon mari s'intéressait déjà à moi, il a écrit à ma famille et m'a demandée en mariage. Moi, je ne me rappelais pas de lui, je l'ai connu par photo et par les lettres qu'il m'écrivait. On s'est fiancé à distance et je suis partie sans jamais l'avoir vu avant pour me marier ici. Cela fait partie de la tradition depuis des décennies que les hommes immigrés au Brésil doivent faire cette démarche pour se marier avec une fille libanaise.

Monica a eu ses huit enfants très vite, même deux par année. Ils sont tous déjà mariés et tous ont un conjoint arabe. Elle a vingt et un petits-enfants.

Musulmane comme tous dans la famille, Monica, aime bien sa religion, aime bien suivre les dogmes: les cinq prières, le jeûne, s'habiller comme il faut, porter le voile, comme toutes les filles de la famille: «*je suis fière de ma religion*». Elle a déjà été à La Mecque. Selon elle, il faut y aller au moins une fois dans sa vie, pour nettoyer et purifier l'âme.

La cuisine est sa grande passion. Même si cela lui prend énormément de temps, elle le fait avec plaisir pour toute la famille, mais aussi pour inviter des amis brésiliens.

Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de connaître les projets de Monica: on lui a interdit de me rencontrer pour le deuxième rendez-vous.

Le premier entretien chez Monica avait déjà été difficile parce que son mari m'a posé plusieurs questions sur l'entretien et il a beaucoup insisté pour que je lui pose aussi des questions. Il aurait souhaité que je ne fasse pas l'entretien avec sa femme, mais avec lui!

Finalement, j'ai pu rencontrer Monica, mais au cours de l'entretien, nous avons été interrompues quatre fois, par sa belle-fille, son fils et son mari à différents moments. Ils ont ouvert la porte d'une façon violente, sans frapper et, tout simplement, se sont assis devant nous, sans dire un mot. Ce fut la dernière fois que j'ai vu cette dame.

Malgré ce scénario, Monica nous a parlé avec une telle émotion, qu'elle a beaucoup pleuré et a touché mon cœur! Elle m'a confié que c'était la première fois de toute son existence qu'elle avait l'occasion de raconter sa vie, dans un espace « privé ».

Rosinha, 57 ans

A priori, ne c'est pas la société qui a choqué Rosinha, mais les maisons en bois qu'elle a vues pour la première fois en partant de Sao Paulo vers Rio Grande do Sul. En fait, son départ s'était fait de Sao Paulo, la capitale, la plus grande ville à l'époque, avec ses immenses édifices. Et en prenant la route pour aller vers le Sud, elle avait découvert une autre réalité, d'autres types d'habitations, mais aussi des routes en terre, des kilomètres interminables de routes en terre. Elle n'avait jamais vu autant de forêts dans sa vie, des arbres immenses, des kilomètres interminables d'arbres ; par contre, la qualité de l'accueil de la société brésilienne l'avait aidée rapidement à surmonter le choc ressenti par rapport à l'environnement.

Pour Rosinha, l'intégration se fait par son propre effort, sa volonté d'y arriver. C'est grâce au voisinage qu'elle a pu commencer son intégration dans la société brésilienne. Quand elle est arrivée au Brésil, dans un village de l'Etat de Rio Grande do Sul (dernier Etat au sud du Brésil), son but fut d'être acceptée. Et pour conquérir les brésiliens, mais aussi des italiens qui sont immigrés là également depuis des années, ses voisins, elle a essayé à tout prix de faire des gestes d'attention et d'être ouverte aux gens dont elle ne comprenait pas du tout la langue, mais elle a essayé de comprendre les gestes, parce qu'elle croyait que l'intégration doit être réciproque, tant pour les brésiliens que pour les libanais qui viennent d'arriver.

Ce fut là le premier pas vers un accueil réciproque, selon elle. Et avec des petits gestes, toujours avec un large sourire, Rosinha a conquis le cœur des brésiliens.

Mais il faut signaler que cette expérience s'est passée à Rio Grande do Sul, dans un petit village, expérience qui ne se répète pas à Foz do Iguaçu, une grande ville où l'adaptation est difficile. Une ville brésilienne avec trois frontières: Paraguay, Uruguay et Argentine. C'est une ville où l'amitié entre les voisinages n'est pas très facile à établir.

*L'amitié entre les voisins, ici n'existe pas. Arabe ou brésilien, il n'y a pas. On se connaît, c'est tout!
Cette relation d'amitié me manque, c'est une question importante l'amitié... j'aime bien dire :
« Bonjour voisin! Tout va bien voisin ? ».*

Rosinha a répété plusieurs fois que c'est la relation avec les voisins qui fait grandir l'amitié. Elle a bien essayé de nommer la ville de Foz, mais elle n'y arrive pas...

J'ai trouvé ici plus, plus... (Elle ne pas finit pas sa phrase) il n'y a pas de voisin ici, on ne peut pas compter avec les voisins et avec les amitiés d'ici... à chaque maison, il y a des gens d'un état différent du Brésil, et en plus, les étrangers ; il y a un très grand mélange ici. J'ai un voisin qui a installé un fil électrique de 2m de hauteur sur le mur. Tu peux imaginer? Comment puis-je rencontrer ce voisin? Non, ici il y a des différences!

Le rapport de la construction de l'identité de Rosinha, qui est arrivée au Brésil à 15 ans, déjà mariée, a commencé par l'évocation de son prénom. Avant son arrivée au Brésil, son fiancé, qui habitait au pays depuis 15 ans, l'a appelée « Rosinha » pour présenter à ses amis sa future épouse. La question est devenue difficile, parce qu'il n'a rien dit à sa fiancée. Et dès qu'elle est arrivée, les gens l'ont appelée par ce prénom qui n'était pas le sien. Elle ne savait pas même que c'est à elle qu'ils s'adressaient. Des amis de son mari, arabes ou brésiliens, tous l'ont l'appelée « Rosinha ». C'est le temps qui s'est occupé de clarifier le « malentendu ».

Je ne parlais pas la langue portugaise et en plus, personne ne m'appelait par mon vrai prénom, je me sentais comme un poisson hors de l'eau !

Rosinha n'a jamais douté qu'elle allait devenir brésilienne. Le Liban, son pays d'origine, elle l'a laissé loin de sa nouvelle vie et décidé de se faire adopter par le Brésil. Elle est retournée au Liban 25 ans après son arrivée au Brésil.

Mon Dieu, quand je suis arrivée là bas, je me suis sentie étrangère (dit très fort), quasi personne ne se souvenait de moi...et même, ils disaient : «Tu n'es pas d'ici, tu n'es pas d'ici!». Mais je suis née là bas! C'est vrai que j'ai la nationalité brésilienne, mais je suis libanaise d'origine ! Ça ma beaucoup choquée, ça m'a blessée! J'y suis allée encore une fois et les difficultés ont commencé déjà à mon arrivée à l'aéroport... lors de la dernière correspondance en Syrie, tous les 2m, on se fait arrêter, ils fouillent les valises, ce fut une souffrance, j'ai pourtant parlé en arabe, mais ils ne me respectaient pas, on se sent terroriste! Mais dès que j'ai parlé en portugais, les choses ont changé. Mon passeport est brésilien et à partir de là, j'ai été très bien traitée! Je ne veux plus y aller. J'aime mon pays bien sûr... qui n'aime pas son pays de naissance? Mais en fait, le Liban, il m'a seulement élevée. C'est tout !

Elle ajoute avec une forte émotion et les yeux pétillants :

J'adore le Brésil... je voudrais baiser le sol du Brésil, j'adore! Je n'aime pas que les gens disent du mal du Brésil, ça me chauffe, je me fâche! Ma seule difficulté, ce fut quand les gens m'ont traitée de

«Turque »... j'ai enseigné à mes enfants de se défendre à chaque fois que quelqu'un les appelait «Turcs» et je leur ai expliqué pourquoi nous ne sommes pas turcs.

J'ai posé à Rosinha, la question de savoir si elle sait pour quelle raison les gens croient qu'ils sont des Turcs.

Elle a commencé à répondre doucement, mais petit à petit sa voix laissait transparaître une certaine colère:

Ils ne savent pas ce que c'est d'être turc... je crois que ces gens ne savent pas, ils n'ont pas de notion... pour eux, tous les Arabes sont des Turcs! Je crois que les gens qui savent ne vont jamais appeler un Arabe Turc.

Grâce à une image très « positive » qu'elle a d'elle-même : Rosinha est une femme persévérante, dynamique ; elle a décidé de faire en sorte qu'on se comporte avec elle autrement que dans le passé ; c'est le résultat d'une soif intense de justice ; elle a décidé de profiter du bon côté de la vie.

Rosinha n'a pas fait d'études, elle s'est occupée de sa famille nombreuse et des commerces de son mari.

Rosinha a huit enfants, trois garçons et cinq filles, et huit petits-enfants. Quatre de ses enfants sont mariés. D'une façon très spontanée, sans que je pose la question, elle raconte:

Les quatre enfants qui sont mariés ont épousé des arabes musulmans, aucun ne s'est marié avec un brésilien. J'ai une belle-fille qui est née au Brésil, mais à l'âge de quatre ans, elle est partie au Liban, mais plus tard elle est revenue. Elle porte le voile. Et j'ai deux filles qui portent aussi le voile.

La famille est le centre de la vie de Rosinha. Elle fait tout ce qui est possible pour les avoir tous ensemble. Elle a aussi à Foz do Iguaçu sa famille, ses parents, ses frères qui ont émigré du Liban depuis très longtemps. Quand Rosinha est arrivée au Brésil, à l'âge de 15 ans, c'était avec sa mère. Déjà fiancée à son mari, sans le connaître personnellement. Comme dans la majorité, des cas, la connaissance se fait par les parents, et à travers une photo. Tous dans sa famille sont mariés avec des libanais qui sont musulmans.

C'est la valeur la plus importante pour la famille de Rosinha: garder la culture arabe d'une façon générale. Mais, elle croit que garder sa culture ça ne veut pas dire, radicalisme :

On peut la préserver en même temps qu'on profite de la richesse de l'autre culture différente de la nôtre.

La langue du pays d'accueil, le portugais, a demandé à Rosinha effort et persévérance. La méthodologie qu'elle a utilisée pour apprendre plus facilement la langue, c'était de faire un dessin sur un papier (elle l'emmène toujours avec elle) et de poser ainsi aux gens la question souhaitée, par exemple: un pantalon. Avec la réponse, elle a écrit le nom «calça : en portugais» (pantalon). Elle a eu de l'aide et de la compréhension de la part des brésiliens. Par contre sa famille qui habitait au Brésil depuis longtemps, a réagi autrement :

Les Brésiliens ont corrigé les noms pour moi, mais ils ne m'ont pas critiquée. J'ai osé parler avec les étrangers, avec les Brésiliens, pas avec les Arabes. Mais ma famille, mon beau-frère, ma belle-sœur, mon mari, tous ont toujours rigolé de moi. Là j'ai eu un blocage, à tel point que je me suis tue et je n'ai plus parlé de rien devant eux. Je me suis sortie de cette impasse en tentant de parler le portugais, avec le bic et le papier à la main, hors de chez moi et de ma famille. Et huit mois après, je suis arrivée à parler un portugais intelligible.

Entre eux, dans la famille, ils parlent arabe et les petits-enfants le parlent aussi, surtout les plus grands des petits-enfants. Ici, après la famille, c'est la deuxième valeur la plus importante.

Rosinha et sa famille, ils sont musulmans. Ils sont devenus pratiquants depuis leur arrivée au Brésil, mais pas tous de la même façon. C'est-à-dire, certains plus que d'autres. Et quand j'ai demandé si elle-même était pratiquante, elle a pris un peu de temps pour répondre et à voix basse:

Oui, mais mon mari a déjà été à La Mecque, il fait les cinq prières du jour, se réveille à 5h pour commencer la première et il termine la dernière dans la mosquée, le soir. Il fait le jeûne, nous aussi on fait le jeûne.

La religion a une valeur très importante pour la famille de Rosinha. Ils en gardent les dogmes de l'Islam. Si quelqu'un d'une autre culture ou religion est intéressé par un des enfants encore célibataires de Rosinha, il doit se convertir. Elle a des enfants qui ne sont pas pratiquants, mais elle croit qu'ils sont musulmans.

Par contre, elle raconte qu'elle a toujours eu un grand respect pour les gens des autres religions.

*Je ne discute jamais le sujet de la religion avec les autres. Et en plus, pourquoi discuter à ce sujet ?
Le Dieu est le même, non ? Alors, j'ai dit : on arrête là !*

Rosinha ne porte pas le voile. Ses deux filles qui portent le voile ne sont pas contentes qu'elle-même ne le porte pas. Elles croient que le voile est le symbole de l'Islam, elles trouvent que c'est correct de le porter et qu'elle-même fait une faute de ne pas le porter, mais...

Je trouve très beau... je trouve très beau le voile, mais je le trouve beau chez les autres femmes !

Rosinha a des filles qui ne portent pas le voile non plus.

Comme valeur la mieux transmise dans sa famille, la cuisine arabe est présente depuis toujours et pour toujours. Rosinha elle-même a le bonheur de la faire et le plaisir d'offrir à sa famille une grande table.

Malgré l'attachement à sa famille, elle a pris la décision de prendre le bon côté de la vie : voyager, sortir le soir avec son mari et participer à des soirées, ne plus travailler comme avant dans la maison et profiter de la vie:

Et, en plus, garder mes petits-enfants, ce n'est pas ma responsabilité !

Le projet de Rosinha : c'est de profiter plus de la vie avec son mari.

Laura, 27 ans

Laura est la fille de Rosinha, née au Brésil ; elle a commencé son récit par le nœud que représente sa crise d'identité:

Les enfants des immigrants ne sont plus que des fils d'immigrants, ils ne sont ni une chose ni l'autre, de plus... je suis fille d'immigrants libanais. Je ne suis pas considérée comme Libanaise par les Libanais, mais par mes parents oui. Je ne suis pas considérée comme Brésilienne par les Brésiliens... mais pour les Libanais oui !

Au moment de l'entretien, cette fille de 27 ans a eu de nombreuses questions par rapport à son identité, à sa famille, au mariage, à la religion de sa famille, à l'immigration, par rapport à la façon de s'habiller, aussi bien que l'image que les autres se font d'elle. Bien que la société brésilienne soit ouverte, selon elle, les gens l'excluent. Laura se sent mal intégrée. Elle a un sentiment fort vis-à-vis des autres :

Parmi les deux cultures, personne ne m'accepte bien.

Laura croit que le mélange culturel entre brésiliens et libanais est une difficulté de plus qui augmente les barrières, même si elle a conscience que les cultures différentes constituent une richesse, à une seule condition :

Pour que les deux communautés (différentes) puissent cohabiter harmonieusement, il est nécessaire d'accepter les différences et de considérer le différent comme égal.

Pour Laura, on trouve des préjugés, pas déclarés ; elle affirme qu'ils sont camouflés, cachés et que c'est pour cette raison qu'elle s'est isolée, qu'elle s'est renfermée sur elle-même.

Tout de suite, dès la première rencontre, Laura a manifesté son conflit par rapport à son identité. En réalité, elle ne savait pas exactement où elle se trouvait. C'est à la deuxième rencontre qu'elle a réellement trouvé sa place.

Laura se voit d'abord comme une fille intelligente, mais «avec plusieurs perspectives coupées» :

Je veux arrêter d'être comme ça... je ne veux pas me laisser faire (elle a haussé le ton de sa voix), me laisser couper mes perspectives. Je suis... joyeuse, je ne veux pas dire heureuse, je suis joyeuse, c'est différent. Je ne m'enferme pas tout le temps à ruminer. Au contraire, je suis ouverte, toujours souriante. Je peux dire que je suis bien avec la vie. Mais... mais je suis un peu autoritaire, intelligente, mais un peu lâche par les attitudes...pas par le côté professionnel, mais du côté famille. Je n'ai pas d'équilibre pour réagir aux conflits familiaux. J'ai essayé depuis longtemps. À petits pas, j'arriverai... à petits pas, mais je réussirai.

Le conflit de départ a beaucoup «changé» à la deuxième rencontre avec Laura. Quand j'ai posé la question de savoir comment elle se sent par rapport à sa nationalité, elle a répondu sans hésitation :

Comme pays d'origine, sans doute, le Brésil. Je suis brésilienne évidemment. Je trouve que je suis bien plus brésilienne que tous les autres d'origine (dit avec un sourire ironique) d'ici.

Universitaire, en dernière année d'études en kinésithérapie, Laura est déjà bien engagée dans la pratique pour l'exercice de sa profession.

Elle manifeste une certaine révolte contre sa famille qui impose la culture arabe dans le but de garder les apparences, une hypocrisie impardonnable. Elle considère sa famille comme un lourd poids, ce qui constitue pour elle une profonde faiblesse. Par contre, elle ne se sent pas bien non plus avec les brésiliens par le fait qu'elle a le sentiment de ne pas être acceptée par eux. Sa critique est orientée des deux côtés :

D'un côté, l'incohérence et l'hypocrisie des musulmans et de l'autre la difficulté des brésiliens de comprendre que tous les gens qui viennent du Liban ne sont pas nécessairement musulmans. C'est révoltant, et en plus, les familles musulmanes ont l'habitude d'envoyer les filles encore très jeunes au Liban comme remède à plusieurs «maux» de l'occident. La subjectivité des femmes n'est pas prise en compte... les désirs sont élagués.

Une autre question qui l'a beaucoup affectée, c'est l'image équivoque qu'elle a eue de son père, comme étant le seul responsable pour toutes les interdictions. Depuis qu'elle a découvert que les interdictions viennent de sa mère, sa relation avec son père a changé : le dialogue et la confiance se sont installés.

Laura raconte que la femme, dans l'Islam, a une valeur qui n'est pas considérée comme elle le devrait :

Les femmes musulmanes sont nées pour se marier, procréer et s'occuper de leurs maris... elles se marient encore jeunes, elles sont presque des enfants, sans aucune maturité. C'est un crime ce qu'on fait avec elles.

Par rapport au mariage, la femme musulmane doit se marier avec un homme de sa culture, mais principalement de sa religion, sinon elle est considérée comme abandonnant l'Islam. Laura a connu l'expérience d'avoir une relation avec un homme hors de sa culture et de sa religion. Et la réaction de sa famille a été de l'envoyer au Liban :

Ma famille m'a imposé d'aller au Liban, ce n'était pas proposé, mais imposé. La pression a été énorme et je n'ai plus supporté. J'ai accepté pour fuir la situation de stress, mais pas parce que c'était vers le Liban, mais pour m'en sortir ; le lieu où aller, c'était secondaire.

Laura raconte que 95% des parents envoient la fille au Liban à l'âge de 15 ans, avec l'espoir qu'elle se marie et reste là-bas ou se marie là-bas et revienne ensuite au Brésil ou en Colombie ou au Canada, n'importe où, mais :

Il faut absolument que la fille se marie avec un musulman. (Elle a augmenté très fort le ton de sa voix). Et les hommes, vers 20 ans, il faut qu'ils trouvent une fille là-bas et la fassent venir ici.

Pour Laura, c'est un crime d'obliger les filles à se marier encore jeunes, entre 14 et 15 ans. Elle parle des filles qui sont nées et élevées là-bas, au Liban. Les filles d'ici au moins ne se marient pas à un jeune âge :

C'est une recherche de jeune fille, parce que c'est un âge où on tombe facilement amoureuse, mais pour la majorité des filles ce n'est pas par amour, mais pour une nouvelle vie, dans un autre pays, avec une situation économique plus confortable. Tomber amoureuse ? Après.

Laura se sent partagée entre les deux cultures : du côté arabe, elle n'accepte pas les impositions, les incohérences et du côté brésilien, la méconnaissance de la culture libanaise et de l'Islam. Entre les deux, le sentiment très fort d'être exclue prend une place importante dans sa vie...

C'est frustrant... (Une pause prolongée). C'est frustrant... comme je te l'ai déjà dit... il y a des choses qu'il faut changer». J'ai posé la question : Et qui peut changer ?

A voix basse, elle continue :

Que moi. (Laura reste en silence pendant quelques minutes, le regard perdu dans le vide) Attendre que mes parents changent, je ne crois pas qu'ils peuvent... peuvent encore changer à leur âge... difficilement ils vont changer. Si je ne change pas moi-même... (Elle ne finit pas la phrase).

Laura comprend l'arabe, mais parle le portugais avec sa famille. Mais la langue la plus parlée entre eux est l'arabe.

Selon Laura, sa famille éprouve des difficultés pour pratiquer la religion, même si sa mère déclare aux autres que tous dans la famille sont de vrais pratiquants. Son père n'a commencé à pratiquer les cinq prières par jour que depuis 6 ans. Et parmi les huit frères et sœurs, seulement une sœur est pratiquante. Aucun frère n'est pratiquant, ni même sa mère. Elle souligne que la façon dont sa famille interagit avec les Brésiliens constitue une hypocrisie, mais cette hypocrisie ne relève pas de la religion, mais des êtres humains.

Par rapport à l'Islam, il y a plusieurs questions avec lesquelles elle n'est pas d'accord, comme par exemple, l'adoration à Mahomet, les tableaux qui sont mis partout dans la maison, et tous les hommes qui s'appellent Mahomet, et «encore et encore d'autres questions... ».

Le monde religieux de l'Islam critique les autres prophètes, pourquoi toutes ces différences avec Mahomet ? Et le Christ, il est le seul qui est né différent et le seul qui va retourner. Alors, pourquoi ne parler que de Mahomet, pourquoi ce privilège ?

Laura se sent perdue de ne pas avoir de «miroir» à la maison. Elle croit que la religion sert parfois à cacher les erreurs qu'on fait. La morale et les valeurs sont liées à la religion. Elle refuse l'Islam qui pour elle, n'a retenu que la castration. C'est très difficile de prendre la

décision d'abandonner la religion, ce qui signifie le risque d'être exclue à jamais de la communauté islamique.

Par rapport à la religion, Laura est encore en recherche :

J'ai besoin de trouver mon chemin... sûrement ce ne sera pas l'Islam. Mais c'est très difficile parce que, par tradition tu es musulmane, alors tu dois l'être. Par tradition... (Une pause plus prolongée) par tradition, tu dois faire plusieurs choses, qu'eux-mêmes, ils ne savent pas pourquoi ils le font. (Silence). C'est compliqué d'être fils d'immigrants. La majorité des filles d'immigrants ont des difficultés de... gérer cette situation... des difficultés de gérer une situation pareille... mais elles finissent par trouver une façon d'administrer la situation...

Laura souhaite rompre avec la culture, mais pour cela il faut rompre d'abord avec la ville de Foz do Iguaçu. Mais abandonner l'Islam, c'est prendre le risque de ne plus être acceptée par la communauté islamique. Laura raconte que sa meilleure amie a quitté l'Islam pour devenir membre de la communauté évangélique, où elle a été bien acceptée, mais elle a été complètement exclue de sa communauté islamique.

Pour rompre avec la communauté islamique, il faut partir d'ici. Pratiquement toutes les femmes immigrées et descendantes d'immigrés, libanaises et musulmanes qui ont rompu avec l'Islam ne restent pas. C'est difficile dans une ville où tout le monde se connaît. Parce que... le regard est, est...est cruel pour les gens.

Et encore :

Si une fille musulmane décide de faire autrement par rapport à sa culture et sa religion, elle est très mal vue. Même si elle a bon caractère, de bonnes qualités, même si elle est honnête, avec toutes les qualités de base pour un être, elle est considérée comme exécration. Parce qu'elle a été contre (dit avec emphase) une religion, une culture, un peuple. Elle est un déshonneur, c'est la parole exacte (dit avec emphase) pour eux, elle a déshonoré. On paye un prix très élevé quand on «casse» les normes. On paye.

Laura ne porte pas le voile. Elle s'habille à la mode occidentale, mais fait attention de ne pas exagérer : pas de blouse sans manche, pas de décolleté, pas de minijupe, pas de bikini...

Je connais bien mon père et je sais que, pour lui, c'est important, je sais que, pour lui, cela fait la différence. Alors, cela ne vaut pas la peine de discuter pour ces «petites» choses...

A la maison, toute la famille a ses habitudes ; à table, c'est de manger selon la culture arabe ; mais, pour Laura, il n'y a aucun problème de manger hors de ses origines.

Les projets de Laura commencent par celui de prendre sa vie en main...

Mes projets sont d'abord de prendre la décision de faire des choses qui me font plaisir, pour avoir la possibilité de me sentir bien, pas parce que les autres le veulent, mais parce que j'ai choisi moi-même de me faire plaisir. Deuxièmement, partir de cette ville.

Le projet professionnel de Laura est, dès qu'elle termine ses études à la faculté, de se spécialiser en kinésithérapie, pour travailler avec les femmes. Des femmes enceintes.

Je crois que je voudrais travailler avec les femmes enceintes parce que j'adore les enfants. Je voudrais me marier, avoir des enfants, mais pas ici à Foz. Mon projet est de partir d'ici. Pour convaincre ma famille, je veux leur parler de bénéfice matériel. Mais la vérité, ce n'est pas que du bénéfice matériel que je cherche. Mais, ça dépend de la situation, oui, c'est une possibilité... plus facile, même si elle est hypocrite. Mais, dans le milieu où existe beaucoup d'hypocrisie, l'utiliser un peu ne fait pas de mal.

3.3.4. 4^{ème} Groupe : Aperçu des récits de trois femmes : trois générations différentes

Ce sont Latife (63 ans), Selma (35 ans) et sa fille Sonia (19 ans)

Latife, 63 ans

Le récit de cette femme immigrée au Brésil à l'âge de 14 ans pour rejoindre ses parents qu'elle avait vu pour la dernière fois à l'âge de 3 ans, est un récit plein de souffrance et de tristesse. Son père a immigré au Brésil à la recherche de travail et, plus tard, c'est sa mère qui est partie pour le rejoindre. Latife et son frère, qui avait un an et demi à l'époque, sont restés avec le grand-père, comme une «garantie» que les parents allaient retourner un jour.

Latife avait 14 ans quand son grand-père est décédé. Elle et son frère ont été envoyés au Brésil. La rencontre avec ses parents n'a pas été facile. D'abord, parce que les enfants avaient oublié complètement comment était le visage de leurs parents. En effet, ils n'avaient jamais eu leur photo. Les rapports familiaux étaient très difficiles, d'un silence douloureux, sans dialogue ni affection. Latife avait honte de parler avec ses parents, les liens familiaux étaient absents. C'était comme des inconnus qui habitaient ensemble. Elle et son frère ont beaucoup pleuré.

Sept mois après leur arrivée, le père de Latife est décédé. Il était douloureux pour sa mère de perdre son mari, à qui elle était très attachée, car ils s'aimaient beaucoup. Sa mère a

culpabilisé les enfants de la mort de son mari, parce qu'elle croyait que la présence de ses enfants chez elle était une malédiction. À partir de ce moment, le climat familial s'est dégradé, au point de devenir insupportable.

Latife a trouvé dans le mariage une solution pour sortir de cette souffrance. Elle s'est mariée à l'âge de 16 ans avec un homme de 20 ans plus âgé qu'elle. Petit à petit, elle parvenue à l'aimer. Trois enfants sont nés, deux garçons et une fille, fruits d'une nouvelle vie de famille qui a changé sa vie, même si elle n'a pas connu que de bons événements. Après des années de travail dur, seule à la maison pour éduquer les enfants et aussi pour aider son mari dans le commerce, la vie commence doucement à s'améliorer. C'est à ce moment que son mari décède. Une autre vie commence, encore plus dure et avec de nombreuses difficultés. Sa fille unique (les deux autres sont des garçons), mère de deux enfants décède d'un cancer. Depuis ce temps, elle pleure et pleure encore...

L'autre enfant de Latife a eu une grave tumeur au cerveau lorsqu'il était petit et a été opéré plusieurs fois. Il est devenu adulte et a encore des limitations intellectuelles et motrices. Elle raconte que, depuis quelque mois, le problème de santé de son fils est revenu, mais moins gravement cette fois-ci.

Malgré tout ce parcours difficile et douloureux, Latife raconte avec joie et optimisme son expérience d'immigration, son élan d'adaptation pour se faire accepter par la communauté brésilienne. Des gens qu'elle n'a jamais vus l'ont aidée d'une façon complètement gratuite; des voisines se sont occupées d'elle lorsqu'elle était malade. Ce sont des amies très affectueuses avec elle, des amies fidèles et qui le seront toujours, n'importe où elle habite. Des amies qu'elle a connues à São Paulo et au Paraguay, où elle a habité. Par contre, à Foz, où elle habite depuis l'âge de 24 ans, c'est toujours plus difficile. Dans cette ville, elle a très peu d'amies.

Latife est musulmane, elle fait les prières du jour, et selon sa disponibilité, elle va à la mosquée. Elle s'habille à la façon arabe, porte le voile depuis 4 ans et se sent fière de le porter. Ses enfants ne sont pas pratiquants et pour elle c'est un échec, une frustration :

Je suis une femme triste et frustrée parce que par rapport à notre religion, j'ai échoué.

Latife a appris le portugais sans difficulté, trois mois après son arrivée. Elle a fréquenté l'école pendant trois mois seulement et y est retournée à l'âge adulte, déjà grand-mère, dans une école du soir. Mais, lorsque que son mari est tombé malade, elle a arrêté les études pour ne pas le

laisser seul à la maison. Elle parle l'arabe avec ses enfants et continue à transmettre sa culture religieuse.

Cette femme, immigrée depuis 47 ans, se sent à la fois libanaise et brésilienne :

J'adore le Brésil, je ne me suis jamais sentie discriminée, jugée ou exclue. J'adore les gens d'ici, leur joie et leur générosité.

Depuis notre deuxième rendez-vous, elle a manifesté le souhait de retourner à l'école, c'est son projet le plus récent qui lui a rendu une joie perdue depuis longtemps.

Selma, 35ans

Selma a immigré au Brésil à l'âge de 15 ans. Son fiancé est allé la chercher pour se marier et partir tout de suite au Brésil. Selma a tout laissé derrière elle, sa famille nombreuse, composée de 10 enfants, ses parents et ses amies. C'était un vrai défi pour elle que d'arriver dans ce pays sans pouvoir dire un seul mot en portugais et de se trouver dans une société complètement inconnue. C'est une fille très extravertie, pleine de bonne volonté, mais elle a quand même eu des difficultés à s'intégrer :

J'ai eu du mal à m'intégrer, j'ai eu peur, j'ai eu honte... j'étais très timide, et en plus, je ne parlais pas la langue locale... Ca m'a pris du temps. Ca m'a pris deux ans pour m'intégrer. Le pire pour moi, c'était de laisser mes amies derrière moi, mes amies de mon âge... ici j'ai eu honte de dire mon âge, j'ai menti, je disais que j'avais 18 ans.

Pourquoi Selma a-t-elle décidé très jeune de partir du Liban ? Elle ouvre son cœur avec simplicité et sans honte :

J'ai accepté de partir du Liban et de me marier très jeune pour fuir la pauvreté et la guerre civile... et le Brésil a ouvert ses portes pendant les années 50 pour les étrangers, comme, par exemple, les Palestiniens, les Libanais, les Syriens et tous les autres du Moyen Orient, même pour les étrangers des autres pays.

Heureuse d'être au Brésil, Selma décrit ses sentiments par rapport au pays d'accueil :

Ici, il n'y a pas de racisme de couleur ou de religion, non, il n'y a pas cela ici. Même à Sao Paulo, il n'y a pas de problème de racisme envers les arabes... on a des magasins pour l'alimentation arabe, pour les vêtements selon notre culture. Il y a tout pour qu'on puisse se sentir bien. Chaque personne aime se souvenir un peu de ses racines, ici on a une vie normale. Quand les libanais arrivent ici, ils disent avec surprise : « Ici à Foz do Iguaçu est le Liban numéro 2!

Mais ce n'est pas tout, elle continue à raconter son expérience et comment elle voit la communauté brésilienne, avec une joie inexprimable :

Ici à Foz do Iguaçu, nous les libanais, nous sommes bénis, mais je crois que n'importe quel étranger qui vient au Brésil sera très bien venu! Les arabes sont arrivés, ils sont restés et ils ont beaucoup grandi, mais ils ont aussi fait grandir le Brésil. Les arabes sont pour une grande part dans la croissance du Brésil. Et le fait d'être ici au Brésil est très important sur le plan financier, aussi pour les familles qui sont restées au Liban.

Très jeune, Selma a compris, en tant qu'étrangère, que «c'est dans les différences que se passe la rencontre» malgré toutes les difficultés qu'elle a vécues. Mais quelles furent ses difficultés exactement ?

Mes difficultés majeures, c'était de laisser derrière moi mes amies de mon âge... Ici, les femmes avec lesquelles j'ai eu des contacts proches, étaient mes belles-sœurs, âgées de 23 et 35 ans. J'ai été fort critiquée par les deux pour ma façon de m'habiller, de me coiffer et de me faire belle... aucune amie de mon âge, par contre ; une chose qui m'a aidée énormément, c'était d'écouter les autres femmes immigrées comme moi, raconter leurs récits, mais elles étaient bien plus âgées que moi. Cela m'a fait voir que je n'étais pas la seule à avoir souffert des effets de l'immigration. Mais, c'est vrai que ce n'est pas très différent de cohabiter avec les brésiliens, avec les allemands ou avec les français... c'est la personne qui fait l'ambiance et non l'ambiance qui fait la personne... si vous voulez vivre avec les autres, c'est sûr que vous y arriverez... par contre, si vous voulez vivre enfermée dans votre famille, vous réussirez, mais ça, ce n'est pas vivre... pas vivre ! Il faut faire connaissance avec les autres, d'autres familles, d'autres ambiances, d'autres religions... j'ai écrit sur ces questions-là dans mon petit «carnet de bord ».

Selma parle encore de l'immigration, sans se cacher, avec une pointe de gravité:

J'ai choisi ce chemin de l'immigration et je dois être responsable pour cela.

Selma, depuis 21 ans au Brésil, se sent davantage brésilienne que libanaise; elle préfère rester dans son pays d'adoption plutôt que d'aller au Liban où elle va uniquement pour les vacances:

Je préfère rester ici, j'ai déjà des racines ici au Brésil... Je me sens étrangère dans mon pays (...) le Brésil fait déjà partie de mon identité (...) les gens m'identifient comme libanaise et moi je réponds tout de suite : non, je suis brésilienne... je te promets, je le dis de tout mon cœur. Je suis fière de moi, j'ai bien supporté de rester ici jusqu'à maintenant, je n'ai pas renoncé comme plusieurs...

Selma raconte qu'au début, juste après son arrivée au Brésil, elle a beaucoup rêvé de son pays d'origine:

J'ai nourri l'espoir de retourner au Liban, là j'ai ma terre, j'ai ma maison... J'ai commencé à faire des projets pour y aller pendant les vacances d'été... y aller chaque année... Depuis, je me suis rendu compte que ce n'était pas réalisable, que ma vie, mon destin est ici... et j'ai commencé à m'y conformer.

En regardant son image dans un miroir, Selma estime qu'elle se trouve devant une femme très disponible qui pense d'abord aux autres :

Je ne sais pas si c'est bon ou non, mais je pense aux autres biens avant de penser à moi-même. J'aime bien cette façon d'être: disponible pour aider les autres, généreuse, quelqu'un pour qui l'amitié est une question très importante. Je suis une personne pure sans méchanceté.

Selma se voit aussi comme une dame toujours de bonne humeur, avec un sourire qui invite au contact, à l'amitié, très fière d'elle-même, de sa façon d'être, de penser, toujours positive, mais surtout très fière aussi d'avoir surmonté tous les obstacles, sans renoncer comme plusieurs l'ont fait :

Je suis heureuse comme je suis : une personne qui pense toujours positivement.

Selma a fait ses études au Liban, mais elle n'a pas terminé à cause de son départ pour le Brésil. Elle raconte son expérience depuis son arrivée:

Je n'ai pas étudié quand je suis arrivée au Brésil à l'âge de 15 ans... j'avais honte. J'aurais pourtant voulu le faire, mais le courage m'a manqué. J'ai appris à lire et à écrire avec mes enfants. Pour parler, j'étais toujours accompagnée, j'avais honte de sortir toute seule, j'avais peur de ne pas être acceptée... je disais toujours «oui»... ça a duré plus ou moins deux ans.

Le pas le plus difficile que Selma a eu à faire, juste à l'âge de 15 ans, ce fut de se détacher de sa famille:

J'ai eu du mal à supporter la nostalgie de ma famille qui était restée au Liban, et j'ai fait un rêve complètement impossible: aller-là bas juste quand je me sentirais toute seule. Mais mes parents n'ont jamais fait d'effort pour attirer les enfants. Et ça, je trouve que c'est une erreur pour la famille...

La valeur de la famille lui a été transmise très tôt par son père:

La femme est faite pour se marier, pour rester toujours avec son mari, avoir des enfants et ne plus jamais demander du secours aux parents quand le mari va commencer à hurler.

Envoyer les enfants au Liban était une habitude qui est devenue une transmission. Le but est d'abord de faire connaissance avec les grands-parents, puis d'apprendre la langue, les habitudes, la religion, mais aussi, d'apprendre à connaître la terre de ses parents.

Arriver au Brésil sans savoir maîtriser la langue du pays fut le point le plus faible pour Selma, la plus grande difficulté à surmonter :

Le fait de ne pas parler la langue de la majorité, m'a fait beaucoup souffrir. Et en plus, rester à côté des autres sans rien comprendre de ce qu'ils disent, ça ce fut terrible. Il ne m'a pas fallu moins de deux ans pour arriver à parler le portugais.

Selma est musulmane et fière de sa religion :

On vit le vrai œcuménisme religieux ici: l'évêque vient à la mosquée pour participer à notre fête et le scheik va aussi à l'église catholique, comme également le pasteur protestant. Je suis musulmane et toi chrétienne, et si je veux aller à une fête dans ton église, je reste musulmane et toi chrétienne. Et vice-versa, n'est-ce pas ?

Mais la question des habitudes religieuses transmises a attiré l'attention de Selma, car elles sont complètement différentes de celles qu'elle connaissait dans l'Islam:

Une chose qui m'interpelle ici au Brésil, c'est que la transmission religieuse n'est pas obligatoire. La famille laisse les enfants libres. Au Liban, mon père nous a pourtant laissées libres. Mais il a parlé souvent de notre religion, des dogmes, de notre façon de se présenter à la société. Rien n'était interdit, mais au moins on savait. Ici, les parents laissent toute liberté aux enfants sans aucune obligation. La pratique a beaucoup changé, notre communauté arabe s'est bien développée, surtout depuis la construction de la mosquée et les deux écoles arabes, on a plus de structure.

Musulmane fidèle aux dogmes, porteuse du voile, Selma est pratiquante et fort présente dans les activités de la Mosquée. Très fière de sa religion avec un respect particulier pour les autres d'une confession religieuse différente de l'Islam. Dans sa vie quotidienne, elle pratique le vrai œcuménisme, pas toute seule, mais avec sa communauté arabe où le respect est à l'ordre du jour.

Un outil fort important pour aider à l'insertion sociale est pour faire la fête ensemble autour d'une table pleine de bonnes choses à manger, avec tous: arabes, brésiliens, chinois, italiens, peu importe non plus, le choix religieux:

On aime bien faire la fête, inviter les gens à manger chez nous, on fait l'agneau pour tout le monde.

Le projet de Selma pour un futur pas trop lointain, parmi plusieurs autres, est de retourner à l'école, de faire des études pour «*bien vivre la vie et être heureuse d'être serviable.*»

Selma s'exprime avec une force touchante:

Mes projets... c'est d'abord et avant tout, d'étudier, de retourner aux études... il n'est jamais trop tard pour recommencer, non ? Toi, tu es un grand exemple, grand exemple. Il faut regarder les expériences des autres... personne n'est meilleur que moi, pas plus que moi. Je n'ai pas qu'un projet, j'en ai plusieurs, mais principalement celui de vivre bien la vie, d'être heureuse, d'aimer les autres et de souhaiter le bien à tout le monde! Le monde entier! Pas seulement ici au Brésil, mais au monde hors d'ici, au monde entier.

Sonia, 19 ans

Sonia est une fille âgée de 18 ans, née au Brésil, de parents immigrés du Liban ; elle est fille de Selma. Pour elle, ce n'est pas facile d'être fille de libanais. Dans la société il y a encore beaucoup de préjugés contre les arabes, qui sont vus comme des terroristes, surtout s'il y a des «Mohammed» dans la famille, comme c'est son cas.

Malgré ce revers de la médaille, l'intégration pour Sonia, s'est passée d'une façon très naturelle, sans aucune discrimination à son égard. Elle trouve les brésiliens très ouverts aux étrangères:

Ici à Foz, il y a des japonais, des chinois, des arabes, des allemands, des italiens, etc. Tous mélangés avec les brésiliens, un mélange de races extraordinaire dans une parfaite harmonie comme je n'ai jamais vu dans ma vie et avec un élément en plus, le mariage interculturel... tu peux imaginer un japonais qui marie une allemande ?

Sonia se sent totalement intégrée au point que quand elle est rentrée du Liban, elle a vécu des moments très émouvants:

L'émotion était très forte, j'avais le sentiment de retourner chez moi, mon pays que j'adore. Je me suis dit que j'avais envie de me mettre à genoux sur le sol de ma ville, sur le sol où les gens marchent, le peuple d'ici est plein de chaleur humaine. J'ai un amour pour ce pays, pour ma patrie au point que tu ne peux pas l'imaginer! Ici, le soleil brille différemment, ici, les gens sont différents.

Dans son esprit, Sonia est brésilienne, ce qui correspond tout à fait à la réalité. Elle se considère comme fille brésilienne avec une grande fierté, sans aucun double sentiment de partage ou de séparation.

Sonia se voit responsable, dynamique et avec des objectifs bien précis dans la vie. Elle fait des études universitaires le soir, en administration d'entreprise, plus spécifiquement en commerce international. Elle travaille pendant la journée à la réception d'un grand hôtel

international à Foz do Iguaçu, depuis l'âge de 17ans. Malgré son jeune âge, elle a déjà été invitée par la direction de l'hôtel à travailler dans la même chaîne à l'étranger pour sa compétence, mais aussi parce qu'elle parle cinq langues : arabe, portugais, français, anglais et espagnol.

Avant même de finir ses études universitaires, la profession de Sonia est en train de se définir, prématurément face à son jeune âge, mais pas face à la force de sa personnalité.

Sonia est la fille de Selma, qui a immigré à l'âge de 15 ans et qui, s'étant mariée au Liban, est partie tout de suite vers le Brésil. La fille et la mère ont une profonde relation de confiance et d'ouverture. Les parents ont toujours expliqué à leurs enfants qu'il faut cohabiter en paix avec les gens des autres cultures. La famille est pour Sonia la boussole qui guide sa vie: sa vision de la vie et de la manière de la gérer.

Fille aînée de quatre enfants, elle est considérée par ses parents comme l'enfant qui doit être un exemple pour les autres frères et sœur. Mais il n'y a pas que ses parents qui attendent d'elle qu'elle donne le bon exemple:

Je me sens mise sous pression pour être un bon exemple, par ma famille, par mon patron et aussi par le professeur à la faculté.

Les valeurs transmises à Sonia sont d'abord la cohabitation pacifique, l'importance des études, du travail et de l'honnêteté. Pour elle, les valeurs les plus importantes sont l'amitié et la complicité qui existent dans sa famille.

Une autre valeur transmise par son père est la possibilité de choisir elle-même un petit ami ou même d'un futur fiancé:

Mon père répète tout le temps la même chose, c'est-à-dire qu'il a besoin de savoir en avant première, avant tout autre personne: « Je ne veux pas t'interdire, je veux simplement donner mon avis... notre avis, à moi et à ta mère. Mais si tu fais un mauvais choix, il ne faut pas pleurer ni regretter parce que les règles ont été dites bien clairement.

Dans la transmission culturelle, il y a aussi le fait d'envoyer les enfants au Liban. Sonia, elle-même, y est déjà allée. Elle est restée deux ans, comme les autres, pour apprendre la langue arabe, qui est parlée couramment dans sa famille au Brésil. Aller au Liban a pour objectif aussi d'apprendre à lire le Coran et tout ce qui concerne la culture arabe, mais également de

faire connaissance avec ses grands-parents et tous les membres de la famille de son père et de sa mère.

Les interdictions concernent principalement les vêtements, les amitiés masculines et les soirées. Ceci, pour ne pas répéter le «mauvais exemple» des autres filles qui sont encore adolescentes, mais ont déjà des enfants. Pour cette raison, Sonia sort toujours avec des cousins pour se protéger.

Sonia explique que, pour sa religion, l'Islam, il n'y a pas de petit ami possible, mais bien un fiancé. Elle-même préfère rester au sein de la famille, pour garantir le bien-être de ses parents, car la famille est sa priorité majeure:

Moi-même, je préfère ne pas me marier, s'il faut placer mes parents dans une maison de retraite quand ils vont devenir âgés. Après tout ce qu'ils ont fait pour leurs enfants... Tous les efforts pour éduquer, payer les études jusqu'à l'université. Non, je ne peux pas faire ça, c'est trop cruel... même si mon rêve est de me marier!

Tous sont musulmans et pratiquants. Contrairement à sa mère et à sa grand-mère, Sonia ne porte pas le voile, elle préfère s'habiller comme les autres filles de son âge: en fait, elle ne se sent pas obligée de le porter:

Porter le voile par obligation est plus un péché que de ne pas le porter.

Une autre raison, aussi importante, de ne pas porter le voile est qu'il n'est pas accepté par l'hôtel où elle travaille. Elle dit:

Je n'ai pas envie de porter le voile, je ne m'habitue pas à l'idée... un jour, j'ai l'intention de le porter, pas maintenant...

Les habitudes à table, sont variées: à la maison cuisine arabe, à l'extérieur, selon l'endroit où elle se trouve. Elle aime bien la cuisine brésilienne, mais fait attention à ce qui est interdit par sa religion comme par exemple, la viande de porc, et à d'autres précisions comme par exemple connaître la valeur de l'abattoir.

Le projet de Sonia est de finir ses études universitaires et de se plonger dans le travail où elle voudrait développer ses connaissances, et ensuite de trouver un homme avec qui elle va pouvoir construire une nouvelle vie. Mais sa famille est sa priorité avant tout, c'est-à-dire de pouvoir garder ses parents dans la vieillesse.

3.3.5. 5ème Groupe : Aperçu de récits de trois femmes : trois générations différentes

Ce sont Maria (62 ans), Rosa (56 ans) et Maissa (19ans)

Maria, 62 ans

Il s'agit d'une femme tout à fait disponible à participer et prête à m'aider. Elle m'a aidée à trouver d'autres femmes pour participer à la recherche. Ainsi, elle s'est engagée à leur téléphoner, à leur expliquer l'importance de la recherche et même à les inviter, en essayant de les convaincre !

Mariée depuis 45 ans, elle a 62 ans, est mère de 4 enfants, qui ont entre 33 et 42 ans. Elle est arrivée au Brésil à l'âge de 9 ans avec sa mère. Son père était déjà au Brésil, où il avait immigré en recherchant du travail, bien entendu dans le domaine du commerce.

Elle est allée à l'école, mais n'y est restée que deux ans, pour aider son père dans le commerce. Très attachée à sa famille, elle a obéi passivement à ses parents sans aucune contestation. Ainsi, elle n'a pas eu vraiment d'enfance, pendant la semaine, elle travaillait dans le commerce de son père et le week-end elle aidait sa mère dans les tâches ménagères. C'est pendant notre entretien que Marie s'est rendu compte de son histoire : elle a été une enfant qui a grandi sans jouer, sans profiter de son enfance, ni de la compagnie des amies de son âge. Maria est une femme qui s'est bien adaptée à la culture du pays d'accueil, pour une seule raison :

Il faut s'adapter, il faut !

Maria est retournée au Liban après 42 années vécues au Brésil. Selon elle, le Liban ne lui a pas manqué...

Rien ne m'a manqué, parce qu'on a été tous ensemble, moi et mes parents. Cela a la plus grande valeur : avoir une maison et des parents ensemble.

Par rapport à sa culture religieuse, l'Islam et sa façon d'être croyante, elle manifeste sa satisfaction de pouvoir le dire et le montrer: «je suis musulmane, moi et ma famille». Selon elle, être une femme musulmane consiste à respecter les lois islamiques, à être honnête et surtout être une mère de famille qui s'occupe de ses enfants et de son mari. Et tout récemment, de porter le voile, une décision tardive selon elle. Il en va de même pour ses filles qui ont choisi aussi après elle de porter le voile. Par contre, les 5 prières par jour ne font pas partie de

son quotidien, n'étant pas le point fort de sa culture religieuse. Malgré cela, dans son discours, Maria a pris fortement la défense de l'Islam.

Le projet de Maria est de s'occuper de sa famille. Comme toujours.

Rosa, 56 ans

Rosa est née au Paraguay, juste à quelque pas de la frontière brésilienne, côté vers où ses parents ont immigré. Son père y est arrivé d'abord pour s'installer et, huit ans après, il a fait venir sa famille du Liban. A l'âge de seize ans, Rosa a immigré au Brésil avec son père, qui a décidé d'habiter juste à la frontière entre le Brésil et le Paraguay. Son père devait travailler dans le commerce et Rosa devait s'occuper de la petite maison de fortune, la baraque (barraco en portugais). Elle devait s'occuper de tout dans la maison : faire la cuisine, les linges, mais également de son père et de ses frères qui habitaient tous dans le «barraco»:

Moi, j'étais une bonne, une servante, sans aucun droit ni loisir et, en plus, sans pouvoir aller à l'école.

A l'âge de 62 ans, elle garde un bon souvenir de son père, qui était très affectueux avec elle. Il l'a prenait dans les bras et jouait toujours avec elle. Si, d'un côté, il était très gentil avec Rosa, de l'autre, il la surveillait, contrôlant même sa façon de s'habiller, de se coiffer, le tout simplement avec le regard, sans aucune parole proférée. Sa mère, par contre, était une personne plus renfermée, sérieuse et froide.

Par rapport à l'immigration vers le Brésil, elle ne s'est jamais sentie discriminée ou rejetée. C'est avec l'aide de la famille d'un juge important connu à la frontière que Rosa a appris la langue parlée au Brésil.

C'est à 21 ans que Rosa a commencé à vraiment profiter de la vie avec plus de liberté. Elle a connu son futur mari, qui travaillait dans le commerce pas très loin de chez elle. Quand il l'a demandée en mariage à ses parents, la mère de Rosa a déménagé du côté du Brésil, pour mieux la surveiller. Ils se sont mariés à l'église catholique, parce qu'elle avait le rêve de se marier avec une robe blanche. Ses parents ont respecté son souhait, malgré leur condition de musulmans chiites. Rosa ne s'est pas mariée par amour pour son mari, mais elle a vu dans le mariage une possibilité de quitter de la maison de ses parents.

De ses neuf enfants, quatre sont décédés et les cinq qui restent sont des garçons. Un seul fils est musulman pratiquant, mais la famille se considère quand même comme musulmane. Son mari est sunnite, mais elle est musulmane sans forcément être pratiquante. Elle ne porte pas le voile et justifie son acte :

Je ne me sens pas bien avec le voile, cela me fait mal de rester avec ma tête attachée. Ici à Foz, il est très récent l'usage du voile... vers trois ans.

Rosa préfère l'église évangélique que la mosquée, où elle va parfois, lorsqu'elle a besoin de se relaxer un peu. Elle ne va à la mosquée que quand il y a des célébrations formelles ou pour un enterrement. En ce qui concerne l'église catholique, elle trouve que c'est :

Complicé l'histoire de se confesser à Dieu à travers un prêtre.

Elle critique la communauté arabe qui, selon elle, a dans sa majorité une image «sale» par rapport aux femmes. Ce sont des gens qui «bavardent beaucoup», «très curieux» et qui «parlent de la vie de tout le monde», pour cette raison, Rosa a fait le choix de ne pas s'engager dans sa communauté d'origine qui ne lui manque pas. Rosa m'a beaucoup remercié d'avoir eu cette possibilité de me rencontrer pour pouvoir donner son récit, parce qu'elle a besoin de parler. Pour elle, Dieu m'avait mis sur son chemin, même si ce n'était pas pour longtemps. Elle ajoute :

Maintenant, j'ai la volonté de vivre la vie, vous m'avez retiré du fond du puits.

Quelle est l'image que Rosa a d'elle-même?

Je suis une femme curieuse, qui aime être bien informée sur les actualités. Une femme qui aime travailler, dynamique et généreuse. Par contre, j'abomine le mensonge!

Rosa est inquiète parce que elle ne trouve pas de travail, ce n'est pas facile à son âge. Son projet actuel est celui de trouver un travail à tout prix, sans aucune honte.

Le projet de Rosa est de travailler dans le commerce :

Peut-être comme vendeuse, pourquoi pas ?

Maissa, 18 ans

Maissa, une fille de la troisième génération d'une famille immigrée au Brésil. Jeune universitaire qui fait ses études en biomédecine à l'âge de 18 ans.

Elle n'a aucune difficulté avec la société brésilienne avant tout parce que :

Les Brésiliennes savent ce qui est interdit, ainsi, tout le monde comprend comment fonctionne la culture arabe. Mais être musulmane dans un pays catholique comme c'est le cas du Brésil, est une affaire tranquille d'un côté, mais de l'autre, il manque à la société brésilienne la connaissance de la culture arabo-musulmane.

Elle se sent bien intégrée avec ses amis, mais avec les gens qui ne sont pas proches, elle ressent encore fort les préjugés.

Maissa essaye de « marcher » avec les deux identités en elle-même : libanaise et brésilienne. Mais moins avec son identité brésilienne. Pour elle, l'identité arabe est marquée par la religion, par la culture et un tout petit peu par « le pays qu'on habite ».

Elle se voit comme une personne qui se respecte et s'accepte telle qu'elle est, se voit comme une personne fidèle aux amis - les autres peuvent compter sur elle - une personne sympa, mais aussi persévérante qui va loin pour atteindre son objectif, à n'importe à quel prix.

Il est très important pour Maissa de se sentir égale aux autres :

Pour moi, il est important de me sentir normale, égale...pas un ET hors de la planète.

Maissa a révélé qu'elle s'est découverte exactement comme elle est après notre premier rendez-vous :

Je ne savais pas que je suis cette personne là...je ne savais pas qui était la personne dont j'ai parlé...

Elle a répété six fois cette phrase de la méconnaissance d'elle-même.

Pour Maissa, la famille a une grande valeur et tout ce qui est interdit est important et a un sens, soit pour protéger, soit pour garder la tradition. Mais quand elle était plus jeune, elle a eu du mal à accepter les interdictions. Elle se sentait différente des autres filles de son âge :

Comme un ET, soit une personne d'une autre planète.

Elle a eu un sentiment très fort de colère par rapport au regard des autres. Avec une voix très basse, elle a dit:

Je ne me souviens plus de la souffrance que j'ai ressentie d'être différente des autres...j'ai oublié...tout ça est déjà passé.

Maissa raconte qu'elle n'a jamais été obligée d'obéir ou de faire ce qu'elle ne voulait pas faire ; en plus, elle n'a jamais senti le manque de vivre comme les autres filles.

Elle a répété treize fois le :

Jamais été obligée, jamais senti le manque...

Il est très important pour elle de garder la tradition de la famille avec toutes les interdictions, qu'elle va aussi transmettre à ses enfants. Comme par exemple, ne pas s'habiller comme les filles occidentales :

Il faut se protéger contre le regard des hommes, il ne faut pas s'exposer.

Par contre, qu'il soit interdit d'avoir un petit ami non musulman est encore une question difficile à gérer.

Pour aider à mieux gérer les habitudes culturelles, les arabes musulmans se rassemblent dans le même quartier, c'est le cas de la famille de Maissa. Dans le quartier où elle habite, il n'y a que des musulmans.

Dans sa famille, la langue courante est l'arabe, même à l'extérieur de la maison avec les amis de la même origine, mais pas à l'université où il est interdit de parler l'arabe ou même une autre langue qui ne soit pas le portugais:

Si on parle l'arabe en classe, le prof nous invite à sortir parce que les gens ont l'impression qu'on dit du mal des autres qui ne parlent pas arabe.

Même si Maissa est musulmane comme toute la famille et fière de l'être, elle a déclaré suivre l'Islam pour faire plaisir à ses parents et grands-parents. Elle a dit aussi :

Je ne peux pas dire à mes parents que je veux me convertir au catholicisme, par exemple, parce que je vais les déshonorer.

Quand j'ai posé à Maissa la question du voile, elle a répondu à plusieurs reprises, pendant tout notre rendez-vous :

Je ne peux pas porter le voile, je ne me sens pas préparée psychologiquement, mais je ne me sens pas obligée, ni par la religion ni par ma famille. Il existe encore un fort préjugé contre le voile dans notre société.

Mais, pour ne pas se sentir étrangère ou différente des brésiliens, elle préfère ne pas porter le voile. La question fondamentale, si elle porte le voile, c'est qu'il faudrait absolument qu'elle change la façon de s'habiller, comme par exemple : s'habiller avec des manches longues, des pantalons ou des robes larges. Il y aurait aussi une limite quant à l'utilisation de parfums... :

Utiliser oui, mais pas beaucoup.

Par contre, un peu plus tard, Maïssa m'a confié :

Je veux porter le voile, mais pour faire plaisir à mes parents et grands-parents.

Le projet de Maïssa pour le futur est d'être une personne heureuse.

Après le dernier entretien et depuis que j'ai gardé le graveur dans mon sac à main, Maïssa m'a demandé si on pourrait se rencontrer hors des yeux de la famille, c'est-à-dire, qu'elle demandait une rencontre confidentielle. J'ai accepté et on s'est retrouvées dans un restaurant au centre ville où on a mangé ensemble. Là, elle m'a confié qu'elle a un petit ami, brésilien, pas musulman, plus âgé qu'elle et ils se voient en cachette.

Pour elle, qui aime beaucoup son petit ami, c'est une relation amoureuse difficile à gérer face aux interdictions et surveillances de la famille et aussi de tous les hommes musulmans envers les femmes qui appartiennent à l'Islam.

Ce rendez-vous a duré trois heures, bien plus que les deux rencontres précédentes spécifiques pour ma recherche.

CHAPITRE IV

PERSPECTIVES SUR LES ANALYSES

Je vais commencer ce chapitre par la présentation des éléments indicateurs issus des récits racontés par les femmes immigrées du Liban, ici en Belgique et au Brésil. Cela me paraît important pour plonger dans l'environnement arabo-musulman et tenter d'ouvrir mon regard à d'autres horizons. Je signale que l'idée de ce chapitre m'est venue lorsque j'ai commencé à approfondir les analyses et que je me suis trouvée de ce fait devant plusieurs possibilités de réflexion quant à d'éventuelles hypothèses. En fait, ce chapitre s'inspire du matériel issu des éléments des récits des femmes que j'ai rencontrées.

1. Les éléments vers une réflexion sur les hypothèses

Comme je l'ai déjà signalé plus haut, au départ, j'avais de nombreuses questions sur des thématiques très vastes concernant le sujet, qui étaient le reflet de sa complexité. Parmi ces questions, par exemple, il y a celle de la connaissance que chaque groupe avait de l'autre avant leur rencontre. Il me semble, en effet, que la méconnaissance de la culture arabe de la part des brésiliens et, par là, l'absence d'un espace de médiation, augmentait considérablement les difficultés de cohabiter, souvent traumatisantes pour les immigrés. Ainsi, suite à la présentation des éléments qui sont apparus dans les récits, soit spontanément relatés par les femmes, soit investigués par moi pendant les entretiens selon questions de recherche, j'ai été amenée à approfondir ma réflexion sur chacune des questions que j'avais posée au départ de ma recherche, et, à partir de là, j'élabore d'abord des sous-hypothèses, avant d'en venir plus tard à formuler une hypothèse majeure :

1. l'immigration ;
2. l'image de soi
3. La transmission
4. Les projets

1.1. L'immigration

J'entamerai⁵ cette recherche – qui risque d'être longue – sur l'immigration en partant du principe qu'il existe bien un droit à l'émigration, dans la mesure où « toute personne est libre de quitter n'importe quel pays y compris le sien »⁶. Mais ce principe de base est contredit par le fait que les Etats peuvent « contrôler l'entrée, le séjour et l'éloignement des non-nationaux »⁷.

Il en résulte une situation bien souvent dramatique pour de très nombreux immigrants. Et nombreux sont ceux qui militent en leur faveur au sein des pays d'accueil, où les difficultés d'intégration sont immenses. On observe aujourd'hui un continuel va-et-vient, entre ouverture et fermeture, quant à la possibilité d'instaurer le droit pour l'immigrant d'évoluer en tant que personne et citoyen parmi les autres, dans le pays où il souhaite s'installer.

De nombreux débats, essais, ouvrages et recherches abordent cette question qui est devenue une préoccupation majeure dans bien des pays. Nous, citoyens de ce monde, sommes encore et toujours à la recherche de la voie qui permettra à chacun d'entre nous, individuellement, mais également en tant qu'être social, de répondre au besoin enraciné en chacun de nous : la possibilité d'occuper un espace social parmi nos semblables malgré nos différences : culturelles, sociales, religieuses, générationnelles, et aussi nos différences de personnalité, c'est-à-dire la façon dont chacun de nous voit la réalité autour de lui.

Ma confrontation avec la masse d'informations et de témoignages concernant cette question, ainsi que ma propre expérience de vie, ont développé chez moi le sentiment qu'il y a un amalgame collectif de sentiments et de désirs contradictoires, exacerbés par la peur de l'inconnu.

⁵ A ne pas prendre au sens strict chronologique du terme.

⁶ Pacte international relatif aux droits civils et politiques, article 12.2, et Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales, Protocole 4, article 2.2.

⁷ Affirmation récurrente dans la jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme, depuis l'affaire Abdulaziz, Cabales et autre contre le Royaume-Uni, 28 mai 1985, Série A, n 94, § 67.

Selon l'enquête menée par Berry & Kalin, (1993, p. 272) au Canada, sur l'attitude envers les immigrants, les personnes favorables au multiculturalisme sont deux fois plus nombreuses que celles qui s'y opposent.

Une autre enquête, débutée en France en 1992, a montré une sympathie pour les étrangers en général. Bourhis & Leyens, (1994, p. 273).

D'une part, les résultats montrent que :

- Le contrôle des frontières est essentiel ;
- Il faut offrir des conditions de logements décentes ;
- Il faut permettre l'accès à l'enseignement pour tous ;
- Il faut reconnaître la présence du racisme ;
- Les autochtones sont bien conscients de la nécessité d'agir ;
- Ils acceptent que les étrangers gardent leurs langues et coutumes (musiques et cuisine).

D'autre part, les résultats montrent également que :

- Peu de français acceptent l'idée de construire des lieux de rencontre ;
- Ils sont peu nombreux à envisager la possibilité de structurer des vies de quartier, sur un mode éthique ;
- En ce qui concerne les valeurs liées à la famille (comme par exemple : les relations entre les sexes), ils se montrent moins tolérants (Lambert et al. (1990), In, Bourhis & Leyens, 1994, p. 274)
- Certains ont peur de se faire envahir et craignent la perte de l'identité française.

Depuis plus d'une quinzaine d'années, les choses ont bien évolué dans un sens comme dans l'autre, c'est-à-dire pour les immigrés comme dans les pays d'accueil.

Au vu de ces informations littéraires et également judiciaires, malgré les droits acquis, je reviens à ma question de départ. Par rapport aux expériences vécues pendant l'immigration, je voudrais en savoir plus sur la population de ma recherche et je pose la question:

Quels sont les effets de la confrontation à la culture brésilienne que les femmes musulmanes d'origine libanaise de la première génération ont d'abord vécus elles-mêmes ? Puis, quels sont les effets de l'assimilation qu'elles en ont faite avant d'en transmettre le résultat aux générations suivantes ?

Si le but explicite de ma question est d'examiner, dans les récits racontés, l'influence des événements psychosociaux et religieux vécus durant l'immigration, ainsi que les effets de la confrontation à la culture brésilienne, je crois pouvoir énoncer plus globalement que l'expérience de l'immigration doit avoir un effet conflictuel sur la construction/reconstruction de l'identité des femmes musulmanes d'origine libanaise au Brésil.

1.2. L'image de soi

Parmi tous ces éléments à la fois pragmatiques et antagoniques, je suis à la recherche de la place de l'Image de Soi, en tant qu'objet pour Soi, que ces femmes musulmanes ont construite par rapport à leur culture. Ce contexte culturel fournit un cadre global de pensée et de désir, d'inconscient des fonctions du Moi, si bien qu'il est impossible de concevoir des identités indépendamment d'un certain modelage culturel (Devereux, 1970).

Mes questions de départ sur l'image de soi sont:

Quelle image de soi ces femmes ont-elles d'elles-mêmes face au regard des autres ?

Encore :

Comment les femmes des trois générations se perçoivent-elles ?

Les récits qu'elles m'ont racontés en pleine confiance m'ont amenée à conclure qu'elles se voient plutôt au niveau collectif, mais le «un», le particulier, la subjectivité paraissent endommagée. Ils sont mis de côté. De cette façon, le « self » est ébranlé, ce qui favorise une centration plus forte sur le collectif.

Cette idée sur l'image que ces femmes ont d'elles-mêmes est construite, une construction dynamique, vivante qui s'est développée au fur et au mesure de chaque expérience, heureuse ou pénible, vécue dans le rapport à soi-même et dans la confrontation au regard de l'autre. La compréhension de l'image de soi que ces femmes ont d'elles-mêmes, me conduit à croire que l'immigration a très affaibli cette image de soi, cet élément si important de la structure identitaire, car j'observe que la priorité se situe du côté des aspects collectifs de l'identité.

1.2.1. La culture vs l'identité

J'entrerai au cœur même de la problématique en abordant d'abord la culture comme premier élément important qui contribue à la construction de l'identité. Cet indicateur lié directement à l'image de soi, un amalgame de facteurs historiques unique et propre à chaque femme, va contribuer à connaître la construction de l'identité, d'une part, mais il peut aussi, d'autre part, mettre en évidence des conflits interne : par exemple, quelle culture choisir, l'originelle ou celle du pays d'accueil ? Selon Doïse (1999), la culture est un élément important qui influence le comportement par des processus de transmission culturelle. Cette transmission est faite principalement par les manières de penser et d'agir qui se rapportent à un groupe distinct : c'est là que la culture fait un mouvement de passage vers la construction de l'identité individuelle. Berque (1978) définit celle-ci comme un ensemble de caractéristiques personnelles et collectives que le sujet ou le groupe s'attribue. Pour Moscovici (1973), la culture est un produit de la dialectique individu-société où l'identité correspond à la conception de soi, aux projets d'avenir et aux valeurs de référence. Par contre, pour Mucchielli (1986), il ne faut pas oublier que l'identité est toujours plurielle, qu'elle engage différents acteurs du contexte social dont chacun a sa propre lecture de son identité et de celle des autres, selon sa situation, selon ses enjeux, selon ses projets.

En approfondissant l'immense littérature par rapport à l'identité, mon objectif était de comprendre ce processus de construction individuelle et sociale dans mon contexte de travail, élément « à la mode » depuis une dizaine d'années (Legrand, 2006).

Le processus de construction d'identité chez les femmes musulmanes, entre leur propre culture arabe et la culture brésilienne, devient de plus en plus difficile pour elles. C'est ainsi que je peux comprendre Benslama (1999) quand il affirme que :

Le culturel fonctionne comme un bouclier qui dévie en quelque sorte la signification de son cours vers le sujet, en tombant dans un déterminisme hors de son histoire propre où l'invocation culturelle risque de transformer l'individualité en une masse anonyme (p. 56)

Cette représentation m'a amenée à une autre réflexion et question : quel est l'effet de l'immigration sur la construction ou reconstruction identitaire de ces femmes immigrées ?

Plus précisément:

Les femmes musulmanes d'origine libanaise, devant une nouvelle culture, ont-elles dû se construire une identité nouvelle ? Cette nouvelle culture a-t-elle enrichi la leur ou bien ces femmes libanaises se sont-elles, au contraire, enfermées sur elles-mêmes, sur leur propre culture ?

Je pose cette question, semble-t-il pertinente, à partir de l'ensemble des récits de ces femmes, particulièrement ceux des femmes de la troisième génération, chez qui cette question s'avère directement liée à l'image qu'elles ont d'elles-mêmes. Je me suis trouvée en tête à tête avec ces femmes de la troisième génération, confrontées à l'énorme différence culturelle arabo-brésilienne. Elles sont pleines de questions, de doutes, d'incertitudes, en pleine crise d'identité.

Je ne sais pas si je suis brésilienne ou arabe....si je suis ici, les brésiliens disent que je suis arabe, mais je suis née au Brésil...mais quand je suis au Liban, mes amis disent, « tu es brésilienne ».

1.3. La transmission

Les éléments que je viens d'évoquer vont fortement interagir avec un autre élément important dans les familles immigrées : la transmission de toutes ces valeurs par les femmes de la première génération à celles de la génération suivante.

Pour Percheron(1991), sociologue, il y a deux dispositifs de transmission des valeurs au sein de la famille : l'imprégnation et l'inculcation.

La transmission des valeurs passe par une emprise du cadre familial et social, dès la plus tendre enfance, sur les actes de la vie quotidienne. La première éducation repose sur les dressages du corps pour en faire un corps " pense-bête " de l'ordre social, sur la familiarisation continue et diffuse avec un certain nombre de savoir-dire et de savoir-faire, sur l'inculcation explicite de préceptes et de prescriptions (Percheron, 1991, p.183).

A ce concept, je peux ajouter que l'ensemble de l'héritage est aussi constitué d'un patrimoine de souvenirs, de récits, de règles, de comportements, de valeurs, de savoirs, de croyances, et encore, d'une égale importance, de recettes de cuisine. A tout cet ensemble se superpose l'individu, qui n'est pas un être passif. Il doit élaborer son identité, il doit trier, sélectionner le contenu de la transmission, mais aussi se l'approprier et la faire vivre. Et cela m'inspire une nouvelle question :

Comment est gérée la transmission culturelle arabo-musulmane d'une génération à l'autre ?

Selon les comptes-rendus des récits, il me semble que les attentes des unes vis-à-vis des autres, en vue d'une cohabitation dans le respect réciproque entre les générations, diffèrent pour toutes les femmes, principalement selon les générations.

1.3.1. La famille vs les valeurs

Un autre élément représente une boussole pour chaque personne dans la vie quotidienne : c'est celui des valeurs. Celles –ci sont d'une importance capitale pour soi même, selon Schwartz (2000), elles contribuent aussi à motiver les choix (personnels et professionnels), mais aussi les échanges avec autrui. Les valeurs jouent un rôle important dans la vie des êtres humains ; elles font partie de la composante de l'identité qui guide le comportement, la moralité et l'éthique. J'entends approcher la manière dont ces valeurs ont permis aux femmes de découvrir la perception qu'elles ont d'elles-mêmes, en tant qu'immigrantes et filles d'immigrantes arabes.

Dans la langue courante, on fait usage du terme « valeur » dans un sens plus large, comme Lalande (1968) nous l'explique :

Le sens exact de valeur est difficile à préciser rigoureusement parce que ce mot représente le plus souvent un concept mobile, un passage du fait au droit, du désiré au désirable en général par l'intermédiaire du communément désiré (p. 1182).

La transmission des aspects culturels collectifs a une forte valeur et ces éléments passent avant tout dans la particularité individuelle, pouvant caractériser l'auto-image et pouvant ainsi marquer une différence.

En prenant comme référence la définition de la valeur donnée par Schwartz (1992), il me semble que l'organisateur personnel des valeurs les plus importantes chez ces femmes n'est peut être pas un choix conscient, mais le fait d'aller dans le sens de la collectivité. Le respect des aspects collectifs de la culture passe avant les choix individuels qui pourraient faire que la personne se différencie des autres membres de la communauté.

La question qui me semble pertinente ici, en rapport avec les valeurs, pour chaque famille est la suivante:

Comment sont vécues les valeurs annoncées d'une génération à l'autre ?

D'après les récits et mon premier regard porté sur eux, les valeurs transmises dans la famille ont été affaiblies en parcourant les différentes générations, soit parce que la vraie raison n'a jamais été expliquée, soit parce que, même si l'importance culturelle en est bien connue, les valeurs ne sont pas acceptées.

1.3.2. La langue

La langue occupe aussi une place très importante, autant que la « terre natale », elle nous permet de vivre, parfois de survivre. Elle a un impact immédiat dans la société d'accueil qui se demande ce que « ces gens parlent ». De ce fait, elle peut provoquer la méfiance, la perplexité face aux arabes, particulièrement dans le cas de la population concernée par ma recherche. La langue et le mode de penser sont des éléments capitaux dans la relation de communication, étant donné surtout la diversité qui existe entre les brésiliens et les arabes. Il faut qu'ils puissent « danser avec les pieds, avec les idées, avec les mots » (Nietzsche, 1988, p. 153). Je dis « il faut » parce que danser ne se fait pas tout seul, mais avec l'autre et est une possibilité de relation avec un partenaire, celui de l'autre langue. La danse, dans ce sens, est un type de langage, où l'on peut arriver à parler la même langue. Ainsi les dialogues, verbaux ou non, donnent la possibilité de gérer la difficulté de communication et, avec le temps, elle devient hybride pour les générations qui sont présentes, mais aussi pour la nouvelle génération.

Je crois que la communauté d'accueil ne doit pas avoir de rejet envers l'autre communauté à cause de son « penser parler » différent, mais devrait plutôt créer une nouvelle chorégraphie. Sinon, se replier sur sa propre langue, « c'est courir le risque d'errance, comme l'exil physique, passé à travers, outre- passer et effacer les frontières. Et s'il est vrai qu'on habite plutôt dans la langue que dans le pays » (Teixeira, 2009), l'hospitalité, la cohabitation, l'amitié, peuvent conduire à la médiation entre les deux « penser parler » différents afin d'aider les nouveaux arrivants à apprendre la langue d'adoption.

Ce niveau d'importance fondamentale de la langue pour nous êtres humains m'a beaucoup surprise quand, pour la première fois, je suis allée à Foz de Iguaçu, lors de ma première recherche et je me pose la question :

Comment est-il possible de vivre dans un pays étranger depuis de longues années et de ne pas parler la langue locale ? Et comment se passe la communication entre les deux parties?

J'ai le sentiment que, repliées sur leur propre langue, les femmes musulmanes d'origine libanaise risquent de vivre une aliénation psychologique et un exil physique, qui peuvent conduire à une totale isolation.

1.3.3. La religion vs la croyance

La pratique religieuse constitue un élément qui représente un obstacle à surmonter, c'est-à-dire une source de confrontation entre la société brésilienne dont la religion nationale est le catholicisme et les immigrés, dont la religion est l'Islam, et donc minoritaire au Brésil. Dans cette situation où l'Islam n'a pas la place dominante, peut être, les croyants musulmans pourraient-ils se manifester et militer pour se faire connaître en tant que fidèles de leur religion.

Pour ce qui se réfère à la pratique religieuse de cette communauté musulmane, j'ai observé trois types de comportements mais, selon les récits, ils se sont développés selon les besoins, en fonction de la réalité vécue. Ces comportements ont évolué au fil du temps:

- La force de la culture occidentale brésilienne, où le syncrétisme religieux est très fort, a anéanti la pratique religieuse de la communauté musulmane de Foz d'Iguaçu, minorité au Brésil.
- Les familles musulmanes composent en fait des nouvelles configurations de pratiques religieuses adaptatives, ce qui favorise l'acceptation de la communauté d'accueil. En fait, la formule d'une pratique « affaiblie » est bien acceptée par l'Islam du Brésil, ce qui permet une cohabitation pacifique. Cette étape a favorisé petit à petit le fait que la communauté musulmane soit acceptée comme une communauté qui a une confession religieuse différente de la majorité.
- Un troisième comportement observé est celui qui consiste à renforcer la pratique religieuse pour se fortifier face à la culture religieuse du Brésil. Rosinha, une femme immigrée, raconte son expérience:

Tu sais, au Liban, j'étais croyante oui, mais pas pratiquante. Par contre ici au Brésil, j'ai commencé à pratiquer... peut-être pour témoigner de notre religion, de notre croyance islamique.

Selon les récits racontés, plusieurs femmes musulmanes de la première génération n'ont développé la pratique religieuse qu'à partir de leur nouvelle vie au Brésil, comme le relate Rosinha.

1.3.4. Le voile

D'un autre côté, pour ces femmes arabes, porter le voile, c'est se montrer à la société brésilienne, montrer sa propre image extérieure, sa façon de s'habiller, sans provoquer un choc pour la société plus libérale dans ses habitudes vestimentaires. Selon Vitray-Meyerovitch (1995), le Coran impose aux femmes d'être vêtues décemment, mais il ne leur a jamais dit de se mettre un voile sur le visage. Par contre, si elles portent le voile, cela demande d'abord un courage immense d'être vues comme « différentes » et, en plus, de prendre le risque de ne pas être acceptées par la société brésilienne. La discussion par rapport au voile est infinie comme l'horizon face à la mer. Ainsi par exemple les pensées opposées de Vitray-Meyerovitch, d'une part, qui dit :

Le voile se trouve au centre d'une puissance mythologique qui puise dans le Coran même ses lettres de noblesse et sa justification.

Et Abdelwahab (1975), d'autre part, qui écrit :

(...) Le voile va donc faire passer la musulmane dans l'anonymat le plus total. La maison arabe ne sera plus qu'un voile de pierre renfermant le voile de coton (...).

En référence à ce que j'ai vu à Foz do Iguaçu (Brésil) et les récits des femmes que j'ai rencontrées, je me tourne vers l'expérience de Brion (2004) issue d'un riche projet concernant les femmes musulmanes en Belgique à savoir, d'après les discussions à propos des rapports entre féminité, islamité et minorité (...) où les femmes sont au centre d'un débat consacré à ce qu'elles sont et à ce qu'elles devraient être, en tant que femmes, en tant que musulmanes, voire même en tant qu'« immigrées » comme on dit, et cela, qu'elles soient de la deuxième ou de la troisième génération. (Brion, 2004, p 7).

Je partage avec Brion (2004) la contradiction :

(...) qui existe entre ce qui relève de la religion et ce qui relève de la tradition arabo-musulmane ». La réflexion qui surgit d'après cette contradiction est que (...) pour la surmonter, une approche féministe

de la pensée légale musulmane est nécessaire, qui ne méconnaisse pas les enjeux épistémologiques de la critique historique ; (Brion, 2004, p.138)

Sur cet élément culturel, Sina, une des femmes rencontrées, raconte son vécu au sujet du port du voile, mais ce n'est pas l'expérience de toutes les femmes dans une communauté à majorité chrétienne. Il peut représenter un signe culturel et religieux fort, mais aussi une façon de se protéger...

J'ai habité au Liban et je n'ai pas porté le voile, malgré qu'il s'agit d'un commandement ; on a le libre arbitre, nous ne sommes pas obligées de le porter, mais je le fais ici au Brésil pour éviter la cupidité des hommes, et dans le cas des femmes mariées, cela peut finir par provoquer l'adultère.

De cette déclaration, on pourrait conclure que, si les femmes musulmanes ont développé les pratiques religieuses et le port du voile au Brésil, c'est dans le but de « montrer » leur culture à la communauté brésilienne, afin de mettre en évidence la force et la richesse de cette culture encore inconnue dans ce pays.

1.3.5. Les habitudes à table

Selon les récits des femmes que j'ai écoutés, la nourriture aussi exerce un impact non négligeable dans la rencontre avec la société brésilienne : au début de l'immigration, elle a suscité la curiosité des autres femmes, au point que tout un groupe s'est rendu chez une femme musulmane pour voir comment elle égorgeait les animaux qu'ils allaient manger. Il est évident que la curiosité a occupé ici une place importante, fort significative pour la société brésilienne, qui prend en compte la valeur culturelle de la nourriture. Par contre, cela débouche sur un rapprochement heureux : les deux cultures se retrouvent sur la valeur de cette « représentation » appelée nourriture. Le cadre, selon DaMatta (1986) :

(...) est l'aliment, un grand cadre qui entoure le tableau, c'est-à-dire, la nourriture qui a été valorisée et choisie parmi les aliments : laquelle doit être vue, savourée avec les yeux et puis avec la bouche, le nez, la bonne compagnie et, finalement le ventre(...) (DaMatta, 1986, p.56, ma traduction).

En poursuivant sur cette l'idée du trajet que l'homme doit effectuer pour lui même, mais également vers les autres pour vivre en société, avec la possibilité d'être plus heureux qu'en vivant seul. Je propose ici une réflexion sur la transmission du « code » culturel, qui fascine n'importe quel peuple (Guiraud, M.et Meirieu, P., 1997):

La vraie culture ne sépare pas les activités matérielles de celles qui les inscrivent symboliquement dans une histoire et une communauté. Nous ne mangeons pas seulement pour des raisons biologiques mais aussi parce que le repas est un rituel de partage codifié qui permet d'incarner une communauté (Guiraud, M et Meirieu, P., 1997, p. 132).

Ces schémas sur l'importance de la nourriture (partant d'un seul individu jusqu'au micronoyau, ou d'une petite communauté jusqu'à la société d'un pays) m'ont permis d'évoquer dans ma propre histoire familiale, arabe d'origine, que nos habitudes alimentaires ont contribué d'abord et avant tout à l'unité et non à une discordance. Et il arrive bien souvent que quand un conflit s'est installé, c'est l'invitation à « partager une table » qui fait la paix ! Immigrée au Brésil depuis 50 ans, je peux affirmer que, pour les brésiliennes, partager la table reste encore le plaisir majeur ! Surtout s'ils sont tous ensemble pour assister au match. Les brésiliens sont fort passionnés pour le match, mais les arabes aussi aiment également ce sport national.

A mes yeux, ce « chemin » vers les valeurs est très important, de même que les questions qui guident mon approche et ma tentative d'essayer de comprendre les effets de la confrontation entre les deux cultures. Bien qu'ils soient extravertis comme les arabes, les brésiliens présentent aussi des particularités, qui peuvent avoir un impact sur les étrangers qui viennent d'arriver. De plus, géographiquement, la terre d'accueil est un nouveau monde avec ses routes interminables, ses forêts et son riche mélange ethnique: par là même, il exerce une pression sur ceux qui viennent d'arriver.

1.4. Les Projets

Pourquoi ai-je posé cette question aux femmes des trois générations et exceptionnellement à une fille de la quatrième génération ? Parce que je pars du principe que le projet pour l'avenir peut devenir plus important que le vécu du passé, si pas plus important. On peut au moins essayer de le gérer autrement, et de préférence mieux que le vécu du passé, mais dans le présent, on peut planifier la manière dont on va réaliser nos projets de vie, au fur et à mesure de nos possibilités. J'ose dire, par expérience personnelle, que parfois nos projets dépassent la limite de nos possibilités, parfois même ils relèvent du défi et nous sommes les seuls à

pouvoir nous donner l'autorisation de nous y engager. C'est notre désir, notre détermination qui peut nous donner la force d'aller jusqu'au bout, envers et contre tout.

Et quand j'ai posé la question aux femmes musulmanes d'origine libanaise qui habitent à Foz do Iguaçu (Paraná-Br.), elles ont toutes formulé des projets, soit personnels, soit professionnels, soit familiaux. La grande majorité envisage des études pour l'avenir... soit continuer, - oh merveille – soit commencer ou recommencer à en faire, c'est-à-dire, réaliser leur rêve : étudier. Et pourquoi pas ?

CHAPITRE V

LES ANALYSES

Lors de la transcription et de la relecture de chaque récit, j'ai tout d'abord toiletté le texte pour le présenter dans la thèse; ensuite, pour chaque femme individuellement, j'ai élaboré un «corpus» avec les éléments qui sont apparus comme les plus évidents pour orienter les analyses et j'ai alors discerné des problématiques communes dans tous les récits, que j'ai rassemblés en quatre grands volets, volets déjà présentés dans l'aperçu des 20 femmes, à savoir: - **P'immigration** : marquée par la *société* d'accueil et par une *l'intégration* vécue différemment par chacune des quatre femmes; - **P'image de soi** : commune à toutes les femmes, selon le regard de l'autre, élément clé pour la construction ou la reconstruction de *l'identité*, la «découverte» du sentiment d'appartenance: *brésilienne ou libanaise*. Egalement, dans cet élément déterminant, quête d'authenticité et d'autonomie dans la société, la question des *études* comme seule possibilité pour exercer une *profession*. Troisièmement, pour couronner le parcours de toutes les femmes de générations différentes et observées d'une génération à l'autre - **la transmission** : Ici, on va obtenir la connaissance incontestable de la manière dont se passe, d'une génération à l'autre dans la *famille*, *la transmission du cœur* de la culture arabe: *valeurs, langue, religion, voile, habitudes à la table*. On verra aussi comment elles envisagent, dans l'avenir, oser faire autrement, faire chacune selon leur propre choix, unique, personnel vers l'autonomie; on verra dans quelle mesure celui-ci est peut-être le fruit d'un «simple acte de rébellion», dans quelle mesure chaque femme a son **projet** : peut-être le dernier volé, mais sans doute pas le dernier projet.

Il faut bien signaler que grâce à la manière de retranscrire les entretiens, très minutieuse en vue de respecter scrupuleusement ce qui est dit sur l'enregistreur magnétique, comme : les ambiguïtés, les silences, les pauses; les répétitions, les lapsus, les apparentes fautes d'expression et d'expression sans finir les phrases, enfin, sans perdre la moindre perle, absolument essentielle pour les analyses. Et grâce à cela, je suis arrivée à une meilleure perception de la spécificité du récit de chaque femme. Chaque récit est une perle et tous ont une valeur inestimable et incomparable.

Je souligne que, dans les analyses, mon regard a tissé ma façon de développer mes réflexions, qui sont d'abord inspirées par les études approfondies que j'ai faites à l'Université d'Etat da

Paraíba (Brésil) au Noyaux Viktor Emile Fränkel, en Logothérapie, une approche psychothérapeutique, où j'ai présenté le mémoire intitulé « Eroticité, sexualité et amour dans la conception de Viktor Fränkel, 2000 ». C'est aussi grâce aux réflexions humanistiques-existentielles de Viktor Fränkel que j'ai développé un regard plus sensible et profond vers *le vécu*. Mon regard a changé, j'ai commencé à voir autrement, mon vécu et conséquemment, les vécus des autres personnes.

Je me suis également considérablement identifiée à une autre formation : la psychothérapie reichienne (William Reich), pour la *simple* raison que je l'ai moi-même suivie pendant quelques années. Et c'est grâce à cette approche analytique et à la formation psychothérapeutique que je suis arrivée à transformer mes rêves en projets possibles. Même si je ne suis pas allée jusqu'au bout de la formation, interrompue pour venir faire mes études ici en Belgique, tout ce que j'ai reçu de Reich, je l'ai en moi pour toujours.

Voilà ce qui explique comment mon *regard* m'a conduit à me plonger dans les analyses individuelles et transversales de femmes de même génération et de femmes de différentes générations. Dans ce cas, il y a toujours eu mère et fille.

Bien sûr, je m'orienterai vers une base théorique plus consistante proposée par plusieurs auteurs, par lesquels j'ai encore beaucoup à apprendre en ce qui concerne les méthodes qualitatives d'analyse des récits de vie.

1. Les analyses des récits des femmes de la même génération (intra-générationnelles)

1.1. 1er groupe - Première génération

Ce sont Latife , 63 ans et Sabrie, 63 ans

L'ANALYSE INDIVIDUELLE

Latife, 63 ans

a) Immigration

Une immigration vécue avec angoisse vis-à-vis d'inconnus : ses parents

Je crois qu'il n'y a pas de doute : Latife est brésilienne et se sent intégrée au Brésil. Son expérience jusqu'à son adolescence au Liban, avec ses grands-parents, a été bien difficile c'est certain. Elle et son frère se savaient objets « monnaie d'échange », condition fondamentale pour imposer le retour de ses parents. S'ajoute à cela le type d'éducation reçue au Liban à la façon musulmane et arabe. La nostalgie, le sentiment d'être une « chose », l'espoir d'une rencontre et la curiosité pour l'avenir et le nouveau donnent à Latife le mortier nécessaire pour souhaiter émigrer et la nécessité d'aimer le nouveau pays, de se sentir intégrée, et aussi de ne pas retourner au Liban, pour elle et pour ses parents, tous proclamés dans le chantage émotionnel de la famille.

De cette construction intime, est née la révélation : elle a la certitude que le Brésil va l'aimer, qu'elle découvrira la solidarité de la société brésilienne à travers des expériences personnelles concrètes, au point d'en arriver à exprimer le besoin de comparer avec l'expérience de sa propre famille.

Latife manifeste son sentiment vis-à-vis des brésiliens et de sa famille :

Il n'existe pas de peuple comme les brésiliens, je suis allée en Italie, en Espagne, en plusieurs endroits, aucun n'est comme le peuple brésilien, terre qui a accueilli tous ces étrangers, c'est une bonne terre, un peuple très bon. Avec cette communauté, je me suis sentie très bien. Pas avec mes parents.

Latife a immigré lorsqu'elle était adolescente, heureux âge des transformations et du commencement de la construction de son penser social. Ainsi, Latife s'est sentie intégrée, comme tout membre important, dans la vie des autres :

J'adore le Brésil, je ne me suis jamais sentie discriminée, jugée ou exclue. J'adore les gens d'ici, leur joie et leur générosité.

b) Image de Soi

Une image construite avec peine et, à 63 ans, encore en construction.

Malgré que Latife soit libanaise de cœur, son récit, dans son ensemble, ne me laisse pas entendre que les choses sont aussi simples que cela. Elle trouve tous les justificatifs pour ne pas retourner et vivre au Liban. Cependant, peut-être par respect pour son mari et pour sa propre sauvegarde, elle se sent libanaise. Son sentiment est pourtant clair, selon moi, quand elle manifeste le désir d'apprendre le portugais à l'âge de 63 ans, ainsi que celui de pouvoir bien lire et parler. La langue est le dernier refuge de son lien avec le Brésil.

Je me suis sentie très étrangère, très... heureusement j'ai rencontré mes tantes des deux côtés, mes cousines, mes amies d'enfance, c'était mon premier voyage depuis mon départ. Mais quand je suis retournée au Brésil, après 3 mois, j'ai senti que je rentrais chez moi ! Mais, mon sentiment est toujours que je suis libanaise.

Il me semble que cette phrase résume la « brasilidade » (c'est-à-dire, le fait d'assumer sa nationalité brésilienne) de Latife, mais aussi son besoin d'inscrire son lien avec le Liban de manière à se déculpabiliser et à considérer les sentiments de son mari.

Latife a une vie imprégnée des expériences vécues au Liban qui, semble-t-il, ont été tellement douloureuses qu'elles l'empêchent d'assimiler sa culture. Les expériences au Brésil sont peut-être tout autant douloureuses, principalement la perte de son père ; mais en revanche, elles ont été libératrices et motivantes pour son développement personnel.

La tristesse de Latife par rapport au Liban d'aujourd'hui montre qu'elle a bien gardé ses racines dans son pays, qui est très bon et honnête : en plus, cela démontre le caractère et la personnalité de Latife qui fait preuve de qualités qui la grandissent.

Les études font partie d'une nouvelle réalité pour Latife : apprendre à lire et à écrire le portugais. A son âge ? Cela n'a pas d'importance. La volonté est plus forte que les faiblesses marquées par le temps.

c) Transmission

Beaucoup d'efforts pour un résultat qui débouche sur des échecs

Latife a eu et a encore, de fait, une vie trop douloureuse. Elle n'a jamais appris à aimer car elle ne s'est jamais sentie aimée. Elle s'est sentie rejetée par ses parents et, plus que ça, elle a

été maudite par sa mère après le décès de son père. Latife a résisté et a trouvé une sortie : se marier. Ici, je fais une réflexion : Latife s'est mariée avec un homme bien plus âgé qu'elle et est arrivée à l'aimer avec le temps. Peut-être qu'elle a trouvé en lui non seulement un mari, mais aussi un père dont elle attendait qu'il l'aime.

C'est le mérite de Latife d'avoir pu construire un sentiment d'amour alors qu'elle-même ne l'a pas vécu pendant son éducation. Cela reflète son caractère plein d'optimisme, de générosité et de force.

La transmission ne se fait plus dans la famille que Latife a construite, comme c'était le cas dans la famille de ses origines. Si, au Liban, il était fondamental d'inculquer la culture et la religion, au Brésil, même si elle en reconnaît l'importance, elle a donné à ses enfants l'éducation correspondant à sa propre nécessité : se sentir libérée, même s'il reste encore des attachements émotionnels et affectifs.

Il est important de voir combien Latife a eu la compréhension des différences. Alors qu'elle se sentait exclue dans sa propre famille, elle a perçu l'accueil dans la famille brésilienne non pas comme de la pitié ou de la philanthropie, mais comme de la générosité, de la solidarité et de l'affection. Cette expérience qu'elle a vécue, elle l'a transmise aux enfants.

Au moment de l'entretien, Latife se sentait désespérée : elle a perdu son mari, sa fille, un fils malade et elle parle peu de l'autre fils. Le cycle de vie se répète presque. Elle ne trouve pas parmi les siens l'accueil souhaité et l'amour dont elle a besoin.

Le fait de continuer à parler la langue arabe, lui permet au moins de se sentir un peu plus réalisée, car par rapport à la religion elle se plaint :

Aucun de mes enfants n'est pratiquant. Je ne sais, s'ils vont à la Mosquée quand il y a une fête... du reste, je ne sais rien.

Latife ne perd toutefois pas espoir, elle continue à essayer de transmettre la religion de l'Islam.

En ce qui concerne le port du voile, il ne pouvait pas être transmis avec sincérité : il me semble donc que Latife a besoin d'une affirmation plutôt culturelle. Ceci est plus ou moins clair lorsqu'elle se plaint que les enfants ne sont pas intéressés à lire le Coran. En fait, elle se

plaint simplement... car elle sait qu'il ne pouvait pas en être autrement : elle n'a pas éduqué les enfants en les forçant à cette pratique religieuse.

Continuer à faire la cuisine fait partie des habitudes de Latife qui lui permettent de garder la culture arabe et de la transmettre à ses enfants.

d) Projets

Les échecs ne la découragent pas, mais c'est l'espoir d'un futur meilleur qui la fait continuer

Latife a des projets malgré tout ce qu'elle a vécu et vit encore aujourd'hui : la tristesse et les frustrations advenues avec l'âge, les difficultés affectives et les relations familiales. Ce sont des projets osés, avec un grand poids de sentiment et raison.

Le fait d'aller à la Mecque, en hommage à son mari, et de retourner étudier montre que Latife vit. En outre, elle se reconnaît capable d'atteindre ses objectifs.

La vie de Latife ne lui a pas permis trop de rêves, mais fut l'occasion de rencontres cruciales avec la réalité. De là, ces projets de Latife ne peuvent pas être considérés comme de la volonté, du rêve, de l'aspiration, mais plutôt comme une anticipation du futur.

Et ça, c'est sûrement, la spécificité de Latife.

Sabrie, 63 ans

a) Immigration

Un projet vers la réalisation : réussir à s'intégrer

Sabrie a vécu une immigration très riche d'expériences contradictoires. En même temps que la société brésilienne l'accueillait avec solidarité, fraternité et générosité, qualités exprimées par la présence d'une personne qui lui symbolisa tous les brésiliens, elle a été confrontée au préjugé, selon ce qu'elle raconte elle-même : elle a eu plein de difficultés avec la langue du nouveau pays et les habitudes différentes des siennes, des mauvaises conditions de vie et de l'énormité d'un pays plus rural qu'urbain. Cette expérience a inscrit en elle les fondements qui organisent la structure de sa vie dans le nouveau pays : la forteresse pour la sustentation,

le besoin d'équilibre entre les deux cultures et le développement de l'auto-valorisation, tant pour elle-même que pour son origine.

La difficulté de se confronter à la question arabe sur l'épisode terroriste aux Etats-Unis exprime l'importance et la légitimité du sentiment d'immigrant en tant que personne. Elle reconnaît le maléfice de cet acte, mais justement pour faire comprendre que cet acte ne représente pas la culture de son peuple ; elle se sent même confortée pour se faire le porte-voix de cette réalité, en dépit de ses difficultés personnelles.

Toutefois, ces visions et actions de Sabrie démontrent que son intégration dans le pays d'accueil, qu'elle définit comme une « mère » qui l'a accueillie à bras ouverts, est effective et fait grandir encore son choix de « se faire inclure ». C'est avec orgueil quelle se sent la première arabe arrivée au Brésil, dans un village de Rio Grande do Sul, à se faire la pionnière pour la fortification de cette culture. Elle a fini par s'intégrer en « se faisant » inclure.

b) Image de soi

L'image d'elle-même qu'elle donne à l'extérieur s'oppose à l'image intime d'elle-même : une identité encore à découvrir

L'image que Sabrie a construite d'elle-même est bien positive, bien structurée dans la forme même qui a été celle de sa confrontation à la vie. Il me semble que c'est pour cette raison qu'elle se sent frustrée : pour ne pas avoir la reconnaissance de ses enfants. Au lieu d'avoir une basse auto-estime, elle sait qu'elle est une personne forte, capable, au caractère décidé, et qu'en plus, elle sait se confronter aux adversités de la vie.

La carence affective se mélange avec les rêves non réalisés, de sorte que toute la construction « d'être aimée de tous » ne trouve pas l'écho qu'elle attendait auprès de sa propre famille. On peut lire cela quand elle ouvre son cœur :

Je me vois comme une personne fracassée, brisée ! C'est la même chose que quand une personne a perdu la guerre. Je vis pour vivre. J'ai très peu de plaisir ! C'est la réalité, tu peux le publier, je n'ai pas honte ! Parce que tout ce que j'ai rêvé, je ne l'ai pas réalisé !

Et plus encore, la fille avec qui elle avait des liens plus forts, elle n'est plus là :

Celle qui se préoccupait de moi est déjà partie...elle était loin, mais en même temps, elle a était près de moi ! Quand elle m'appelait, que je disais allô, elle savait tout de suite si je n'étais pas bien ! Mais Dieu a voulu la reprendre !

Sabrie, comme la majorité des femmes de son âge, dès qu'elle a fait un bilan de sa vie, a senti que tout l'investissement réalisé au long des années n'a pas donné les résultats et/ou compensations espérés.

Sabrie s'aime et elle aimerait être aimée de la même façon. On peut lire ce qu'elle a laissé sortir du plus profond de son être :

Je suis une personne qui se sent très seule, très seule ! Est... j'aurais aimé que la vie eut ainsi... (Elle n'a pas fini la phrase) je suis arrivée à l'âge que j'ai, avoir eu plus d'affection, être plus proche de mes enfants, avoir plus d'affection de mes belles-filles, mais... tu sais ? Je n'en ai pas ! Je suis une personne malade, il faut me lever et me débrouiller, je ne compte sur personne. Alors, je me regarde et je vois une personne fatiguée, obèse, qui attend que mon heure arrive. Ce n'est pas ça que j'ai rêvé ! J'ai rêvé être une mammy chérie, une mammy aimée, être entourée de petits-enfants, mais je n'ai pas ça, je n'ai pas ça !

Le fait de se sentir tantôt brésilienne et tantôt libanaise n'a rien d'étrange ou de nouveau par rapport aux femmes libanaises immigrées au Brésil. Comme les autres, elle se sent partagée, selon l'espace social où elle se trouve : parmi les arabes ou parmi les brésiliens :

Je me sens... on dira, si je suis au milieu des arabes, je me considère plus comme une brésilienne, tu comprends ? Et si je suis au milieu des brésiliens, ils me considèrent comme arabe.

Sabrie n'a pas fini les études comme elle l'aurait souhaité, mais le fait de désirer continuer, démontre que son auto-estime est bien élevée et lui donne la certitude qu'elle pourrait trouver de nouvelles alternatives pour continuer à gagner des espaces de vie. Et son mari, peut-être, en percevant cela, l'a empêché de continuer à étudier : il a craint sans doute qu'un fossé se creuse entre eux deux.

c) Transmission

Se construire d'abord, pour après transmettre sa façon d'être

La transmission s'est faite moins du côté des valeurs culturelles et religieuses, mais plus en rapport avec le caractère, le comportement et la manière d'être : Sabrie a été fidèle à elle-même en ce qui concerne l'éducation, libre des attachements qui l'ont empêchée de se sentir exclue : en aimant le pays qui l'a accueillie, elle a transmis aux enfants cette liberté, en les éduquant pour la vie comme des enfants d'immigrés nés au Brésil.

Quand elle dit : « je n'ai rien contre les autres religions, mais mes enfants ne suivent pas notre tradition », ce pourrait être compris comme la manifestation d'un antagonisme ou d'une dualité ou même d'une simple lamentation. Il ne me semble pourtant pas que ce soit cela. En analysant le contexte de la vie de Sabrie, cela devient juste le contraire : une réaffirmation de soi-même.

La famille étant de fondamentale importance, Sabrie a eu le courage d'éduquer les enfants pour devenir heureux. Actuellement, au cours de ses frustrations avec ses enfants, Sabrie réfute ce fait, c'est-à-dire la façon dont elle les a éduqués.

Comme il n'y a pas beaucoup d'indication concernant sa relation avec son mari propos de l'éducation des enfants, il est possible que, face à la forteresse de Sabrie, celui-ci se soit tenu à l'écart dans cette affaire et que, actuellement, Sabrie prenne sur elle la faute de cette indifférence de ses enfants, indifférence qui prend une place importante dans sa vie et qui la fait beaucoup souffrir. Ainsi, elle nourrit un sentiment de découragement.

Quant à la question de la langue, de la religion, des mariages, la transmission s'est toutefois passée de manière à valoriser chacun : le respect pour soi-même et la responsabilité du choix.

Le port du voile reflète pour elle cette option. En réalité, elle projette sur Dieu sa propre décision. Elle porte le voile non pas pour des raisons religieuses, mais culturelles, en tant que femme musulmane.

C'est à travers la cuisine arabe que Sabrie a l'espoir d'encore captiver ses enfants vers le centre de la famille : la maison des parents.

d) Projets

Une vie lancée avec persévérance vers l'amour : un projet en train de se réaliser

La mort et la maladie de ses enfants ont amené Sabrie à « rendre les armes » et à changer d'attitude en déposant son futur seulement dans les mains de Dieu. Néanmoins, en parlant des études, Sabrie montre qu'elle continue à être vive, forte, persévérante et toujours en capacité de lutter pour elle-même.

Mère de neuf enfants, plus un adopté, tous biens élevés, Sabrie se trouve dans un moment de réflexion, tant à cause de la perte d'un enfant, tellement traumatique pour une mère, que par

rapport à tous ses rêves qu'elle n'a pas pu réaliser, que pour la nécessité de se donner un espace pour vivre.

Sagesse et patience, piliers de l'amour de soi et issues de l'amour, lui donnent une motivation pour vivre.

Sabrie continue effectivement à vivre sur cette voie, même si elle ne s'est pas encore accordé à elle-même le droit de le savoir.

L'ANALYSE INTRA-GÉNÉRATIONNELLE

Latife, 63 ans et Sabrie, 63 ans

Première génération

a) Immigration

Deux femmes avec des récits différents, deux vécus semblables face au nouveau pays : avec le courage et la détermination

Latife et Sabrie sont des femmes de 63 ans qui sont nées au Liban et ont émigré au Brésil, à des âges différents et dans des circonstances, personnelles et familiales propres.

Latife a émigré entre 13 et 14 ans et Sabrie à 19 ans, toutes les deux, alors dans la pleine période de développement de la personnalité, de la maturité affective et de la pensée sociale.

Latife est partie du Liban encore adolescente, pleine d'espoir de retrouver ses parents, de découvrir de nouvelles motivations dans la vie et de se débarrasser d'une famille autoritaire, manipulatrice et mal aimée. Sabrie a émigré quand elle était déjà mariée avec des enfants petits ; elle est arrivée au Brésil seule et impuissante, incapable de retrouver son mari qui ne l'attendait pas.

Bien que les sentiments des deux étaient ancrés dans la nostalgie, l'espoir et le désir de construire une nouvelle expérience de vie, les circonstances dans lesquelles ont émigré Latife et Sabrie, constituent le cadre qui permet de réinterpréter la nouvelle expérience à partir du travail intérieur qui se produit en elles-mêmes : le courage et la détermination de transformer tous les leviers pour surmonter les difficultés, la confiance et la réussite personnelle et familiale.

La volonté de faire face aux tempêtes de la vie dans les mers agitées les anima de tant de courage et d'audace qu'elles parvinrent à préserver l'optimisme et la persévérance et à conduire le bateau au large des courants du désespoir, de la frustration et du désenchantement. Pour y parvenir, elles ont été congratulées de multiples gouttelettes d'affection qui leur sont venues de l'environnement grâce à des démonstrations diverses, parfois par la prière pour demander la compréhension ou la générosité, d'autres fois en expérimentant quelque chose de la fraternité universelle, ou encore de l'amour du prochain dans le sens le plus large. Elles ont réussi ainsi à former un lac si doux et si joli en percevant qu'elles recevaient des gratitudes, pour elles-mêmes et pour leurs parents, parce qu'elles savaient transformer l'adversité en tremplins pour la joie et le bonheur dans la vie familiale.

Lorsque arrive le troisième âge, toutefois, Latife et Sabrie, comme la plupart des femmes, musulmanes ou non, trouvent le temps d'évaluer leur propre vie et de regarder vers l'arrière, s'ouvrant à un nouveau besoin : celui de comprendre que la récolte se poursuit, que ce n'est pas encore le temps de l'usufruit, donc que leur histoire permet encore à d'autres (en particulier à leurs enfants et, par extension, à leurs petits-enfants et aux autres proches) de voir comment elles ont toujours été : une femme de courage, de détermination et capable de tous les dépassements ; enfin, une femme qui n'a pas besoin d'aveux de l'amour, parce que le fait de sa propre vie a toujours été un processus amoureux de donation et de reddition.

Puis vient un certain désenchantement, un sentiment qu'on n'a pas fait assez et qu'il n'y a plus de temps pour le faire. Alors, que faire maintenant, quand il semble que leur échappent l'optimisme et la confiance?

L'entrevue avec la chercheuse semble leur avoir offert des retrouvailles avec la réalité et chacune a commencé à redessiner son l'avenir, à réfléchir à de nouveaux projets de vie, à se redonner de l'espoir, le tout amalgamé avec ses propres convictions, avec son caractère et sa personnalité. De nouvelles vagues d'espoir et de désir de construire une nouvelle expérience de vie commencent à habiter leur monde et nourrissent certainement le rêve d'échapper à la tentation de s'enliser dans l'apitoiement : à nouveau hisser les voiles du bateau pour que le vent me mène dans un havre de paix, dans l'anse où l'on pourra faire à nouveau le plein de confiance et de réussite.

Latife et Sabrie se sentent intégrées dans la société brésilienne, en maintenant toutefois, bien entendu, qu'elles sont libanaises de naissance et brésiliennes de cœur. Les deux, cependant, ont vécu au Brésil des expériences enrichissantes qu'elles ont adaptées à la forme autorisée à la fois par le respect de soi-même et par les usages de la société brésilienne, où elles se sentaient obligées de vivre. Toutes les deux, cependant, ont transformé le droit (quelque chose d'imposé de l'extérieur vers l'intérieur) en l'amour (quelque chose qui vient de l'intérieur) et ainsi, elles sont allées en construisant et en entrelaçant des liens afin de former une famille où les valeurs brésiliennes et libanaises se tressent dans une perspective de multiculturalisme et de compréhension universelle, avec la liberté et la confiance en soi.

Chez ces deux femmes, les manifestations de la fraternité et des préjugés, parallèlement, ont conduit à la force du caractère et à la construction d'une pensée sociale dans laquelle l'identification avec le pays d'origine est devenue preuve de courage, d'honnêteté, de reconnaissance et d'amour pour le Brésil. Ainsi, le sentiment d'appartenance et la certitude de la victoire, leur font voir qu'il valait la peine d'aller à la rencontre au lieu de rester passives et d'attendre.

b) L'image de soi

Deux femmes sexagénaires, immigrées, libanaises et musulmanes : deux femmes qui se sont déterminées à aimer, à sublimer et à regarder l'autre qui est différent, avec le biais de l'humanité

Latife et Sabrie, sexagénaires et très « carencées », se trouvent dans un moment singulier de réflexion sur elles-mêmes et sur leurs options pour faire face à une vie qui, pour toutes les deux, n'était pas le résultat d'un choix personnel. Paradoxalement toutefois, leur parcours est devenu clairement le fruit de leurs décisions personnelles lorsqu'elles ont choisi de « faire du citron, la limonade ». Elles ont alors décidé elles-mêmes qu'elles seraient fortes et optimistes. Elles se sont déterminées à aimer, à sublimer, à regarder l'autre par le biais de cette appartenance à une humanité commune qu'elles aimaient.

Cette image qui fut exprimée lors de l'entretien ne semble pas permanente en elles, mais temporaire. Elle survient quand elles parlent de leurs projets de vie.

Oui, elles sont libanaises et brésiliennes, mais elles ne perdent pas de vue, toutefois, les dimensions réelles de ce que cela représente pour elles : être immigrantes au Brésil et y vivre

environ les deux tiers de leur vie. Je considère cette image de soi comme « normale » sur le plan psychique et émotionnel, pour autant que, en se limitant à être libanaises ou brésiliennes, elles n'en arrivent pas à se nier elles-mêmes ; mais ceci n'est manifestement pas propre à leur caractère et à leur personnalité.

En ce qui concerne la valeur attribuée aux études, elle s'appuie sur une limite culturelle arabe et brésilienne. Dans les deux pays, en fait, l'importance accordée aux études signifie la possibilité d'ascension sociale et de libération. Mais dans les deux pays, les classes dirigeantes (sociales, politiques et de genre) agissent de manière à déconstruire cette idée, soit en brandissant la peur de la confrontation sociale, soit en imposant le maintien de la soumission et de la dépendance.

Etre des femmes immigrées musulmanes constitue un facteur supplémentaire: au nom de la religion, en effet, les hommes empêchent ou entravent l'accès à leurs études, car il faut donner priorité à la bonne tenue de la famille et des affaires commerciales du mari ; elles sont donc liées aux besoins «machistes» du protecteur et pourvoyeur de la famille.

Parvenues à l'âge de 63 ans, Latife et Sabrie peuvent exprimer une certaine liberté (ou semi-liberté) à l'égard de ces entraves ; elles peuvent laisser émerger l'être de désir qui est en elles, de telle façon qu'elles osent se tourner vers la vie, explicitement ou sublimement.

c) Transmission

Les deux femmes n'ont transmis aux enfants que de bons sentiments sans les emprisonner avec les chaînes du préjugé et de l'exclusion.

Une phrase figurant dans l'analyse du récit de Sabrie, donne à comprendre la façon dont s'est passée la transmission pour Latife et Sabrie: La transmission a apporté moins des valeurs culturelles et religieuses et plus des valeurs de caractère et de manière d'être ; Sabrie a été fidèle à elle-même dans l'éducation: libre d'attaches qui l'aient empêché de se sentir exclue, et aimant les parents qui l'ont accueillie, elle transmet cette liberté à ses enfants en les éduquant à la vie comme des enfants d'immigrants nés au Brésil.

Toutes les deux ont éduqué leurs enfants en donnant à ceux-ci une chance de se développer par eux-mêmes, la capacité de faire des choix responsables, et donc de s'engager avec soi-même.

Malgré que Latife ait eu une histoire au Liban marquée par une désaffection, elle choisit d'être amoureuse de son propre besoin, en tant qu'immigrante et que femme de quelqu'un beaucoup plus âgé qu'elle. En tant qu'immigrante, elle transmet aux enfants le respect et l'affection à l'égard de la société qui les a accueillis et où ils sont nés. En tant que femme et mère, elle comprend que le pire des sentiments, c'est celui de l'exclusion, et que, dès lors, elle éduque les enfants pour être heureux là où ils ont besoin de vivre, construisant ainsi une vision multiculturelle de l'humanité.

Sabrie également et différemment, a comme principale valeur la famille. Comme Latife, à la famille, elle consacre tous ses efforts à éduquer ses enfants « pour la vie », indépendamment des « chaînes » culturelles et religieuses, sans perdre de vue la réalité dans laquelle ils vivent. Contrairement à Latife, Sabrie n'a pas eu besoin d'une reconstruction des valeurs personnelles en ce qui concerne le Liban et le Brésil ; dans son cas, elle n'avait pas dû vivre une expérience à ce point traumatisante avec sa famille.

Pour la famille des deux, certainement, il y a eu la transmission de la culture libanaise, exprimée par des interdictions, la langue, la religion, les habitudes alimentaires, les valeurs du mariage et des études. Très matures et désintéressées, toutefois, Latife et Sabrie ont choisi d'éduquer leurs enfants selon le processus qui leur enseigne à « croître pour la vie », sans les limiter, ni les emprisonner sous prétexte d'imposer une idéologie restrictive et auto-excluant.

En analysant les récits de Latife et de Sabrie, je trouve cela clairement, car d'un côté, il y a la transmission de la langue, mais de l'autre côté, elles n'appliquent pas un discours restrictif vis-à-vis de leurs enfants et petits-enfants en ce qui concerne la transmission de la religion. Ainsi, elles n'excluent pas la possibilité de rencontrer d'autres doctrines : le port du voile est transmis plus comme valeur culturelle, de la condition féminine que comme obligation religieuse. Les habitudes alimentaires autour de la table deviennent le temps d'approche, de l'interdépendance et des échanges respectueux.

d) Projets

Reste un espoir majeur pour ces deux femmes : étudier signifie se sentir libérées et entières

Comment parler de plans pour la vie après 63 ans? Comment parler de plans pour la vie après avoir vécu sur son chemin avec autant de sources de frustrations, de pertes, de tristesses,

d'avoir eu pitié de soi et d'être apitoyé sur soi-même ? Comment parler de plans pour la vie telle qu'elle se reflète, si celle-ci avait imposé tant d'efforts, tant de combats, au bénéfice des enfants qui semblent aujourd'hui absents du quotidien?

Pour Latife et Sabrie cela s'avère possible. La façon dont elles ont vécu et combattu toutes les adversités, constitue leur principal héritage. Les deux ont choisi de vivre. Elles ont décidé que la vie est beaucoup plus grande et qu'il vaut la peine de vivre. Bien qu'elles soient encore dans le temps d'une certaine désillusion, Latife et Sabrie ont un projet de vie et ce projet exprime les valeurs intimement reconnues et mises de côté par ingérences extérieures : entreprendre les études, par lesquelles elles se sentiront libérées et entières. Ce ne sont pas des projets audacieux. Ils sont à leur taille, à la taille qu'elles ont choisi d'exister.

Ce qui les différencie? Presque rien. Seul le récit de la vie. Leur point commun? Aimez la vie et la volonté de vivre avec les piliers comme l'amour, la confiance, l'intégrité et respect.

1.2. 2^{ème} groupe – Deuxième génération

Ce sont Halla, 48 ans et Selma, 35 ans

Il me semble important de signaler que les analyses individuelles de Halla et Selma, sont effectuées ici pour la deuxième fois, d'une manière différente que quand il s'agissait de comparer les groupes intergénérationnels. A ce moment-là, le récit des deux personnes a été analysé comparativement avec celui de leurs filles respectives. Autrement dit, mon regard se portait sur le rapport mère – fille et j'y observais des éléments et des problématiques spécifiques à cette relation. Dans la présente analyse, le regard se porte sur un autre contexte et fait apparaître des problématiques relatives au parcours de vie de personnes qui appartiennent à la même génération, sans qu'elles aient eu à communiquer entre elles. J'ai trouvé pertinent le déficit de procéder à cette seconde analyse pour des mêmes personnes, avec la même histoire racontée, mais faisant apparaître un autre versant de la réalité migratoire.

Ainsi donc, la transversalité de ces analyses va se réaliser avec deux femmes de la même génération, cela fait apparaître une différence, peut-être subtile, mais profonde.

Je réalise qu'analyser un récit de vie, est tellement dynamique, qu'il ne peut absolument pas rester figé pour toujours. Si demain je reviens à ces analyses, il est bien possible que je verrai encore d'autres choses, engrangé, tant les messages contiennent de nuances.

L'ANALYSE INDIVIDUELLE

Halla, 48 ans

a) Immigration

Une immigration acceptée, mais, à la condition d'être provisoire. Pourtant elle est encore là.

Halla a immigré au Brésil pour quelques mois, suivant la proposition de son mari qui habitait au Brésil depuis 14 ans. Elle a accepté sans s'opposer de venir pour une courte durée et avec l'idée de retourner le plus vite possible ; « j'ai tout supporté ». Certaine de son retour au Liban, de reprendre son travail de professeur de chimie et de français, elle a donc admis d'aller au Brésil, pour mener une vie familiale et professionnelle plus agréable et plus facile, qui corresponde au projet qu'elle a construit pour une nouvelle vie. Ainsi, elle a vécu sans crainte le moment de l'immigration. Mais, le projet a changé et elle aussi.

Halla a vécu une adaptation difficile dans un pays qu'elle n'avait jamais imaginé d'habiter. Même si elle réside depuis vingt ans au Brésil, elle n'aime toujours pas son pays d'accueil, une société très différente de la sienne.

Elle avait connu son futur mari (un cousin de sa mère) par photo. Ils s'étaient fiancés à distance et puis c'est lui qui est allé au Liban où ils se sont mariés. Elle était une fille éduquée et « gâtée » sans aucun souci.

Au départ, la proposition était de partir au Brésil pour aller vendre le commerce de son mari et revenir ensuite au Liban. Depuis 14 ans au Brésil, son mari qui est commerçant était déjà bien habitué, comme la majorité des arabes immigrés.

Mais son mari n'a jamais vendu le commerce et ils sont toujours là. Le résultat est une intégration très pénible pour Halla, encore aujourd'hui, même si elle est au Brésil depuis 20 ans.

Halla énumère une liste de difficultés qui surgissent dans son esprit dès qu'elle est arrivée au Brésil :

Même si le Brésil est un bon pays - à l'époque où je suis arrivée, il n'était pas aussi développé que maintenant - pour moi qui venais d'arriver de Beyrouth... bien plus grand...bien plus développé... même si tout le monde est ensemble, ici on n'a pas l'amitié qu'on a eue là-bas... c'est pas la même chose... parce que... ici tout le monde travaille toute la journée, il n'y a pas de temps pour visiter les amis... pour rendre une visite, il faut d'abord téléphoner... fixer le rendez-vous... toujours... les amitiés me manquent beaucoup...même entre nous arabes, ce n'est pas la même chose... tu vois tous les arabes ensemble le samedi quand nous sommes à la Mosquée, comme d'habitude, tu penses qu'ils sont unis, mais ce n'est pas comme ça, c'est juste ce moment-là... une rencontre sociale, une fête... un mariage, ou un enterrement ou quand quelqu'un va partir vers le Liban ou revenir...

Quand j'ai posé la question à Halla de savoir si maintenant s'elle se sent un peu plus à l'aise, elle a répondu tout de suite :

Maintenant oui, maintenant oui, depuis quelque temps, mais je n'aime pas le climat d'ici, très chaud pendant l'été, très humide pendant l'hiver... j'ai eu plusieurs problèmes de santé, comme la rhinite, l'asthme... c'est le climat, n'est-ce pas ? Cela dérange beaucoup en été comme en hiver...

Halla explique que le fait de savoir qu'elle n'allait pas rester beaucoup au Brésil, l'a aidée à mieux accepter le pays...

Oui, cela m'a aidée à accepter, sinon, je ne serais pas restée... même une seule nuit ! Même si ça a été... ici à Foz... on a toujours une... (Elle n'a pas fini cette phrase, mais en a prononcé une autre)... bien de cette époque - là par rapport à aujourd'hui...

Et lorsque je lui demande ce qu'il en est de l'adaptation, Halla reste silencieuse.

Suite à la question sur l'intégration, Halla a hésité et est restée un temps en silence :

Les brésiliens... le peuple est bien simple... je l'aime... mais je ne fais pas d'amitiés, parce qu'ils n'en font pas non plus, pour eux... ils connaissent tout le monde... par exemple ici dans mon quartier, je salue tout le monde... c'est un peuple bien sympa, n'est-ce pas ?

Elle a une forte nostalgie de son pays natal, le Liban, selon elle, est le meilleur pays du monde :

Là- bas, c'est mille fois mieux qu'ici : on a notre famille, on a du travail, il est mille fois mieux pour vivre qu'ici! Vivre ici pour moi... j'ai trouvé cela très différent !

En résumé, les difficultés de Halla sont ciblées sur trois points : le manque d'amitiés, le manque d'un travail et l'espace géographique qui ne lui plaît pas du tout.

Mais j'ajouterai encore un quatrième point : le manque de reconnaissance de la part des brésiliens, de sa vraie nationalité : libanaise.

Pas « turque » comme ils l'ont appelée à son arrivée au Brésil :

Ô turque, turque, turque... je n'ai pas compris pourquoi ils m'ont parlé comme ça, j'ai commencé même à expliquer à quelques-uns, la différence entre les turcs et les libanais... ça n'a rien à voir, mais je crois qu'ils parlent comme ça, parce qu'ils n'ont pas de culture... ils ne savent pas pourquoi...

En colère, Halla s'exprime encore sur la question qui engendre sa révolte :

Ils ne savent pas, ils racontent ! Ils ne savent pas qu'ils nous discriminent... c'est... c'est... c'est qui, qui nous appelle de turque ? Un homme soûl, un enfant de rue, un médian, une personne comme ça... parce qu'elle n'en sait rien... c'est elle qui doit être discriminée... parce que c'est elle qui ne profite pas de sa vie, parce qu'elle habite dans la rue ou qu'elle boit ou qu'elle fait n'importe quoi ou qu'elle vole. C'est ceux-là qui nous appellent turque.

Halla continue, mais maintenant avec une voix douce et calme... :

Par contre, quand je parle avec mon médecin, lui, il sait que nous sommes un peuple développé, il sait, il est cultivé, il a... il est éduqué... il sait qui nous sommes et au contraire, il nous respecte. Je ne sens pas là... Je ne me suis jamais sentie discriminée.

L'identité de Halla est passée par un processus de reconstruction basé principalement sur la langue du pays – le portugais - qu'elle essayé, avec un énorme effort, de parler le plus vite possible, pour surmonter les difficultés qui se sont présentées au départ, malgré sa comparaison constante entre le Liban et le Brésil. C'était très difficile pour elle d'être présente parmi les autres sans rien comprendre. Ainsi, parler et comprendre lui permet au moins de ne pas se sentir exclue.

Malgré tous ses efforts pour se sentir plus libre et mieux se reconstruire, Halla se voit comme une femme sans histoire :

Quelle est mon histoire... ce n'est pas une histoire. C'est un passé de ma vie... pas une histoire... rien de significatif... la vie continue...

Je demande : Comment te vois-tu aujourd'hui Halla ?

La réponse est arrivée sans hésitation :

Si c'est pour me critiquer, je sais le faire très bien moi-même...

Peut-être faire de la critique et parler des points positifs, peut-être les deux, non? Finalement personne n'est parfait, lui ai-je répondu.

Alors, je commence (avec tristesse et chagrin elle parle à voix basse)... je pense beaucoup au temps que j'ai perdu à rien faire... le temps est passé et moi je n'ai rien fait...maintenant je pense que c'est de ma faute. Eh! Pas facile de se décrire... une chose que je vois, c'est que je suis très exigeante par rapport aux autres, les amitiés... la loyauté, c'est fondamental pour moi... sinon, j'ai une énorme difficulté de pardonner. Je ne sais pas... c'est mon défaut que je n'arrive pas à surmonter. Je vois pourquoi je n'arrive pas à faire des amis. Pour moi l'amitié est comme la foi. C'est de regarder Dieu avec la foi du point de vue religieux. Pour l'amitié, c'est la même chose, pour mieux dire, la première chose : la loyauté. Mais je n'ai aucune flexibilité. Non, je n'en ai pas... (Elle a augmenté la voix) ça aussi c'est mon défaut, c'est ma musique certes.

Halla et les qualités ?

Je n'ai pas dit que je ne suis pas égoïste ? Que je suis honnête, sincère ? Je ne sais pas pourquoi j'ai oublié de dire que je suis honnête et sincère. Je ne peux pas jouer deux rôles en même temps. Si une personne fait une mauvaise chose, je lui dis... je ne peux pas tourner le dos et me cacher, non... je parle et je lui dis : tu as fait une chose mauvaise.

Un silence s'est installé... et tout de suite elle a dit :

Je ne sais pas... je suis une personne passive... eh ! Je suis heureuse... non, je ne suis pas beaucoup... je ne souffre pas beaucoup dans la vie, Grâce à Dieu

Halla une libanaise de naissance, de conviction, de cœur et de l'âme :

Le Liban... là, il y a la famille et du travail, c'est 1000 fois mieux pour vivre qu'ici... ici j'ai trouvé très différent de chez moi... les gens disent que le Brésil est meilleur, ce n'est pas vrai... non... pas vrai ! (Elle s'exprime avec la voix haute, posément et avec limpidité).

C'est ici, la frustration majeure de Halla : le fait d'arrêter de travailler depuis son départ vers le Brésil, comme aussi, de ne pas faire un master en chimie comme elle l'avait imaginé. Cela fait d'elle une personne frustrée et triste. Tout a été mis de côté « à cause » de la famille.

Malgré le fait que Halla a fait elle-même des études universitaires, elle est déçue parce que ses enfants ont choisi, toutes les trois, de faire des études universitaires et ne travaillent pas dans le commerce avec son mari. Elle a été professeur de chimie et de français au Liban.

Je ne sais pas si tu as aperçu que la deuxième génération a une autre mentalité que celle des parents. L'idée est d'étudier, d'aller à l'université pour, après, trouver un travail. Ça, c'est déjà brésilien, ils ont une tête différente de leur père. Avant, on a eu 3 ou 4 magasins, et maintenant on ne peut plus. On n'a plus d'enfants pour s'en occuper. Notre culture n'est plus la même.

C'est ici le point le plus fort dans la vie de Halla : la famille. Selon la transmission culturelle et principalement religieuse de sa famille : c'est de se marier. Et pour toujours.

Ainsi Halla s'exprime par rapport à sa famille :

On a ... c'est... pour moi, quand ... grâce à Dieu, je suis heureuse avec ma famille... à cause de ça... ça c'est la première place pour moi... comme je l'ai déjà raconté avant, Foz est bien, pour moi ce n'est que la question du climat, le fait d'habiter ici, ça va, je suis ici, je ne peux pas partir... il n'y a pas d'autre manière de faire... sauf de rester. Mais un jour, je retournerai là-bas et continuerai ma vie comme elle était avant. Pour l'instant ce sont mes enfants et ma famille qui sont ici... je me sens moins seule...

Halla parle l'arabe avec son mari, ses enfants et toute sa famille qui habite juste dans le même bâtiment de quatre étages. C'est la langue de son pays, l'attachement majeur pour elle, qui lui permet de garder son identité linguistique.

Le commerce est une affaire transmise de génération en génération depuis des milliards d'années chez les arabes.

La religion est l'Islam qu'elle a commencé à pratiquer au Brésil. Et pourquoi ?

Le fait de voir ici au Brésil le catholique aller à l'église, le bouddhiste aller au temple, provoque en nous une réflexion, on a pensé un peu plus à la nôtre. Ainsi, on a vu qu'on peut pratiquer la foi avec liberté, non ?

Au Liban, elle a reçu de sa famille la liberté de connaître les autres religions, et elle a même fait ses études dans un collège catholique. Selon elle, son père n'était pas fanatique, la règle d'or était :

Tu vas apprendre, pas pour pratiquer, mais pour connaître.

Pour Halla, sa religion, l'Islam, est la continuation des autres religions.

Et le voile, elle ne l'accepte pas. La fonction du voile est de se protéger. Dans le temps, montrer les bras, les cheveux, le corps était une faute, un péché. La seule défense, c'était de se voiler, pour ne pas montrer les « parties » qui attirent le regard des hommes. En fait, dit-elle, la femme est fort attractive.

Aujourd'hui, j'ai plus de défense qu'une femme a normalement parce que je sais bien me protéger. Je ne sens pas que je me montre, je sais que j'ai un mari, que je suis bien protégée. Maintenant, je ne regarde pas les autres (les hommes), j'ai déjà étudié, je sais... je ne regarde plus les autres... ainsi je suis protégée!

Mais encore sur ce sujet qui pour l'instant au Brésil, principalement à Foz de Iguaçu, est bien actuel, Halla raconte que le musulman fanatique oblige sa femme à porter le voile. Par contre, elle-même n'est pas d'accord et si, un jour, elle vient à le porter, c'est parce que ce sera son choix :

Maintenant, si je décide de porter le voile, c'est parce que je le veux, c'est moi qui décide ! Lui (le mari) il ne peut pas m'obliger, il fait une chose que je n'accepte pas, alors, il n'a pas la foi. Face à Dieu, je n'accepte pas qu'il veuille cela de moi. Il ne peut pas m'obliger... jamais !

La cuisine chez Halla est principalement arabe, faite pour elle-même, comme pour toutes les autres femmes de sa famille qui habitent dans le même bâtiment.

Et voici les projets de Halla...

J'ai déjà décidé, oui, j'ai déjà commencé, n'est pas ? Pour retourner ainsi dans la vie....J'ai préparé mon CV, on verra, on verra...

Alors, tu vas travailler Halla ? Je lui pose la question... :

Oui ! Je veux chercher les écoles, la faculté où ma fille fait ses études...je veux demander l'équivalence de mon diplôme, je veux me bouger... eh, c'est toi qui m'as provoquée et en plus j'ai la volonté de recommencer... (Elle a fait un large sourire)

Selma, 35 ans

Selma a immigré au Brésil à l'âge de 15 ans. Son fiancé est allé la chercher pour se marier et partir tout de suite au Brésil. Selma a tout laissé derrière elle, sa famille nombreuse, composée de 10 enfants, ses parents et ses amies. C'était un vrai défi pour elle que d'arriver dans ce pays sans pouvoir dire un seul mot en portugais et de se trouver dans une société complètement inconnue. C'est une fille très extravertie, pleine de bonne volonté, mais elle a quand même eu des difficultés à s'intégrer:

J'ai eu du mal à m'intégrer, j'ai eu peur, j'ai eu honte... j'étais très timide, et en plus, je ne parlais pas la langue locale... Ca m'a pris du temps. Ca m'a pris deux ans pour m'intégrer. Le pire pour moi, c'était de laisser mes amies derrière moi, mes amies de mon âge... ici j'ai eu honte de dire mon âge, j'ai menti, je disais que j'avais 18 ans.

Pourquoi Selma a-t-elle décidé très jeune de partir du Liban ? Elle ouvre son cœur avec simplicité et sans honte :

J'ai accepté de partir du Liban et de me marier très jeune pour fuir la pauvreté et la guerre civile... et le Brésil a ouvert ses portes pendant les années 50 pour les étrangers, comme, par exemple, les Palestiniens, les Libanais, les Syriens et tous les autres du Moyen-Orient, même pour les étrangers des autres pays.

Heureuse d'être au Brésil, Selma décrit ses sentiments par rapport au pays d'accueil :

Ici, il n'y a pas de racisme de couleur ou de religion, non, il n'y a pas cela ici. Même à Sao Paulo, il n'y a pas de problème de racisme envers les arabes... on a des magasins pour l'alimentation arabe, pour les vêtements selon notre culture. Il y a tout pour qu'on puisse se sentir bien. Chaque personne aime se souvenir un peu de ses racines, ici on a une vie normale. Quand les libanais arrivent ici, ils disent avec surprise : « Ici à Foz do Iguaçu, c'est le Liban numéro 2!

Mais ce n'est pas tout, elle continue à raconter son expérience et comment elle voit la communauté brésilienne, avec une joie inexprimable :

Ici à Foz do Iguaçu, nous les libanais, nous sommes bénis, mais je crois que n'importe quel étranger qui vient au Brésil sera très bien venu! Les arabes sont arrivés, ils sont restés et ils ont beaucoup grandi, mais ils ont aussi fait grandir le Brésil. Les arabes sont pour une grande part dans la croissance du Brésil. Et le fait d'être ici au Brésil dans est très important sur le plan financier aussi, pour les familles qui sont restées au Liban.

Très jeune, Selma a compris, en tant qu'étrangère, que «c'est dans les différences que se passe la rencontre», malgré toutes les difficultés qu'elle a vécues. Mais quelles furent ses difficultés exactement?

Mes difficultés majeures, c'était de laisser derrière moi mes amies de mon âge... Ici, les femmes avec lesquelles j'ai eu des contacts proches, étaient mes belles-sœurs, âgées de 23 et 35 ans. J'ai été fort critiquée par les deux pour ma façon de m'habiller, de me coiffer et de me faire belle... aucune amie de mon âge Par contre, une chose qui m'a aidée énormément, c'était d'écouter les autres femmes immigrées comme moi, raconter leurs récits, mais elles étaient bien plus âgées que moi. Cela m'a fait voir que je n'étais pas la seule à avoir souffert des effets de l'immigration. Mais, c'est vrai que ce n'est pas très différent de cohabiter avec les brésiliens, avec les allemands ou avec les français...

c'est la personne qui fait l'ambiance et non l'ambiance qui fait la personne... si vous voulez vivre avec les autres, c'est sûr que vous y arriverez... par contre, si vous voulez vivre enfermée dans votre famille, vous réussirez, mais ça, ce n'est pas vivre... pas vivre! Il faut faire connaissance avec les autres, d'autres familles, d'autres ambiances, d'autres religions... j'ai écrit sur ces questions-là dans mon petit «carnet du bord».

Selma parle encore de l'immigration, sans se cacher, avec une pointe de gravité:

J'ai choisi ce chemin de l'immigration et je dois être responsable pour cela.

Selma, depuis 21 ans au Brésil, se sent plutôt brésilienne que libanaise; elle préfère rester dans son pays d'adoption plutôt que d'aller au Liban où elle va uniquement pour les vacances:

Je préfère rester ici, j'ai déjà des racines ici au Brésil... Je me sens étrangère dans mon pays (...) le Brésil fait déjà partie de mon identité (...) les gens m'identifient comme libanaise et moi je réponds tout de suite : Non, je suis brésilienne... je te promets, je le dis de tout mon cœur. Je suis fière de moi, j'ai bien supporté de rester ici jusqu'à maintenant, je n'ai pas renoncé comme plusieurs...

Selma raconte qu'au début, juste après son arrivée au Brésil, elle a beaucoup rêvé de son pays d'origine :

J'ai nourri l'espoir de retourner au Liban, là j'ai ma terre, j'ai ma maison... J'ai commencé à faire des projets pour y aller pendant les vacances d'été... y aller chaque année... Depuis, je me suis rendu compte que ce n'était pas réalisable, que ma vie, mon destin est ici... et j'ai commencé à m'y conformer.

En regardant son image dans un miroir, Selma estime qu'elle se trouve devant une femme très disponible qui pense d'abord aux autres:

Je ne sais pas si c'est bon ou non, mais je pense aux autres, bien avant de penser à moi-même. J'aime bien cette façon d'être: disponible pour aider les autres, généreuse, quelqu'un pour qui l'amitié est une question très importante. Je suis une personne pure sans méchanceté.

Selma se voit aussi comme une dame toujours de bonne humeur, avec un sourire qui invite au contact, à l'amitié, très fière d'elle-même, de sa façon d'être, de penser, toujours positive, mais surtout très fière d'avoir surmonté tous les obstacles, sans renoncer comme plusieurs l'ont fait:

Je suis heureuse comme je suis : une personne qui pense toujours positivement.

Selma a fait ses études au Liban, mais elle n'a pas terminé à cause de son départ pour le Brésil. Elle raconte son expérience depuis son arrivée:

Je n'ai pas étudié quand je suis arrivée au Brésil à l'âge de 15 ans... j'avais honte. J'aurais pourtant voulu le faire, mais le courage m'a manqué. J'ai appris à lire et à écrire avec mes enfants. Pour parler, j'étais toujours accompagnée, j'avais honte de sortir toute seule, j'avais peur de ne pas être acceptée... je disais toujours «oui»... ça a duré plus ou moins deux ans.

Le pas le plus difficile que Selma a eu à faire, juste à l'âge de 15 ans, ce fut de se détacher de sa famille :

J'ai eu du mal à supporter la nostalgie de ma famille qui était restée au Liban, et j'ai fait un rêve complètement impossible: aller-là bas juste quand je me sentirais toute seule. Mais mes parents n'ont jamais fait d'effort pour attirer les enfants. Et ça, je trouve que c'est une erreur pour la famille...

La valeur de la famille lui a été transmise très tôt par son père :

La femme est faite pour se marier, pour rester toujours avec son mari, avoir des enfants et ne plus jamais demander du secours aux parents quand le mari va commencer à hurler.

Envoyer les enfants au Liban était une habitude qui est devenue une transmission. Le but est d'abord de faire connaissance avec les grands-parents, puis d'apprendre la langue, les habitudes, la religion, mais aussi, d'apprendre à connaître la terre de ses parents.

Arriver au Brésil sans savoir maîtriser la langue du pays fut le point le plus faible pour Selma, la plus grande difficulté à surmonter :

Le fait de ne pas parler la langue de la majorité, m'a fait beaucoup souffrir. Et en plus, rester à côté des autres sans rien comprendre de ce qu'ils disent, ça ce fut terrible. Il ne m'a pas fallu moins de deux ans pour arriver à parler le portugais.

Selma est musulmane et fière de sa religion :

On vit le vrai œcuménisme religieux ici: l'évêque vient à la mosquée pour participer à notre fête et le scheik va aussi à l'église catholique, comme également le pasteur protestant. Je suis musulmane et toi chrétienne, et si je veux aller à une fête dans ton église, je reste musulmane et toi chrétienne. Et vice-versa, n'est-ce pas?

Mais la question des habitudes religieuses transmises a attiré l'attention de Selma, car elles sont complètement différentes de celles qu'elle connaissait dans l'islam :

Une chose qui m'interpelle ici au Brésil, c'est que la transmission religieuse n'est pas obligatoire. La famille laisse les enfants libres. Au Liban, mon père nous a pourtant laissées libre. Mais il a parlé souvent de notre religion, des dogmes, de notre façon de se présenter à la société. Rien n'était interdit, mais au moins on savait. Ici, les parents laissent toute liberté aux enfants sans aucune

obligation. La pratique a beaucoup changé, notre communauté arabe s'est bien développée, surtout depuis la construction de la mosquée et des deux écoles arabes, on a plus de structure.

Musulmane fidèle aux dogmes, porteuse du voile, Selma est pratiquante et fort présente dans les activités de la Mosquée. Très fière de sa religion avec un respect particulier pour les autres d'une confession religieuse différente de l'Islam. Dans sa vie quotidienne, elle pratique le vrai œcuménisme, pas toute seule, mais avec sa communauté arabe où le respect est à l'ordre du jour.

Un outil fort important pour aider à l'insertion sociale est de faire la fête ensemble autour d'une table pleine de bonnes choses à manger, avec tous: arabes, brésiliens, chinois, italiens, peu importe non plus, le choix religieux:

On aime bien faire la fête, inviter les gens à manger chez nous, on fait l'agneau pour tout le monde.

Le projet de Selma pour un futur pas trop lointain, parmi plusieurs autres, est de retourner à l'école de faire des études pour «*bien vivre la vie et être heureuse d'être serviable.*»

Selma s'exprime avec une force touchante :

Mes projets... c'est d'abord et avant tout, d'étudier, de retourner aux études... il n'est jamais trop tard pour recommencer, non ? Toi, tu es un grand exemple, grand exemple. Il faut regarder les expériences des autres... personne n'est meilleur que moi, pas plus que moi. Je n'ai pas qu'un projet, j'en ai plusieurs, mais principalement celui de vivre bien la vie, d'être heureuse, d'aimer les autres et de souhaiter le bien à tout le monde! Le monde entier! Pas seulement ici au Brésil, mais au monde hors d'ici, au monde entier.

L'ANALYSE INTRA-GÉNÉRATIONNELLE

Halla, 48 ans et Selma, 35 ans

Deuxième génération

a) Immigration

Deux femmes, deux destins, deux façons opposées de vivre l'immigration : deux regards qui ne se croisent pas

L'analyse au sein d'une même génération fait apparaître de nouveaux aspects. Celle de Halla et Selma, toutes les deux de la deuxième génération, avec une différence d'âge de huit ans

seulement, met en évidence une différence émotionnelle entre ces deux dames ; elle montre aussi comment le modèle de la migration affecte partiellement le comportement de chacune et, donc sa vision du monde, à partir de ses expériences personnelles et de ses limites pour faire face à soi-même et, par extension, aux autres.

L'analyse de la problématique des relations intra et interpersonnelles, favorables ou non à l'inclusion, au courage de surmonter et à la résilience, renforce la compréhension de la manière dont l'être humain peut construire son univers intérieur et de la mesure dont il dépend, pour cela, de toutes les autres relations, soit avec des personnes, soit avec le monde.

Etre pris en soi-même rend difficile de briser les chaînes s'il n'y a pas un mouvement de libération ; et cela devient encore pire si, au contraire, on renforce son propre enchaînement, par la justification de rester attaché au temps, à la douleur, au chagrin et à l'apitoiement sur soi. Il semble que Halla a fait ce choix. Elle s'est détournée de la libération et, déjà depuis 20 ans, elle attend encore le retour, même si elle est consciente, en partie par éclairage indirect, de ce que, dans le fleuve de sa vie, les eaux qui coulent ne seront jamais plus les mêmes. Selma, en revanche, a immigré avec sa volonté de construire sa vie, dans de nouvelles conditions, en optant pour la joie et le bonheur. Elle trouve donc en elle-même les motivations idéales pour rechercher et atteindre ce but. Et ainsi, elle tisse sa nouvelle vie avec les fils nécessaires pour se faire intégrer, restant fidèle à ses principes et ouverte à la nouvelle vie.

Si Halla ne se donne pas le droit de s'aimer, ni d'aimer le pays qui l'a accueillie, probablement qu'elle n'accepte pas non plus sa propre erreur d'avoir émigré, elle-même ne se rendant sans doute pas compte de ce processus. En revanche, Selma opte pour la vie et transfère toute sa détermination à être heureuse à la construction du bonheur personnel et familial, en dépit de quelconques éventuels désagréments.

Selma a immigré par choix personnel (dans le contexte culturel des femmes musulmanes), mais au contraire, ce ne fut pas le cas de Halla. Celle-ci n'a pas choisi d'émigrer ; elle a choisi de visiter le Brésil et, au lieu de reconnaître qu'elle a été trompée, elle transforme ses frustrations sur le chemin de la vie en une permanente vengeance contre son mari et, par extension, contre sa famille et la société brésilienne.

Halla et Selma font des mouvements antagoniques. Halla se meut d'une manière centripète, de plus en plus intériorisée, autocentrée et, évaluant l'environnement selon le processus de son

propre auto jugement. Selma fait un mouvement centrifuge, cherchant de plus en plus à se libérer ; elle construit ainsi un environnement qui la comble et la fait grandir en affection, en acceptation et en disponibilité pour se faire intégrer et pour être heureuse.

Selma a dit

J'ai choisi ce chemin de l'immigration et je dois être responsable pour cela.

Halla a dit :

Beyrouth... bien plus grand ... bien plus développé ... même si tout le monde est ensemble, ici on n'a pas l'amitié qu'on a eue là-bas... c'est pas la même chose... parce que... ici tout le monde travaille toute la journée, il n'y a pas de temps pour visiter les amis... pour rendre une visite, il faut d'abord téléphoner... fixer le rendez-vous... toujours... les amitiés me manquent beaucoup... même entre nous arabes, ce n'est pas la même chose... tu vois tous les arabes ensemble le samedi quand nous sommes à la Mosquée, comme d'habitude, tu penses qu'ils sont unis, mais ce pas n'est pas comme ça, c'est juste ce moment-là ... une rencontre sociale, une fête... un mariage, ou un enterrement ou quand quelqu'un va partir vers le Liban ou revenir.

L'analyse de cette deuxième génération ayant comme protagonistes Halla et Selma est donc d'une singulière richesse. Elle démontre explicitement que l'intégration et la transmission sont basées sur la construction du regard personnel, comme expression prédominante de la construction intrapsychique à partir des expériences introjectées comme leviers permettant de surmonter ou comme maladies paralysantes et autodestructrices.

Il faut considérer l'importance que Halla et Selma attribuent chacune à soi-même. Ayant eu une vie de succès personnels, pour atteindre le statut d'un enseignant dans deux domaines distincts – sciences exactes et sciences humaines - Halla a une haute estime de soi et ne se rend pas compte que le fait d'émigrer l'obligerait à nouveau de construire sa propre réussite. Ainsi, elle n'accepte pas de n'avoir plus la même visibilité et la reconnaissance qu'elle avait acquise au Liban devant sa famille et face à la société. Son estime de soi, donc, dépend de ce que les autres pensent d'elle. Il se produit en quelque sorte une carence affective à cause de sa façon de voir les autres avec une sincérité très franche qui a pour effet de faire s'éloigner d'elle ces mêmes autres.

Selma s'aime soi-même. Et prend le statut d'immigrante, en l'assumant, dans une société où la culture et les valeurs sont totalement différentes de celles de son origine. Elle opte pour la reconstruction d'elle-même avec la lucidité de ce que, pour être heureuse, il faut accepter

d'intégrer ce que cette nouvelle société exige : flexibilité, souplesse, volonté et désir de créer des liens perpétuels. En conséquence, cela exige de se transformer et, par conséquent, d'oser la croissance émotionnelle et sociale. Selma est prête à se battre pour la liberté et pour la vie. Halla est disponible pour le cloître de l'introjection et le figement du passé.

Halla et Selma sont des femmes musulmanes immigrantes en provenance du Liban par des impositions circonstanciées en obéissance au contrat matrimonial pour accompagner le mari et pour construire une nouvelle famille. Ce qui les différencie ? La motivation à l'émigration. Halla n'a pas émigré par volonté personnelle ; elle rejette le fait et se sent trahie. Selma a émigré de son propre choix et elle est venue au Brésil avec la volonté d'y construire une nouvelle vie.

Halla n'est pas s'intégrée, ne valorise rien dans la société brésilienne et elle vit sa vie comme détentrice d'un billet aller-retour : Liban-Brasil-Liban.

Elle n'aime pas le Brésil depuis le climat jusqu'aux gens ; elle ne se fait pas d'amis, ni brésiliens, ni libanais ; elle regrette de ne pas travailler (en dehors de la maison / travail) ; elle se sent rejetée, identifiant des signes de cela dans les plus petites choses, comme par exemple celle de ne pas se sentir reconnue en tant que libanaise, mais comme une turque abhorrée.

Halla dit avec beaucoup de conviction :

Là-bas c'est mille fois mieux qu'ici: on a notre famille, on a du travail, c'est mille fois mieux pour vivre qu'ici! Vivre ici pour moi ... j'ai trouvé cela très différent !

Le paysage a la beauté relative à celui qui le regarde et Halla, intransigente et fidèle à elle-même, ne peut rien voir qui ait une beauté suffisante pour lui donner le droit de participer en tant que protagoniste, même pas comme figurante ! Elle est une spectatrice désintéressée et sans rapport avec le spectacle.

Selma se sent totalement intégrée, car elle a choisi la voie de l'intégration. Émigrée pendant l'adolescence et donc avec toutes les contradictions inhérentes à cet âge, Selma se sentait responsable de son choix et, avec ce sentiment, elle a anticipé l'épanouissement des femmes adultes en bonne estime de soi, consciente de son parcours, déterminée à rester optimiste et confiante ; elle a ainsi fait du nouveau pays son état de la grâce, en dépit des tribulations. Selma n'a pas répondu à l'appel de l'auto-pitié et de l'auto-préjugé ; elle devient l'égale des

autres comme des gens qui vivent en ce lieu, avec des qualités bonnes et mauvaises, comme les gens dans leur humanité.

b) Image de soi

Deux mouvements contraires de se voir et de se confronter : à soi-même et à l'environnement autour de l'espace privé et publique

Halla et Selma, les deux ont une grande estime de soi, même si on voit mal comment l'analyse initiale rend cette estime comparable.

Halla est autocentrée ; elle projette vers les autres ses difficultés de relation ; une fois qu'elle comprend que sa supériorité n'est pas reconnue, elle doit alors se faire entendre par les autres. Ne trouvant pas cette correspondance, elle se sent triste et frustrée et elle s'exclut en même temps qu'elle exclut toutes les personnes, ainsi que la perspective de construire son histoire, celle-ci ne se faisant pas d'une façon isolée. Halla se voit comme une femme sans histoire, sans identité ; elle le dit.

Cependant, elle s'attribue elle-même des qualités positives : la franchise- l'honnêteté-la sincérité- l'appréciation de l'amitié comme un témoignage de la foi - le fait de ne pas intégrer les valeurs locales, se justifiant, une fois de plus, à partir d'une projection.

Halla est d'origine libanaise et le reste de cœur :

Si je pouvais revenir en arrière, je n'aurais jamais émigré.

C'est ne pas au Brésil qu'elle veut construire son histoire. Car pour elle, il est nécessaire d'être exclu, sous peine de capitulation.

Selma s'assume et s'aime. Pour elle, il est facile d'aimer, car le fondement de l'amour se donne à partir de la beauté personnelle. Il convient cependant d'analyser un biais : Selma explique sa disponibilité pour les autres presque comme une affaire, un échange, une permutation. Cela ne semble pas réel parce que, dans toute l'interview de Selma, celle-ci s'est montrée généreuse, authentique et réaliste. En témoigne ce passage :

Je ne sais pas si c'est bon ou non, mais je pense aux autres bien avant de penser à moi-même. J'aime bien cette façon d'être: disponible pour aider les autres, généreuse, quelqu'un pour qui l'amitié est une question très importante. Je suis une personne pure sans méchanceté.

Selma se sent brésilienne, intégrée dans sa culture, socialement incluse ; elle dit :

Je préfère rester ici, j'ai déjà des racines ici au Brésil ... je me sens étrangère dans mon pays (...) le Brésil fait déjà partie de mon identité (...) les gens m'identifient comme libanaise et moi je réponds tout de suite: Non, je suis brésilienne ... je te promets, je le dis de tout cœur. Je suis fière de moi, j'ai bien supporté de rester ici jusqu'à maintenant, je n'ai pas renoncé comme plusieurs...

Et de justifier ce sentiment, en disant :

Ici, il n'y a pas de racisme de couleur ou de religion, non, il n'y a pas cela ici. Même à Sao Paulo, il n'y a pas de problème de racisme envers les arabes ... on a des magasins pour l'alimentation arabe, pour les vêtements selon notre culture. Il y a tout pour qu'on puisse se sentir bien. Chaque personne aime se souvenir un peu de ses racines, ici on a une vie normale. Quand les libanais arrivent ici, ils disent avec surprise: « Ici à Foz do Iguaçu c'est le Liban numéro 2! »

Ce discours montre que l'amour pour le Brésil n'implique pas le rejet de son retour à son origine, en parvenant à porter sur Foz do Iguaçu le regard et la compréhension qu'elle aurait portés sur le Liban (numéro 2).

Toutes deux, Halla et Selma, fidèles à leur origine arabe, elles ont transmis aux enfants la culture, la langue, la religion et les habitudes à table, de manière à préserver en eux, des liens des attachements avec le Liban. De la même manière, les valeurs qui reconnaissent la famille comme fondement de la société et l'étude comme un instrument de croissance sociale et d'enrichissement personnel et professionnel sont un tremplin. La différence entre les deux se situe au niveau d'études atteint avant l'immigration au Brésil et, par conséquent, dans la frustration de Halla d'avoir interrompu sa carrière universitaire. Les deux fourmillent du désir de poursuivre leurs études.

c) Transmission

Une transmission simulée : fidélité aux valeurs est un tout, en revanche, deux façons distinctes de concéder la culture arabe aux enfants : Halla a géré une transmission d'effet, mais pas de droit, Selma a géré autrement : liberté et ouverture au différent est la prérogative.

Fidèles à leurs origines, Selma et Halla ont transmis à leurs enfants la langue de la culture, la religion et les habitudes à la table, afin de préserver les liens avec le Liban. De même, elles ont témoigné des valeurs qui reconnaissent la famille comme fondement de la société et favorisé l'étude comme un outil pour la croissance sociale et l'enrichissement personnel et professionnel.

Dans les deux familles, comme il est commun à toutes les autres familles arabes, les enfants sont allés au Liban pour consolider leur culture et pour renforcer les liens avec des parents qui sont restés là-bas.

La langue arabe fait partie de la communication dans la famille, à un degré plus ou moins grand ou petit, tout comme la pratique religieuse, y compris l'utilisation du voile ; on respecte aussi, en particulier, les règles du mariage, les interdictions imposées aux femmes et l'importance pour celles-ci d'être fournisseuses de l'émotionnel et de l'affectif dans la vie familiale.

L'utilisation du voile, pour toute les deux, est beaucoup plus liée à la question culturelle que religieuse. Pour elles, le port du voile sert à protéger les femmes et son utilisation doit être considérée comme une option sans qu'il soit imposé par le mari ou par la religion.

La manière dont se passe la transmission conserve, toutefois, les caractéristiques intrinsèques de chacune des personnes. Halla réalise la transmission chargée des ressentiments et des préjugés à l'égard du pays qui l'a accueillie. Selma transmet de façon plus libérale et multiculturelle. Les enfants des deux construisent leurs histoires avec ces références et si, pour les hommes, il est commode et conforme à leurs propres besoins d'avoir une femme née au Brésil, cela peut être un défi pour la déconstruction et la reconstruction de modèles nouveaux et pertinents.

d) Projets

Les différentes dynamiques ont ici une rencontre : construire un nouvel avenir

Les deux, Halla et Selma, ont des projets de vie à long terme et fondés sur des études et des perspectives de carrière possible. Je suis amenée à considérer ici que mon rôle en tant que chercheuse a pu réveiller en elles une ambition initiale, consolidant ainsi leur détermination et leur volonté de l'exercer personnellement au Brésil.

Halla, indécise au début, sans motivation plus importante, avait réalisé au cours de l'entrevue qu'elle pourrait avoir ce rêve et l'accomplir. Elle découvrait qu'il y avait du temps pour cela, et en plus, elle ne serait pas seule sur ce chemin. Le dialogue suivant manifeste une partie de cette perception:

J'ai déjà décidé, oui, j'ai déjà commencé, n'est pas? Pour retourner ainsi dans la vie... j'ai mon CV, on verra, on verra ...

Alors, tu vas travailler Halla? Je lui pose la question :

Oui! Je veux chercher les écoles, la faculté où ma fille fait ses études... je veux demander l'équivalence de mon diplôme, je veux me bouger... eh, c'est toi qui m'as provoquée et en plus j'ai la volonté de recommencer ... (Elle a fait un large sourire) Oui, c'est toi-même, avec ça et celui là ... tu m'as donné plus de volonté ... c'est bon, c'est bon !

Pour exécuter ce projet Halla, compte sur ses valeurs professionnelles ; toutefois, ses racines émotionnelles au Liban pourraient l'en empêcher, surtout, parce qu'elle a besoin de reconnaître le protagoniste de sa propre existence.

Selma, sans ambiguïté et cohérente avec elle-même ; elle n'a pas un rêve, mais un projet réaliste: grandir en valorisant toutes les expériences, les siennes et celles d'autres personnes, pour construire, à tout moment, une vie productive et heureuse.

Pour Selma, la chercheuse a servi de justification à sa motivation, pour surmonter l'avancement du temps et les difficultés de scolarisation à son âge. Selma amalgame ensuite son projet à l'exemple de la chercheuse, en disant:

Mes projets, c'est d'abord et avant tout, d'étudier, de retourner aux études ... il n'est jamais trop tard pour recommencer, non? Toi, tu es un grand exemple, grand exemple. Il faut regarder les expériences des autres ... personne n'est meilleur que moi, pas plus que moi.

Elle va plus loin encore :

Je n'ai pas qu'un projet, j'en ai plusieurs, mais principalement celui de bien vivre la vie, d'être heureuse, d'aimer les autres et de souhaiter le bien à tout le monde! Au monde entier! Pas seulement ici au Brésil, mais au monde hors d'ici, au monde entier.

Selma continue d'être la stimulatrice d'elle-même, de cultiver l'optimisme, la générosité et la vision confiante de l'humanité. Probablement que nous pouvons encore entendre parler d'elle comme citoyenne du monde.

1.3. 3^{ème} groupe - Troisième génération

Ce sont Sina, 25 ans et Camila, 21 ans

L'ANALYSE INDIVIDUELLE

Sina, 24 ans

a) Immigration

Une brésilienne qui se sent immigrée

Même si Sina est brésilienne de naissance, elle a fait l'expérience de la société brésilienne et son intégration s'est faite en deux étapes : avant et après son séjour au Liban, quand elle y est allée la deuxième fois. C'est à ce moment qu'elle a changé complètement sa façon de penser d'abord et, par conséquent, sa façon de s'habiller, de se présenter à la société. Ici je parle de la société brésilienne. Elle est revenue du Liban en fille libanaise musulmane, plus une fille brésilienne d'une famille musulmane. Et c'est juste à partir de cette transformation que l'intégration de Sina a changé de visage.

Il me semble que c'est précisément pendant le deuxième séjour de Sina au Liban qu'elle a reçu des informations fortement dirigées par la culture arabe et par la religion et aussi que son séjour au Liban a servi de « nettoyage » mental par rapport au Brésil.

Par rapport au vécu de Sina, il me semble qu'ont été mélangés les sentiments qui concernent l'intégration culturelle, soit au Liban, soit au Brésil, et les frustrations qu'elle a vécues après son voyage en lien avec son expérience du mariage. On observe que, avant le deuxième voyage, Sina avait été complètement intégrée à la culture brésilienne et s'y était sentie heureuse pour ça. Le fait que Sina appuiera la chercheuse que je suis dans son projet de recherche avec les femmes immigrées au Brésil, en trois générations, démontre son besoin de participer, d'une certaine manière, à l'ouverture d'une possibilité pour une intégration des deux cultures : arabe et brésilienne. Ce qui aura procuré à Sina plus de *confort* dans son rapport avec elle-même.

Lorsqu'elle est retournée au Liban, pourtant, elle a passé son temps à vivre intensément la façon d'être arabe, s'engageant dans la rééducation que lui proposait sa famille. On peut mieux comprendre ce processus, si on considère que son père avait nourri ce projet qu'il a transmis à sa famille quand il s'est rendu compte que Sina devenait « trop brésilienne ». Jeune, à l'âge de la formation du penser social et du besoin d'être acceptée là-bas comme

libanaise, petit à petit, Sina a été initiée aux nouvelles valeurs en consonance avec la culture arabe. Après cette initiation, il lui été proposé un mariage à la manière arabe ; mais une courte cohabitation suffit pour lui faire comprendre que la construction de ses rêves, ne s'est pas réalisée.

Sina a alors décidé de ne pas retourner directement au Brésil et cette décision a été très importante. Elle a pu se confronter à une situation très difficile dans un autre pays non arabe où elle a eu comme seul bouclier de se présenter en tant qu'arabe, musulmane, pour se faire respecter et être acceptée dans ses différences.

Sina rejette l'intégration comme besoin de survivre.

b) Image de soi

Endurcir le cœur pour ne pas souffrir, malgré une sensibilité à fleur de peau

Sina montre très clairement l'image qu'elle a d'elle-même en tant que personne qui s'est plongée dans une dualité cruciale : celle qu'elle a choisi d'être et celle qu'elle est exactement au fond d'elle-même. La personne qu'elle a choisi d'être, pas par hasard, mais pour se défendre contre une éventuelle souffrance affective, où elle s'est incrustée, en construisant un *coquillage* autour d'elle qui peut la protéger de déceptions, affectives ou amoureuses :

A cause de ces traumatismes de la vie, j'ai un peu de méchanceté dans mon cœur. Ce n'est pas une petite chose qui va m'affecter, ce n'est pas n'importe quoi qui va m'émotionner... c'est comme un coup de vent qui passe à côté de moi et je ne ressens ni froid ni chaleur... comment puis-je dire, je suis insensible.

Même si Sina a *choisi* d'être une personne rigide et insensible, elle rêve d'être différente, plus douce : donner et recevoir de l'affection. Mais le sentiment contre sa religion a fait ressentir le besoin de se punir, qui a orienté son propre objectif de vie : la fuite.

Mais, singulièrement, elle a la santé mentale pour trouver une façon de survivre, de sortir de la *dépression* et d'avancer dans la vie, sur le plan professionnel mais, semble-t-il, pas sur le plan personnel : son identité reste encore à se refaire.

L'image que Sina a d'elle-même par rapport à sa nationalité a une dualité bien visible, quand on lit :

*Je suis brésilienne... je suis moitié brésilienne et moitié arabe, c'est-à-dire, libanaise. Et encore : (...)
Je ne peux pas dire que je suis d'une seule nationalité, je suis les deux.*

Mais après :

Je suis arabe.

Sa parole est très importante quand elle se prononce sur le Brésil et quand elle fait la comparaison entre Foz do Iguaçu et le Liban :

(...) Etre ici à Foz, c'est comme être à Kilela au Liban. C'est la même chose.

Elle dit : « je suis brésilienne », mais dire est une chose, être brésilienne en est une autre. Et en plus, avoir la volonté et la certitude du *vouloir être* est aussi bien différent. Il est bien possible que le contexte familial et social ne le lui ait pas permis. De plus, la deuxième fois qu'elle est allée au Liban, où elle a changé complètement ses habitudes, elle est devenue arabe, tout en restant brésilienne.

Il me semble que le résultat concret de cette dualité dans la vie de Sina est que, tout à la fois, elle se sent exclue au Brésil du fait qu'elle s'autorise d'être arabe, et, elle utilise la liberté d'expression du Brésil pour lutter pour ses droits. Dans ma réflexion, je me pose la question : de quels droits parle-t-elle ? Des droits du genre ? Des droits de la religion ? De ceux de la culture ? Ou pense-t-elle aux interdictions prescrites par l'Islam ?

Une grande confusion circule dans la vie de Sina où elle-même ne sait pas quel chemin choisir ; mais au moins elle a la pleine conscience de ses conflits :

Je ne sais pas si demain je veux dire : « Mon Dieu, je ne fais rien » ou si je veux dire : « Grâce à Dieu, je ne fais rien ! »

Malgré toutes des dualités qui l'habitent, il semble que Sina n'est pas très loin de percevoir la cohérence qui lui ferait retrouver son identité et son caractère affectueux et doux. Elle détient les éléments nécessaires : lui manque encore la force pour prendre la décision de se reconstruire en tant que personne.

Sina se reconnaît douée des qualités académiques par rapport aux études, et principalement pour bien appréhender le domaine qu'elle a choisi : les études en Administration d'Entreprise. D'abord une expérience dans le commerce de ses parents. Malgré qu'elle soit déjà engagée dans les affaires familiales, elle souhaite travailler aussi hors de l'espace familial. Et ici,

semble-t-il, elle tente de voler de ses propres ailes, ce qui va l'aider à sortir du joug familial par la voie de l'Administration d'Entreprise. C'est l'alternative saine qu'elle a trouvée. C'est la porte de *sortie* pour entrer dans la nouvelle vie tant souhaitée.

Sina a besoin d'une certaine libération, elle le sait bien.

c) Transmission

Entre la croix et l'épée : entre l'imposition de la culture arabe et son propre regard sur la vie

Le discours de Sina par rapport à l'Islam et tout ce qui le concerne lui a été transmis par sa famille. Il me semble que, au fond, son discours porte plutôt un rejet de la culture arabe, quand on lit :

Quand je regarde comment les autres, autour de moi, vivent leurs relations, je dois dire que je me sens toute seule. Et je me demande pourquoi il en est ainsi pour moi. Est-ce Dieu qui me demande cela? J'en doute et je demeure fort sensible à cette question. C'est vrai. J'ai le sentiment qu'il est interdit d'établir des contacts avec une personne (particulièrement avec un homme), de laisser naître de l'affection. Ah oui! Parfois, les règles de vie me semblent bien compliquées !

La frustration chez Sina est bien nette. En témoigne ce qu'elle affirme :

C'est pour cette raison que mes parents enseignent qu'il faut avoir de l'attachement à notre culture, à notre race, avoir l'amour de la patrie, qui est leur patrie. (...).

Mais la contradiction réapparaît aussitôt quand elle continue :

Nous qui sommes nées ici, on apprend à aimer les deux patries ; moi-même, je ne peux pas nier le Brésil, parce que je suis brésilienne, mais je ne peux pas non plus nier le Liban, parce que mes parents sont libanais. Mon origine est imprimée sur mon visage : je suis arabe.

Qu'est-ce à dire ? D'un côté, il faut avoir de l'attachement à la culture arabe et il faut avoir l'amour de la patrie de ses parents, et, de l'autre, il ne faut pas nier la culture brésilienne. Mais le résultat est qu'elle est imprégnée par la culture arabe, apparemment par imposition.

Je pose la question : pourquoi faut-il avoir de l'attachement et de l'amour pour la patrie de ses parents ? Les attachements et l'amour envers une culture ne viennent-ils pas spontanément ?

Il semble que les sentiments qui résultent d'une expérience bien vécue face à une culture, qui donnent les fruits d'une cohabitation pacifique et riche, pleine d'échanges multiculturels, viennent spontanément, sans aucune obligation, sans que s'impose le devoir faire.

Quant à l'habitude d'envoyer les enfants au Liban, Sina se prononce :

Envoyer les enfants au Liban, pour les arabes qui habitent ici, a deux raisons. Tout d'abord, ici la société brésilienne est plus ouverte si on la compare avec la société du sud du Liban, comme la Vallée de la Bekaa, par exemple, où les gens ont encore une mentalité précaire, une mentalité un peu enfermée... traditionaliste.

Ici, je trouve peut-être une nouvelle expression du rejet de la culture arabe qui s'installe, et par conséquent, qui marque encore la frustration.

La transmission ici est perçue par Sina comme une obligation ou un devoir, qui peut perdre sa valeur culturellement importante, si le bon côté d'une complémentarité n'est pas perçu comme une possibilité de dialogue et d'échange socioculturels.

Sina parle bien l'arabe, c'est la seule langue parlée à la maison, mais aussi avec tous les autres arabes, principalement ceux des voisinages, soit de son habitation, soit du commerce de ses parents, qui sont en majorité des arabes. Ici, la transmission de la langue arabe est bien assurée : la langue, n'importe laquelle, est porteuse de la capacité de faire dialogue avec les différentes pensées : ainsi, parler l'arabe avec sa famille signifie, pour Sina, la possibilité de vivre, ou même de (sur)vivre, d'être vivante parmi les siens.

La religion est le centre majeur, la boussole qui l'a conduite vers Dieu, « loin de toutes les tentations de cette vie », selon sa conviction. En même temps que cette décision l'a *protégée* « contre les tentations », elle l'a fait souffrir par la confrontation avec une réalité différente du monde où elle habite. Elle raconte à voix basse et avec une certaine tristesse :

Bon, initialement, il ne faut pas le nier, parfois la tristesse frappe la personne, ahhh ! On réfléchit ainsi, parfois c'est difficile, ça ne va pas...si on n'a pas la juste conception des choses, parfois, on ne comprend pas... la tristesse me frappe... Ah ! Mon Dieu, pourquoi serait-ce Dieu qui aurait mis toutes ces barrières dans notre vie, n'est-ce pas ? Il est difficilement possible d'entreprendre une relation avec quelqu'un (Notamment un homme) comme on le voudrait; il faut, en effet, respecter les normes imposées par l'Islam; j'en suis désolée, car pendant ce temps-là, d'autres femmes peuvent ainsi profiter de la situation et obtenir, elles, de commencer la relation que vous auriez souhaité entreprendre.

Elle continue sa réflexion à voix haute :

Mais tout de suite après, je reviens à ma réflexion... (Encore une hésitation) mais je ne sais pas... la vie est tellement courte... (Elle revient à sa réflexion précédente) mais faire des choses qui vont déplaire à Dieu, contre ses commandements, je préfère rester, je préfère non, je préfère me priver de tout ça... pour rester droite, si Dieu le veut... (Ceci dit à voix basse et avec une certaine tristesse).

Et sa force de résister vient d'où ?

Mon refuge est le Coran, quand je suis inquiète par rapport au sens de la vie ou quand j'ai fait une mauvaise action, je le prends, je fais une lecture, et réellement, grâce à Lui, je me calme, je suis plus tranquille, alors, je me retourne vers Dieu. Ce refuge donne de l'aménité. Mais parfois je reviens, reviens, un peu triste... il faut retourner au travail, aux études... il faut continuer la vie... et à la fin, notre volonté est soumise à la volonté de Dieu. Rien ne se passe s'Il ne veut pas.

A mon avis, il n'y a rien ici de contradictoire, rien de différent de ce qui se passe chez n'importe quel être humain, qu'il soit convaincu ou fanatique. Cela relève de la condition humaine de vivre les contradictions s'il y en a. L'humanité est ainsi faite. Les questionnements, qu'ils soient intimes, sociaux, scientifiques, culturels ou de quelque autre ordre, poussent l'homme aux découvertes, depuis qu'il existe. Une seule condition : qu'il soit ouvert à ces découvertes. C'est la base de l'évolutionnisme. Et ceci n'est pas une question d'âge, ni d'époque en ce qui concerne la question religieuse : l'homme peut et doit se poser des questions pour trouver les moyens et les outils pour pouvoir y répondre. S'il n'en était pas ainsi, on habiterait encore dans les cavernes en adorant les pierres, les orages, le soleil et la lune, entre autres.

C'est donc bien si Sina a eu la possibilité de chercher les réponses qui peuvent la faire sortir de ses angoisses. Sinon, il lui faudrait vivre de façon « conforme » et « conformiste » pour (sur) vivre, que cela lui plaise, ou non.

Le port du voile, pour Sina, a encore la fonction de se protéger.

Contre qui se protéger et pourquoi ?

Si on porte le voile, les hommes respectent, ils ne « passent » pas les mains... la question du voile a été un commandement que Dieu a donné (Dit avec emphase) pour que la femme se voile, pour éviter la cupidité des hommes... mais il faut dire que personne ne m'a obligée, personne ne peut obliger une femme à porter le voile, malgré qu'ils obligent également.

Cette position de Sina me rappelle la vision de la « sagesse » machiste qui a institué Dieu comme un bouclier, et non comme promoteur de liberté, principalement lorsque la société

donne très peu de valeur à la femme, et lorsque, comme réalité sociale, la pédophilie a été déguisée en culture et religion.

De quoi Sina se punit-elle ? Le port du voile aura-t-il pour signification d'être une protection consciente contre de ses faiblesses ou d'être pour elle une punition parce que Dieu a vu ce qu'elle faisait ?

Sina a eu des difficultés pour raconter son expérience de mariage ; elle a commencé à le faire presque à la fin de notre deuxième rencontre. Sina s'est mariée avec un garçon musulman de son village, quand elle habitait au Liban la troisième et dernière fois qu'elle y est allée en 2002, à l'âge de 18 ans. Un vécu pas facile à raconter pour elle... mais j'ai le sentiment que quand la confiance s'est installée, elle a repris courage...

Dans la pratique je suis restée mariée environ 40 jours, mais théoriquement, sur le papier, on s'est marié et on a habité chez ses parents. Mais très rapidement, il a décidé de partir vers le Brésil où il avait déjà habité, pour chercher du travail. Mais ça a mal tourné... voilà, je suis une femme divorcée, depuis lors... cela ne fait pas longtemps... pas encore un an pour quelqu'un qui a eu 40 jours de mariage et est restée 3 ans dans un hôtel... c'est une grande expérience... j'ai appris qu'être une fille très gentille (Elle a un rire nerveux et les yeux en larmes) parfois, ce n'est pas bon, parfois il faut être maligne...

Il semble que cette expérience, douloureuse pour Sina, peut expliquer son ostracisme du moment présent. Mais à quoi se réfère-t-elle quand elle dit : « j'ai appris qu'être une fille très gentille, ... » ? Quelle est la signification pour elle d'être une femme « gentille » ? Et aussi, quelle est la signification d'être « maligne » dans cette expérience ? Est-ce par rapport à son mari ou à ses beaux-parents ?

Une réponse à toutes ces questions se fait nécessaire. Les révélations qu'elle a faites, montrent qu'elle garde en elle un grand chagrin à l'égard d'elle-même et de tous ceux qui ont permis qu'elle vive cette expérience tout seule, sans l'appui de qui que ce soit.

Je crois que, actuellement, de retour au Brésil, face à la dualité des cultures, Sina n'arrive pas à voir au nom de qui elle fut contrainte à cette expérience. Evidemment qu'elle a la sensation d'avoir accompli son devoir d'épouse. Cependant, elle n'arrive pas à obtenir du succès et cet échec s'est passé justement dans le champ des principes religieux et culturels. L'expérience douloureuse se manifeste ainsi dans sa vie actuelle, comme un manque de confiance dans les hommes (hommes et femmes, dans un sens large), en sa famille et dans sa propre foi, qui ne

l'a pas a protégée. Et par ailleurs, cette expérience n'a pas été suffisamment forte pour l'éloigner du péché et ainsi, lui permettre, dans ses rêves, de construire un futur différent, basé sur ses besoins essentiels et réels, ceux d'une femme mûre, intelligente, autonome et saine.

d) Projets

Oser planifier sa vie autrement est le défi de Sina

Sina souhaite trouver un travail hors de l'entreprise familiale. Comme je l'ai déjà dit plus haut, c'est le premier pas pour tenter de voler de ses propres ailes, un pas qui va l'aider à sortir du joug familial.

Et pour sa vie personnelle :

Et, si Dieu le veut, me marier... puis on s'adapte, selon la manière dont les choses se déroulent, n'est-ce pas ? Des objectifs, on en a tous, n'importe qui a des projets dans la vie.

Le fait de penser à se marier de nouveau, dénote que son expérience précédente, aussi traumatisante fut-elle, ne s'est pas enkystée en elle-même. Elle garde l'espoir, soit par besoin intime, soit pour répondre au destin culturel d'une femme musulmane. Mais, si cette dernière option s'avère être la bonne, ce sera la preuve que son choix sera, délibérément, celui de la continuité culturelle.

Camila, 21 ans

a) Immigration

Une brésilienne qui a vécu une fragmentation : une brésilienne qui se sent arabe

Depuis la petite enfance, Camila a un sentiment de fragmentation par rapport à la société brésilienne. D'un côté, elle ne se sent ni étrangère, ni appartenant à la société brésilienne, et de l'autre, elle est confrontée aux interdictions culturelles qui, jour après jour, lui montrent qu'elle est différente. Le sentiment d'être différente lui fait très mal ; elle le vit particulièrement fort lorsque ses amies, avec qui elle aimerait bien sortir, l'invitent pour une soirée, car cette possibilité n'est toujours pas réalisable pour elle. Et cela finit par créer une barrière pour son intégration.

Il semble que Camila éprouve un désir intense de s'intégrer dans la société brésilienne, d'abord parce que les habitudes de son pays de naissance lui plaisent, et ensuite, parce qu'elle a besoin de se sentir intégrée en tant que citoyenne brésilienne. Mais ce désir vient se confronter à la culture de ses parents et grands-parents qui lui rappellent qu'elle est avant tout une fille arabe, d'origine libanaise.

Et là, la première frustration s'installe : ne pas pouvoir faire son propre choix, mais se sentir obligée d'adopter le choix de sa famille :

Une chose très importante pour notre culture arabe, face à société brésilienne est de faire attention à ce rapport qu'on fait, à ce que les « autres » peuvent dire de nous... pour la société, c'est l'image, c'est-à-dire les apparences qui comptent... même si, ici, on a vraiment beaucoup d'étrangères... on s'habitue à voir des gens différents, qui s'habillent différemment et la cohabitation est différente, qui sont en contrepoint avec ses différences aussi.

b) Image de soi

Une révolte qui perturbe, mais qui la fait réfléchir

Camila n'est pas une immigrante, mais le fait qu'elle est née au Brésil, de grands-parents et parents immigrants, ne lui permet pourtant pas de dire qu'elle est brésilienne. Elle se dit plutôt arabe en raison des circonstances familiales. Parents et grands-parents lui imposent de maintenir ses origines, par conviction, culture, religion ou peur (des compatriotes et des confrontations) ou encore, par sentiment de culpabilité (se sentir exilée) adoptant ainsi la permission de « l'orgueil d'être arabe » ; en conséquence, ils éduquent les enfants d'une façon autoritaire et interdépendante. Le résultat est que les parents, les grands-parents et les enfants ont besoin de s'autoalimenter pour arriver à cohabiter dans une culture fort différente.

De cette façon, l'identité de Camila, comme elle le dit elle-même est d'être arabe, libanaise, et musulmane. Il semble qu'elle répond-là au besoin intime de s'exprimer à la manière de ses parents et grands-parents ; mais dans tout son récit, elle se dénuide comme brésilienne, malgré les tentatives de rester fidèle à ses origines.

Je ne suis pas sûre qu'elle ait conscience de son choix ; il semble, en effet, qu'en me présentant ses doutes, frustrations et désirs, elle me fait un signe, afin que la *chercheuse* qui est devant elle, puisse tenir compte de ce fait. Elle se donne ainsi la possibilité de ne pas se compromettre. Cette réaction, faussement, peut lui faire croire qu'elle ne se trompe pas.

La compensation semble être le mécanisme que Camila utilise pour cohabiter avec sa famille et avec elle-même. Dans son discours, parfois, ce mécanisme apparaît d'une façon explicite, comme par exemple quand elle fait allusion au fait d'utiliser l'internet pour aider à surmonter les interdictions :

Plus besoin de sortir avec mes amies le week-end, j'interagis avec les gens, ça m'occupe, et c'est vraiment intéressant... vivre ici au Brésil, pour moi, c'est être dans un pays où je ne peux pas être très libérale, mais j'ai des autres compensations qui me plaisent au-delà de certaines limites.

Elle dira pour « surmonter » et moi, je dirais pour « fuir » la possible confrontation avec la force culturelle transmise par la famille. A d'autres moments aussi, il lui importe plus d'être acceptée, par sa famille que par la société brésilienne.

Il semble que, dans toutes les circonstances de la vie, Camila cherche à être acceptée et, pour ça, elle arrive à trouver des compensations pour fuir, pour éviter les affrontements, car ils risquent de la placer dans un état psychologique d'infériorité ou encore de **la** faire mal voir des uns et des autres. A mon avis, c'est explicite quand elle parle de sa participation dans les activités de la Mosquée, vécue intensément comme une façon de cacher qu'elle ne porte pas le voile. Pour elle, le fait de participer aux festivités de la Mosquée a un résultat positif face aux autres musulmans, ou non musulmans, parce qu'ils vont la voir comme une fille musulmane, arabe, ce qui lui donne une compensation, pour le fait qu'elle ne porte généralement pas voile.

Camila choisit l'« image », c'est-à-dire « l'apparence », et ainsi, elle choisit de se perdre plutôt que « d'être ». Ce n'est pas toujours possible pour Camila de vivre en apparence : par contre, le fait d'arriver à *voir* ce mécanisme, lui donne la possibilité de se vivre plus entière, cohérente.

C'est pour cette raison que Camila a cette perception d'elle-même : elle compense son propre besoin d'être acceptée, acceptée surtout en se présentant selon la vision de la société qui valorise plus l'apparence.

En revanche, Camila n'arrive pas à s'écarter du contraste psychique. Elle donne beaucoup d'importance à l'image, mais c'est culturel, comme on va le voir plus bas, dans le contexte du voile, le choix est bien plus d'une nature socioculturelle que d'une nature religieuse.

Cette réflexion me ramène au début de l'analyse de Camila sur l'immigration, où j'ai trouvé un sentiment de fragmentation. Il me semble que cette fragmentation est évidente si on regarde sans approfondir. Le fait de défaire le nœud interpersonnel explicite de toute manière son « accidentalité ». Si on considère que la fragmentation aura comme conséquence une difficulté de s'assumer comme une personne de double culture, Camila présente effectivement une image fragmentée. Par ailleurs, on s'aperçoit que Camila utilise des mécanismes de compensation d'une manière qui lui convient en fonction des intérêts et des circonstances, car elle semble savoir qui elle est, mais elle n'a pas le courage d'être elle-même, publiquement. C'est ainsi qu'elle laisse apparaître sa dualité.

Lorsqu'elle dit : « *je suis révoltée d'être une personne conformiste... je suis révoltée contre moi-même* », il est évident qu'elle n'a pas le courage d'assumer exactement la personne qu'elle est : quels sont ses désirs, quels sont les choses qu'elle aime faire et qui sont les gens qu'elle aime ? Dans ce cas, contrairement à l'analyse précédente, je ne parlerais pas d'une personnalité fragmentée.

Ce qui la dérange le plus est justement de devoir obéir à des choses dans lesquelles elle ne croit pas, avec lesquelles elle n'est pas d'accord. Dans ce cadre, il n'y a aucune ambivalence en Camila, mais bien des frustrations de désirs et de volontés qu'elle identifie très bien dans tout le récit.

Elle trouve une justification au « *je ne m'aime pas* » dans l'apparence par rapport aux autres, en compensant ainsi une nouvelle fois la compréhension de la domination de sa famille.

Enfin, elle ne s'aime pas parce qu'elle se rend compte qu'elle est faible.

Camila sait bien qu'elle est brésilienne ; elle aime être brésilienne et aimerait le montrer explicitement. Cependant, elle est engourdie par le comportement de sa famille et subit les interdictions en les renforçant d'ailleurs puisqu'elle s'interdit de parler de ce qu'elle a dans son âme.

Selon moi, si elle peut arriver à devenir spectatrice d'elle-même, elle peut trouver la clé de son problème, problème qui trouve son fondement plutôt dans le contexte socioéconomique du capitalisme, de la recherche de l'avoir, et de l'ostentation. C'est exactement ce qu'ont fait les parents et les grands-parents qui ont immigré en montrant avec orgueil leur fierté d'être arabes.

C'est sans doute par la vie professionnelle que Camila peut trouver un autre chemin que celui de sa famille : en devenant une kiné arabo-brésilienne.

c) Transmission

Deux réalités à digérer : l'imposition culturelle et ses choix de vie

La transmission culturelle dans la famille de Camila est basée sur l'imposition, plus forte par le fait de l'influence de deux générations présentes et actives : parents et grands-parents. Cette transmission culturelle ne me semble pas introjectée, mais elle convient à tous : aux femmes et à tous les autres. Ceci est évident par rapport à la langue, aux habitudes à table, à la façon de s'habiller, de porter le voile et au mariage.

Pour Camila, dire qu'elle est d'accord avec les interdictions est logique et important, face à l'enregistreur utilisé, face à la « chercheuse autorisée par le Scheik de la Mosquée » et lorsque l'entretien est réalisé dans le contexte de la vigilance familiale. Laisser apparaître les sentiments qu'on a besoin de cacher aux yeux de tous, en permettant qu'ils soient perçus par la chercheuse, est une façon intelligente de se faire comprendre, en disant ce que les uns veulent entendre et ce qui peut être perçu (par elle-même et par la chercheuse). Elle se donne ainsi l'autorisation d'un accord poétique sur l'interprétation de sa vie à elle-même. Subséquemment, c'est tout à fait transparent quand elle s'en remet au libre arbitre comme condition de liberté pour effectuer les choix qu'elle a à faire. Et ici aussi elle est en pleine contradiction, car elle utilise ce libre arbitre pour certaines choses et pas pour d'autres, ce qui aboutit à *faire en secret*, à faire cachette les choses qui sont culturellement interdites.

Si Camila utilise l'artifice de « brûler » les interdictions, tant dans le mental que dans les actes, elle ne vit pas la transmission comme projet de vie, celle-ci s'impose. Camila n'arrive pas à dissimuler que, simplement, elle obéit. Le message de la transmission imposé par ses parents et grands-parents n'est pas digéré par elle : en revanche, elle se laisse faire. Camila a dû suivre le chemin de ses parents et grands-parents parce que c'était leur option à eux, très loin de son propre choix à elle. Ceci se reflète, y compris dans son projet de vie, au sujet du mariage ; celui-ci devra se faire avec un musulman, mais « occidentalisé » : de commun accord, ils cacheraient leur relation (ils se connaîtraient, se rencontreraient et se choisiraient avant l'approbation par la famille). Cela est très important, car ici les valeurs de la famille se perdent quand l'intérêt des amoureux devient plus important.

Dans une culture, où les hommes musulmans dénoncent les femmes qui parlent avec les hommes de leur connaissance, même si ceux-ci sont aussi musulmans, c'est le signe d'un autre regard lorsque quelqu'un perçoit, de fait, les hommes et les femmes comme des individualités uniques, en dépit de la conception de la famille et de la société.

Selon Camila, elle et ses deux sœurs ont fait entrer à la maison, leurs habitudes, leurs goûts brésiliens comme une possibilité de faire une « rencontre interculturelle » : arabo-brésilienne. Pour moi, il ne me semble pas s'agir-là d'une « rencontre », mais du besoin intrafamilial d'une cohabitation pacifique et harmonieuse, qui dénote un certain respect ou même la peur, de la part des parents et grands-parents, de perdre les trois filles, et en conséquence, de perdre la tradition culturelle au travers des petits-enfants.

Ma réflexion résulte ici, simplement, du constat de l'absence, dans le récit de Camila, d'une tentative intra-culturelle de récuser la culture brésilienne, dans le chef de ses parents et grands-parents par rapport à la culture brésilienne. Par contre, selon ce que j'ai entendu, il s'agit plutôt d'une nécessité, fort présente, de transmettre aux trois filles l'orgueil de la race arabe.

Nonobstant, d'une façon ou d'une autre, ce n'est pas vraiment un mal en soi, si je peux essayer de voir ce choix avec les yeux des parents et grands-parents. Que vois-je, en effet ? Ce choix est prometteur en ce sens qu'on peut y voir l'essai d'une multi-culturalité dans le foyer, avec la certitude que si personne ne peut en sortir indemne, cela peut favoriser la marche vers l'intégration des peuples.

d) Projet

« Suivre mon chemin ». Camila a un long chemin à parcourir.

Camila a dit bien clairement que la possibilité de « suivre son chemin » dépend uniquement, pour elle, de trouver son indépendance financière. Pourtant, il semble que sa dépendance n'est pas liée à une dépendance financière, mais à une relation de dépendance culturelle ; et ceci est une question qu'il faut considérer comme un attribut et non comme une essence.

Selon ma réflexion, encore une fois, Camila explicite sa volonté de fuir, de partir, de pouvoir être ce qu'elle est, car elle sait qui elle est. Sa vision de la liberté, cependant, est restreinte à

l'indépendance financière. En revanche, c'est un autre attachement, culturel celui-là, qui la bloque encore plus fort: le mariage. Je reviens à son discours de son projet :

Suivre mon... chemin

Suivre son chemin : qu'est-ce que cela veut dire ? J'essaye de répondre.

C'est de laisser le joug de ses parents et grands-parents pour *tomber* dans le joug de l'homme qui va devenir son mari... arabe, musulman, machiste, comme tous les autres, d'une part, mais aussi, d'autre part, connaisseur de son secret, de leur secret à tous deux : son infidélité à sa famille dans la manière de se choisir – le fait qu'elle considère que, en tant que femme, elle n'a pas plus que lui l'obligation d'être fidèle ! – le fait être une femme qui a trahit la confiance de sa famille ?

Camila est peut-être tombée dans une autre sorte de domination. Elle suivra son chemin si elle arrive à remplacer les compensations par le courage de l'affrontement et de sentir que « *la vie vaut la peine si l'âme n'est pas petite* ».

L'ANALYSE INTRA-GÉNÉRATIONNELLE

Sina, 25ans et Camila, 21ans

Analyse intra générationnel - Troisième génération

Deux brésiliennes face à deux dilemmes : le désir d'assumer sa nationalité et les interdictions d'y correspondre

Pour toutes les deux, peut-être peut-on envisager la question de "l'immigration dans le sens inverse", car il semble que Sina et Camila se sentent immigrées au Liban, sans pouvoir réellement l'admettre.

Sina et Camilla font partie de la société brésilienne et, dans cette société, elles sont intégrées. Les interdictions de la famille empêchent cependant qu'elles arrivent à vivre pleinement comme des jeunes brésiliennes. Comme elles doivent survivre, elles finiraient par se soumettre en passant par le rejet de cette intégration.

b) Image de soi

Le dilemme continue à exister chez les deux filles : affronter la famille pour se libérer ou rester piégées en elles-mêmes ?

Sina est une personne très partagée lorsqu'il s'agit d'assumer ses sentiments et de s'accepter elle-même. Elle n'arrive pas à se pardonner, ni à pardonner ; elle prend donc refuge dans une carapace de protection. Elle a tant souffert qu'elle exprime la dualité de se sentir morte et de vouloir vivre sa vie ; aussi, elle se dévoile ainsi.

À cause de ces traumatismes de la vie, j'ai un peu de méchanceté dans mon cœur. Ce n'est pas une petite chose qui va m'affecter, ce n'est pas n'importe quoi qui va m'émotionner ... c'est comme un coup de vent qui passe à côté de moi et je ne ressens ni froid ni chaleur ... puis-je dire, je suis insensible.

Camila s'exprime aussi en élevant son voile:

Je suis révoltée d'être une personne conforme... je suis révoltée contre moi-même.

Cependant, elle connaît l'origine de sa révolte: l'absence d'un affrontement à sa famille à cause du besoin d'être acceptée.

Sina et Camila ont déformé leur l'image de soi en projetant cette insécurité. Elles ont le besoin d'une réaffirmation, d'être réassurées qu'elles sont bien des arabes tout en abhorrant, au même moment, le fait d'être. Avoir la « tête » d'une femme arabe, c'est comme avoir la marque de la destination et de l'origine. Si elles sont nées au Brésil, cette origine ne peut pas être la leur ; alors, elles se sont aliénées elles-mêmes et, de la sorte, il n'y a pour elles qu'un seul destin: celui de continuer à faire semblant, sans répondre au besoin de prendre les rênes et d'adopter une position conforme à leur désir.

Nées au Brésil toutes les deux, elles pourraient avoir plus d'autonomie et de justifications à se dire brésiliennes (qu'elles sont en fait), mais les circonstances familiales sont un empêchement pour qu'elles puissent assumer pleinement leur identité. Elles assument, alors, par des mécanismes de compensation. (Camila, internet et Sina, religion) ou de fuite de la réalité.

Malgré qu'elles soient brésiliennes de nationalité et bien sûr auto-incluses, elles savent et sentent qu'elles ne peuvent pas être bien acceptées ainsi par la famille. Elles assument la résignation de se structurer sur le mode arabe, même si pour cela, il est nécessaire de laisser

tout avorter dans tout ce qu'elles croient et leur donne la joie. Toutes les deux se sont rendues au Liban, «déportées» par la famille, pour devenir libanaises.

Ce carrefour psychique inscrit en toutes les deux une vision déformée, à la fois, de la réalité, de soi-même et des projections pour l'avenir.

c) Transmission

Deux vécus différents, mais la même façon de gérer la transmission : se soumettre au modèle culturel et religieux transmis par la famille

Sina et Camila, jeunes filles, nées au Brésil et éduquées en familles musulmanes, sont toutes les deux engagées dans la nécessité de trouver leur propre voie, malgré les liens familiaux, culturels et religieux. La transmission a été effectuée pour les deux de manière autoritaire, irrespectueuse et excluante. Le fait d'appartenir à la 3ème génération peut expliquer la façon dont les parents (et d'autres parents plus âgés) ont investi dans la transmission du fait qu'il faut être «fier d'être arabe» ; ceci apparaît explicitement dans le récit de Camila, également dans le récit de Sina.

Camila a appris la langue arabe au Liban, mais elle oubliait tout et répondait à son père en portugais.

Sina s'aperçoit qu'on lui a imposé la culture arabe et arrive donc à s'exprimer à ce sujet :

Nous qui sommes nées ici, on apprend à aimer les deux patries ; moi-même je ne peux pas nier le Brésil, parce que je suis brésilienne, mais je ne peux pas non plus nier le Liban, parce que mes parents sont libanais. Mon origine est imprimée sur mon visage : je suis arabe.

Autrement dit, d'un côté, il « faut » avoir de l'attachement pour la culture arabe et il « faut » avoir de l'amour pour la patrie de ses parents, et de l'autre côté, on ne peut pas nier la culture brésilienne.

Camila tente de justifier l'avantage de son voyage au Liban via la compensation de mieux comprendre les relations familiales ; elle raconte :

Le but de mon voyage au Liban, comme on dit toujours dans ma famille, est très positif parce que je suis allée voir mon père avec des yeux nouveaux. J'ai pu lui exposer mes idées et lui-même, il m'a acceptée plus ...

Sina et Camilla montrent, avec un degré de conscience très élevé, combien l'intervention auprès de leurs familles s'est faite avec l'intention de maintenir la transmission face à la religion et à la culture, et de renforcer ainsi les liens avec les origines libanaise et musulmane.

Elles dénoncent, en un sens, la crainte, chez les parents, de perdre le contrôle de leurs enfants/petits-enfants et la peur d'une totale intégration à la culture brésilienne.

Au-delà de la routine familiale faite d'interdictions qui empêchent l'inclusion parmi les jeunes brésiliens, la stratégie d'envoyer les enfants au Liban renforce la détermination de les réintégrer dans la culture arabe.

Sina et Camila s'avèrent des exemples d'un tel comportement de leurs familles. Les deux sont empêchées de se sentir brésiliennes. Intelligentes et déterminées, même si elles étaient bien conscientes du sens de ce comportement, elles ne pouvaient pas totalement briser les murailles construites autour d'elles. Elles se sont contentées d'envisager de démolir quelques coins de cette muraille, avec l'espoir de parvenir, peu à peu, à sa déconstruction plénière.

Toutes deux ont été éduquées dans des régimes autoritaires et contraignants et, même dans ces conditions, des ailes se sont mises à leur pousser, qui ont été immédiatement coupées pour les empêcher de s'envoler. Même si toutes les deux suivent des études universitaires, comme le font les filles de cette génération, cela n'est pas suffisant pour leur donner la force de se libérer comme elles le souhaiteraient.

Si l'on analyse uniquement ce que les deux essayent de dire dans le récit, on pourrait diagnostiquer une fragmentation psychique. La difficulté qui les empêche d'assumer ce qu'elles sont vraiment et d'être en public comme elles se sentent intérieurement, met en lumière l'importance de la transmission, de la vulnérabilité familiale et le manque d'affection que ces jeunes femmes ont dû gérer au long du processus qui organise la construction de la personnalité.

Lorsque Sina dit:

Envoyer les enfants au Liban, pour les arabes qui habitent ici, a deux raisons. Tout d'abord, ici la société brésilienne est plus ouverte si on la compare avec la société du sud du Liban, comme la Vallée de la Beká par exemple, où les gens ont encore une mentalité précaire, les gens ont encore une mentalité un peu enfermée ... traditionaliste.

Il me semble qu'elle explicite en même temps par là son rejet de la manière dont se passe la transmission que les parents font de la culture arabe et la frustration d'avoir eu l'obligation de s'y soumettre.

Camila, de même, ne peut dissimuler qu'elle n'ait fait qu'obéir et que la transmission a été imposée.

Résultat pour toutes les deux : la frustration, l'ambivalence, le manque d'acceptation de soi et la fuite, soit pour projeter un avenir fondé sur la nouvelle relation familiale que permettra le mariage, soit pour assumer la religion et, par conséquent, la crainte de Dieu et le refuge dans le Coran.

De la sorte, pour Sina et Camila, tous les éléments de transmission sont foulés dans le contexte familial d'une obéissance sans restriction, sous peine d'être rejetées et exclues.

d) Projet

L'indépendance financière et le mariage sont des projets : si les autres sont d'accord.

Sina et Camila définissent leurs projets de vie à partir de circonstances indépendantes de leurs autodéterminations. Sans qu'elles s'en aperçoivent vraiment, en effet, pour toutes les deux, en réalité, l'avenir dépend des autres.

Pendant que Sina raconte:

Et, si Dieu le veut, me marier ... puis on s'adapte, selon la manière dont les choses se déroulent, n'est-ce pas? Des objectifs, on en a tous, n'importe qui a des projets dans la vie.

Camila s'exprime:

Suivre mon chemin

En expliquant que cette voie devrait être soutenue par l'indépendance financière et le mariage.

Toutes les deux, Sina et Camila ont des rêves ; elles sont jeunes ; elles ont vécu des expériences de vie différentes dont elles ont conscience de la dimension traumatique ; et elles cherchent à sortir d'une réalité où elles se sentent prises au piège.

Reste pour moi la question: est-ce qu'elles se sentent prises au piège? Ou est-ce qu'elles se laissent prendre au piège pour survivre à elles-mêmes.

1.4. Les trois groupes intra-générationnels ensemble : les six femmes de trois générations différentes

UNE ANALYSE TRANSVERSALE

Les trois générations caractérisées par Latife et Sabrie, Halla et Selma et Sina et Camila comprennent les horizons de la pleine maturité (à partir de 50 ans), l'âge adulte (entre 30 et 50) et les jeunes adultes dans la construction de la pensée sociale (entre 18 et 25 ans), au moment de l'entrevue. Bien que ces personnes aient migré (ou se soient rendues au Liban) dans des âges comparables (l'adolescence), il est important de considérer qu'elles ont donné leur récit, dans un temps spécifique et déterminé par la méthodologie que j'ai présentée. Latife et Sabrie sont à l'âge où l'on évalue les valeurs de la vie, les réalisations, les déceptions et les frustrations ; par conséquent, leurs récits expriment les résultats de ces réflexions. Les deux saisissent l'occasion pour entendre et parcourir l'histoire dont elles sont les personnages, selon les attentes de leur propre histoire. À cet âge, elles peuvent ainsi fournir des informations sur leurs sentiments d'alors, imaginer la possibilité (ou non) d'un recommencement.

Halla et Selma sont dans une période de transition ; elles ne se sentent pas en sécurité au sujet des valeurs qui les ont soutenues jusqu'à présent - une réflexion intime sur ce qui "vaut la peine?" – Cependant, elles se sentent fortes et assez capables encore de faire un pas de plus, tout en ayant conscience que c'est difficile, étant donné les conditions des femmes musulmanes.

Sina et Camilla sont en cours de construction d'elles-mêmes. Elles n'ont pas beaucoup de temps ou de motivation pour regarder le passé et leur avenir n'est pas bien défini car l'ambivalence culturelle ne permet pas la prise de décision en dépit de tout. Ces deux jeunes sont vulnérables et cette vulnérabilité s'exprime dans leur récit, quand on les voit devenir agitées et angoissées concernant le rôle qu'elles doivent exercer à propos d'elles-mêmes, de la famille, de l'origine, de la culture.

Ces trois générations font ainsi un exercice logique avec les perspectives de leurs histoires personnelles. Latife et Sabrie se voient à travers le passé, Halla et Selma ne sont pas situées dans le temps et Sina et Camilla sont tournées vers demain.

Ainsi, on peut se poser la question : les différences et les similitudes dans la génération ne représentent-elles pas des éléments qui caractérisent ces femmes?

Avec des regards différents sur la vie, l'avenir, les espoirs et les frustrations, on peut dire qu'elles ont utilisé le temps de l'entrevue comme une occasion de revisiter le passé en vue de futurs anticipés. Cette caractéristique, significativement humaine, les rend si semblables et si différentes. Des valeurs comme la Liberté, l'Amour pour la vie et la capacité de Surmonter, apportent, à la lecture de ces récits, des reliefs qui obligent de dépasser les limites de l'analyse transversale de trois générations, car ce sont des femmes dont les sentiments se reconstruisent au fur et à mesure que les réalités et les attentes sont confrontées.

En revanche, l'incertitude au sujet de l'identité culturelle et des impositions religieuses de genre, est bien présente dans trois générations, mais elle est réfléchie d'une manière distincte, soit en manifestant une possible construction intrapsychique plus ou moins structurée, soit en faisant valoir qu'elles sont des immigrantes et des enfants d'immigrants nés au Brésil.

Je me propose donc de comprendre cette analyse transversale dans le contexte des interrelations personnelles, culturelles et psychosociales, en gardant bien en vue la corrélation entre l'histoire de la vie racontée, au même moment par ces personnes de différents âges, et la redéfinition des valeurs et des options, dans chaque récit.

Latife et Sabrie étant en « troisième âge » peuvent faire l'analyse rétrospective et exprimer qu'elles ont le courage, l'audace, la détermination et la capacité de se donner de l'espoir, à nouveau, pour la construction d'une nouvelle réalité, désormais ancrée dans l'expérience et la confiance. Elles trouvent là une raison pour s'auto valoriser et, conscientes du pouvoir qu'elles exercent dans la famille, elles peuvent prendre des appuis intra personnels pour un horizon plus libérateur.

Halla et Selma se perdent aussi dans le processus pénible de l'auto-évaluation et vivent une fragilité en imaginant la possibilité de se détacher et de recommencer. Elles vivent encore les circonstances familiales dans lesquelles sont pourvues toutes les affections, mais sont presque sans espoir. Elles cherchent la force nécessaire, mais se heurtent contre les obstacles qu'elles avaient à vivre selon le modèle explicité par la culture musulmane et elles trouvent la sortie de survie dans une projection, y compris temporelle.

Sina et Camilla sont jeunes. Nées et formées au sein de la culture arabe, elles sont jeunes et les jeunes ont le droit de se croire puissants. Et elles ressentent le devoir de l'être. Ainsi, ces femmes sont partagées ; toutefois, elles portent des nouvelles valeurs et se sentent plus fortes pour cela. La force que leur confère leur âge. L'insécurité que leur donne leur âge. Et l'audace.

a) Immigration

Il est possible de percevoir que les femmes des deux premières générations, qui ont immigré, ont dépensé beaucoup d'efforts pour se sentir intégrées. Elles se sentent, à un degré plus ou moins élevé, intégrées à la société brésilienne, sans perdre toutefois leurs liens avec le Liban. Mais, malgré l'existence de ce sentiment d'être intégrées, il y a pourtant une variable qui différencie la façon dont s'est passé le processus d'inclusion : celle des motivations liées à la décision d'immigrer. Lorsque le processus s'est produit spontanément, par décision personnelle et avec l'espoir de parvenir à une vie meilleure, il est devenu plus facile de rompre avec les barrières intra personnelles et d'entrer en relation avec le nouveau modèle de société. On voit donc que la question centrale n'est pas limitée aux sentiments en tant qu'immigrante, mais aussi à la perception de la façon dont il est important d'être appréciée et respectée comme une personne selon le modèle en valeur dans sa propre famille.

Paradoxalement, à la 3ème génération, alors qu'on n'est pas immigrée, mais née de parents immigrés, on se confronte à une situation plus exigeante : le processus d'inclusion s'inverse ; on se sent brésilienne et on a besoin de se confronter avec les générations précédentes (parents et grands-parents) pour parvenir à comprendre une réalité à laquelle celles-ci n'ont pas été préparées : avoir des enfants authentiquement brésiliens.

L'analyse intergénérationnelle des trois générations, par rapport à l'immigration, prend ainsi une dimension qui se tient au-delà de l'approche psychosociale. Celle-ci se fonde sur l'interprétation des expériences personnelles, faisant valoir combien elles sont déterminantes pour l'équilibre intrapsychique et dans l'expressivité émotionnelle. Ainsi, chaque génération, même celle qui souffre le plus des influences auxquelles il faut répondre, garde la singularité de se composer une image de soi par cette expressivité et, par conséquent, dans les récits, les acteurs sont bien les personnes, avec leur histoire, et non pas des personnages qui composent les scénarios.

b) Image de soi

Détermination, courage, haute estime de soi élevée, auto-valorisation et conscience de pouvoir, sont prédominants dans ces trois générations. La volonté de se sentir incluse, intégrée avec une identité définie et capable de s'auto-promouvoir à travers des études et une profession, est également remarquable chez ces femmes, indépendamment de la génération.

Elles se caractérisent comme libanaises et brésiliennes, tout aussi bien par l'identité culturelle, par l'origine et par la religiosité. Elles mettent trois points en évidence : la question des relations affectives, la nécessité intrinsèque de sublimer ou de se projeter, et, l'importance de la religion dans leur vie.

En ce qui concerne les relations affectives, il est important de signaler combien ces personnes sont gênées et confrontées. D'une part, de se sentir aimée, acceptée, bénie par sa famille et, par extension, par les amis et parents, et d'autre part, être obligée d'aimer le conjoint, les enfants et la famille. Comment se sentir aimée, si les interdictions sont fondées sur la méfiance parce qu'elles sont des femmes et, par là, *attractives* et incitant au péché? Comment faire pour s'acquitter du rôle de pourvoyeuses d'affection et d'amour dans la famille, en tant que personne-clef au fondement de la maison, s'il leur manque la sécurité et l'exercice amoureux dans le vécu personnel ?

Dans les trois générations, cette question apparaît avec netteté. Elle est accrue dans la troisième génération parce que, même à leur âge, Sina et Camila, sont encore en élaboration de la matrice qui permet d'accomplir cette fonction.

La sublimation est, pourtant, le moyen qu'elles trouvent le plus adéquat pour vivre et survivre afin de se sentir heureuses, réalisées et acceptées. Quant à la projection, que l'on trouve principalement dans la deuxième génération, elle s'exprime peut-être parce que les histoires de vie sont si difficiles. La porte principale de fuite est la religion qui s'avère prépondérante, pour elles, aux trois générations, et qui l'emporte surtout en tant que besoin culturel et moins pour nourrir la foi et la spiritualité.

À première vue, les trois générations auraient une identité ambivalente, le pendule balançant entre la brésilienne et la libanaise. Selon mon analyse, cela ne semble pas exact. Ces personnes sont libanaises et brésiliennes en syntonie oscillant entre ce qui doit être et ce qui ne peut pas être donné par les circonstances, indépendamment des penchants affectifs eux-

mêmes. Études et travail sont très importants pour toutes, car elles y voient la possibilité d'une certaine libération, principalement financière et, par conséquent, des conditions favorisant l'affirmation de leur identité.

c) Transmission

La transmission a eu lieu dans les trois générations, soit des valeurs culturelles et religieuses, soit du caractère. La langue, la religion, les habitudes alimentaires, les interdictions, la question du genre, l'importance de la famille et des études, ainsi que la nécessité de maintenir des liens avec le Liban sont présents avec une intensité plus ou moins grande, mais toujours présente.

La façon dont s'effectue la transmission est ce qui différencie les résultats ; même lorsqu'elle se passe d'une façon autoritaire – dans la majorité des cas – on constate que, dans la première génération, peut-être parce qu'elle est la première à prendre racine au Brésil, on transmet aux enfants le respect envers les brésiliens et la nécessité d'une intégration.

La famille est la principale valeur et l'incitation au port du voile est transmise, en ce sens, bien plus comme de valeur culturelle de la condition féminine, que comme une consigne religieuse. L'habitude d'envoyer les enfants au Liban pour renforcer le sentiment arabe et les valeurs religieuses est également rapportée dans les trois générations ; cependant, la troisième génération n'accepte pas cette imposition avec la même facilité que les générations précédentes ; certaines en viennent même à exprimer un désaccord.

d) Projets

Les projets de toutes ces femmes sont vécus comme réalisables et sont en consonance avec les aspirations vers une plus grande liberté et autonomie ; ils avancent comme valeurs fondamentales le fait de poursuivre des études afin de consolider l'identité personnelle dans la vie professionnelle et dans la vie familiale.

2. Les analyses des récits de femmes de différentes générations (intergénérationnelles)

Après la présentation d'un aperçu biographique, extrait du récit sur le vécu de l'immigration, et mettant en évidence les éléments majeurs qui y sont présents, l'analyse qui suit portera sur l'ensemble des données qui correspondent à chaque femme musulmane d'origine libanaise au Brésil, dans une perspective intergénérationnelle.

2.1. 1er Groupe intergénérationnel

Quatre femmes de la même famille

Dans ces quatre récits de vie, je dégage différents thèmes en fonction de l'histoire de chacune des femmes; cette histoire est aussi fortement liée au vécu de chaque génération puisque, dans le cas unique de cette étude, ce sont quatre femmes de la même famille de quatre générations différentes. Je commencerai la présentation par l'analyse relative à chaque femme séparément, selon son histoire individuelle et particulière. Ensuite je proposerai l'analyse intergénérationnelle, parcourant l'ensemble des données des quatre femmes, compte tenu qu'elles appartiennent à même famille.

Ce sont Dora, 88 ans, Raquel, 62 ans, Najete, 42 ans et, Zainab, 16 ans

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE DORA (88ANS), SA FILLE RAQUEL (62ANS), SA PETITE-FILLE NAJETE (42ANS) ET SON ARRIÈRE-PETITE-FILLE ZAINAB(16ANS)

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE DORA (88ANS) PREMIÈRE GÉNÉRATION

a) Immigration

Une intégration bien vécue

Dora, l'arrière-grand-mère, immigrée au Brésil à l'âge de 38 ans, pour suivre son mari qui avait immigré avant elle dans le but de trouver les possibilités d'améliorer sa vie, car au Liban il était difficile de trouver un travail. Depuis son arrivée, cela fait un demi-siècle cette année,

elle se sent en sécurité dans la société brésilienne. Dès le début, l'intégration de Dora s'est passée sans crainte et sans aucun sentiment d'exclusion ou de préjugé.

b) Image de soi

Entre la fierté de l'intégration et la déception de la non reconnaissance, et la fidélité à la tradition et le prix de cette fidélité

Comme point bien adapté et lumineux, j'ai trouvé le lien profond que Dora avait avec sa famille, son mari et ses cinq enfants et tous les autres qui sont «arrivés» avec le temps ce qui l'a énormément motivée à trouver sa place au point de vue de son *identité*. C'est ici le premier élément, le plus remarquable du récit de Dora, où l'on voit qu'elle a fait le « choix » d'être une *brésilienne*, même si elle n'a jamais pu obtenir la nationalité du pays, et que, malgré cela, elle est fière d'être brésilienne. Par contre, aujourd'hui encore, avec désillusion, elle se plaint: (elle s'exprime les yeux larmoyants):

Je n'ai pas reçu le droit d'être naturalisée parce que je ne sais pas lire ni écrire.

Que peuvent signifier les yeux larmoyants de Dora ? La propre rédemption par rapport à son pays, par le fait d'avoir immigré?

Je trouve ce fait tellement significatif que le fait qu'elle n'ait jamais cherché à faire des *études* au Brésil soit directement lié à l'interdiction de recevoir la nationalité brésilienne. Ici, je trouve qu'on peut considérer l'ambivalence de l'identité: d'un côté, le besoin « d'être » acceptée en tant que brésilienne, qui lui permettrait d'assumer l'identité brésilienne pour se sentir intégrée et, de l'autre côté, la négation de cette situation, en construisant une fuite insurmontable pour ce défi : s'alphabétiser en portugais pour acquérir la nationalité. Elle ne se sent pas responsable de cette situation, mais nourrit une « désillusion » qui la sauve et culpabilise l'état brésilien.

Il me semble qu'il y a une exacerbation de l'auto-préjugé de Dora, qui peut mener à un sentiment de non-appartenance, résultat d'une nostalgie de la perte qu'elle n'a pas vécue, et aussi à une basse estime d'elle-même, raison pour laquelle elle n'a jamais tenté de faire des études au Brésil.

Quant au fait qu'elle veuille rester attachée à la condition de femme libanaise, dans son cas pour des questions culturelles et/ou religieuses, tout en étant dans une société où les femmes

ont plus de droits, cela signifie, me semble-t-il, que Dora se culpabilise intimement du fait d'avoir immigrée. Elle considère cela comme un affront, un manque de respect, vis-à-vis d'elle-même et de son pays, et pourtant elle se libère des attaches de la société libanaise, ses attachements personnels portant sur sa nouvelle façon de vivre.

J'ai encore une question qui me semble pertinente: pour quelle raison Dora a-t-elle demandé que l'entretien ne soit pas enregistré, alors que les autres femmes l'ont accepté ? Dora est une femme fortement indépendante, assumant d'être restée une femme libanaise ; alors, qu'est-ce qui la pousse à exiger qu'aucun enregistrement de son récit ne soit fait. Pourquoi ? A-t-elle peur de son mari malgré qu'il soit déjà décédé ? A-t-elle peur de raconter plus qu'il n'en faut ? Ou craint-elle de transgresser quelque principe religieux ou culturel ? Ou peut-être encore de ne pas être fidèle à son propre choix?

c) Transmission

Une transmission conflictuelle

La famille, pour Dora, est le centre de sa vie. Elle a tout transmis, tout donné par rapport à sa culture arabe, mais elle a aussi donné la totale liberté à chaque génération suivante de faire son propre choix de *valeurs* et d'*habitudes*. Donner la liberté aux autres femmes des générations suivantes, me semble-t-il, être le résultat de sa propre liberté, une liberté qu'elle a acquise par elle-même.

Je trouve impressionnant qu'une femme de 88 ans, qui est originaire d'une culture patriarcale, entourée par sa famille nombreuse, ait fait le choix d'habiter toute seule dans un appartement assez loin. L'idéal de liberté pour Dora, reste, toutefois, la volonté de maintenir enracinées les habitudes propres de la culture arabe. Cette posture impressionne, car elle traduit une semi rupture et renforce l'ambivalence de Dora. En réalité, elle a maintenu une «liberté surveillée» sur les autres générations subissant la culture brésilienne, pour faire plaisir et par nécessité, mais aussi et en même temps, pour se garantir à elle-même de ne pas être vue par sa communauté, comme une personne qui ne serait pas patriote, correcte dans sa foi et occidentale. Ainsi, elle se protège et protège aussi sa famille.

Dora maîtrise encore la *langue* du pays avec de considérables difficultés. C'est ici le deuxième élément, non négligeable du récit de Dora, cette dame de 88 ans. Pendant une

longue période de sa vie à Foz do Iguaçu avec son mari, elle était toujours présente pour l'aider dans le commerce, où la communication verbale en portugais a bien évolué. Mais, après le décès de son mari, le commerce a été fermé et donc aussi la porte qui ouvre sur les possibilités de rencontres via le langage. Et cet exercice de pratique de la langue est stoppé depuis 20 ans.

Dora m'a donné l'impression d'une certaine frustration par rapport à cet échec qu'elle peut difficilement inverser à ce stade de sa vie. Ici, elle a fini par s'enfermer dans son coin, dans son petit « paradis ».

Le fait de parler le portugais uniquement dans les affaires de son mari, à l'époque où elle travaillait avec lui dans le commerce, me semble montrer la fidélité musulmane en tant que femme soumise à son mari, soucieuse de maintenir la culture dans la famille.

Selon mon regard, Dora décédera libanaise très fière et avec le sentiment d'être rachetée devant Allah, à soi-même et à sa famille.

La *religion* est une présence active dans la vie de Dora, plutôt dans son esprit que dans la pratique quotidienne, et c'est ici que, me semble-t-il, s'enracine l'optimisme qu'elle a sur la vie et sur les autres: elle a des ressources lumineuses internes qui lui font « voir » les autres, même les autres d'autres croyances, avec respect et considération.

Avec une voix qui tremble, un visage transformé, un sourire aux lèvres, Dora raconte que, maintenant, la femme musulmane, pour réaliser une photo pour n'importe quel document, doit porter le *voile*. Elle raconte cet événement avec un grand plaisir et, en même temps, elle mêle dans son récit des discours «antonymes» avec sa nostalgie d'être exclue de la citoyenneté brésilienne. Ici on peut trouver en partie une réponse à la question de savoir pourquoi elle est partagée par la difficulté, d'une part, de se sentir meilleure lorsque elle-même porte le *voile*, d'être très fière de ce signe de sa religion, très fière de voir qu'il est officiellement accepté par la société et, d'autre part, de vivre le fait que cette même société refuse de lui donner l'identité souhaitée, par droit et par devoir.

Encore active dans les affaires culinaires arabes, sans discontinuer et pour toujours, Dora fait la fête chaque dimanche quand sa famille arrive pour dîner chez elle. Cet événement est certainement important pour Dora, autour de la *cuisine* et de ses plaisirs, tous ensemble; elle redevient alors la matrone, la génitrice de toute la vie autour d'elle, juste le moment de

transmission de la connaissance culturelle pour les autres générations. C'est le moment de dialogue, de communion qui permet l'acceptation de cette transmission par la génération suivante.

C'est l'heure de continuer son engagement de ne pas laisser mourir les traditions dans sa famille, en même temps que d'accompagner le quotidien des siens, et de cette façon, de se sentir brésilienne par la voie des conquêtes, des histoires vécues de chaque membre de sa famille et de ses enfants.

Ainsi, à chaque rencontre que j'ai eue avec Dora, ce fut pour elle une rencontre avec soi-même.

d) Projet

Préservation de la famille au long du temps

Elle maintient donc ce *projet*, le même qu'elle nourrit depuis toujours : voir la famille se multiplier... à la cinquième génération. Dora, fidèle à sa proposition de vie, en tant que femme, mère, génitrice de toute la famille, gardienne des traditions libanaises, de la pérennité et de la permanence... jusqu'à l'immortalité générationnelle.

Grâce à son propre regard dans le rétroviseur de son existence, Dora m'a donné la possibilité, de mon côté, d'essayer de faire une analyse de son récit.

Je remercie cette dame de 88 ans en 2006, toujours en pleine forme, d'«oser» raconter son histoire de vie.

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE RAQUEL (62 ANS) - DEUXIÈME GÉNÉRATION

a) Immigration

Une intégration difficile à cause des regards de la société brésilienne

Pour Raquel, le sentiment d'être immigrante est toujours présent. Il est difficile, dit-elle, pour un immigrant d'oublier ses racines. C'est le regard de l'autre, - pas un simple regard mais un regard *différent* - que les gens de la *société* brésilienne « jettent » sur elle. « Par manque de connaissance peut-être », ajoute-elle.

L'*immigration* a été mal vécue face aux regards des autres, encore actuellement.

Selon la réflexion de Raquel, pour que les gens ne nous regardent pas *différemment*, il faut avoir au préalable une connaissance de l'histoire culturelle de l'autre qui arrive d'ailleurs. Pour moi, si la condition sine quoi non pour être accepté dans un pays étranger est que les gens connaissent la race, les racines, la tradition, la culture, l'histoire de l'arrivant, pour que le regard soit bienveillant, ce n'est pas gérable dans la vie pratique. Autrement dit, c'est ne pas la connaissance de l'histoire culturelle de l'autre qui fait qu'il est accepté en tant qu'étranger, mais c'est de l'esprit d'ouverture que dépendra une cohabitation pacifique réciproque dans le bonheur.

Pour Raquel, l'*intégration* parmi les gens du pays dont elle a reçu la nationalité, est directement liée au regard des autres. Cela veut dire que, même si elle souhaite « oublier » ses racines, elle n'y arrivera pas, car le regard des autres lui rappelle qu'elle est différente : ce regard occupe toujours une place importante dans notre vie, mais c'est surtout vrai pour une personne qui cherche sa place dans la société, surtout si celle-ci est une immigrante. C'est pour cela que je parle ici du « vécu de non-appartenance » du migrant.

Par contre, elle a adopté la politique de la bonne cohabitation comme la meilleure façon de vivre « l'invivable ».

Ici, les sentiments de Raquel sont bien mis en évidence. D'un côté, elle est toujours en *alerte* et, de l'autre, elle croit qu'elle a trouvé comment bien vivre avec les autres, en se rendant invisible. Comment quelqu'un peut-il être invisible en cherchant tout le temps à tester les autres ? Se faire invisible est peut être pour Raquel une attitude d'auto-exclusion. Quel est le regard sur les autres ? Quelle est la signification des échanges des regards, quand on a clairement une attitude défensive ?

b) Image de soi

Une recherche actuelle de sa place, en elle-même

L'*image* que Raquel a d'elle-même est directement liée à l'importance qu'elle donne au regard des autres. La seule image qu'elle est arrivée à décrire sur elle-même, c'est qu'elle est une personne calme, dans sa propre vie et dans ses relations avec les autres aussi. Par rapport à la construction ou reconstruction de l'identité des femmes musulmanes immigrées au Brésil, Raquel, me semble-t-il, à 60 ans, est en train de reconstruire son *identité*.

Elle ressent une grande nostalgie pour son pays, qui a fait naître le rêve de retourner au Liban. C'est un sentiment d'amour tout aussi fort que le sentiment qu'elle a pour ses parents, son mari, ses six enfants et petits-enfants : « Le Liban, mon pays, mon amour ! »

Installée depuis 42 ans au Brésil dont elle a acquis la nationalité, Raquel est restée dans son for intérieur une *libanaise* dans un pays étranger.

L'expression de Raquel dans son récit : « Le Liban, mon pays, mon amour ! », définit son identité brisée quoique sans le processus schizoïde. Raquel a immigré alors qu'elle était adolescente, dans une phase très importante de la construction des valeurs et de l'identité. Elle a eu des amis à l'école et dans le voisinage, où elle s'est introduite dans un groupe pour être acceptée. A cette période, Raquel accompagne ses parents, sans pouvoir choisir de sortir de son « nid » et en partageant toutes les frustrations, anxiétés, culpabilités et difficultés de ses parents, à l'âge où elle se construisait elle-même. C'est à cet âge justement que se construit le levier pour la liberté dans la formation de la personne. Et quelque part, Raquel s'est sentie obligée de dire oui à ses parents pour sa propre survivance.

Ainsi, je peux comprendre la raison pour laquelle Raquel se *définit* comme brésilienne, mais elle ne se *sent* pas brésilienne. Et ce n'est pas parce qu'elle le veut ainsi, « mais parce que ce sont les autres qui ne la comprennent pas ».

Les études, un autre élément, fortement marquant, constituent un objet de frustration pour Raquel. Et cette question n'est pas encore résolue pour elle. Elle ne se sent pas « préparée » pour l'affronter avec ses enfants et son mari. Continuer à aider son mari dans le commerce et en même temps retourner à l'école lui paraissait insurmontable.

Raquel exprime qu'elle a peur d'étudier. Elle mêle, dans son récit sur le sujet, des discours un peu « contradictoires » : d'un côté, elle a peur de ne pas avoir la patience, de rater les études et de regretter après. Elle a peur aussi d'avoir honte devant sa famille en cas d'échec, même si elle encourage ses enfants à le faire. De l'autre, elle déclare qu'elle a peur de changer de mentalité. Elle croit que, quand une femme fait des études et devient plus « civilisée, cultivée et intellectuelle », elle change de mentalité et va ainsi, s'éloigner de sa culture arabe.

La peur que Raquel manifeste derrière tous ses sentiments, la vraie raison de cette peur, c'est la crainte de perdre ses origines culturelles. La peur fondamentale est de perdre son référentiel de vie et de l'Islam. Et là, il me semble que se reflète la question de la croyance dans le fait

que, quand une femme fait des études, elle devient plus intellectuelle et n'accepte plus les questions imposées par la famille, par la culture et par la religion. Alors, elle s'identifie à sa mère. Ainsi, elle laisse entendre sa conviction que le fait de ne pas avoir étudié est une manière de perpétuer la culture et la religion. Inconsciemment, Raquel semble avoir trouvé une façon de se protéger : le devoir d'être différente.

Ce choix peut être contradictoire avec son désir d'être acceptée, et il peut être un choix difficile parce qu'être vue différente est douloureux.

Un changement inattendu de la part de Raquel est sa décision de commencer à faire des études, selon elle, juste pour apprendre à lire et à écrire. A quoi est dû ce changement ?

c) Transmission

Est donnée à la femme la responsabilité de la transmission de la culture arabe

La *valeur* majeure de Raquel, c'est la famille, à qui elle a consacré toute sa vie. Au delà de s'occuper de son mari, de la maison et des enfants, elle a toujours aidé dans le commerce de son mari.

Je peux dire que, pour une femme libanaise, s'occuper aussi du commerce est une valeur qui fait partie de la transmission, vis-à-vis des autres femmes qui suivent cette tradition.

La *langue* parlée en famille est l'arabe, mais pour deux enfants - parmi les six - qui ne sont pas allés au Liban, c'est plus difficile.

L'importance de parler la langue d'origine avec les enfants, c'est-à-dire de transmettre cette valeur, a été stoppée pour la simple raison que les deux dernières n'ont pas eu la possibilité d'aller au pays de leurs parents.

L'usage de la langue arabe en famille peut représenter le besoin de retourner au *paradis* : le *Liban*, un espoir pas encore perdu.

La *religion* est pratiquée par la famille, mais pas par tous les enfants. Dieu occupe une place très importante dans la vie de Raquel. Sa fille s'est mariée avec un musulman, mais les fils sont mariés avec des non musulmanes ; mais celles-ci « vont se convertir », selon elle. C'est simplement « logique ».

Le *voile* n'est porté que par Raquel ; en effet, ni ses filles, ni ses petites-filles n'ont décidé de le porter.

Raquel déclare, clair et net, que le rôle de la femme est de s'occuper de la famille. Ici, je trouve frappant qu'elle exprime que la valeur de la famille est au-dessus de la valeur de l'individu. De ce point de vue, on peut comprendre que c'est le don de la femme qui fait la réalisation de l'homme.

Une fois de plus, Rachel reproduit l'auto-exclusion, alliée à la domination, en pensant que, si elles ne se sont pas converties, elles vont le faire. Il semble donc qu'être musulmane, pour Raquel, est incontestablement le meilleur pour tous les hommes.

Autrement dit, la pleine acceptation du rôle de la femme est devenue un instrument d'auto-acceptation, de dénomination et de projection. Raquel a eu besoin de survivre, *malgré* le fait qu'elle soit une femme.

Les habitudes à table, une table riche et parfumée, constitue, pour Raquel le « hobby » qui lui donne le plaisir majeur dans son quotidien, mais aussi, un travail infini qui la tient presque toute la journée sur ses casseroles.

Faire la *cuisine* est pour les femmes arabes faire plaisir à tous et en particulier au mari. Celui-ci est vu comme un roi, à qui il faut tout donner : le meilleur avec bonheur.

Devant ce récit de Raquel, ici en particulier sur le bonheur de donner le meilleur des spécialités riches du monde arabe, surtout du Liban, je me pose une question que je trouve pertinente : finalement, quel est le plus « utile » et le mieux sinon le plaisir de manger et de se sustenter, plaisir qui réjouit autant celui qui donne que celui qui reçoit, et savoir que tout va bien ainsi, qu'ainsi cela doit être, aujourd'hui et toujours ?

d) Projet

Vivre la dualité des sentiments : retourner au Liban et rester au Brésil

Le *projet* le plus profond de Raquel est fort présent dans son récit : c'est de retourner au Liban. Je dirais plutôt qu'il s'agit d'un rêve qu'elle nourrit depuis long temps.

Et son projet plus récent depuis notre deuxième rencontre est de commencer à étudier.

L'ouverture et la capacité de Raquel pour le nouveau, pour aussi regarder un peu plus loin, ont donné un autre sens à sa vie. Un sens fort centré sur un sentiment qu'elle a gardé dans son cœur depuis 42 ans qu'elle est au Brésil : « Liban, mon amour! »

Raquel a pris la décision de se permettre d'occuper son temps avec autre chose que la maison et sa cuisine : ne plus se plaindre d'être au Brésil et pas au Liban, à 60 ans et commencer à faire les études pour apprendre à lire et à écrire.

Il est évident que son projet de retourner au Liban, le paradis, « pas encore perdu », est paradoxal par rapport à sa « décision » d'étudier, de s'alphabétiser. Si elle arrive à le faire, selon moi, ou bien Raquel va renforcer sa frustration et peut-être perdre espoir, dans la mesure où elle renforce en même temps sa perception de ce que les autres ne l'acceptent pas, ou bien elle arrivera à accepter la double identité : brésilienne et libanaise et ainsi à être moins malheureuse.

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE NAJETE (42 ANS) - TROISIÈME GÉNÉRATION

a) Immigration

Le paradoxe d'être brésilienne et de se sentir immigrée

Najete est née au Brésil ; elle a vécu très tôt l'expérience de se sentir « étrangère », c'est-à-dire, fille d'immigrants. Elle s'est sentie vraiment discriminée par une amie qui travaillait dans le commerce de son père et, actuellement, la blessure est encore présente. Pour elle, la société brésilienne est jalouse des arabes qui ont immigré au Brésil sans rien du tout, juste une petite valise, et qui sont devenus riches très vite.

Ici deux questions se mélangent dans le discours de Najete : être descendante d'immigrants et être pauvre, c'est-à-dire, vivre dans une situation économique moins favorisée. Pour Najete, ce sont deux marques indélébiles, presque insurmontables. La fille qui a travaillé dans le commerce de son père a-t-elle été vraiment l'amie de Najete ? Comment a-t-elle été perçue par le père de Najete ? N'aurait-elle pas été, au-delà de la discrimination, un transfert de possibles malentendus avec ses parents ? Najete aimait-elle travailler dans le commerce avec ses parents ? Il faut comprendre que le commerce pour les arabes est une forme de sustentation des générations suivantes et de la vie communautaire. Et pour les enfants des

arabes libanais de Foz do Iguaçu, il n'est plus évident de suivre le même chemin que les parents, c'est-à-dire d'envisager le commerce comme seule forme de sustentation.

Il est bien possible que, historiquement, soit vrai le sentiment de jalousie que les brésiliens nourrissaient envers les arabes immigrés au Brésil avec « les mains vides » et devenus riches plus vite qu'on ne peut l'imaginer. Mais je crois qu'il est important de relire un peu l'histoire de «l'occupation» arabe au Brésil, pour mieux comprendre les brésiliens qui ont reçu et les immigrants qui sont arrivés...Par contre, cela n'enlève pas la dureté et la douleur d'entendre ces accusations à propos de l'appartenance à une collectivité, comme relevant d'une responsabilité individuelle de la part de celui qui écoute.

Pour Najete, l'image des arabes depuis les attentats aux Etats-Unis, est très négative, mais, pour elle aujourd'hui, cette image a beaucoup changé, pour deux raisons, je pense : l'une parce que les arabes ont évolué essentiellement vers la religion et la deuxième parce que les brésiliens s'intéressent davantage à cette culture.

Ce regard de Najete renforce sa perception de sa culture arabe, musulmane, comme une culture supérieure. Malgré qu'elle soit née au Brésil, elle est libanaise et musulmane sans l'ombre d'un doute, et plus encore, elle a une vraie répulsion pour la manière d'être de la société brésilienne. Ma perception, c'est qu'elle tend vers l'universalisation d'un sentiment de colère et de révolte envers toute la société brésilienne à partir d'une expérience personnelle et individuelle, ce qui expliquerait ses affirmations : «sont tous les mêmes, mais pas moi, je suis différente, meilleure. Et encore, j'ai la mission d'enseigner le bon chemin ».

Ici il faut se rappeler qu'au Brésil le racisme est interdit par la loi ; c'est prévu dans la constitution de 1988. L'évolution évoquée par Najete peut être liée à cette interdiction et les gens changent de conception parce que c'est directement lié à une autodiscipline en fonction de la loi.

Najete a eu du mal à s'intégrer. Selon elle, la cause en est le fait que les brésiliens confondent les arabes avec les turques. L'*intégration* a été faite avec une attitude de supériorité et d'orgueil : montrer que c'est par le travail et les études que les arabes arrivent à s'enrichir et aussi à contribuer à la richesse du Brésil.

D'une part, cette vision de Najete peut être une attitude raciste vis-à-vis des turcs ou bien une difficulté culturelle qui consiste à refuser d'être considérée comme une turque. De l'autre,

confondre les arabes avec les turcs peut s'expliquer pour les brésiliens, car ils n'ont pas pu étudier tous les peuples qu'ils recevaient. C'est un fait que la racine de cette équivoque de la part des brésiliens, vient de l'époque où les premiers arabes ont immigré au Brésil. Ils sont arrivés avec un « passeport » timbré « Turc »⁸.

C'est bien vrai que les arabes ont contribué à l'enrichissement du Brésil. Mais je pose une question qui me semble pertinente : était-ce par besoin personnel ou par un sentiment nationaliste d'amour pour le Brésil ? Ou bien les deux ? Il faut bien savoir que le Brésil les a acceptés et leur a donné les conditions pour travailler et pour étudier sans aucune restriction légale ou fondamentaliste. C'est bien naturel que, vu les moyens avantageux octroyés par le pays d'accueil, les échanges entre lui et ceux qui se proposaient pour une nouvelle vie, l'amour et la gratitude soient réciproques, me semble-t-il.

Une autre question fort liée à l'intégration, et que Najete a eu du mal à accepter, c'est le regard « des autres » qui, pour elle, est une porte ouverte pour le jugement. Elle a eu le aussi le sentiment d'un danger devant ce jugement:

Il faut fermer la porte et oublier les autres. Ainsi, il faut tout faire pour être bien accepté par la communauté brésilienne.

D'une part, il est peut-être « intéressant » de s'isoler, mais je ne pense pas que ce soit possible, parce que je crois que nous sommes le résultat de rencontres avec l'Autre. D'autre part, je trouve étonnant son discours vis-à-vis des brésiliens, qui me semble-t-il, est le résultat de son imaginaire. Il existe, en effet, une croyance qu'ils sont réceptifs. Une croyance positive qui correspond à la réalité. Pour parler d'« imaginaire », il sera bien pertinent de revenir à ce sujet plus tard dans le chapitre théorique où je parlerai du « faux non préjugé » des brésiliens.

⁸) Les arabes ont eu dans le passeport la nationalité « Turc » est que le Liban a été dominé par les Turcs à l'époque de leurs immigrations. Appelé l'empire Ottoman qui fait référence à l'Empereur Uthman, nom arabe d'où s'origine le mot « Ottoman ». L'empire Ottoman, a dominé de 1299 à 1923, depuis le détroit de Gibraltar, à Ouest, jusqu'à la Mer Caspienne et le Golf Persique, la l'est. Depuis, la frontière de l'actuelle Autriche et de la Slovaquie, au Nord, jusqu'au Soudan et le Yémen, au sud.

b) Image de soi

Une identité pas encore définie

Najete ne voit pas avec de bons yeux l'expérience mal vécue avec son amie et employée du commerce de son père. Elle garde un sentiment de colère envers elle-même, d'avoir donné énormément d'importance à cet événement. Au moment de notre rendez-vous, elle ne l'avait pas encore surmonté.

Elle a un double sentiment par rapport à son *identité* nationale : elle se sent plutôt *libanaise*, mais, comme d'une façon générale elle se sent «acceptée» par la *société* brésilienne, elle se sent aussi *brésilienne*, ce qui contredit le sujet de *l'intégration* qu'elle a exposé plus tôt.

Ce sentiment peut-il être une façon de faire survivre la culture arabe ? La dualité peut être vue aussi comme une contradiction. Mais personnellement, je la vois de préférence comme une frustration encore mal résolue et le vécu d'un sentiment de rejet, d'un côté, et, d'un autre côté, comme un contrôle collectif de la société brésilienne, par son amie et le regard qu'elle reçoit des autres. Je trouve cela compréhensible, vu l'expérience vécue à propos de la surveillance de son père, comme je l'ai exposé dans le récit de Najete.

Par rapport aux études, c'est encore une autre frustration vécue par Najete : ne pas avoir fait des études, alors qu'elle le souhaitait :

Je considère les études comme la source du savoir.

En fait, il me semble que toutes ces frustrations ont amené Najete à oublier la subjectivité ou en tout cas à la mettre entre parenthèses. Il faut essayer de comprendre pour quelle raison, car elle est bien présente et la frustration bien palpable. Il est fort symptomatique que les trois générations n'aient pas eu l'initiative d'étudier. D'abord, ce sont des femmes, ce sont aussi des femmes musulmanes, qui ont donc le rôle d'assurer la survivance de l'entité familiale, de maintenir la culture machiste, la culture religieuse et en plus, de maintenir inébranlablement le lien avec le pays-mère qu'est le Liban.

Un autre regard sur cette question en discussion dans le récit de Najete me semble être que son intérêt est tourné vers l'*avoir* plutôt que vers le *savoir*. Ici, je pose une question : serait-ce le culte capitaliste de l'individualisme et de la compétitivité ? Evidemment que le capitalisme entre en compte dans ce cas, comme un composant très fort de l'individualisme et de la

compétitivité. Pourtant s'isoler et survivre du commerce, par nature compétitif, peut représenter le « capitalisme familial », selon moi.

c) Transmission

L'orgueil de la culture : se marier et tentative de liberté : faire son propre choix.

Les *valeurs* reçues par la *famille* de Najete et subséquemment transmises à ses trois enfants ont été basées avant tout sur la culture, considérée comme la valeur majeure : «une culture d'honneur, de dignité, de solidarité, d'aide réciproque en même temps tournée vers la collectivité». La valeur de faire des études qui a été suivie par les enfants de Raquel, sauf elle-même et sa fille Najete.

Elle a reçu une éducation très rigide, fort contrôlée. Par contre, elle a eu la chance d'avoir choisi elle-même l'homme avec qui elle s'est mariée. Une conquête très importante pour elle dans sa culture, car habituellement, c'est la famille qui décide du mariage.

Najete a « échappé » au contrôle de son père, un événement rare dans sa culture, mais elle n'échappe pas, ni ses enfants, au contrôle collectif appelé paradoxalement « aide collective ». J'explique : selon les récits des filles de la troisième et, exceptionnellement, une seule fille de la quatrième génération, le contrôle collectif de la part des hommes musulmans qui appartenaient à la communauté arabe de Foz do Iguaçu, est exercé sur n'importe quelle femme musulmane, que ce soit une femme de sa propre famille, une femme d'une autre famille ou même une femme inconnue. Ils ne tardent pas à découvrir à quelle famille elle appartient. Une surveillance silencieuse et complice. Cette *pratique* a été baptisée de « aide collective ».

Une fois de plus, c'est là un exemple de la représentation orgueilleuse de Najete à l'égard de sa culture : les valeurs choisies sont fort significatives pour confronter sa culture, principalement religieuse, à la culture brésilienne. Ne sont citées que les valeurs comme liberté, égalité et fraternité universelle. L'aide réciproque se circonscrit à la collectivité musulmane.

La *langue* parlée dans la maison est le portugais, l'arabe reste entre les générations précédentes. Ses enfants comprennent l'arabe, mais ne le parlent pas entre eux. La pratique religieuse est très récente chez elle, elle vient juste de commencer par son mari. Mais il est

bien clair que leur *religion* est l'Islam. Ce sont des musulmans qui ont un respect considérable pour les autres confessions religieuses.

Cette attitude adoptée par la famille va sûrement se répercuter aux générations suivantes. Elle sonne comme une ouverture et une forme de protection pour les enfants, afin d'éviter de faire l'expérience que Najete a vécue avec son « amie » qui, à sa manière, a généralisé l'histoire de Najete à l'ensemble des histoires des autres immigrées.

Najete ne porte pas le voile, il lui donne mal à la tête. Elle ne s'en imagine pas « porteuse » d'un voile, elle s'en sent incapable.

En fait, ce serait difficile pour Najete de porter le voile. Elle ne se sent pas capable de le porter, car elle ne se sent pas capable d'ouvrir ses portes personnelles et celles de sa famille à une autre culture. Elle se sentirait peut-être hérétique par rapport Allâh.

La *cuisine* est plutôt du côté brésilien, sauf quand la famille va chez sa mère Raquel ou chez la grand-mère Dora. Ici, Najete peut vivre sa liberté comme elle le souhaite, dans son espace privé, avec sa famille, à qui son temps est consacré.

d) Projet

Absence de subjectivité

Le projet de Najete est pour ses enfants, pas pour elle-même. C'est de donner à ses enfants une vie de confort pleine de réalisations en tous sens. Pour ses enfants, l'avoir et le savoir marchent ensemble, avec des bras croisés. C'est une question d'honneur.

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE ZAINAB (16 ANS) - QUATRIÈME GÉNÉRATION

a) Immigration

Une Brésilienne, très peu, mais pas immigrée, non plus. Plutôt une Arabe

Zainab, l'arrière-petite-fille de Dora, née au Brésil, a un regard différent sur la question de l'immigration et les questions qui concernent la société brésilienne. Je peux même affirmer que c'est un regard plus positif lié à son histoire personnelle, vécue différemment, même si lui est bien présente l'influence des générations précédentes qui ont transmis leurs expériences pas toujours faciles de l'immigration.

Elle a pris conscience de sa condition de fille d'immigrants à cause de la réaction négative des autres par rapport à l'Islam. Cette réaction est le résultat du stéréotype que les brésiliens ont des arabes, et principalement des musulmans, raconte Zainab. D'une part, elle voit la *société* brésilienne ouverte aux étrangers, une société unie où l'amitié est très importante, avec qui *l'intégration* est vécue avec bonheur et confiance. De l'autre, elle critique le manque de connaissance des brésiliens sur la culture arabe. Quand j'ai posé des questions sur l'Islam, Zainab ne pouvait pas répondre parce qu'elle n'a jamais rien lu sur le sujet.

La vision des choses de Zainab conjugue plusieurs éléments : être de la quatrième génération, avoir «élaboré» la transmission héritée ce qui, pour Zainab, favorise le fait de voir, sentir et vivre sa propre expérience autrement, mais en même temps, lui permet d'être en accord avec les générations précédentes. Par contre, alors qu'elle voit le «bon» côté de la société brésilienne, elle maintient néanmoins l'« héritage » et s'interroge aussi sur la question de l'acceptation par les autres. Être immigrante la dérange beaucoup.

b) Image de soi

Une double identité : en train de se construire

Zainab se voit comme une fille bien dans sa peau, fidèle aux amitiés. Deux questions capitales habitent, ensemble, sa philosophie de vie : la confiance et la liberté. Chez Zainab, on trouve également la peur qu'elle a du regard des autres, mais aussi des critiques et des commentaires.

L'expérience vécue par sa mère, Najete, a eu une influence sur la construction de l'identité de Zainab. Son chemin prend une autre direction et pourtant, elle a aussi le sentiment de la peur qui a été transmis par les générations précédentes.

Quant à sa nationalité, elle se voit un «peu» brésilienne et plus arabe, mais est plutôt attachée à la confession religieuse, même si la famille n'est pas pratiquante. Pour elle, la religion parle plus fort que la nationalité. Ici, il me semble que Zainab n'arrive pas à faire la distinction entre nationalité, origine et religion.

Faire des *études* est un « privilège » pour Zainab ; elle est la première à le faire, depuis trois générations. Pré-universitaire, elle est une élève douée et exemplaire.

Zainab a fait un pas vers le changement d'une croyance dans la famille : celle que le rôle d'une femme est de s'occuper de la famille et de donner des plaisirs au mari.

S'allient ici, selon son récit, les valeurs de liberté et de foi. Mais il s'agit d'une liberté encore rêvée, puisqu'elle se laisse «capturer» par la religion et se garantit ainsi l'estime de la famille qui peut être fière de sa libération.

c) Transmission

Un essai de vivre la liberté en conquérant la confiance des générations précédentes

La famille, pour Zainab, est une valeur inestimable. Elle a le rôle d'unir, d'appuyer et de soutenir. Elle raconte qu'elle a un très bon rapport avec sa mère et une relation de confiance avec son père. Les valeurs transmises sont le respect, de la confiance et la liberté, mais aussi le respect des facteurs importants pour la formation religieuse et la tradition religieuse. Je parle ici de la transmission des valeurs propagées par la famille, qui ne sont pas nécessairement 'faisables' dans le quotidien quand s'agit de pratiquer la *religion* de l'islam.

Zainab a la liberté qu'elle souhaite, mais avec des conditions imposées par son père, comme par exemple, si elle veut voir ses amis, garçons ou filles, cela n'est possible qu'à la maison. Elle doit une obéissance absolue à son père : aucune négociation n'est possible avec lui.

En ce qui concerne le mariage, Zainab raconte qu'ils n'ont jamais discuté à ce sujet, mais elle sait bien ce que son père pense. Sa proposition est de rester ouverte à la possibilité d'avoir une relation avec un homme « étranger » à sa culture et à sa religion. Elle reste tranquille à ce propos.

Elle a un réel orgueil de sa culture avec toutes les habitudes concernant la religion, comme je l'ai déjà expliqué plus haut, mais aussi avec la façon de s'habiller, l'éducation, la langue et même les spécialités culinaires. Zainab comprend la langue arabe, mais entre eux à la maison, la langue parlée est le portugais.

Zainab ne porte pas le voile, elle a des difficultés de le porter. Pour elle, ce n'est qu'une apparence externe, mais en même temps, c'est le résultat d'une décision interne, car il lui faudrait modifier sa façon de vivre. Par exemple, couper les amitiés avec les amis masculins, arrêter de sortir le soir (même avec un homme pour la surveiller) et encore, changer les habitudes vestimentaires. Elle se sent inhibée par rapport au voile, car en plus : « Il faut le porter sérieusement pour l'honorer, ce voile », dit-elle.

Chez Zainab se reproduit ce qui a été dit par Najete, dans ce qu'elle pense et sent sur la « sacralité symbolique » du voile. C'est une transmission non explicite de mère à fille avec un certain sentiment de culpabilité. Et c'est ce qui l'a conduite à faire quelques concessions psychiques comme la croyance religieuse.

En arrivant à la quatrième génération, j'ai devant moi une certaine flexibilité par rapport à la culture transmise. Evidemment, cela ne s'applique pas à tous les éléments, mais il y a des choix qui se mettent en place, plus d'autonomie qui apparaît. Je dirais qu'il s'agit là, me semble-t-il, du résultat de différentes expériences que fait la nouvelle génération, car elle n'a pas vécu les mêmes difficultés que celle des femmes qui ont immigré. Cette nouvelle génération appartient à la famille, mais son regard est plus ouvert par rapport aux habitudes par la force des circonstances. Cette vision des choses est le résultat de positions plus modérées et d'un esprit plus médiateur face aux conséquences qu'une confrontation culturelle pourrait provoquer.

Il se pourrait que les petits-enfants de Zainab arrivent à se sentir tout à fait brésiliens, dans la mesure où les générations suivantes ne se verront plus concernées par un auto préjugé, par un auto rejet et par le sentiment de culpabilité. A l'instant présent, on en est encore loin.

d) Projet

La subjectivité est présente dans son projet.

Pour Zainab, le seul projet en ce moment est de continuer les études et de croire que les études peuvent lui donner une bonne chance dans la vie.

En suivant ce chemin, sans orthodoxie, Zainab aurait une excellente chance de se libérer de plusieurs entraves. Et là, elle pourrait être heureuse.

Tout avait été dit, il faut seulement réaffirmer. Zainab s'est auto créditée comme rétentrice, même si elle ne s'en aperçoit pas. La liberté des choix, y compris du mari, se résume, enfin, à choisir un musulman, ce qu'elle exprime d'une façon implicite. Elle est, peut-être, la personne qui saura approfondir les racines libanaises en les imprégnant de la liberté de choix et d'elle, pourrait surgir une descendance brésilienne. Cela dépendra du mouvement arabe dans le monde, de son intégration en tant que nations - il est clair pour moi, et l'on peut comprendre

par son jeune âge, qu'elle a des difficultés à séparer l'état, la culture et la religion – même jusqu'à la suprématie du fanatisme religieux qui émergerait comme état fondamentaliste.

L'ANALYSE INTERGÉNÉRATIONNELLE DE QUATRE FEMMES DE LA MÊME FAMILLE

Ce sont Dora: arrière-grand-mère, 88ans, Raquel, sa fille 62ans, Najete, sa petite-fille, 42ans et Zainab, 16ans, arrière-petite-fille de Dora

En tenant compte toutes ces données, riches et uniques que je viens d'analyser, je me propose de faire une relecture de l'ensemble des récits de ces quatre femme de la même famille, plus spécifiquement, de jeter un regard sur le profil intergénérationnel de cette famille. «Je me propose», dis-je en toute une simplicité sans fausse modestie, car je me trouve face à une histoire culturelle, familiale et personnelle, d'une amplitude et d'une profondeur peu communes. Pour obtenir un *peu* la connaissance de cet ensemble socioculturel, il faut absolument plonger dedans; je dois aller jusque là où la famille s'est montrée à moi dans sa grandeur, dans son habitat, même si je ne puis pas dire que j'ai une connaissance totale de l'histoire de ces femmes. Certes pas! Il y a sans doute des petits secrets, non racontés, des secrets qui seront gardés pour toujours, c'est très possible... même d'une génération à l'autre.

Je suis très reconnaissante à chacune de ces femmes pour la confiance qu'elles m'ont accordée. Et j'entends bien respecter les choses non dites, leurs secrets gardés: ce sont des perles qu'il convient de protéger.

Après avoir analysé les récits, séparément et individuellement, l'analyse intergénérationnelle de cette famille s'est imposée à moi d'une façon évidente. Une évolution claire apparaissait, notamment, dans la construction de l'identité en rapport avec la culture brésilienne, selon les éléments présents dans les quatre vecteurs de l'analyse: immigration, image de soi, transmission des valeurs et projets de vie. Un premier élément commun chez les quatre personnes est le fait de considérer la famille comme *l'axe et le levier* pour la survivance psycho-sociale de chacune; cela est exprimé, soit par la mise en évidence d'une responsabilité intrinsèque au sujet des valeurs et des habitudes de la culture arabe, soit dans l'exposé des projets de vie ou dans l'affirmation du besoin de vivre en sécurité, à la condition que toutes soient dans la même maison.

Chez toutes les quatre, il m'apparaît que plus que les valeurs, c'est l'image de soi qui se transmet, celle-ci étant caractérisée par l'ambivalence, l'auto-préjugé et le sentiment de culpabilité et de frustration. Dans le récit de Dora et de sa fille Raquel, se met en évidence la proposition personnelle de l'identification à la culture brésilienne et celle-ci se manifeste pour une question de survivance financière; par contre, l'auto-préservation en tant que femme libanaise est exprimée comme un besoin de survivance psycho-sociale. Dora est, de fait, une femme au-delà de son temps, mais vulnérable à soi-même; de cette manière, elle a fait le choix d'avoir moins de liberté, mais tout en restant fidèle à son profil, elle arrive à accorder plus de liberté à ses filles et petites-filles.

L'identification en tant que libanaise est aussi commune à toutes les quatre, même si c'est plus accentué chez Najete et, paradoxalement, chez Zainab.

Par rapport aux études, il me semble qu'elles partagent en commun le fait d'attribuer de l'importance à celles-ci en leur donnant une fonction d'agent transformateur, quoique les quatre regards et les attitudes soient différenciés. Dans les trois premières générations, la peur de cette transformation a fini par mettre un terme à l'initiative et à la détermination d'étudier, principalement dans une école brésilienne. Raquel a choisi de faire les études... à la condition que soit avec un groupe de femmes arabes. Zainab va plus loin; pour elle, les études donnent la possibilité de croissance et prospérité.

En se confrontant avec la culture brésilienne, les quatre générations ne l'approuvent pas. Ceci est plus évident dans les trois premières générations; toutefois, Zainab, nonobstant qu'elle a un nombre considérable d'amis et se montre plus libérale, consent à se soumettre aux dictats de sa famille.

Il me semble que l'identification ethnique et religieuse est faible. En effet, toutes les quatre, davantage chez Najete, se sont confrontées à plusieurs éléments négatifs dans la culture brésilienne, qui leur sautaient aux yeux en contradiction avec les valeurs arabes. Najete n'arrivait pas à se réconcilier avec elle-même et s'est trouvée ainsi, plus que les autres, dans le processus de victimisation de l'immigrant, ce qui la rend amère et malheureuse.

La transmission de mère à fille est plus forte qu'entre les générations plus distantes. Ainsi, j'ai identifié plus de similitudes entre Dora et Raquel, et entre Najete et Zainab, plutôt que, par exemple, entre Dora et Najete ou entre Raquel et Zainab.

Le symbole du voile est extrêmement révélateur de l'identité libanaise. Indépendamment de son lien à la religion, il manifeste surtout le besoin de correspondre, à la présentation vestimentaire attendue de la femme libanaise. Des traces de personnalité et une certaine liberté revendiquée empêchent Najete et Zainab, de le porter, sans vouloir que cela constitue un affront. D'un côté, elles jugent qu'elles ne sont pas dignes (pourquoi?) et, de l'autre, d'une façon ambivalente, elles se justifient.

Quelques questions encore me poussent à la réflexion et à continuer un peu l'analyse intergénérationnelle:

Comment peut-on analyser quatre générations d'immigrantes d'origine orientale dans un pays occidental, sans confronter les faits historiques, politiques et sociaux dans le parcours de la période correspondante? Depuis le moment de l'immigration de Dora jusqu'à la période actuelle, le monde et le Brésil sont passés par de grandes transformations économiques, politiques et culturelles. Il est possible que, si Dora ne s'est pas sentie discriminée, c'est dû au fait qu'elle est venue justement à un moment où le Brésil était totalement ouvert à recevoir des immigrants, fait que l'on peut constater en observant la formation ethnique du peuple brésilien à cette époque. Les crises économiques ont certainement contribué à l'histoire personnelle de Najete, comme on le voit aujourd'hui principalement en Europe et aux USA (chômage vs xénophobie). Chez Zainab, à la quatrième génération, se confrontent les intérêts religieux et ceux de l'état; il suffit de se référer aux expériences récentes et actuelles relatives au terrorisme. Quoiqu'elle soit une adolescente, née et éduquée au Brésil, pourquoi n'arrive-t-elle pas à séparer la religion de l'état?

L'analyse des quatre générations de la même famille met bien en évidence combien chacune d'elles est engluée dans l'histoire globale de cette famille, sa structure et ses conditionnements psychiques.

Ici, s'impose manifestement la valeur de la famille dans la transmission.

2.2. Les mères et filles

2^{ème} Groupe intergénérationnel

Ce sont Halla, 48 ans et sa fille Susi, 19 ans

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE HALLA (48ANS) ET DE SA FILLE SUSI (19ANS)

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE HALLA (48ANS) - PREMIÈRE GÉNÉRATION

a) Immigration

Une immigration pas encore digérée

La question fondamentale pour Halla ne me semble pas liée pas à l'immigration, mais plutôt rattachée au fait qu'elle s'est sentie trahie, trompée, frustrée, et surtout, impuissante, exclue d'elle-même, de sa propre vie. A vrai dire, Halla, ne s'est jamais sentie immigrée. Elle a dû immigrer, c'est-à-dire qu'elle s'est simplement déplacée. Elle ne s'est jamais sentie brésilienne et donc il lui manque la condition essentielle pour exister : un projet de vie pour vivre au Brésil. Le Brésil est devenu sa prison, alors qu'elle n'a commis aucun crime ; c'est d'autant plus injuste pour elle. Le Brésil est donc mauvais pour elle. Aimer vivre dans ce pays signifierait abdiquer d'elle-même, de sa colère. Il ne semble donc pas y avoir d'adaptation possible.

Halla a à peine réussi à survivre, ayant comme seule lumière, le retour au Liban. Elle ne se donne pas le droit d'avoir du plaisir au Brésil. En fait, tout lui manque. Elle reste dans le sentiment d'avoir tout perdu et ce sentiment retro-alimente le choix de vivre hier et demain dans l'auto-exclusion.

Une fois de plus, le drame personnel de Halla masque l'entendement de la relation sociale, sa capacité d'interrelation humaine. Comment peut-elle avoir une interrelation avec elle-même si la relation intra personnelle n'est pas claire? Ainsi, elle utilise le mécanisme de projection. Elle projette le manque de croyance (aux hommes) et de tout type de foi (la religion se passe de «l'extérieur vers l'intérieur») comme un outil de survivance.

Sans pouvoir surmonter, elle préfère «sublimier» et les enfants deviennent sa raison d'exister. Ils sont extrêmement importants pour qu'elle puisse se sentir vivante (le relationnel positif se réalise uniquement dans son amour de mère).

b) Image de soi

*Le conflit entre l'image du passé et la projection dans le futur d'une image souhaitée :
dichotomisé de la réalité de sa vie actuelle.*

Pour Halla, il n'y a pas de présent. Il y a le passé et le futur. Elle était...et elle va être. Pour le moment présent, elle est automate, morte en son projet existentiel. Elle est une simple «pièce», encore que très importante à «cause» de ses enfants dans l'engrenage familial. Et quelle est l'huile de cet engrenage? Et quel est l'espoir ? La rouille ? Le ressentiment envers son mari pour lui avoir volé son futur ?

Pour une personne qui a été «libre» et autonome, qui a le niveau universitaire, qui était professeur de science exacte (chimie) et aussi dans le domaine linguistique (professeur de français, de langue latine) et aussi représentante majeure de la culture occidentale à la Renaissance Liban, l'objectif principal n'était pas de vivre au Brésil. Dans la chimie, elle a appris (et aussi enseigné) à approcher les questions d'une façon plus cartésienne (au cours de chimie classique, quand elle a été professeur) et dans les lettres, elle a appris les principes dialectiques de la révolution française car, me semble-t-il, on ne peut pas enseigner le français exempté de culture.

Au Brésil, sans qu'on lui ait demandé son approbation pour rester, elle est soumise et elle doit être soumise, accomplir une fonction qui n'est pas son choix. Elle n'a pas de projet personnel. Elle ne peut pas en avoir.

Quant au préjugé social, il est exprimé par son humiliation quand elle s'est entendue traitée de turque par un enfant de la rue. Mais comment est-ce possible? Justement lui qui n'a rien, pourtant elle se sent plus petite que lui. Pourquoi est-elle tellement fâchée d'être confondue avec les turcs?

Ici, ce serait trop long d'analyser la discrimination, mais elle renforce ce sentiment quand elle décrit son avis par rapport à son médecin.

Par contre, quand je parle avec mon médecin, lui, il sait que nous sommes un peuple développé, il sait, il est cultivé, il a... il est éduqué... il sait qui nous sommes et au contraire, il nous respecte. Je ne sens pas là... Je ne me suis jamais sentie discriminée.

Il me semble qu'être acceptée par son médecin est important pour Halla, parce qu'il la voit comme une personne de bonne éducation qui vient d'une culture très développée. Ceci

consolide sa façon de juger l'autre, soit par la condition sociale (quand elle fait référence au gars qui est soûl, ou au mendiant ou encore à l'enfant de la rue, comme des gens inférieurs et mauvais, car ils ne veulent pas apprendre (faire des études), soit aussi par leurs origines.

Des récits de Halla, on peut comprendre qu'elle se considère comme supérieure à tous les autres qui ne sont pas comme elle, elle qui est professeur, éduquée, gâtée, de condition économique favorisée. Ici, j'ai le sentiment qu'elle est dans une autre «catégorie», une auto-estime plutôt très élevée et qui mérite le meilleur, toujours.

Et en corrélation avec cela, Halla a trouvé les justificatifs nécessaires au fait de se sentir exclue. Le sentiment de se sentir exclue reste imprégné.

Lorsqu'on écoute Halla, elle n'a pas d'histoire, mais c'est l'histoire qui lui manque. Une histoire a des personnages, des références, des contextes et des dates. Une histoire suit un processus, elle est dynamique. Ce n'est pas le cas chez Halla qui s'est arrêtée dans le temps. Il y a des manques dans son personnage. L'histoire est composée par et pour les hommes parce qu'ils ont une conscience abstraite ; Halla, elle, se sent automate.

Comment Halla peut-elle pardonner si elle-même ne se pardonne pas d'avoir fait confiance à son mari. Elle se sent traître pour elle-même et elle projette ce sentiment vers les autres personnes (principalement des gens hors de sa famille) qui vivent autour d'elle. La base de l'amitié est la confiance. Elle a perdu la confiance. Elle est partie au Brésil, mais pas pour y rester. Elle y a été obligée. C'est ainsi qu'elle se protège pour ne pas tomber encore dans un autre piège. C'est ainsi qu'il lui est plus facile de voir les méchancetés chez les autres et de le leur signaler.

Halla garantit qu'elle est sincère et honnête. Je n'en doute absolument pas, mais je pose la question : Halla est-elle sincère et honnête avec elle-même d'abord ?

Halla s'affirme comme femme libanaise, identité choisie et assumée avec fierté (lire le texte du récit plus bas). Encore une fois, elle mélange la basse auto-estime et la haute auto-estime. C'est-à-dire qu'elle est capable de surmonter l'échec des effets de l'immigration – de manière excellente, tout en restant pourtant, attachée à auto-commisération. Elle ne se pardonne pas d'avoir laissé la vie passer sans affirmer ses valeurs personnelles. Juste elle dit :

Alors, je commence (elle parle à voix basse avec tristesse et chagrin)... je pense beaucoup au temps que j'ai perdu à ne rien faire... le temps est passé et moi je n'ai rien fait...maintenant, je pense que c'est ma faute. Eh! Pas facile de se décrire... une chose que je vois, c'est que je suis très exigeante par rapport aux autres, les amitiés... la loyauté, c'est fondamental pour moi... sinon, j'ai une énorme difficulté à pardonner. Je ne sais pas... c'est mon défaut que je n'arrive pas à surmonter. Je vois pourquoi je n'arrive pas à faire des amis. Pour moi, l'amitié est comme la foi. C'est regarder Dieu avec la foi du point de vue religieux. Pour l'amitié, c'est la même chose, le plus important, c'est la loyauté. Mais je n'ai aucune flexibilité. Non, je n'en ai pas... (Elle a augmenté la voix) ça aussi c'est mon défaut, c'est ma musique certes.

En fait, Halla exige beaucoup d'elle-même, comme on peut le voir dans sa réponse :

Si c'est pour me critiquer, je sais le faire très bien moi-même...

Et en conséquence, elle exige beaucoup des autres personnes. Son hésitation à répondre à ces questions reflète une certaine méconnaissance d'elle-même. Elle renforce les valeurs de sincérité et d'honnêteté pour s'expliquer. Elle ne comprend pas pourtant son ambiguïté :

Je ne sais pas...je suis une personne passive... eh!

En ce qui concerne les études, Halla connaît bien la valeur intrinsèque des études et celle d'avoir une profession. Ce fut son choix, quand elle a pu choisir. Elle n'a pas refusé cette possibilité à ses enfants. Et pourtant, elle ne rejette pas sa propre culture quand elle n'est pas d'accord avec la décision de ses enfants de ne pas travailler dans le commerce de son mari. La vision commerciale et les valeurs économiques sont tellement fortes que cela lui fait regretter que les enfants n'assument pas les affaires commerciales de son mari. Le résultat est qu'elle n'arrive pas à voir une autre possibilité comme, par exemple, celle d'employer des brésiliens et de convertir son entreprise en société anonyme (avec des associés brésiliens) ou en société à capital mixte, par exemple (s'ils ont les moyens économiques pour cette affaire).

Mais là, il me semble que c'est le préjugé contre les brésiliens qui domine et la haute auto-estime des libanais qui (dans ce cas) sont considérés comme les seuls à savoir faire marcher les affaires, car ils sont honnêtes, travailleurs, sincères et bons commerçants.

c) Transmission

La transmission des valeurs culturelles a été bien réussie

Halla reste exclue. D'une certaine façon, c'est la manière qu'elle a trouvée pour anticiper son projet de vie future au Liban. En tant que personne cultivée, elle a fait la connaissance de la

culture brésilienne, elle a appris la langue par besoin de se maintenir à la hauteur. Mais une fois qu'elle ne veut pas céder au moment présent, elle ne se permet aucune adéquation à cette culture si différente de la sienne.

Dans une certaine mesure, Halla a su transmettre les valeurs de sa culture (libanaise) aux enfants et la liberté nécessaire pour qu'ils puissent faire leurs propres choix. Une méthode pédagogique de vie notable. Halla utilise son propre espace/réalité pour éduquer ses enfants, non pour les domestiquer.

Par rapport à la langue, il me semble que Halla a choisi de vivre un peu. Elle a essayé de s'intégrer sans perdre sa propre identité vis-à-vis des autres arabes et pour la formation de ses enfants. Elle dit avoir appris la langue pour éviter de se sentir mal quand elle se trouve face à des brésiliens lorsqu'ils parlent entre eux.

La question de la religion, pour Halla, me semble aller «de l'extérieur vers l'intérieur ». Comment doit être la foi ne fait pas partie de sa préoccupation. Elle a abordé la religion par une comparaison avec les catholiques (et aussi avec les autres religions) mais pas par la question de la foi elle-même. Cela ressemble à un collage qui mystifie la réalité. Dans son récit, elle m'a presque demandé pardon de ne pas être catholique.

Et là, Halla met en avant l'argument de l'imposition de son père. En fait, elle a besoin de croire en cette imposition. C'est la foi de Halla. Il est très clair qu'elle voit le voile comme un besoin culturel et social, mais non pas comme un impératif religieux. La façon dont elle justifie l'usage du voile ou, pour mieux dire, son choix de ne pas le porter, me semble là bien correspondre.

Les habitudes à table, bien évidemment, sont prédominantes dans la cuisine arabe, mais Halla ne les impose pas à ses enfants, surtout quand ils sont à l'extérieur de sa famille.

d) Projets

La reconnaissance de ses valeurs professionnelles et la décision de faire le nécessaire pour sortir de l'inertie

Pour moi, le projet de Halla de retourner au Liban et, en même temps, de ré-initier sa vie au Brésil, même s'il est convaincant, est tout à fait ambigu et confirme la catharsis.

Halla, elle-même, se surprend en décidant cela : rechercher un travail et faire elle-même la démarche de prendre en main son destin. Elle s'estime être la seule responsable.

Pourtant une question reste : si Halla arrive à réaliser son projet actuel, quel est son projet pour le futur, d'ici à cinq ans ?

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE SUSI (17 ANS) - DEUXIÈME GÉNÉRATION

a) Immigration

Une intégration bien réussie de chacun des deux côtés : arabe et brésilien

Susi est brésilienne de naissance, de bon gré et de bon cœur. Elle est évidemment partagée, mais pas dichotomisée. Par son âge, elle ne pourra pas être différente. Elle vit une réalité qui lui plaît, qui la rend heureuse en dépit de l'influence familiale et de l'amour pour sa famille.

Susi est bien intégrée tant avec ses compatriotes qu'avec ses « cousins » arabes. Elle a un regard ouvert et pacifique sur les « autres » qui sont différents, c'est-à-dire, « les immigrants, les étrangers ».

b) Image de soi

Son sens critique et son regard lucide et réaliste lui font vivre la double culture en paix.

L'identité de Susi, inévitablement, comme elle-même le reconnaît, est à la fois brésilienne et libanaise. A certains moments, ses racines parlent plus fort, à d'autres, son berceau de naissance frappe son cœur, mais souvent « les deux ensemble ».

Susi a suivi son cœur et la voix de ses origines : elle sait le faire d'une façon pondérée sans manifester un conflit intérieur :

Les deux cultures, les habitudes sont différentes. Même si je ne suis pas beaucoup les habitudes brésiliennes, j'aime la culture.

C'est ici que Susi fait une évaluation positive de sa bi-nationalité et profite de ce qu'il y a de meilleur dans chacune. En choisissant d'être brésilienne, elle garde toutefois bien son sens critique, son regard lucide et réaliste.

Il ne faut pas oublier que Susi n'a que 17 ans. C'est bien jeune pour reconnaître sa nationalité et savoir faire le choix. Elle montre une maturité émotionnelle bien développée, mais surtout centrée sur le moment présent.

Je crois que Susi a choisi les études en pharmacie tant par vocation que pour la nécessité de se sentir dans le présent et dans le futur.

c) Transmission

Savoir maîtriser les divergences culturelles arabes transmises et la culture brésilienne, a fait de Susi une médiatrice d'excellence.

Que Susi ait reçu la transmission culturelle arabe est bien évident, mais cela n'exclut pas une conscience critique de sa part. Elle subit une grande influence de son père, qui a un avis très ferme sur sa culture ; cette influence se traduit par le besoin personnel et intime de ne pas renier son ascendance, mais de l'amalgamer, au contraire, avec des choses qu'elle aime de la culture brésilienne. Elle essaye d'être un alchimiste de l'émotionnel.

Je ne sais pas si Susi connaît l'histoire de sa mère, ni quel est son sentiment et son évaluation concernant son choix de gérer la transmission intergénérationnelle selon son point de vue. Si elle est au courant, selon ce que j'ai pu constater, Susi se ne laisse pas «contaminer» par les sentiments de sa mère, car elle a choisi d'adopter une certaine distance vis-à-vis de la trame familiale.

Il semble que Susi a reçu les informations conformes à la lecture de son père (et à sa culture de domination) et à celle de sa mère (bien chargée d'émotion et de ressentiment). Dès lors, pour Susi, l'amour des deux parents exclut l'histoire des deux et se cantonne uniquement à sa relation fille-père et fille-mère.

Avec son frère jumeau, il y a le poids de la dyade fraternelle. Il suit son père et elle s'appuie sur lui. Mon sentiment est que Susi est arrivée à avoir la santé mentale nécessaire pour côtoyer tous les membres de sa famille sans se perdre. Mais, ici une observation s'impose : elle pourrait se perdre sur le même chemin que sa mère, soit par le mariage, soit par l'influence de son père et de son frère.

Par contre, le bonheur de faire plaisir à son père est important dans la relation familiale et interpersonnelle. Et là, elle a un appui psychologique pour dire de façon pertinente «non» à son père, en relation avec les autres choses ou exigences avec lesquelles elle n'est pas d'accord et auxquelles elle n'a pas envie de se soumettre.

Susi est à l'aise dans les relations sociales et avec les deux langues ; elle noue facilement des liens positifs avec les gens, qu'ils soient arabes ou brésiliens.

Quant au point de vue religieux, Susi attire l'attention sur l'importance de la religion considérée comme un besoin dans sa famille, avec une forte conviction de la part de son père et de son frère, mais semble-t-il moins de sa mère. L'influence de son père, de son frère et aussi d'autres membres de son entourage donne à Susi la sécurité de son choix.

Le port du voile est une contrainte et donc pas un symbole religieux. Susi continue donc à être fidèle à sa capacité de sélectionner ce qui est plus important dans sa vie. Par contre, en ce qui concerne l'ambiguïté d'être ou pas pécheresse par le fait de ne pas le porter, elle estime que c'est dû à l'imposition de la religion.

Susi, encore une fois, «se place» comme médiatrice des contextes de la vie familiale, pleine de richesse interculturelle. Elle mange avec le «grec» et avec les «troyens», une expression pour dire qu'elle fait plaisir à tous : à elle d'abord, puis aux autres des deux cultures différentes avec qui elle cohabite en paix.

A son jeune âge - 17 ans - elle montre un caractère intègre qui lui permet de maîtriser ses relations sociales et familiales de la meilleure façon possible sans cesser d'être elle-même, ici ou là. C'est-à-dire, du côté arabe ou côté brésilien.

d) Projets

*Choisir son chemin professionnel sans s'éloigner de ce qui a été transmis entre générations;
Susi a trouvé la communion quasi parfaite entre elle et sa famille.*

Le projet de Susi est bien ancré dans le présent : d'abord finir ses études en pharmacie ; et dans un futur très proche, travailler dans le domaine du médicament avec sa sœur qui fait également des études en pharmacie, mais pour le commerce. Le fait qu'elle veut travailler avec sa sœur dans une affaire commerciale différente de l'affaire de son père semble bien significatif.

On retrouve toutefois là une valeur culturellement héritée : être commerçante ; mais ce sera cette fois en tant que femme libre de plusieurs des liens, de ses amarres, car elle aura une profession qui sera valorisante par le travail à faire. Et il faut rappeler aussi que son frère est étudiant en médecine, ce qui n'est pas anodin non plus.

Une communion *quasi* parfaite existe entre eux, car tous exerceront, unis et complémentaires, dans le même domaine professionnel.

L'ANALYSE INTERGÉNÉRATIONNELLE DU RÉCIT DE HALLA (48 ANS) ET DE SA FILLE SUSI (17 ANS)

Mère et fille expriment la différence de leur histoire de vie par rapport à tous les items de ma recherche. Même s'il y a des expressions de commune identité entre les deux, à l'évidence, la fille a une proposition personnelle de vie bien différente de sa mère. Cela est clairement évident dans le choix de la profession, dans la façon de construire la vie (étude-profession-travail-affaires-futur) et dans l'«opinion» relative au futur mari.

Sur la religion, la langue et les habitudes à table, Susi cherche l'équilibre nécessaire pour éviter l'auto-exclusion «adoptée» par sa mère, Halla. Alors, Susi valorise le fait *d'être entre et avec*, sans doute pour avoir une relation intra-personnelle positive, sans déchirements, sans pertes et sans dommages.

En fait Halla a pu sublimer. Elle est arrivée à élever sa fille Susi avec la mesure juste de la liberté, de l'autonomie et exempte des émotions qui la déchirent, comme l'inertie, la basse auto-estime et l'auto-exclusion culpabilisante. Dès lors, son projet de vie est né : retourner à l'académie, au travail, à la vie. Mais avec qui ? Avec Susi, la fille-femme qui pourrait être elle-même ? Ainsi, elle va chercher l'université où Susi fait ses études (pas la même université que la sœur de Susi) pour demander l'équivalence de son diplôme.

Paradoxalement, même si Halla n'approuve pas le projet de Susi d'étudier et de ne pas travailler dans le commerce de son père, elle ne l'empêche pas ni ne crée d'obstacle. Elle accepte, simplement? Je ne crois pas. Elle se projette. Elle aide en donnant des conditions.

Elle assure qu'elle continue à marcher en avant.

Avec le nouveau projet pour sa propre vie, Halla sera plus encore une copine de Susi.

D'une certaine manière, l'entretien a permis à Halla de se trouver en cheminant dans le questionnement que j'ai proposé et en revoyant son parcours depuis la croissance de Susi. L'entretien a servi de catalyseur, accéléré sa réponse et l'a mise dans les conditions pour décider de la poursuite de sa vie.

3^{ème} Groupe intergénérationnel

Ce sont Rosinha, 57 ans et sa fille Laura, 27 ans

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE ROSINHA (57 ANS) ET DE SA FILLE LAURA (27 ANS)

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE ROSINHA (57ANS) - PREMIÈRE GÉNÉRATION

a) Immigration

Aimer, captiver, jouir, au lieu d'affronter et d'imposer : ce sont les verbes que Rosinha a choisi pour les mettre en pratique.

L'exposé de Rosinha, me semble-t-il, laisse apparaître qu'elle a immigré au Brésil en sachant qu'elle y allait pour y rester et y construire une nouvelle vie sans trauma majeur et sans ressentiments. Son attitude est le reflet d'une personne ouverte à de nouvelles expériences, de nouvelles connaissances dans une nouvelle société, complètement inconnue.

L'enthousiasme, depuis son arrivée au Brésil, démontre que Rosinha était préparée pour jouir de ce nouveau moment de sa vie. Ses attentes par rapport au nouveau pays ont été rencontrées depuis l'appréciation de la nature, car elle n'avait jamais rien vu de semblable auparavant, jusqu'à la rencontre avec les gens avec qui elle s'identifie et s'intègre rapidement.

Rosinha a adopté son nouveau pays et, malgré la difficulté de la langue portugaise, elle s'est sentie intégrée et fière d'elle-même, elle a montré clairement qu'elle était prête à établir des liens d'amitié et de confiance. Elle a rencontré d'autres immigrantes, comme par exemple, des italiennes qui ont venues au Brésil pour construire leur futur. Pour Rosinha, l'amitié doit être réciproque tant pour les brésiliens que pour les libanais qui viennent d'arriver. Ici, me semble-t-il, on trouve chez elle la compréhension de ce qu'est la réalité et la meilleure façon de l'affronter: elle ne montre aucun préjugé et elle renforce son auto-estime, assurant ainsi son rôle et son besoin d'intégration.

Dès son arrivée au Brésil, Rosinha a fait le choix de captiver au lieu d'affronter et d'imposer. C'était une forte personnalité, pourtant en formation, car à peine âgée de 15ans. Rosinha a eu la sagesse d'opter pour la flexibilité et de l'exercer avec sincérité et confiance. Elle a le sens de la sagesse et le sens de l'opportunité. Dans le langage populaire au Brésil, on dit «faire du citron, la limonade».

Partir de Rio Grande do Sul, où Rosinha a habité dès son arrivée au Brésil et où elle s'était très bien adaptée (il est important de le signaler) vers Foz do Iguaçu, lui a fait voir une autre réalité. Au départ, cette ville, conçue comme ville-«chambre-à-coucher», pour la simple

raison qu'y logent des gens de plusieurs origines avec des buts immédiats et transitoires, est aussi une ville qui est le théâtre de grands numéros d'aventuriers de la frontière. Ce n'est pas une ville idéale pour la construction des amitiés pérennes. L'insécurité, la méfiance et la compétition entre les travailleurs formels et informels ont soutenu la culture du «chacun pour soi et Dieu pour tous», s'ajoutant au fait de ne pas savoir qui est l'autre et ni ce qu'il fait.

La caractéristique de Foz do Iguaçu est d'empêcher des proximités personnelles pour éviter la socialisation d'informations qui ne doivent pas être commentées, ni même connues. Foz do Iguaçu (Brésil) est à la frontière entre trois pays : Uruguay, Paraguay et Argentine, donc peut aussi être un refuge, pour certains, pour raison politique, pénale ou d'autre ordre ou encore pour des raisons privées.

Cette ville, très touristique grâce aux Chutes des Cataratas do Iguaçu, rassemble toutes les caractéristiques marquantes de frontière entre pays où les réalités culturelles, légales et politiques ont une influence d'ordre économique et social qui finit par établir une culture propre où la peur, la méfiance et le besoin de survivre contribuent à la formation de groupes plus ou moins isolés, principalement, les immigrés. Cette réalité retient l'attention, même parmi ceux qui sont de son noyau familial et social, indépendamment de leur origine, brésilienne ou non.

C'est dans ce contexte que les amitiés manquent chez Rosinha.

Je peux comprendre Rosinha quand elle n'arrive pas à finir sa phrase:

J'ai trouvé ici plus, plus... il n'y a pas de voisin ici, on ne peut pas compter avec les voisins et avec les amitiés d'ici... (...).

Elle ne *peut* pas finir sa phrase. Il est nécessaire pour elle d'éluder ainsi la vraie cause de la difficulté d'établir les amitiés : la peur.

Dans ce contexte, Rosinha ne peut pas être comme elle le souhaite ; malgré sa disponibilité à l'autre, elle ne trouve pas de résonance.

b) Image de soi

Une image pas toute faite, plutôt une image construite, selon son besoin réel: se faire accepter par les brésiliens

En ce qui concerne la question qui est au cœur de ma recherche, celle l'identité, je commencerai par évoquer le prénom de Rosinha, qui en réalité, n'est pas le sien. Même pour elle, ce fut difficile (et inhumain), mais le changement de son prénom a eu un côté positif, si je puis dire:

(...) personne ne m'appelait par mon vrai prénom, je me sentais comme un poisson hors de l'eau !

Comme si elle avait été une novice, Rosinha a dû faire l'expérience d'accepter cela comme un fait sans possibilité de retour en arrière. La seule chose sensée à faire était de tout laisser derrière elle et de décider de se faire accepter par le Brésil. J'explique : laisser le monde où elle a vécu auparavant pour entrer dans ce nouveau monde comme si c'était une option personnelle.

Toute la « bataille » pour devenir brésilienne fut un échec. Mais quelle fut la réaction de Rosinha? Elle résiste et affronte. Elle savait qu'il faut continuer d'aller de l'avant. Ce ne fut pas un choix paisible, mais elle a aimé son choix. Elle s'est posé la question :

Pourquoi dépenser de l'énergie en faisant des efforts pour faire des comparaisons entre son pays d'origine et la société d'accueil, et qu'elle regretterait après ?

Le choix de Rosinha est réel : vivre. De la meilleure façon possible, avec ce qui s'offre à elle. Plus que ça, aimer le choix d'autrui comme son propre choix. C'est justement pour cette raison que son choix est réel : le Brésil.

Rosinha a décidé qu'elle va construire une image très positive d'elle-même, s'assumer comme elle l'a souhaité : en conséquence elle n'a pas eu besoin de trouver les coupables ou de chercher à se justifier de ne pas faire ou de ne pas être.

Rosinha est, de fait, une victorieuse. Son image de soi est sans griffe, me semble-t-il, sur la nature de sa présence dans le monde. Même le changement de prénom n'a pas provoqué chez elle une crise d'identité. Elle a maintenu son identité malgré l'*agression* de son mari qui lui a donné un autre prénom sans même la consulter. Cela aurait été inconvenant pour elle, car la question culturelle l'amenait à cette acceptation, sans qu'elle y soit pourtant indifférente :

C'est le temps qui s'est occupé de clarifier le malentendu.

Rosinha a choisi d'être brésilienne. Elle a décidé de vivre et de bien vivre en cherchant d'*extraire* d'elle-même les motivations nécessaires pour être heureuse. J'imagine que quelques-unes plus exaltées (et moins compréhensives), peuvent la traiter de conformiste, docile, domptable, sans force pour lutter pour ses valeurs personnelles. Je crois que, au contraire, Rosinha a opté pour la construction d'une vie qui soit possible pour elle-même, dans un contexte possible et moins traumatique.

Il me semble que son expérience au Liban, quand elle y est allée pour les vacances, a été positive. Ainsi, elle a pu rompre avec les amarres qui restaient encore et avec le sentiment d'une certaine culpabilité de se sentir brésilienne. Elle a pu intimement se libérer.

c) Transmission

Une transmission plus au moins adaptée, qui a fait un amalgame des héritages culturellement reçus et des habitudes opposées du pays d'accueil

Pour Rosinha, garder la culture arabe pour elle et sa famille est une valeur importante à la condition d'être ouverte à la richesse de l'autre culture, différente de la sienne. Sans radicalisme. Une magnifique vision d'altérité. Arriver à apercevoir la diversité culturelle et en profiter avec l'imperturbable privilège de celle qui sait exactement ce qu'elle veut.

L'expérience vécue avec la nouvelle langue du Brésil a bien montré le sens de la justice et la perception de la réalité de Rosinha quand elle a comparé le comportement de sa famille et celui des brésiliens, face à sa difficulté de la maîtriser. C'est ici, me semble-t-il, qu'en fait Rosinha s'est sentie adoptée par les brésiliens :

Les brésiliens ont corrigé les noms pour moi, mais ils ne m'ont pas critiquée.

Cette affirmation peut expliquer le fait qu'elle se sent plus à l'aise en parlant le portugais avec les Brésiliens, indiquant d'une façon positive la reconnaissance de ses limites et lui donnant l'opportunité de trouver dans ces limites, plus de motivation pour l'intégration.

Rosinha et sa famille ont commencé à pratiquer la religion après son arrivée au Brésil, sans doute pour les mêmes raisons que les autres femmes (et leurs familles), comme on l'a déjà vu avant : avoir une religion et être socialement inclus dans son entourage. Il me semble que le moteur n'est pas le sentiment religieux, mais plutôt la culture de la religion. Rosinha ne

pratique pas sa religion, même si elle se déclare musulmane. D'après elle, la religion est une valeur très importante pour sa famille.

Pour elle, on ne discute pas l'*authenticité* de la religion. Mais elle ne l'a peut-être pas intériorisée et elle n'en a pas l'intention.

Rosinha a transmis à sa famille les bases de la culture arabe : la langue, la religion, les habitudes et l'art culinaire. Toutefois, à partir de son propre choix de vie, elle a élargi à sa famille (enfants) la perception de liberté et d'autonomie pour les choix possibles. Et cette attitude lui permet d'accepter et de respecter les choix de ses enfants face à la religion, au voile et à la langue.

Quant à la question de se faire traiter de « turques », elle y voit un auto-préjugé qui a son origine culturelle, apporté par l'histoire des deux peuples/cultures/pays, qui se répète et provoque un malaise, encore aujourd'hui, chez plusieurs femmes libanaises que j'ai rencontrées.

d) Projets

Un projet de vie pour un futur très présent, vivre avec joie depuis toujours : profiter plus de la vie avec mon mari

C'est le projet de Rosinha, qui reflète: fidélité, cohérence, respect, haute-estime, vision du futur. Ce sont les éléments qui fagotent sa vie. Son projet pour le futur est son projet de vie, qu'elle a construit à partir de ces éléments: les valeurs qui explicitent qui est Rosinha:

Quelqu'un qui a dit oui à la vie.

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE LAURA (27ANS) - DEUXIÈME GÉNÉRATION

a) Immigration

L'immigration de Laura n'a pas été géographique ; elle a plutôt le sentiment d'être une immigrante au Brésil et d'être perçue à la fois comme une inconnue au Liban et exclue de ce pays.

Née au Brésil, Laura a le sentiment de ne pas être acceptée, ni du côté arabe, ni du côté brésilien. Elle a l'impression d'être exclue par les deux sociétés. Pourtant elle est brésilienne.

Selon les autres femmes que j'ai rencontrées, il s'agit là d'une expérience vécue par plusieurs, femmes, principalement de la troisième génération. Je crois qu'il en est ainsi de manière claire et évidente. Sa condition de fille d'immigrés donne à Laura cette caractéristique comme inhérente à sa vie sociale.

Mais mon regard se tourne vers Rosinha, la mère de Laura et je me pose la question : quelle est la vision de Laura par rapport à sa mère? Accepte-t-elle que Rosinha se sente plus brésilienne que libanaise ?

Il me semble que Laura ne perçoit pas sa condition ou n'accepte pas d'être fille d'immigrés. En réalité, elle n'a pas précisé avoir ce sentiment de mauvaise intégration : si elle comprenait la singularité de son existence comme une opportunité de profiter des deux situations de la meilleure façon possible, elle pourrait construire des ponts au lieu d'élever des barrières.

b) Image de soi

Un amalgame de révolte, d'indignation et impuissance ; elle ne regarde pas le réel, mais son reflet dans le miroir.

Le discours contradictoire de Laura par rapport à la perception qu'elle a d'elle-même la ramène, semble-t-il, à son conflit identitaire:

Je veux arrêter d'être comme ça... je ne veux pas me faire... (...) Je suis... joyeuse, je ne veux pas dire heureuse.

Le besoin de se justifier me semble lié à son conflit identitaire et le reflet de son conflit se prolonge par la question de sa nationalité d'abord: « Je ne sais pas si je suis brésilienne ou libanaise » et après : « Je suis brésilienne évidemment ».

En fait, Laura n'assume pas sa difficulté d'intégration, même si elle reconnaît qu'elle est autoritaire et qu'elle a très peu de maturité émotionnelle pour gérer les conflits, principalement dans la famille. Il me semble que cela est dû à l'éducation qu'elle a reçue de sa mère. Quant au fait de se «sentir brésilienne», il est difficile pour elle de ne pas se montrer ironique. Cette attitude lui permet d'éviter d'être vue comme ayant du plaisir à aimer et aussi d'*affronter* la disponibilité de sa mère à l'être, autrement dit de faire le choix de sa mère : vivre la vie avec plaisir.

Le résultat en est la dualité : une relation ambiguë d'approbation et de censure avec sa mère, forte personnalité, relation dans laquelle Laura n'accepte pas beaucoup le choix de sa mère d'affronter la vie. En plus, elle ne voit pas la sagesse de Rosinha ; elle trouve celle-ci faible, conformiste et aussi d'une «hypocrisie impardonnable».

Ici apparaît le conflit intime de Laura: « L'hypocrisie de sa mère » et par extension, celle des autres, car elle transfère en fait cette particularité sur toutes les autres mères.

c) Transmission

Son choix de vie est encore masqué par le besoin d'être authentique, au-delà de la transmission culturelle.

Le conflit identitaire de Laura est permanent ; il incrimine les musulmans comme les brésiliens, car tous prennent part à la transmission familiale et culturelle:

D'un côté, l'incohérence et l'hypocrisie des musulmans et de l'autre la difficulté des brésiliens de comprendre que tous les gens qui viennent du Liban ne sont pas nécessairement musulmans.

En ceci, Laura n'englobe pas seulement les attitudes et le comportement, mais aussi la croyance et la culture arabe : sa famille. Et par conséquent, les brésiliens qui ne comprennent pas les différences entre origine et religion. Elle se perçoit vivre dans un contexte qu'elle n'arrive pas à l'accepter : cependant, elle n'a pas le courage de rompre avec ceux qu'elle trouve ainsi hypocrites.

Le cycle de la *peur* est augmenté.

Laura découvre que son père n'est pas celui qu'elle a imaginé: «les interdictions viennent de ma mère». Laura a pu se protéger en transférant cette responsabilité sur sa mère, cible naturelle de toutes les fautes. « Garder avec soin son père » : Laura garde aussi un petit peu ce qui l'attache à sa famille et cela lui permet d'obéir à son père sans avoir le sentiment qu'elle cède comme l'a fait sa mère. Elle disculpe son père de culture machiste et finit par rester captive de son propre piège : le conflit entre sa mère et elle-même.

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant qu'elle ait appris que son départ au Liban lui a été imposé ; là elle s'est préparée pour le détachement de « l'homme de sa vie»:

Ma famille m'a imposé d'aller au Liban, ce n'était pas proposé, mais imposé.

Une expérience personnelle extrêmement douloureuse lui a fait voir l'hiatus entre la théorie et la pratique, entre le possible et l'impossible, entre le rêve et la réalité.

Aller au Liban «pour apprendre à être libanaise» a été une énorme agression pour Laura. Il me semble que c'est ici que sont nées les difficultés de Laura face à la culture arabe, que s'est fait ressentir sa déception en s'apercevant que ses choix ont des limites et que, en l'occurrence, le pire était de ne pas pouvoir choisir son propre projet de vie, puisque la famille est une valeur extrêmement importante dans la culture arabe. Ici, elle espérait l'appui de sa mère pour son projet. Enfin, sa mère allait assumer une fois pour toutes ses propres valeurs. Et comme Laura n'a pas obtenu ce qu'elle attendait, son regard sur sa mère a changé: une femme intéressée et faible.

Et voilà que Laura réfléchit à haute voix :

C'est frustrant... comme je te l'ai déjà dit... il y a des choses qu'il faut changer... et qui peuvent changer? Que moi. (...) Attendre que mes parents changent, je ne crois pas...

En revanche, Laura ne porte pas le voile ; elle s'habille à l'occidentale. Cependant...

Je connais bien mon père et je sais que pour lui, c'est important, je sais que pour lui, cela fait la différence... il ne vaut pas la peine de discuter pour ces «petites» choses...

Ceci me fait réfléchir au choix de Laura et me fait poser des questions, comme par exemple : où est son courage pour affronter la situation et rompre si nécessaire ? Dire que «cela ne vaut pas la peine de discuter pour ces « petites » choses » signifie-t-il qu'elle n'exprime pas les mêmes convictions que sa mère? Peut-être est-ce un choix de façon consciente ?

On peut remarquer que le cycle de la peur s'impose ici encore. La peur paralyse les possibilités de rompre avec les attachements qui l'empêchent d'avancer vers ses rêves où elle souhaite les transformer en projet de vie.

L'ambivalence est présente chez Laura et c'est une ambivalence destructive.

Elle reconnaît qu'elle ne peut pas être comme sa mère, qu'elle ne veut pas l'être. Mais alors, que faire ? Assumer la rupture et continuer sans conflit ou suivre le modèle maternel et essayer de se réajuster à la réalité ? On retrouve présent ici l'héritage de la mère : il est important d'être heureuse et chacun construit sa réalité à sa façon.

Laura a fait une véritable démonstration de la réalité de la religion avec le besoin de ne pas l'affronter. D'abord, il s'agit de la voir bien clairement, et s'il existe une *faute*, celle-ci ne vient pas de la religion, mais du fait des hommes, comme par exemple leur hypocrisie.

Vraisemblablement, nous trouvons là une démonstration basée sur l'expérience transmise par sa mère, Rosinha : la transmission de la perception du monde, de l'altérité et de la conscience critique.

Il est par contre difficile, pour Laura, d'admettre de faire comme sa mère, d'assumer la religion islamique comme un choix religieux devant les brésiliens. Je dirais que c'est presque impossible pour elle. Elle sait bien qu'elle peut assumer son choix, cependant elle n'a pas le courage nécessaire pour le faire. C'est l'ambivalence destructive qui peut expliquer sa position face à l'Islam:

Pour rompre avec la communauté islamique, il faut partir d'ici (... parce que... le regard est, est... cruel pour les gens.

Voici ce que veut dire le reflet de l'Islam dans le miroir, selon l'expérience de Laura :

Surveillance, impose la peur et assoupis, pour que la valeur de la famille se maintienne intacte, même à coups de sacrifices et de regrettables séparations. Mais que la culture, la religion imposent aux enfants le devoir d'obéir aux parents pour valider l'intégrité personnelle et le succès paternel.

En résumé, Laura ne veut pas être musulmane et elle n'accepte pas la culture arabe (comme une culture imposée) ; pourtant, elle n'accepte pas le choix de sa mère. Elle aurait souhaité que sa mère rompe et ainsi démontre avec clarté ses idées et ses sentiments. Sans cela, pour Laura, c'est l'hypocrisie. Laura est plus inflexible, autoritaire et elle a la présomption de quelqu'un qui n'a pas eu des expériences difficiles à surmonter (comme sa mère depuis l'âge de 15ans). Laura croit que «si elle avait été sa mère, elle n'aurait pas cédé, ni ne se serait accommodée ». Il semble que, pour Laura, ce ne fut pas confortable de découvrir que les interdictions sont venues de sa mère. Ce fut l'argument essentiel pour se rapprocher de son père sans avoir un sentiment de culpabilité et sans sentir qu'elle se trahissait elle-même, comme elle croit que sa mère l'a fait.

d) Projets

Rompre avec le passé et le présent, lui fait souhaiter fuir, y compris de sa ville natale.

Laura sait bien quels sont ses choix, mais « en partant de cette ville », comment les réaliser ? C'est sa façon à elle de trouver la liberté sans se sentir exclue, alors qu'elle-même a exclu les autres.

Serait-ce qu'elle opterait pour les mêmes artifices «hypocrites» que sa mère, en se justifiant du fait que ce serait le moyen nécessaire pour arriver à ses objectifs? Quels objectifs?

Ressentir le plaisir de vivre. Etre heureuse.

L'ANALYSE INTERGÉNÉRATIONNELLE DU RÉCIT DE ROSINHA (57 ANS) ET DE SA FILLE LAURA (27 ANS)

Rosinha et Laura sont l'image et le reflet, l'une de l'autre, même si elles ont des histoires de vie différentes. Rosinha a su éduquer Laura en lui transmettant les valeurs d'une vie digne. Toutes deux ont de fortes personnalités: elles se sentent brésiliennes, intégrées dans la société et dans la culture brésilienne ; elles ont une conscience critique et sociale.

Ce qui les différencie, c'est probablement, par leurs histoires de vie différentes, l'attitude face à la *boucle* familiale et sociale. Alors que Rosinha a adopté la conciliation pour arriver à construire sa vie, Laura cherche à se détacher de cette réalité, même si elle finit par adopter une attitude analogue à celle de Rosinha, par rapport à l'impuissance immédiate de l'affrontement.

Le choix de Rosinha est d'être heureux en n'importe quelle circonstance. Sa nationalité: brésilienne. Son projet de vie : être heureuse, après avoir accompli sa mission d'élever, d'éduquer et de garantir le futur de ses enfants. Sa stratégie: la tactique de la conciliation entre les valeurs personnelles et celles qui par imposition sociale et culturelle, doivent d'être adoptées, tout en faisant attention à n'avoir pas corrompu sa façon d'être et de penser.

Et le projet de vie de Laura est de rompre avec les attachements qui l'obligent à être ce qu'elle ne veut pas et de construire son propre bonheur, même si la certitude des douleurs causées par ses pertes l'empêche de goûter au plaisir de cette prise de décision.

Finalement, pour Rosinha et pour Laura, il y a un projet commun : être heureuse, être brésilienne ne pas avoir d'attachement religieux, ni de genre, ni culturels. Mais, par rapport à leurs histoires de vie, les stratégies d'affrontement de la réalité sont différentes.

Toutes les deux sont des femmes fortes et déterminées. Toutes les deux auront le droit de dire oui à la vie qu'elles ont choisie.

Rosinha et Laura sont tellement semblables et c'est pour cela même que Laura exprime ses rejets, dans le but d'éviter des comparaisons et conflits personnels.

4^{ème} Groupe intergénérationnel

Ce sont Selma, 35 ans et sa fille Sonia, 19 ans

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE SELMA (35ANS) ET DE SA FILLE SONIA (19ANS)

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE SELMA (35ANS) - PREMIÈRE GÉNÉRATION

a) Immigration

Une immigrée pas comme les autres: une citoyenne du monde

Selma a immigré au Brésil à l'âge de 15ans, sans connaître la culture et la langue de la nouvelle société. C'était un vrai défi pour elle. En plus, laisser sa nombreuse famille et les amis derrière, c'était un pas très grand qu'il s'agissait ou non d'accepter de franchir. Mais le choix de Selma fut de prendre son immigration avec la responsabilité d'une personne adulte et sûre de son choix.

Elle a acquis la dimension réelle du fondement des relations interpersonnelles. Indépendamment de préjugés, cette interrelation se fait possible et productive quand la personne a sa structure interpersonnelle bien organisée. Ne pas se faire passer pour victime, ni même se sentir victime, valoriser la relation sociale, être ouverte pour apprendre à travers les expériences d'autres immigrées, ont été les outils psychosociaux qui ont rendu Selma heureuse, sûre et responsable pour la construction de sa propre vie ; lisons sa déclaration:

*Depuis, je me suis rendu compte que ce n'était pas réalisable et que ma vie, mon destin est ici...(.)
J'ai choisi ce chemin de l'immigration et je dois être responsable pour cela.*

Selma a bien appréhendé la réalité concrète avec certitude ; elle a saisi la dimension de cette difficulté et de cette expérience qu'elle a pu vivre sans se laisser *contaminer* par le pessimisme, par l'arrogance et par l'auto-préjugé. Ce sont des caractéristiques de personnalité qui ont garanti son attitude face à la vie. Selma est de bonne volonté avec elle-même, elle a une haute-estime d'elle-même, elle a cherché le chemin de l'intégration de façon décisive.

En fait, elle a menti sur son âge, mais la différence - environ trois ans- ne semble pas très importante et cela s'est passé dans une période de transformation du « penser » social. En dix ans, celui-ci augmente la différence et rend les adolescents bien plus mûrs dans leur manière de voir et d'agir dans la vie. Cette expérience dans l'entourage des adultes a certainement apporté à Selma de grandes frustrations et le sentiment d'exclusion, mais il a pourtant contribué à former sa personnalité, ses sentiments et son projet pour en sortir victorieuse.

Selma a eu suffisamment de motivations pour tout tenter afin que son choix d'immigrée au Brésil soit une réussite. En plus, elle reconnaît que le Brésil, à l'époque, a mis en place une politique d'accueil des l'étrangers en leur offrant des conditions spéciales. Ensemble, sa motivation et la politique envers les étrangers ont favorisé la prise de décision de s'intégrer, d'aimer la nouvelle vie, même avec les difficultés de la langue, de la culture et de la nostalgie de ses amies du Liban :

J'ai accepté de partir du Liban et de me marier très jeune pour fuir la pauvreté et la guerre civile... et laisser mes amies derrière moi, mes amies de mon âge... c'était le pire pour moi.

Sa forte motivation la fait réagir :

Ici à Foz do Iguaçu, c'est le Liban numéro deux.

Alors, l'intégration est pleine. Selma se sent accueillie et ne voit pas de préjugé. Bien au contraire, il y a tout pour que l'immigrant arabe se sente bien accueilli. En revanche, elle a une vision très claire et concrète de la relation entre les immigrants et le pays. Les deux sont importants pour que le pays grandisse grâce au travail de l'immigrant et que celui-ci grandisse en tant que personne, si on comprend bien la *parole* de Selma:

Nous les Libanais, nous sommes bénis ici à Foz do Iguaçu (...) nous sommes arrivés, nous sommes restés et nous avons beaucoup grandi, mais nous avons aussi fait grandir le Brésil.

b) Image de soi

Décidément une image souhaitée, réalisée et conquise

Selma s'aime. C'est donc ainsi plus *facile* pour elle d'aimer les autres et la réciprocité certainement est assurée. Par contre, son doute quand à savoir s'il est bon ou non de penser beaucoup aux autres et de les aider, reflète les informations qu'elle a probablement déduites de *psychologismes* qui retournent l'altruisme en une certaine forme d'égoïsme, laissant entendre que la personne fait du bien parce cela lui fait du bien. Et alors ? N'est-ce pas bon de se sentir bien dans la façon dont on choisit que cela doit être ? Une identité construite selon son propre choix en fonction du *modèle* préféré: être heureuse et basta.

Brésilienne d'option, de cœur, sans aucun doute: «Je me sens étrangère dans mon pays (...) le Brésil fait partie de mon identité (...) je suis brésilienne. »

Un autre pas vers l'intégration : apprendre à lire et à écrire le portugais avec ses enfants... juste comme quelqu'un qui a la confiance et l'humilité de se reconnaître telle qu'elle est vraiment.

c) Transmission

La valeur de la culture arabe prise avec fierté et enrichie par la culture brésilienne

Je commencerai cet élément excessivement important en considérant une *habitude*, qui est devenue une transmission culturelle : celle d'envoyer les enfants au Liban. Donc, les envoyer au pays d'origine de leurs parents est important pour eux parce que cela donne la garantie de la transmission culturelle et religieuse. En fait, tout est compris, comme la langue, les habitudes, les liens avec tous les membres de la famille de ses parents. C'est le désir que tout ce qui concerne la famille et la culture soit préservé : seule la cohabitation là au Liban peut conclure le processus de la transmission. Selma a suivi ce même modèle comme les autres femmes l'ont fait.

Ici, Selma montre encore une fois que, non seulement elle respecte les autres qui sont différents d'elle-même par la nationalité, la culture, la langue et la religion, y compris, bien évidemment les habitudes à table, mais aussi qu'elle soutient la pratique de la rencontre et choisit une « table œcuménique » comme symbole concret, car il est plus important de vivre la cohabitation avec la joie, la bonne volonté, le respect et la confiance.

On vit le vrai œcuménisme religieux ici : l'évêque vient à la mosquée pour participer à notre fête et le cheik va aussi à l'église catholique, comme également le pasteur protestant. Je suis musulmane et toi chrétienne et si je veux aller à une fête dans ton église, je reste musulmane et toi chrétienne. Et vice-versa, n'est-ce pas ?

Dans le respect et la fidélité à elle-même et aux dogmes, porteuse du voile, Selma est pratiquante et fort présente dans les activités de son église: la Mosquée.

Le voile pour Selma représente le signe de son choix religieux, elle n'a absolument pas de honte, ni de mal à le porter.

d) Projets

Tout a son temps... le temps de semer et le temps de récolter ». Selma a eu la sagesse et la patience d'attendre le bon temps.

Le projet de Selma est attaché à un plan majeur. Il reflète bien la façon dont elle a choisi de construire sa personnalité et sa vie.

Mes projets... c'est d'abord et avant tout d'étudier, de retourner aux études... il n'est jamais trop tard pour recommencer, non ?

Cette description renforce toutes les réflexions que j'ai développées précédemment. Selma sait bien être qui elle est et valorise chaque expérience comme une opportunité d'être chaque fois meilleure, d'apprendre et de se dépasser.

Toi, tu es un grand exemple, grand exemple. Il faut regarder les expériences des autres...

Cette déclaration réaffirme sa façon de grandir en profitant de sa propre vie, de l'expérience d'autrui comme référence et de la certitude qu'elle aussi est capable. Humilité est, peut-être, un terme plus correct pour résumer cela.

ANALYSE INDIVIDUELLE DU RÉCIT DE SONIA (19ANS) - DEUXIÈME GÉNÉRATION

a) Immigration

La réalité d'être fille d'immigrants et tout ce qu'elle porte avec cette expérience a fait de Sonia une fille plus ouverte au monde, au-delà de sa famille.

Sonia a reçu une éducation avec les valeurs de Selma vécues dans le quotidien de la famille et, pour cette raison, son intégration s'est passée d'une façon très naturelle. Les difficultés advenues à partir du terrorisme mondial, par les groupes fanatiques liés à l'Islam, sont

vraiment réelles et perçues par Sonia ; il me semble qu'elle les accepte comme légitimes, selon son propre regard sur qui se passe autour d'elle dans la société. Dès lors, malgré qu'elle se sente comme une fille d'immigrés, cela ne l'empêche pas de maintenir des relations sociales positives et de chercher à construire sa vie avec, tout à la fois, intelligence accomplie, sentiment d'affection et sagesse.

La personnalité de Sonia est fortement liée à la façon dont elle a été éduquée. Sans la grande inspiration de sa mère, il aurait été presque impossible que Sonia ne se reconnaisse pas telle qu'elle est: brésilienne, fille d'immigrants. Elle voit la réalité avec des yeux libres de tout préjugé et elle utilise avec fierté l'argument : «Ici à Foz, un mélange de races extraordinaire - dans la parfaite harmonie (...)», argument basé sur une vue de raison, même si c'est dit avec émotion et exprimé dans la forme que lui fait décrire la multi culturalité du Brésil:

Ici à Foz, il y a des japonais, des chinois, des arabes, des allemands, des italiens, etc..., tous mélangés avec les brésiliens.

Dans cette *manifestation*, se reflète en Sonia la personnalité et la vision du monde de sa mère, Selma.

La phrase de Sonia : « Ici, le soleil brille différemment, ici, les gens sont différents », est d'une objectivité spontanée et symbolise toute la description qu'elle fait au long de l'entretien. Existe-t-il quelque chose de plus nécessaire à la vie que le soleil?

b) Image de soi

A 19 ans à peine Sonia a construit son identité à l'image d'une fille qui sait bien s'orienter dans la vie.

L'image que Sonia donne d'elle-même est structurée, positive et assurée. Elle présente une image de soi comme celle d'une personne réalisée, ne dépendant que d'elle, de sa propre capacité et de sa détermination ; et cela lui réussit. Une identité bien construite, basée sur la confiance et l'amour que sa mère lui a transmis. Elle sait exactement qui elle est et ce qu'elle veut, elle ne sent pas le besoin de l'approbation des autres pour se sentir une personne, et une personne qui a choisi d'assumer sa nationalité brésilienne.

Sonia a choisi comme études le commerce extérieur et se prépare bien pour devenir une excellente professionnelle. Et elle le sait parfaitement. Sa liberté intime l'a conduite à tracer des objectifs bien adéquats à ses projets. Elle a choisi d'être polyglotte, travaille dans un hôtel

de niveau international et fait les études pour acquérir une formation en administration d'entreprises, ciblée en commerce international.

c) Transmission

Parcourir les pas de ses antécédents fait aussi partie du chemin à suivre de Sonia : fière d'être membre de sa famille et de suivre les siens.

Sonia est prête pour la vie. Et sa mère y a beaucoup contribué ; elle lui a transmis une éducation cohérente avec la pratique et les attitudes face à sa vie. Ainsi, Sonia a appris sans difficulté les enseignements sur ce qui, dans son cas, fait partie du quotidien familial. La transmission n'a pas été loin de la pratique. En fait, ce fut la pratique qui a donné le fondement pour la théorie.

C'est une famille qui a choisi la transmission des valeurs aux enfants, trouvant qu'il est plus important «d'éduquer» d'abord par l'intérieur, considérant qu'il s'agit d'éduquer pour d'abord à être.

Sonia démontre cette transmission de valeurs ; elle a saisi l'importance de valoriser les relations sociales, en comprenant que la cohabitation pacifique est la manière naturelle pour établir ses amitiés en les fondant sur le respect réciproque et la confiance.

L'importance que Sonia donne aux études, au travail et à l'honnêteté, est pratiquement *héritée*, découlant de l'intensité de la transmission dans le contexte familial.

Sonia est allée au Liban pour sédimenter la transmission culturelle et religieuse, comme aussi, connaître et cohabiter avec toute la famille qui est restée là-bas. Elle a suivi la tradition de la famille et est restée un temps suffisant pour cela. L'approche de la culture arabe avec les familles, tout en élargissant sa connaissance, n'est pas arrivée à lui faire mépriser la culture brésilienne. Elle sait bien séparer la signification de l'une et de l'autre culture. En plus, elle est capable de reconnaître combien il est important de maîtriser, en tant que brésilienne, fille d'immigrants, l'inter-culturalité en soi-même.

En revanche, elle souligne le fait d'être considérée par ses parents comme un enfant qui doit donner le bon exemple, et pas seulement par ses parents, mais aussi par son patron à l'hôtel et les professeurs à la faculté ; elle dit:

Je me sens mise sous pression pour être un bon exemple... (...)

Ceci est un poids lourd pour Sonia, pour deux raisons: d'abord, elle *doit* être un bon exemple et là la famille demande beaucoup. Deuxièmement, pour se connaître et avoir de soi-même une bonne évaluation, elle craint que ses frères ne puissent pas la suivre comme exemple. Par contre, elle accepte la situation sans plus de problème et sans se demander pourquoi la transmission est tellement positive que, elle, comme fille aînée, intelligente et bien responsable de les études, sait qu'elle *doit être ainsi ...*, que son rôle dans la famille est d'être boussole, phare et signaleur, pour tous les autres.

Je reviens aux interdictions vécues par Sonia:

Mon père répète tout le temps la même chose, c'est-à-dire qu'il a besoin de savoir en avant première, avant tout autre personne:

« Je ne veux pas t'interdire, je veux simplement donner mon avis... notre avis, à moi et à ta mère. Mais si tu fais un mauvais choix, il ne faut pas pleurer, ni regretter parce que les règles sont dites bien clairement », dit-il.

D'un côté, il me semble que, malgré que Sonia ne voit pas les interdictions, elle s'aperçoit qu'elle fait ses choix, soit celui de la «cohabitation pacifique» assumée comme une façon de rendre la vie plus légère, soit celui de l'absolue transmission culturelle. Elle ressent la nécessité d'affirmer qu'il n'y a pas d'interdiction. Peut-être que cette affirmation démontre davantage la première hypothèse selon laquelle elle assume comme son choix de ne pas s'auto-punir et de se maintenir intègre, sans aucun conflit intime.

D'autre part, la personnalité de Sonia est très bien structurée et c'est bien réel qu'elle a introjecté la culture arabe en tous ses aspects, y compris ceux qui peuvent apporter des difficultés relatives aux interdictions, comme par exemple, en rapport avec le mariage et les sorties avec les cousins, pour se *protéger*.

Je vois cette expression comme un paradoxe, une fois qu'elle travaille dans un hôtel.

Dans la famille de Sonia, tous sont musulmans et pratiquants. Contrairement à sa mère et à sa grand-mère, Sonia ne porte pas le voile, elle préfère s'habiller comme les autres filles de son âge: en fait, elle ne se sent pas obligée de le porter:

Porter le voile par obligation est plus un péché que de ne pas le porter (...) Je n'ai pas envie de porter le voile, je ne m'habitue pas à l'idée... (...)

Je trouve cette expression très intéressante. «Si c'est pour l'obligation»... elle ne ressent pas cette pratique religieuse (porter le voile) comme nécessaire ; toutefois, le voile a encore une signification bien spécifique: une question culturelle? Une question de foi?

C'est en ce sens qu'elle s'exprime: «porter le voile par obligation est plus un péché que de ne pas le porter». Par rapport à cette question, il me semble que Sonia confirme son inter-culturalisme dans l'expression suivante :

Dans mon travail à l'hôtel, je ne peux pas le porter... (...)

Les habitudes à table sont variées: à la maison, cuisine arabe ; à l'extérieur, selon l'endroit où elle se trouve. Elle aime bien la cuisine brésilienne, mais fait attention à ce qui est interdit par sa religion comme, par exemple, la viande de porc et à d'autres précisions comme, par exemple, connaître la valeur de l'abattoir.

Sonia assume d'aimer la cuisine brésilienne tout en se réservant l'option de ne pas manger ce qui est interdit par la religion. Cette position correspond-elle à une motivation religieuse ou aussi culturelle? Ou à une croyance? Ou même à une habitude alimentaire? En fait, je crois qu'il n'est pas très important de pouvoir définir la motivation ; le mieux, en tout cas, est de savoir que Sonia a su agréer des valeurs plus importantes pour construire une vie heureuse.

d) Projets

Sonia poursuit pas à pas son projet : être heureuse dans cette vie.

Sonia est une fille sûre d'elle-même ; elle sait bien ce qu'elle veut et entend construire sa vie avec des objectifs bien définis. A l'entendre, son projet sera réalisable. Elle n'a aucun doute à ce sujet. Son projet est extrêmement cohérent avec sa proposition de vie, ses valeurs et son inter-culturalité.

Sonia a la qualité d'affronter la vie avec optimisme, détermination et confiance.

L'ANALYSE INTERGÉNÉRATIONNELLE DU RÉCIT DE SELMA (35ANS) ET SA FILLE SONIA (19ANS)

Selma et Sonia présentent des caractéristiques de personnalité très semblables, même avec les différences de scolarité, d'histoire de vie et de perspectives concernant le futur. Toutes les deux sont bien résolues dans la vie, sûres d'elles-mêmes, confiantes ; elles respectent l'autre et construisent leur vie en surmontant les difficultés avec détermination et bonne volonté.

En outre, toutes les deux ont des valeurs culturelles et religieuses qui donnent un fondement à ces qualités, et expriment la complicité entre mère et fille. Elles sont intégrées, brésiliennes ; elles ont une haute auto-estime, des projets de vie bien définis, en cohérence avec qui elles sont et avec ce qu'elles souhaitent être et avoir.

Je crois que la convergence est réelle, avec une réciprocité à l'attitude face à la vie et face à la vision du monde. Toutes les deux veulent être «citoyenne du monde» sans perdre les racines ancrées toute à la fois au Brésil et dans la famille.

Je n'ai pas trouvé de divergences. Peut-être, celles-ci pourraient-elles apparaître uniquement si le regard du chercheur cesse de considérer l'individualité, les histoires de vie, les relations de domination et la signification de l'amour, ainsi que la responsabilité d'éduquer pour le bonheur, en vue d'un bonheur conquis par un engagement personnel.

Je conclus en disant que la complicité entre Selma et sa fille Sonia est le fruit d'une transmission intergénérationnelle bien réussie.

2.3. Les quatre groupes intergénérationnels : les dix femmes de trois (quatre) générations différentes, présentées en quatre groupes séparément, toujours de la même famille

UNE ANALYSE TRANSVERSALE

La famille détient une mission primordiale dans la construction et dans la fortification de la société. A ce titre, et particulièrement dans la culture arabo-libanaise, elle joue un rôle prépondérant, principalement quand on se trouve dans la condition d'immigré dans un pays occidental ; elle devient l'axe et le levier de l'intégration, de la transmission et d'une réflexion multiculturelle avec une certaine prudence et ouverture d'esprit.

Il est entendu qu'il faut préserver la nécessité intrapsychique de garantir l'identité personnelle et sociale pendant que chacun s'approprie les valeurs de la nouvelle culture et qu'il faut développer des mécanismes d'auto-préservation. Dans ce contexte, la famille est présentée comme un refuge pour se fortifier et surmonter les difficultés au-delà des relations conflictuelles entre les générations, les individus et les objectifs de vie. Et si l'on considère la condition des femmes, il faut souligner que le rôle de la femme, en tant que mère, grand-mère,

filles et épouses, comprennent la responsabilité de concilier tous les intérêts, y compris les intérêts personnels, même sans qu'il y ait une juste reconnaissance et une valorisation de ces rôles.

En ce sens, l'analyse de ces groupes de femmes qui représentent les différentes familles, démontre que l'influence de la personnalité de la mère se superpose aux autres paramètres et qu'elle permet de surmonter ainsi les contradictions : la répression et la liberté, l'autonomie et la soumission, le courage et la sublimation.

La femme/mère/grand-mère se construit dans une réalité telle que, tout en subissant des interdictions culturelles et religieuses qu'elles doivent transmettre, elles parviennent à éduquer leurs filles en leur transmettant également les valeurs qui contribuent à vivre dans la liberté, l'autonomie et le bonheur.

Indépendamment de la génération, de la famille, des histoires de vie, ces femmes exécutent un rôle: transmettre à leurs filles la conscience du genre, c'est-à-dire de ce que c'est d'être une femme libanaise ; mais avant tout, leur apprendre à être conscientes que, en tant qu'être désiré, elles peuvent, sans perte leur identité, vivre heureuses, avec des projets de vie construits à partir de leurs propres choix ; leur apprendre à dépendre du courage et de la persévérance.

a) Immigration

Malgré des histoires de vie différentes, l'immigration se ressent comme étant un facteur de correspondance familiale (en tenant compte de toutes les générations) ; elle se présente comme la nécessité économique pour la survie personnelle et familiale. Son acceptation est commune à toutes les femmes en dépit des conditions qui se sont produites, soit par choix personnel, soit par impératif familial. L'immigration reçoit une acceptation universelle, chez toutes ces femmes, nonobstant les conditions dans lesquelles elle s'est passée, soit par choix personnel, soit pour répondre à un impératif familial.

Pour les femmes qui ont immigré- les plus âgées surtout - le sentiment d'appartenance a modulé les relations sociales en dépit d'une quelconque façon de voir les préjugés. Elles avaient besoin de beaucoup de courage et de détermination pour, sans même maîtriser la langue locale, s'inclurent au point d'obtenir l'auto-éveil du sentiment d'amour et de respect envers la nouvelle patrie. Ceci est démontré par l'analyse des générations plus jeunes quand

elles s'aperçoivent que l'intégration dans la société brésilienne n'a pas été faite simplement parce qu'elles sont nées au Brésil.

Le fait de se sentir intégrées dans la société brésilienne, toutefois, n'exclut pas la perception de la réalité de l'environnement en ce qui concerne les différences culturelles qui s'expriment, parfois, à travers les préjugés et les difficultés pour une acceptation réciproque des pratiques religieuses, des habitudes alimentaires et même des modèles de valeurs concernant la famille et l'éducation. Par exemple, Dora, immigrée il y a 50 ans et Zainab et Susi, nées au Brésil, ne se sentent pas intégrées dans la société brésilienne, à des degrés divers, évidemment. Entre les deux générations, il y a un dénominateur commun : la famille, principalement représentée par la figure de la mère.

b) Image de soi

L'influence de la personnalité de la mère se fait sentir dans toutes les familles ; elle se reflète dans chaque génération comme une image dans le miroir, dénonçant la nécessaire complicité filiale qui résulte, soit de la nécessité réciproque de surmonter ce qui l'empêcherait, soit de la relation affectueuse et aimante qui s'est établie à mesure qu'elles ont compris la réalité qui leur est commune à toutes. L'analyse montre que les quatre groupes ont une haute estime de soi, malgré que dans certains, celle-ci pourrait être masquée par le mécanisme d'auto-apitoiement et de compensation. Dans les générations plus âgées, on constate une certaine fierté d'être victorieuse et d'avoir surmonté les obstacles propres à leur condition de femmes musulmanes immigrées dans un pays occidental. Les jeunes générations, même si elles ne manifestent pas ce trait personnel de conquête, assument les réalisations de leurs prédécesseurs et s'auto-valorisent aussi comme des femmes conformes et capables.

Elles assument l'identité interculturelle – elles sont brésiliennes et libanaises- avec un degré plus ou moins aigu de conflit personnel ; toutefois, elles sont attentives à faire valoir leur condition d'être brésiliennes au Brésil et libanaises au Liban. C'est là peut-être leur principale concession et leur plus grande conquête, car, bien qu'elles reconnaissent la difficulté de cette double appartenance, elles en voient aussi, en général, les avantages.

En ce qui concerne le fait de faire des études, toutes ces femmes, à chaque génération, expriment son importance fondamentale. Elles peuvent voir les études comme un levier pour la transformation personnelle ; ainsi même, Dora, dans ses 88 ans, choisit d'inscrire cela

comme un projet pour sa vie, tout simplement. Cela peut refléter une forme de rejet de toutes les interdictions auxquelles elles ont été soumises, élisant l'étude comme une possibilité de libération et d'autonomie. Il en va de même pour la profession. Il est commun à toutes d'accepter le rôle classique des femmes : être responsable des activités de base dans la maison ; mais au rôle de partenaire d'affaires de leur mari, elles préfèrent cependant exercer un métier différent ; c'est là le but ultime de toutes. La lecture de cette analyse apporte l'hypothèse que la profession, comme les études et leurs dérivés, favoriseront une plus grande indépendance financière à partir de la culture.

c) Transmission

La famille est essentielle pour la transmission. Considérant que la famille est la valeur principale pour les libanais, la transmission des valeurs culturelles, religieuses et familiales, remplit la fonction d'une balise qui porte la propre condition d'immigrante et de musulmane, en particulier, pour les femmes. L'utilisation du voile, l'acceptation des interdictions relatives à la cohabitation sociale, le mariage et le rôle féminin dans la sphère domestique et dans la société en général, sont transmis comme essentiels à la propre existence, d'une façon qui est prioritaire par rapport à n'importe quelles possibilités de rationalisation ou de rébellion.

Au-delà de la question de la foi, la religion impose des restrictions à la femme pour éviter qu'elle incite au péché en tant que figure de la tentation pour l'homme ; elle conditionne ainsi une structure mentale de la pleine acceptation et de la confiance, en particulier chez les femmes qui se sentent, par là, vulnérables face à des motivations de transgresser, intimes et extérieures à elles. La peur et, par conséquent, la soumission sont présentes dans toutes les générations, bien que parfois dissimulée par la foi et par la sublimation.

L'imposition aux femmes en formation, dans toutes les familles, de voyager au Liban pour consolider les liens familiaux et pour sédimer la culture et la pratique religieuse, reçoit la double signification du choix et de la punition. Considérée comme "normalité", cette pratique renforçant le lien avec l'environnement familial, en dépit de la volonté et du désir de la jeune fille, est introjectée d'une manière passive, voire souhaitée. Cela correspond à un choix permettant l'exercice d'un comportement familial attendu, sans rapport avec les autres alternatives. Mais cela devient vraie punition, lorsque la jeune fille se présente «brésilianisée ou américanisée » et qu'elle dérange ses parents en leur donnant l'insécurité pour ce qui

concerne la maintenance de l'autorité paternelle et la préservation des valeurs auxquelles ils croient. D'une façon ou d'une autre, le libre arbitre, par exemple au sujet du port du voile et du choix de l'époux, reste corrompu. La certitude qu'Allâh voit ce qu'on fait et que seule la parole du Coran peut apporter du bonheur, est persuasive dans la logique de la pensée et permet de trouver refuge dans la foi.

d) Projets

Les femmes - toutes – ont comme projet, « le bonheur » ; avoir une vie heureuse est l'essence de tout être humain vivant. Pour toutes, sans exception, indépendamment de l'âge et de l'histoire de vie, l'étude et la famille sont essentielles pour la construction d'un tel bonheur. La façon de construire ce bonheur diffère, soit par des horizons temporaires, mais sur de courtes distances, soit par les limites personnelles. Quelles sont les similitudes?

Le désir de conquérir, par la voie de la profession et du travail, davantage de moyens financiers, une plus grande autonomie, plus de liberté et plus de confiance pour faire ses propres choix, ... est en tout cas largement partagé par les femmes qui m'ont ainsi raconté leur vie.

CHAPITRE VI

REPRISE THEORIQUE

Dans ce chapitre, je voudrais exposer, dans un premier temps, une vue historique succincte du Liban. Avant d'entrer dans l'hémisphère des idées, des pensées et d'aborder des conclusions, même éphémères, j'estime, en effet, qu'il est pertinent de présenter un aperçu de ce pays qui se trouve au cœur de la recherche et auquel sont directement liées toutes les femmes qui ont participé à la recherche. Comment pourrait-on ignorer l'histoire du pays d'origine lorsqu'on étudie le vécu migratoire de personnes qui ont quitté leur pays pour recommencer une nouvelle vie dans un autre pays qu'elles ne connaissaient pas ? En plus, comment comprendre la relation qui s'établit (ou non) entre le Liban et les pays vers lesquels migrèrent les libanaises, sans faire coïncider celle-ci avec l'histoire d'une formation culturelle qui puise des deux côtés, ayant simultanément noués et continuant encore de se nouer des entrelacs issus d'une conjugaison subtile des droits et devoirs internationaux ?

Il est bien possible que le lecteur soit étonné de lire, ici, presque à la « fin » du travail, un exposé historique sur le Liban. Je peux comprendre et je m'en explique.

Présenter un aperçu du Liban maintenant a sa juste place pour plusieurs raisons. Il y a d'abord l'avantage d'être « géographiquement » plus proche des dialogues que je vais développer entre les résultats des analyses des récits et les auteurs qui se présentent, pour clarifier ma compréhension de la richesse des vécus de toutes ces femmes libanaises. Deuxièmement, il y a le fait de ne pas réduire les femmes à leurs origines libanaises, c'est-à-dire, de ne pas soumettre leur identité à ces origines. Par contre, on peut dire avec certitude que, lorsque ces femmes sont parties vers le Brésil, elles avaient pour toujours avec elles l'histoire du Liban dans leurs « bagages ».

Etant moi-même d'origine arabe et palestinienne de naissance, il m'était quasi inévitable de ne pas partager un sentiment de solidarité et j'ai dû faire un effort pour garder suffisamment de recul et pour maintenir la distance éthique et scientifique nécessaire pour « savoir écouter ». Autrement dit, je devais être attentive à écouter fidèlement le récit de chaque interviewée et d'éviter ainsi des interventions et même des analyses prématurées, qui auraient risqué de corrompre la recherche. J'ai donc tenté d'être attentive à ces questions, de m'imposer, dans la mesure du possible une attitude de vide émotionnel. Je dis bien dans la

mesure du possible, car malgré tout, ce que me disaient ces femmes interviewées ne manquait pas de me rappeler des souvenirs de ma propre migration au Brésil, à l'âge encore fragile de sept ans ; en réalité, je ne puis pas nier que je partage avec elles une partie de ma propre histoire, et notamment le fait d'avoir été sujet de l'histoire de l'émigration arabe et des relations qui ont survécu après la rencontre de cette population avec les pays de l'Amérique Latine, notamment, le Brésil.

Considérant ainsi que les relations humaines ne se créent pas dans le vide et aussi afin de contextualiser les éléments choisis pour aborder l'étude des récits de vie des femmes interviewées, j'ai présenté une brève relation, dans le Chapitre I, sur le modèle socioéconomique et culturel du Brésil en lien avec les politiques à l'époque de l'immigration en question.

Dans un second temps, je procéderai à la présentation des quatre éléments qui ont émergé des vingt récits de vie, à savoir: 1. L'immigration ; 2. L'image de soi ; 3. La transmission ; 4. Les Projets. Pour chaque élément, sera présentée une discussion, issue de mes analyses des données recueillies et articulant celles-ci avec les approches théoriques, avant de parvenir à des conclusions descriptives. Mais d'ores et déjà, j'attire l'attention sur le fait que l'étendue de ce travail ne permettra pas d'aboutir à la proposition d'une thèse qui soit transposable à la généralité de la population que j'ai rencontrée.

En réalisant cette étude de cas, mon objectif est d'obtenir un entendement des éléments communs à toutes les femmes qui ont participé à la recherche et, à partir de là, de dégager les aspects collectifs de la problématique. Ensuite, je croiserai les particularités de ces aspects entre les générations. Finalement, je tenterai de jeter un regard plus vaste sur toutes les analyses développées, et ainsi, de me donner la possibilité d'élaborer des hypothèses. Je dois dire, en effet, que tout au long de ma recherche, les analyses et les lectures n'ont jamais manqué de m'encourager à chercher les hypothèses et de m'en faire entrevoir.

Dans ce chapitre considéré comme « Reprise Théorique », par le fait que j'ai déjà commencé à développer un dialogue avec les divers auteurs, je considère les idées de ceux-ci d'une façon très ouverte et claire sur les sujets qui sont au cœur de ma recherche.

Ce dialogue continue de me donner l'impression qu'il ne va jamais se terminer ; cependant, il faudra finir, car la proposition de la recherche est d'en présenter le résultat à la société intéressée ; il sera donc pertinent de clôturer cette « gestalt ».

1. Le Liban : au cœur de la recherche



Il m'est impossible de raconter ici en profondeur l'histoire de ce petit pays du Proche-Orient, « pays du Cèdre », *Loubnân*⁹ de ses origines à nos jours ; je m'y résigne et accepte d'avouer que cette mission ne m'appartient pas, du moins, à ce moment précis.

Pour moi, raconter l'histoire de toutes les femmes libanaises que j'ai rencontrées, le vécu de leur immigration, les héritages qu'elles ont transmis et tout ce que comporte cette expérience, c'est aussi raconter quel est l'héritage historique de leur pays d'origine.

Ainsi donc, je dédie un espace à ce pays, décrit dans la Bible comme étant « La terre où coule le lait et le miel » en reconnaissance à ces femmes qui ont eu le courage de participer à ma

⁹ Le terme Liban, de l'arabe Loubnân, vient d'un mot araméen qui signifie « la montagne blanche » ; il fait référence au mont-Liban, une chaîne de montagnes toujours enneigées (Heurteaux, 2009, p. 5).

recherche, de me raconter l’histoire vécue de leur immigration, parfois avec bien de la peine. Mais je pense aussi, à leurs descendants, à qui elles ont essayé de transmettre leur culture d’origine, avec fierté, et sans oublier qu’elles faisaient en même temps l’effort de s’intégrer dans leur pays d’accueil, le Brésil.

1.1. LIBAN : Terre de conquête¹⁰



¹⁰ Je signale que la récapitulation présentée ici est extraite des livres de Michel Heurteaux, « Le Liban- Au cœur des crises du Proche-Orient », (2009), Philippe Rey, sous la direction de Boutros Dib, « Histoire du Liban-des origines au XX^e siècle », (2006), Gérard D. Khoury, « La France et l’Orient arabe- Naissance du Liban moderne 1941-1920 », (2009) et Bichara Khader, « Le monde arabe expliqué à l’Europe », (2009). Plutôt que de résumer moi-même l’apport de ces auteurs, au risque de modifier leur manière d’exposer cette histoire compliquée, j’ai préféré les citer in extenso comme on le verra ci-après. Par contre, je présente uniquement des extraits que je juge indispensables, eu égard aux objectifs de cette recherche. Je ne peux pas absolument tout présenter. Ainsi, je propose aux lecteurs intéressés de se référer à la bibliographie en question, s’ils souhaitent approfondir.

Héritier de la Phénicie, de la Mésopotamie, de l’Egypte et de la Grèce, ce pays sera successivement sous la tutelle des Romains, de l’Empire byzantin, avant d’être conquis par les Arabes au VII^{ème} siècle. Le christianisme a commencé à se propager dans la région durant la première moitié du 1^{er} siècle, mais il devra compter avec l’expansion de l’Islam. Cette région va alors devenir le terrain d’une confrontation entre les mondes chrétien et musulman. Avec les Croisades (1096-1291) et la prise de Jérusalem (1099), le Liban est inclus dans les Etats Francs d’Orient pendant deux siècles avant de passer sous le contrôle des mamelouks. (1250-1516). Mais ces mamelouks ne font pas le poids face au puissant Empire ottoman. (...) En 1516, après leur victoire sur les mamelouks, les armées turques prennent le contrôle de la région syro-libanaise. (Heurteaux, 2009, p.4). Pour administrer ces territoires, les souverains ottomans s’appuient sur les clans et les grandes familles maronites (chrétiens) et druzes (musulmans) en confiant à des émirs locaux la collecte des impôts, la gestion des villes et des ports.

1.2. La fin de l’Empire ottoman

« (...) Les puissances occidentales, en tout premier lieu la France, en profitent pour accroître leur influence. Au début du XIX^{ème} siècle, le contrôle politique et militaire de la Turquie s’affaiblit alors que les revendications autonomistes s’affirment ouvertement au sein de la communauté maronite. En 1918, la défaite militaire de l’empire ottoman, allié à l’Allemagne, aboutit à son démantèlement.

L’intérêt de la France pour le Liban est ancien, il remonte au Moyen Âge et aux temps des Croisades. À l’issue de la Première Guerre mondiale, la France et le Royaume-Uni deviennent de fait les successeurs de l’Empire ottoman. En 1918, les soldats français occupent une partie du Liban qui deviendra un protectorat, avec la création du Grand-Liban, le 1^{er} septembre 1920, sous mandat français. Aux côtés du gouvernement, est mis en place un Conseil consultatif où sont représentées les dix-huit communautés religieuses que compte le pays : des chrétiens maronites en passant par les musulmans sunnites et chiites, les druzes, les grecs orthodoxes. (...) Le protectorat français s’exercera de 1922 jusqu’au 22 novembre 1943, date de l’indépendance» (Heurteaux, 2009, p.5). Ici, le Liban est placé sous mandat français, conjointement avec la Syrie qui, en effet, devient indépendante depuis le mois d’août 1945.

Malgré son indépendance, le Liban dispose d'une structure confessionnelle qui le fragilise (guerre civile de 1975-1989) ; ainsi, « cette phase correspond à la dispersion, au fractionnement du pouvoir et au vide de leadership » (Khader, 2009, p.71; p.142).

1.3. Volonté d'émancipation

(...) La volonté d'émancipation va s'avérer particulièrement forte chez les chrétiens de la montagne libanaise. Beaucoup sont partisans de créer un État libanais sur le modèle européen. Dans leur lutte pour l'émancipation, les élites locales cherchent des appuis extérieurs pour se débarrasser de la tutelle turque. Mais les militants nationalistes n'ont pas tous le même objectif : alors que les maronites envisagent un Liban indépendant englobant Beyrouth et sous la protection de la France, d'autres, en particulier en Syrie, luttent pour la création d'un État arabe.

Il faut attendre la fin de la Première Guerre mondiale et l'effondrement de l'Empire ottoman pour que s'ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire du pays. En avril de 1920, la France obtient de la Société des nations un mandat sur la région qui débouche sur la création d'une entité politique, le Grand-Liban. Elle doit favoriser le regroupement de deux sociétés : la montagne d'une part, peuplée principalement par les maronites et les druzes, les villes côtières d'autre part, partie intégrante de la société ottomane et peuplées pour l'essentiel de musulmans sunnites et grecs orthodoxes (Heurteaux, 2009, p. 8).

A vrai dire, depuis déjà longtemps, le Liban a déterminé d'avoir son indépendance, au moins officiellement pendant le « Congrès Français de la Syrie », tenu à Marseille en janvier de 1919¹¹.

Entre les deux exigences défendues par les deux représentants de la Syrie à cette occasion du congrès, Faysal et Ganem¹², le Liban a tenté de concilier les exigences suivantes et d'y répondre : être une nation orientale et occidentale, traditionnelle et moderne, chrétienne et

¹¹ « Homa Pakdaman, *Djamal Ed-Din Assad Abadi dit Afghani*, Maisonneuve et Larousse, Paris, 1969, p.97.

¹² Faysal, musulman sunnite, descendant du Prophète, issu d'une famille connue de l'arabe, les Hachémites – Ganem, maronite du mont-Liban, a acquis une notoriété en France comme homme de lettres et auteur dramatique, président du comité central syrien de Paris.

musulmane ; pendant un court moment dans l'histoire du XX^{ème} siècle, avant de devenir le terreau de toutes les compromissions, le Liban fut le creuset d'une double compréhension, qui a d'abord été un compromis fructueux. C'est ce Liban qui défend son point de vue à la Conférence, à un moment où ce qu'il représente est précieux pour la France au Levant ». (Khoury, 2009, p.181-186).

1.4. Enfin, l'indépendance

Dès le début du XIX^{ème} siècle, les élites locales cherchent à s'affranchir de la tutelle coloniale turque puis française. Elles engageront la lutte politique pour l'accession à l'indépendance acquise le 22 novembre 1943. Les principes fondamentaux sont : le Liban est la patrie commune de tous les Libanais, sans distinction de religion, c'est un État arabe indépendant. Le pacte national fixe le cadre institutionnel selon lequel le président de la République est un chrétien maronite ; le Premier ministre, un musulman sunnite ; le président du Parlement, un musulman chiite. Aujourd'hui encore, ce pacte national est considéré comme la base du système politique libanais (Heurteaux, 2009, p. 9)

1.5. La population

« Des recherches archéologiques sérieuses¹³ ont démontré d'une façon certaine que le Liban est habité sans interruption depuis près d'un million d'années et les vestiges préhistoriques que nous trouvons dans toutes les régions libanaises attestent de sa très longue histoire.

Le Mont-Liban, depuis des siècles, fut le refuge idéal de tous les persécutés, de quelle que confession qu'ils soient, et plus particulièrement des minorités religieuses. Ce sont surtout les régions les plus difficiles à atteindre qui ont été habitées. Donc la Montagne et le Littoral, de par leur long passé de commerce et de refuge, furent toujours très densément peuplés contrairement à l'intérieur (la plaine de la Békaa), chemin naturel de toutes les invasions qui

¹³ Cf. Quaternaire et Préhistoire du Nahr el Kébir septentrional, travaux de la RCP 438 sous la direction de P. Sanlaville, Editions du CNRS, Paris, 1979.

s'y sont succédé. (De ce fait, il y eut là une population très peu dense et habitant surtout les vallées les plus encaissées, qui permettent un repli stratégique au moindre danger. » (Rey, 2006, p.37)

Juste après la guerre de 1914, le Liban comptait 710 562 habitants ; encore sous le mandat français, il dépassait le million en 1932 ; les 2 millions ont été atteints à la fin des années soixante (Rey, 2006, p.38). Comme on peut le voir, la population a augmenté très lentement et sur une longue période. (...) Par contre, depuis l'année 2006, juste à l'époque où j'ai développé ma recherche, à Foz do Iguaçu, la population originaire du Liban est passée de 3 000 000 environ, à 3 920 000 en 2007 ; actuellement (Juillet 2010), la population est de 4 125 247 habitants. (L'encyclopédie libre, 2010). D'autre part, si on ne considère que le Brésil, la population émigrée du Liban et ses descendants compte environ 9 000 000 de personnes sur un total de 191.506.729 habitants, selon l'estimation faite par l'IBGE (Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística) c'est-à-dire, 10% des habitants de la population du Brésil, en septembre de 2010. (Voir le détail historique sur les p.14 à 20 dans le Premier Chapitre).

1.6. Des catholiques, des orthodoxes, et des musulmans

C'est du côté des chrétiens (catholiques et orthodoxes) qu'on trouve la plus grande diversité. Les maronites (environ 25% de la population libanaise) et les grecs orthodoxes (13%) apparaissent comme les groupes majoritaires. (...) On dénombre également d'autres minorités chrétiennes, nettement moins influentes : les jacobites (syriens orthodoxes) relevant des Églises orthodoxes orientales, les syriaques (catholiques), les nestoriens (chaldéens orthodoxes) ou encore les catholiques latins, directement rattachés à l'Église romaine.

En soixante-quinze ans, les chrétiens du Liban sont devenus minoritaires. Leur part dans la population est en effet tombée en dessous de 35%. À noter que parmi les Libanais vivant à l'étranger, plus des deux tiers sont de confession chrétienne.

L'implantation musulmane au Liban est plus récente : elle remonte à la conquête arabe au VII^e siècle, les villes de la côte libanaise tombent entre les mains des musulmans qui placent la province sous leur autorité. Avec l'expansion de l'islam, la population de confession musulmane va se développer dans tout le Moyen-Orient, d'abord sous l'Empire arabe puis, pendant trois siècles, sous domination ottomane (Heurteaux, 2009, p.11),

comme il a été décrit plus haut.

Chez les musulmans, on distingue les chiites, les sunnites et les druzes. Aujourd'hui, ces communautés constituent, selon les statistiques officielles, près de 65% de la population libanaise, entre 30% et 40% étant chiites, environ 22% Sunnites, 13% Druzes ; et 35% étant chrétiens.

En termes démographiques, le rapport s'est inversé ; en 1932 les chrétiens représentaient alors la majorité de la population» (Heurteaux, 2009, p.11).

2. Une réflexion transversale entre l'ensemble des analyses et l'approche théorique

Après cette rapide présentation sur l'histoire du Liban, qui constitue la première partie de ce chapitre, j'annonce seconde une partie appelée : « Les reprises théoriques ». En fait, sortant du « modèle » scientifique habituel, j'avais déjà conçu *prématurément* de commencer le chapitre théorique dans le chapitre IV, sous le titre : « Perspectives sur les analyses ». Je reviens maintenant, presque à la fin de ma recherche, aux auteurs qui continuent à enrichir mes réflexions ; avec eux, je me suis plongée dans les approches théoriques concernant les éléments qui guident mes analyses et j'ai pu ainsi effectuer les articulations possibles entre l'effet de l'immigration, au Brésil, des femmes musulmanes d'origine libanaise et la transmission conçue d'une génération à l'autre. Trois générations apportent des réponses à mes questions : exceptionnellement, quatre générations de la même famille.

Après cela, cette deuxième partie est consacrée à la présentation des quatre éléments qui ont été mis en évidence dans les vingt récits de vie, à savoir : 1. L'immigration ; 2. L'image de soi ; 3. La transmission ; 4. Les projets.

Comme je l'ai déjà dit, pour chaque élément, sera présentée une réflexion, issue de mes analyses des données recueillies et articulant celles-ci avec les approches théoriques, avant de parvenir à des conclusions descriptives. Mais d'ores et déjà, j'attire l'attention sur le fait que l'étendue de ce travail ne permettra pas d'aboutir à la proposition d'une thèse qui soit transposable à la généralité de la population que j'ai rencontrée, en considérant, par exemple, que mon échantillon représenterait toutes les femmes musulmanes vivant au Brésil.

Je vais suivre, comme je l'ai déjà mentionné plus haut, le même parcours que celui qui a guidé les analyses. Autrement dit, je reprendrai les quatre catégories qui ont servi pour ressembler les vécus des personnes et pour analyser leurs récits : L'Immigration, L'Image de soi, La Transmission et Les Projets. On retrouvera aussi toutes les sous-questions qui ont émergé, d'une façon très dynamique et spontanée, en investiguant chacune de ces catégories.

2.1. Immigration

Ici, je rappelle que la population de ma recherche est constituée de Libanais musulmans immigrés au Brésil et de leurs descendants. Selon les statistiques récentes, cette population est estimée en 1 million de personnes en 2001 (Waniez et Brustlein, 2001).

Avant d'ouvrir un « passage » vers cet embarcadère très important de l'immigration, il faut absolument rappeler et mettre en évidence le contexte de l'époque des immigrations dans son rapport avec l'histoire du Liban (pays de départ) et avec celle du Brésil (pays d'arrivée).

Le Liban : migration perquisition vers le futur

Du côté du Liban, plusieurs incitants ont contribué à motiver les libanais à migrer vers un autre monde, vers l'Amérique du Sud et le Brésil plus spécifiquement. Le choix ne fut pas issu d'une délibération consciente des personnes, mais je dirai plutôt d'un Inconscient collectif, pour reprendre l'idée de Jung (2010) ; on peut, en effet, parler d'un choix collectif et non singulièrement délibéré, car il suffisait d'embarquer sur un de ces nombreux gros bateaux qui ont débarqué tant de libanais au Brésil.

Dans un premier temps, l'immigration s'est développée dès 1860 en raison de la crise économique qui touchait l'ensemble de l'empire ottoman. Entre 1865 et 1878, un premier groupe est sorti de la Syrie (Sakalha, 2006). Bien après cela, il s'agissait de fuir les combats que le Liban a connus après 1939-1945 et lors de la guerre civile de 1975 (Osman, 1998 ; Gattaz, 2001) et ensuite de trouver une solution devant la crise économique qui s'est installée dans le pays, sans grandes perspectives pour la population des plus jeunes en particulier.

Ils sont partis de Haïffa, de Tripoli ou de Beyrouth. Selon Sakalha (2006), les arabes sont actuellement 18 millions en Amérique Latine.

Le Brésil : accueil et inclusion

Au début, l'arrivée au Brésil s'est faite par « hasard ». En effet, au départ, l'immigration était souhaitée vers l'Amérique, mais pas du Sud et encore moins vers le Brésil. Les circonstances ont même fait que certains arabes ont débarqué dans le port de Buenos Aires et aussi que quelques-uns sont arrivés dans d'autres régions de l'Argentine et même du Chili.

Après cette première période, une fois adopté le choix de partir vers l'Amérique du Sud, les immigrants ne connaissaient pas dans quel état du Brésil ils avaient leur destination. Pourquoi ? Parce qu'ils ne recevaient pas l'information à l'avance et que, par exemple, il y a une grande différence entre débarquer au Port de Santos (Sao Paulo) ou au port de Recife (Pernambuco). En fait, l'incertitude était fort présente et ce n'est qu'entre les années 1870 et 1880 que les immigrants ont pu savoir à l'avance vers quel Etat du Brésil ils étaient destinés. Peut-être avaient-ils imaginé qu'ils allaient s'installer dans le port où ils débarquaient. Mais le Brésil est grand. La méconnaissance de la langue, aussi, peut avoir interféré sur le choix de la bonne destination. Jusqu'ici, je ne parle que des immigrants masculins.

Pour mieux comprendre l'immigration arabe à Foz do Iguaçu (dans l'état du Paraná-Brésil), il est également important d'avoir un aperçu historique plus large concernant cette immigration arabe vers le Brésil. Dans cet état, le Paraná, les arabes sont arrivés vers 1890, et en 1920 il y avait 1.625 personnes, syriennes et libanaises dispersées dans tout l'état ¹⁴

J'ai trouvé seulement quelques recherches isolées sur les premiers arabes qui sont arrivés, mais par contre des informations très riches et extraordinairement nombreuses en ce qui concerne la suite de l'immigration. Plusieurs aspects seront abordés : l'immigration des arabes vers l'Amérique Latine, et plus particulièrement leur choix pour le Brésil ; la question culturelle et religieuse de cette communauté arabe, arrivée avec très peu de bagages, mais avec l'apport majeur d'une culture riche et consubstantielle ; les particularités des premiers

¹⁴ FRONTEIRA, do Paraná com as Arábias. Gaseta do Povo, Curitiba, PR, 31 mar. 2002. Disponible en <http://www.gazetadopovo.com.br>

musulmans qui sont arrivés au Brésil et plus spécifiquement celles des musulmans d'origine libanaise.

Et pourquoi le Brésil a-t-il accepté ces immigrants arabes à cette époque ?

- Le pays était ouvert à recevoir : à l'époque le Brésil était entré dans une période où il voulait s'agrandir et ouvrait ainsi ses portes aux immigrants ;
- La population brésilienne était fort ouverte à recevoir les étrangers, en l'occurrence les arabes.

Les Libanaises : immigrantes ou non au Brésil

Les Libanaises migrèrent au Brésil en emportant leur bagage culturel tout imprégné de frustrations et d'incertitudes, mais principalement portées par le courage et la détermination de reconstruire leur propre vie et de construire un futur pour leurs descendants. Dans toutes les narrations de ces femmes, ces mêmes sentiments ressortent en dépit de regards autres et d'interprétations différentes soutenant des justifications pour parvenir à surmonter les difficultés.

Le sentiment d'être *toujours* une immigrante

Malgré des histoires de vie différentes, l'immigration se ressent comme étant un facteur de correspondance familiale (en tenant compte de toutes les générations) ; elle se présente comme motivée par la nécessité économique pour la survie personnelle et familiale, comme une migration volontaire choisie, où les femmes choisissent de partir alors que leur intégrité physique et psychique n'était pas menacée (Ciprut, 2007). Cette acceptation est commune à toutes les femmes en dépit des conditions vécues, soit par choix personnel, soit comme un impératif familial. L'immigration reçoit une acceptation universelle, chez toutes ces femmes, nonobstant les conditions dans lesquelles elle s'est passée, qui sont évoquées et qui ont eu des conséquences relativement importantes chez quelques femmes. A propos du choix « familial », une recherche qui a été menée à Sao Paulo (Brésil) montre que certains immigrants arabo-musulmans, ont migré au Brésil provisoirement, fuyant les combats au Liban lors de la guerre 1939-1945 et de la guerre civile en 1975 (Osman, 1998 ; Gattaz, 2001), mais aussi pour faire face à la crise économique.

Le départ, vu et souhaité provisoire, avait été nourri du rêve de retourner au pays ; mais en réalité, même si certains sont revenus pour revoir la famille, ils ont eu des difficultés à se rétablir au Liban, étant donné les meilleures perspectives économiques offertes par le Brésil. (Osman, 2006). Dans ma recherche, cette expérience a été vécue par les femmes rencontrées, avec les mêmes enjeux ; et ce fut justement la raison pour laquelle les hommes ont migré et qui a *poussé* les femmes à faire le choix personnel et familial de rejoindre leur époux, leur fiancé ou leur prétendant.

Il semble que l'intervention masculine vient s'inscrire à la racine même du choix des femmes immigrantes et que, pour celles-ci, la frustration de quitter le pays se superpose au fait que, dans le groupe familial, les décisions les plus significatives qui soient appartiennent au mari. Autrement dit, au désespoir des femmes devant la crise du Liban et l'avenir du pays, vient s'ajouter l'impossibilité de choisir soi-même et de proposer des alternatives. C'est la frustration de ne pas pouvoir se rendre plus amplement présente, par le fait de ne pas avoir sa participation dans la décision de migrer. Cette situation est extrêmement significative, car il est certain que ces femmes auront rencontré, à cause de cela, plus de difficulté à s'inclure dans une culture occidentale.

Je reviens à la question de la racine, pour dire que c'est ici que se reproduit la domination de genre, de sorte que la vraie motivation de la décision de migrer, parce que le pays est en crise, paraisse moins importante à ces dames que l'obéissance dans le cadre du groupe familial.

Une période de déstabilisation, plus ou moins longue, due au choc culturel, cherche spontanément un nouvel équilibre en nourrissant, au début, « le rêve de retourner au pays ». C'est bien normal en soi et lié au processus de deuil inhérent à la séparation du lieu d'origine et à l'installation dans un endroit nouveau et inconnu ; et c'est susceptible de contenir en même temps plusieurs catégories de dysfonctionnements, voire de troubles. À part la dépression, ces troubles, peu présents ou au contraire largement présents, se manifestent de façon générale comme des attaques du contenant, par exemple, un trouble dans la capacité de

penser (idées répétitives et envahissantes), des problèmes de peau, du système respiratoire, etc. (Ciprut, 2007, p.131)¹⁵.

Dans ma recherche, j'ai rencontré des indices de la déstabilisation, c'est-à-dire le choc culturel, plus souvent chez les femmes de la première génération, à un âge plus jeune ou plus avancé, mais liée spécifiquement à la réalité de l'immigration au Brésil. C'est notamment le cas de **Halla**, (48 ans) ; voici un petit exemple parmi ses riches manifestations sur l'expérience de l'immigration :

Halla

Le Liban... là, il y a la famille et du travail, c'est 1000 fois mieux pour vivre qu'ici... ici j'ai trouvé très différent de chez moi... les gens disent que le Brésil est meilleur, ce n'est pas vrai... non... pas vrai ! (Elle s'exprime à voix haute, posément et avec limpidité)...(..)...maintenant oui (ici elle se prononce par rapport à l'adaptation à ce jours-là, au Brésil, il y a 25ans), depuis quelque temps, mais je n'aime pas le climat d'ici, très chaud pendant l'été, très humide pendant l'hiver... j'ai eu plusieurs problèmes de santé, comme la rhinite, l'asthme... c'est le climat, n'est-ce pas ? Cela dérange beaucoup en été comme en hiver...

Pour les femmes qui ont immigré-les plus âgées surtout- le sentiment d'appartenance a modulé les relations sociales en dépit d'une quelconque façon de voir les préjugés. Elles avaient besoin de beaucoup de courage et de détermination pour, sans même maîtriser la langue locale, s'intégrer au point d'obtenir l'auto-éveil du sentiment d'amour et de respect envers la nouvelle patrie. Ceci est démontré par l'analyse des générations plus jeunes quand elles s'aperçoivent que l'intégration dans la société brésilienne ne s'est pas faite simplement parce qu'elles sont nées au Brésil.

Le fait de se sentir intégrées dans la société brésilienne n'exclut toutefois pas la perception de la réalité de l'environnement en ce qui concerne les différences culturelles qui s'expriment, parfois, au travers des préjugés et des difficultés rencontrées pour une acceptation réciproque

¹⁵ Le résultat de cette recherche développée par l'association Plusieurs, citée par Ciprut, a son siège en Suisse ; elle a connu son déroulement avec les membres qui la composent, auprès des migrants qui constituent le fondement de cette association.

des pratiques religieuses, des habitudes alimentaires et même des modèles de valeurs concernant la famille et l'éducation. Par exemple, si on compare le récit d'une femme immigrée au Brésil il y a 50 ans, **Dora** (88ans) qui, selon ses dires, a fait le « choix » d'être une brésilienne, et le récit de **Laura** (27ans) née au Brésil, qui ne se sent pas intégrée dans la société brésilienne, à des degrés divers, il est évident que la première se sent davantage brésilienne :

Laura

Les enfants des immigrants ne sont plus que des fils d'immigrants, ils ne sont ni une chose ni l'autre, de plus... je suis fille d'immigrants libanais. Je ne suis pas considérée comme Libanaise par les Libanais, mais par mes parents oui. Je ne suis pas considérée comme Brésilienne par les Brésiliens... mais pour les Libanais oui !

Ainsi, dans les générations plus âgées, on découvre une certaine fierté d'être victorieuse et d'avoir surmonté les obstacles propres à leur condition de femme musulmane immigrée dans un pays occidental.

Il est possible de percevoir que les femmes des deux premières générations, qui ont immigré, ont consenti beaucoup d'efforts pour se sentir intégrées. Elles se sentent, à un degré plus ou moins élevé, intégrées à la société brésilienne, sans perdre toutefois leurs liens avec le Liban. En plus, ce processus n'est pas linéaire ; cela dépend de l'histoire de chaque femme et de sa capacité de résilience, c'est-à-dire la capacité à vivre, à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit d'une adversité qui comporte le risque grave d'une issue négative. Et cela ne signifie pas continuer la vie malgré les obstacles, mais surmonter ceux-ci selon le contenu perçu par chaque femme. Ainsi, « la résilience nous force à le transformer, le métamorphoser » (Cyrulnik, 2007 p. 57). Selon la proposition de Bronfenbrenner, différemment des processus psychologiques traditionnels comme la perception, la motivation, la pensée et l'apprentissage, un autre regard sur le contenu détache tout ce qui est « perçu, désiré, mérité, pensé ou acquis, comme la connaissance et comme la nature de ces matériaux psychologiques, change en fonction de l'exposition et de l'interaction d'une personne avec l'environnement » (Bronfenbrenner, 2000, p.9).

Par contre, malgré l'existence de ce sentiment d'intégration, il y a pourtant une variable qui différencie la façon dont s'est passé le processus d'inclusion : celle des motivations liées à la

décision d'immigrer. Lorsque le processus s'est produit spontanément, par décision personnelle et avec l'espoir de parvenir à une vie meilleure, il est devenu plus facile de rompre avec les barrières intra-personnelles et d'entrer en relation avec le nouveau modèle de société. On voit donc que la question centrale n'est pas limitée aux sentiments en tant qu'immigrante, mais aussi à la perception de la façon dont il est important d'être appréciée et respectée comme une personne selon le modèle de valeur dans sa propre famille. Et justement ici, je retourne à ma réflexion sur la capacité de résilience de ces femmes chez qui, à première vue, on peut dire que le processus de résilience a eu sa place. Pourtant, si je regarde plus profondément encore, avec un esprit critique, je dirai cela autrement. Je reviendrai dans l'espace réservé à priori pour la discussion sur l'Image de soi et la construction de l'identité.

Paradoxalement, à la 3ème génération, alors que les femmes ne sont pas immigrées, mais nées de parents immigrés, elles sont confrontées à une situation plus exigeante : le processus d'intégration s'inverse ; on se sent brésilienne et on a besoin de se confronter aux générations précédentes (parents et grands-parents) pour parvenir à comprendre une réalité à laquelle celles-ci n'ont pas été préparées : avoir des enfants authentiquement brésiliens.

L'analyse intergénérationnelle des trois générations, par rapport à l'immigration, prend ainsi une dimension qui va au-delà de l'approche psychosociale. Celle-ci se fonde sur l'interprétation des expériences personnelles ; contrairement aux idées reçues, je partage avec Cyrulnik, la conviction que « la répétition transgénérationnelle n'est pas une fatalité » (2007, p.57), faisant valoir ainsi combien ces expériences sont déterminantes pour l'équilibre intrapsychique et dans l'expressivité émotionnelle. Ainsi, je reviens à la question de la résilience, qui est donc un processus dynamique donnant à l'individu la capacité de réagir lorsqu'il est confronté à l'adversité, de rebondir dans la vie, de puiser dans ses ressources internes pour réapprendre à vivre une vie, une vie après l'événement traumatique (Ciprut, 2007, p.57).

En conséquence, chaque génération, même celle qui souffre le plus des influences auxquelles il faut répondre, garde la singularité de se composer une image de soi par cette expressivité et, par conséquent, dans les récits, les acteurs sont bien les personnes, avec leur histoire, et non pas des personnages qui composent les scénarios.

Je peux relever quatre points caractérisant les différentes expériences de la migration des femmes avec qui j'ai travaillé :

1) L'expérience de la migration, du pays et de la culture d'origine est vécue différemment bien sûr, mais toujours transmise d'une génération à l'autre. Je voudrais souligner la dynamique intergénérationnelle de cette expérience de la migration et du fait d'être immigrée, voire exilée.

La notion d'exil renvoie ici à l'expérience humaine plus générale d'être « hors lieu », de ne pas être au lieu de son origine, pas fixé à l'endroit où l'on se trouve, ce qui cause une angoisse humaine fondamentale, mais peut être aussi le levier de recherche et de construction d'un lieu où vivre(Benslma, 1999).

D'une génération à l'autre, entre mères et filles, nous dirions qu'il s'opère un processus d'appropriation/désappropriation interpersonnelle et intergénérationnelle. Les filles s'approprient ce qu'elles reçoivent de la génération antérieure qui, elle, transmet et se trouve simultanément désappropriée. Nous voulons souligner que ce processus d'appropriation et de désappropriation est conflictuel par essence (Brackelaire, 1995).

Quelque chose est transmis de la migration d'origine, de la culture et de l'expérience d'être immigrée et exilée au Brésil, mais il y a une réappropriation de cette transmission, qui implique donc à la fois une dette et une rupture des filles vis-à-vis de leurs mères et du monde de celles-ci.

2) Les aspects traumatiques ou au moins problématiques dans l'expérience de la migration font aussi l'objet d'une transaction intergénérationnelle complexe.

Il suffit de voir, par exemple, comment certaines mères ayant vécu la profonde frustration de ne pas avoir étudié et ayant poursuivi leur formation au Brésil, déposent cette problématique chez leurs filles, parfois de façon ambivalente, et comment ces filles reçoivent et transforment cette problématique, que ce soit en répétant à l'identique la difficulté et la frustration ou, au contraire, en s'en emparant pour en faire autre chose, étudier, se former, etc.

3) L'expérience de la migration a dans mon observation, cette caractéristique particulière que le lien avec le pays et la culture d'origine est manifestement gardé ; il est entretenu, réactivé régulièrement.

Les voyages au Liban, l'envoi des jeunes là-bas au moment de l'adolescence ou pour rompre un lien amoureux avec un brésilien, pour « reconquérir et continuer la culture arabe », etc., sont des exemples à rappeler. **Sina** (24 ans) s'exprime :

Sina

Je me sens mal à l'aise face à la division culturelle, que la plupart des gens ne comprennent pas. Je n'ai pas envie de contrarier la rigidité des croyances musulmanes ni de la culture brésilienne. Mais il faut faire le choix... D'abord, bien connaître notre religion. Les immigrants qui viennent ici au Brésil ne viennent pas pour le plaisir, mais c'est pour travailler et « gagner leur vie. Comme ils n'ont pas le temps de s'occuper de transmettre aux enfants la culture religieuse de l'Islam, la solution, c'est de les envoyer au Liban: pour absorber, reconquérir et continuer la culture arabe.

Sina continue à exprimer ses sentiments sur cette même question :

Envoyer les enfants au Liban, pour les arabes qui habitent ici, a deux raisons. Tout d'abord, ici la société brésilienne est plus ouverte si on la compare avec la société du sud du Liban, comme la Vallée de la Bekà par exemple, où les gens ont encore une mentalité précaire, les gens ont encore une mentalité un peu enfermée...traditionaliste. C'est pour cette raison qu'un homme qui vient au Brésil, décide de retourner au Liban pour chercher une fille libanaise pour se marier avec lui, et après, retourner au Brésil. Et l'autre raison, c'est pour rallumer la culture arabe, aller jusqu'aux racines. Mais, ce n'est plus lié à la religion. .

L'identité, les appartenances, les devoirs, les projets aussi sont donc divisés, partagés entre les deux pays, les familles bilatérales. Ce type d'expérience de la migration a été appelé « transnationalisme ». Il est décrit par Glick-Schiller, Basch et Blanc-Szancton, (1993) comme :

Le processus par lequel les immigrés construisent des champs sociaux qui lient leur pays d'origine et leur pays d'accueil. (...) Les transmigrants développent et maintiennent des relations multiples, familiales, économiques, sociales, organisationnelles, religieuses et politiques, qui vont au-delà des frontières. Les transmigrants agissent, prennent des décisions, ont des préoccupations et développent des identités à l'intérieur de réseaux sociaux qui les connectent simultanément à deux sociétés, voire plus (traduction de Perez, R.-Z.).

Mon regard sur le transnationalisme est celui qui transite librement entre les peuples, entre les différentes cultures et entre diverses nations. Par rapport aux femmes qui ont participé à ma recherche ce ne me semble pas le cas. Pour moi, il y a deux indications : **A)** Le besoin absolu d'apporter le Liban vers le Brésil, en y créant des espaces caractéristiques, comme un meuble qui ne soit habité que par des libanais, comme une rue entière qui ne soit habitée également que par les libanais. Mais aussi, dans le domaine de l'éducation (l'existence de deux écoles arabes à Foz do Iguaçu, où l'on enseigne en arabe et où le port du voile est obligatoire), le port du voile, et les réunions festives dans la mosquée, où les nourritures sont exclusivement libanaises. En plus, et c'est bien symbolique dans ce cas, on observe que les femmes de la première génération ne se font pas alphabétiser en portugais, même si elles l'avaient souhaité. **B)** Concernant le sentiment de partition-« je suis libanaise et je suis brésilienne », il y a comme une difficulté, non pas à se sentir intégrée..., mais à être capable de comprendre le transnationalisme dans son vrai sens.

Je signale que le déplacement de ces femmes a été entrepris pour rejoindre le fiancé (étant entendu que les hommes ne se marient pas avec des femmes brésiliennes ; ou pendant l'éventuel séjour de celui-ci au Liban, après avoir fait la connaissance d'une femme libanaise ; ils se marient et se déplacent ensemble au Brésil) ou pour rejoindre le mari qui était parti tout seul au Brésil. A l'heure actuelle, il y a encore des femmes libanaises qui sont au Liban, qui sont promises aujourd'hui à des hommes qui sont au Brésil ; on échange une « dot », après quoi elles se déplacent vers le Brésil. Moi-même, j'ai été à Foz do Iguaçu, en 2006, sur l'indication d'une fille de 17 ans qui venait d'arriver du Liban, dans cette expérience de mariage arrangé, pour se marier avec un homme trois fois plus âgé qu'elle.

A voir ce type de déplacement, on peut se demander comment le processus d'immigration a pu se développer et construire des champs sociaux sains, créant un lien entre le Liban et le Brésil ?

Selon mon regard, le résultat psychosocial de cette expérience vécue par ces femmes, est de contribuer à créer un nouveau Liban là où la terre d'accueil l'a permis. Dans ce mouvement collectif qui concerne tous les Libanais, il me semble que, malgré la liberté, les chances d'une vie bien plus ouverte au bonheur et au progrès, la nostalgie du pays du Cèdre, terre du lait et

du miel, est toujours présente. Et l'issue pour adoucir la blessure de cette nostalgie est de « construire » un nouveau Liban dans l'espace géographique du Brésil.

4) Une caractéristique de ce vécu d'immigrées et de descendantes d'une migration, comme « libanaises », « arabes », « musulmanes » au Brésil, qui est sans doute ressenti différemment d'une génération à l'autre, mais partagé par toutes, c'est la discrimination reçue au contact de la société brésilienne, par une partie des brésiliens, comme nous le raconte **Najete** (42ans), dans son paradoxe d'être brésilienne et de continuer à se sentir immigrée :

Najete :

Pour moi, il a été choquant qu'une personne pour qui j'avais beaucoup de considération, puisse avoir le courage de dire à tous ce qu'elle pensait des Arabes... et même à moi !

L'employée de son père lui a dit dans une explosion de colère et de jalousie :

L'amie de Najete :

Vous les Arabes, vous êtes arrivés ici sans rien, avec une seule valise à la main et très vite vous êtes devenus riches ! Vous êtes enrichis en nous exploitant, vous avez fait fortune sur notre dos !

La question du voile pour ces femmes arabes est une autre caractéristique pertinente à cette situation d'immigrées ou de descendantes d'une migration.

Porter le voile, c'est se montrer à la société brésilienne, montrer sa propre image extérieure, sa façon de s'habiller, sans provoquer un choc pour la société plus libérale dans ses habitudes vestimentaires selon ce que j'ai vu à Foz do Iguaçu (Brésil) et selon les récits des femmes que j'ai rencontrées.

Sur cet élément culturel, **Sina** (24ans), une des femmes rencontrées, raconte son vécu au sujet du port du voile, mais ce n'est pas l'expérience de toutes les femmes dans une communauté majoritairement chrétienne. Il peut représenter un signe culturel et religieux fort, mais aussi une façon de se protéger.

Sina :

J'ai habité au Liban et je n'ai pas porté le voile, malgré qu'il s'agit d'un commandement ; on a le libre arbitre, nous ne sommes pas obligées de le porter, mais je le fais ici au Brésil pour éviter la cupidité des hommes, et dans le cas des femmes mariées, cela peut finir par provoquer l'adultère.

De cette déclaration, on pourrait conclure que, si les femmes musulmanes ont développé les pratiques religieuses et le port du voile au Brésil, c'est dans le but de « montrer » leur culture à la communauté brésilienne, afin de mettre en évidence la force et la richesse de cette culture encore inconnue dans ce pays. D'un autre côté, si elles portent le voile, cela demande d'abord un courage immense d'être vues comme « différentes » et, en plus, de prendre le risque de ne pas être acceptées par la société brésilienne.

Laura (27ans) s'exprime par rapport à cette question: elle croit que le mélange culturel entre brésiliens et libanais est une difficulté de plus qui augmente les barrières, même si elle a conscience que les cultures différentes constituent une richesse. Pour elle, cela peut réussir à une seule condition :

Laura

Pour que les deux communautés (différentes) puissent cohabiter harmonieusement, il est nécessaire d'accepter les différences et de considérer le différent comme égal.

Pour conclure *provisoirement*, si je puis le « traduire sans trop le trahir », je dirais que : d'abord **Laura** a besoin de reconnaissance, c'est essentiel et même, vital, pour son identité. Deuxièmement, il me semble que le problème se pose devant l'idée que, par l'inter culturalité, nous visons à rendre tout le monde égal à nous-mêmes. Et l'on finit toujours par chercher cette égalité dans 'le même', dans la similitude, qui semble apparaître 'entre les différents' ; c'est là que nous trouvons sans cesse la possibilité de fabriquer, de construire, de grandir, pas tout seul, mais avec autrui. Assumer son identité ethnique, pour le moment, peut aider Laura à assumer positivement son ethnocentrisme, comme son plafond paradigmatique et dire :

« Je suis et je reste ».

2. Image de soi

Je reviens aux éléments qui s'avèrent à la fois pragmatiques et antagoniques quand je me mets à la recherche de la place de l'Image de Soi, en tant qu'objet pour Soi, que ces femmes musulmanes ont construite en référence à leur culture. Le contexte culturel fournit, en effet, un cadre global pour la pensée et le désir, pour l'inconscient des fonctions du Moi, à tel point qu'il est impossible de concevoir des identités indépendamment d'un certain modelage

culturel (Devereux, 1970). Par contre, concernant l'identité, on peut tout autoriser, parce qu'elle est un principe socialement fondamental :

Si l'identité est un processus, continuellement ouvert et interactif, il est impossible, jamais, de la stabiliser et encore moins d'en découvrir à l'intérieur sa vérité ultime. Si par contre le mouvement identitaire est une crise, celle-ci peut être dépassée et laisser penser que la véritable identité est susceptible d'être atteinte au-delà (Kaufmann, 2004, p. 31).

Autrement dit, l'identité n'est pas donnée une fois pour toutes ; elle se construit et se transforme tout au long de l'existence, même face à une crise d'identité ; il est possible de concevoir qu'on peut se reconstruire, encore et encore, car « l'identification permet de concevoir l'individu comme un processus continu et mouvant, ouvert sur son environnement social » (Kaufmann, 2004, p. 25).

Je reviens juste pour rappeler mes questions de départ sur l'image de soi :

Quelle image de soi ces femmes ont-elles d'elles-mêmes face au regard des autres ?

Encore :

Comment les femmes des quatre et trois générations se perçoivent-elles ?

Les récits qu'elles m'ont racontés en pleine confiance m'ont amenée à conclure qu'elles se voient plutôt au niveau collectif, mais le «un», le particulier, la subjectivité paraissent endommagés. Ils sont mis de côté. De cette façon, le « self » est ébranlé, ce qui favorise une centration plus forte sur le collectif.

L'image que ces femmes ont d'elles-mêmes est construite, une construction dynamique, vivante qui s'est développée au fur et à mesure de chaque expérience, heureuse ou pénible, vécue dans le rapport à soi-même et dans la confrontation au regard de l'autre. La compréhension de l'image de soi que ces femmes ont d'elles-mêmes, me conduit à croire que l'immigration a très affaibli cette image de soi, cet élément si important de la structure identitaire, car j'observe que la priorité se situe du côté des aspects collectifs de l'identité.

De cela, je présente uniquement le récit de **Sina**, symbolisant l'image que ces femmes ont d'elles-mêmes :

Je me vois comme une personne rigide face à certaines circonstances, peut-être par le fait que je n'ai pas une sœur, je suis arrivée à être une personne... comment puis-je m'expliquer... une personne parfois, insensible. Je m'explique, j'ai appris à gérer des situations qui exigent une certaine dose de douceur qui peut permettre de diminuer quelques formalités, mais j'ai fini par être très rigide. En fait, je peux en même temps rejeter quelqu'un qui est proche de moi et souhaiter l'avoir à côté de moi. Tu peux comprendre ? Je veux bien essayer d'être une personne affectueuse et douce, je souhaite apprendre plus, connaître plus, je sens un très grand besoin d'avoir une personne à mes côtés, et cela en fait crée un conflit pas très compréhensible, parce c'est la même chose que d'avoir beaucoup d'affection à donner, mais de n'avoir personne à qui l'offrir. Alors, je me trouve dans cette impasse, je ne sais pas.... A cause de ces de traumatismes de la vie, j'ai un peu de méchanceté dans mon cœur. Ce n'est pas une petite chose qui va m'affecter, ce n'est pas n'importe quoi qui va m'émotionner... c'est comme un coup de vent qui passe à côté de moi et je ne ressens ni froid ni chaleur... comment puis-je dire, je suis insensible. (Ici, Sina a ri très fort presque en pleurant.). Et puis, on chante (Ici elle éclate d'un rire très fort) que peut-on faire ? En fait, moi-même, je ne me connais pas... je ne sais pas (Elle rit) s'il existe un cours qui peut nous enseigner à nous connaître, sinon il faut l'inventer (Elle continue de rire) ... Je finis par trouver que c'est moi qui suis correcte et les autres qui se trompent... mais peut-être est-ce le contraire, non ?

Selon mon regard, il est normal que se trouve ici un conflit intérieur chez ces femmes qui n'ont pas encore trouvé *le sujet comme rapport à soi* ; la difficulté consiste à se considérer comme un sujet unique, particulier, pas comme les autres, ni non plus comme le modèle des autres. Sur ce point, j'ouvre un dialogue avec Touraine, (2000), lorsqu'il est revenu à sa conception de sujet inscrit dans le temps et qu'il a eu l'idée d'associer la notion d'*acteur de soi* à la notion fondamentale de *sujet*.

Je retourne à la réflexion sur le rapport entre la résilience et l'identité. Et je commence par confirmer l'idée de Touraine, d'associer la notion d'acteur de soi à la notion essentielle de sujet ; oui, c'est bien la rencontre du sujet avec son identité. Mais où est la place de la résilience dans l'auto-construction de l'identité ? Le sujet y parviendra-t-il si l'imposition surpasse tout ; dans ce cas quelle est la possibilité d'atteindre une identité auto-construite ? L'objet de l'identification a laissé de côté la possibilité d'être le *moi* – d'opérer la rencontre de ses propres valeurs.

Il sera difficile de couper les liens culturels quand le fondement de ceux-ci est d'origine pseudo- transcendantale. Il existe un sentiment de culpabilité même pour penser qu'est

interdite l'identification de soi même comme une personne capable d'autodéterminer sans le besoin d'en demander la permission.

Je dirai, selon mon regard, que je ne vois pas comment la résilience peut prendre ce chemin-là. Je vois plutôt cette issue comme symptôme de l'impossibilité intra et interpersonnelle de devenir un sujet unique, acteur de soi. Or précisément ici, la capacité de résilience serait la capacité de vivre, de se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit d'une adversité qui comporte le risque grave d'une issue négative, comme je l'ai déjà expliqué plus haut. En plus, cela ne signifie pas poursuivre la vie malgré tout, mais plutôt surmonter les impositions selon les ouvertures perçues par chacune de ces femmes.

Autrement dit, si « la résilience nous force à le transformer, le métamorphoser ». (Cyrulnik, 2007 p. 57), c'est-à-dire à transformer l'imposition en une volonté souhaitée, à vivre la capacité de auto déterminer, à d'être une personne capable de percevoir, de penser, de désirer, de décider, en pleine conscience de sa capacité cognitive et émotionnelle ; grâce à cela, le rapport avec l'identité offrira une cohésion pour la santé mentale de ces femmes, personnellement et communautairement. Ce sera le principe du bonheur.

Il est important d'aller au cœur des choses, à la notion centrale -celle de sujet. (...) Aujourd'hui, le souci de soi comme valeur centrale est partout présent. En bien et en mal. Le sujet en est la version positive ; la version négative est la subordination des acteurs à un système de pouvoir qui casse les structures sociales pour laisser l'individu flexible sur le marché ou le soumettre à une idéologie (Touraine, 2000, p. 113-114).

En conséquence du système de la société et du système familial concrètement vécu, il me semble que, avant de pouvoir se vivre comme un sujet unique, ces femmes ont dû se trouver dans le sentiment d'appartenir à un ensemble, d'être une parmi les autres, de vivre une ambiguïté, une ambivalence, de se faire l'objet d'un auto-préjugé et du sentiment d'être menacées d'exclusion sociale, sous l'accusation de souillures dont les justifications sont tantôt religieuses tantôt culturelles.

Malgré ces sentiments, et toutes les difficultés encore à surmonter, les analyses mettent en évidence la présence d'un courage, d'une estime de soi élevée, d'une auto-valorisation et d'une conscience de pouvoir, qui sont prédominants dans ces différentes générations. La volonté de se sentir incluse, intégrée avec une identité définie et capable de s'auto-promouvoir

à travers des études et une profession, est également remarquable chez ces femmes, indépendamment de la génération.

À première vue, les trois générations, voir quatre, auraient une identité ambivalente, le pendule balançant entre la brésilienne et la libanaise. Ces personnes sont libanaises et brésiliennes en syntonie oscillant entre ce qui doit être et ce qui ne peut pas être donné par les circonstances, indépendamment des penchants affectifs eux-mêmes. On peut vraiment dire que l'altruisme auquel elles aspirent implique qu'elles sachent revendiquer pleinement cette double appartenance ; mais aussi que rien, dans les lois, ni dans les mentalités, ne leur permet aujourd'hui d'assumer harmonieusement cette identité composée (Maalouf, 1998).
L'expérience de **Laura** (27ans) :

Laura

Les enfants des immigrants ne sont plus que des fils d'immigrants, ils ne sont ni une chose ni l'autre, de plus... je suis fille d'immigrants libanais. Je ne suis pas considérée comme Libanaise par les Libanais, mais par mes parents oui. Je ne suis pas considérée comme Brésilienne par les Brésiliens... mais pour les Libanais oui !

Encore :

Parmi les deux cultures, personne ne m'accepte bien.

La réflexion de Laura continue :

C'est frustrant... (Une pause prolongée). C'est frustrant... comme je te l'ai déjà dit... il y a des choses qu'il faut changer. J'ai posé la question : Et qui peut changer?

Face au dilemme identitaire, malgré qu'elle soit une fille née au Brésil, Laura a le sentiment d'être immigrante, même si, pour elle, il n'y a pas eu de déplacement géographique ; elle a tout à la fois le sentiment d'être une immigrante au Brésil et d'être perçue comme une inconnue au Liban et exclue de ce pays.

Le sentiment de Laura est tout à fait valable, car elle se sent plutôt immigrante n'importe où elle se trouve, au Liban ou au Brésil, son pays de naissance : c'est le *regard de l'autre* qui l'a fait se sentir étrangère. Le manque de Laura est, effectivement, de ne pas trouver l'identité qu'elle souhaite et la reconnaissance de soi face au regard de l'Autre (c'est-à-dire dans l'altérité). Il me semble que c'est dans son regard même, à l'intérieur d'elle-même, dans son auto-jugement que Laura se voit étrangère, à elle-même.

Pourtant, nous sommes tous construits sous l'influence du *regard des autres*, comme le dit Cyrulnick (2007, p. 27) : « Le paradoxe de la condition humaine, c'est qu'on ne peut devenir soi-même que sous l'influence des autres ».

Cette voie, parfois difficile à accepter, a des longs chemins à parcourir pour ceux qui sont concernés. C'est par elle que la reconstruction identitaire peut se mettre en route un jour, hélas par fois bien tardivement.

Dans un dialogue sur le choc culturel (CKL, 1993), je trouve une similitude avec ma réflexion :

Il est à noter que tout au long de l'existence d'un individu, quel que soit l'endroit où il se trouve, l'identité et la reconnaissance de soi se nourrissent du regard de l'autre (Camelo, A., Klein, P. & Leanza, Y., 1993, p. 31).

Ce panorama non exhaustif, ni exclusif dans l'expérience de Laura, et pas forcément toujours négatif, tente de mettre en évidence la difficulté des degrés à parcourir. Autrement dit, la réflexion doit continuer. Je le souhaite.

Par contre, Rosinha, (57ans) mère de Laura, immigrante au Brésil, a fait une autre expérience ; elle raconte :

J'adore le Brésil... je voudrais baiser le sol du Brésil, j'adore! Je n'aime pas que les gens disent du mal du Brésil, ça me chauffe, je me fâche! Ma seule difficulté, ce fut quand les gens m'ont traitée de «turque »... j'ai enseigné à mes enfants de se défendre à chaque fois que quelqu'un les appelait «turb» et je leur ai expliqué pourquoi nous ne sommes pas des turcs.

Ainsi, la conception de l'image que ces femmes ont d'elles-mêmes est celle d'une double image, si je puis dire ; elle me conduit à croire que l'immigration a très affaibli cette image de soi, cet élément si important de la structure identitaire. J'observe, en effet, que la priorité se situe du côté des aspects collectifs de l'identité, mais l'aspiration proprement personnelle n'en est pas moins présente de manière latente. Pour comprendre la dimension importante de cette souffrance, je reprends ici le dialogue avec Maalouf, dans sa réflexion sur la question d'appartenances multiples ; il écrit justement que :

Leur dilemme est lourd de signification : si ces personnes elles-mêmes ne peuvent assumer leurs appartenances multiples, si elles sont constamment mises en demeure de choisir leur camp, sommées de réintégrer les rangs de leur tribu, alors nous sommes en droit de nous inquiéter sur le fonctionnement du monde (Maalouf, 1998, p. 11).

Mais la réflexion n'est pas achevée, il faut reprendre ma question :

Comment les femmes des quatre et trois générations se perçoivent-elles ?

Il me faut revenir à la question de l'image de soi en me demandant comment le conflit identitaire se transforme d'une génération à l'autre.

Les analyses montrent que, parallèlement au dilemme de l'appartenance multiple, l'influence de la personnalité de la mère se fait sentir dans toutes les familles ; elle se reflète dans chaque génération comme une image dans le miroir, dénonçant la nécessaire complicité filiale qui résulte, soit de la nécessité réciproque de surmonter ce qui l'empêcherait, soit de la relation affectueuse et aimante qui s'est établie à mesure qu'elles ont compris la réalité qui leur est commune à toutes. Entre autres, les analyses démontrent que, nonobstant le dilemme vécu, les quatre groupes ont une haute estime de soi, même si, dans certains cas, celle-ci peut être masquée par le mécanisme d'auto-apitoiement et de compensation. Dans les générations plus âgées, on constate une certaine fierté d'être victorieuse et d'avoir surmonté les obstacles propres à la condition féminine musulmane immigrée dans un pays occidental. Les jeunes générations, même si elles ne manifestent pas ce trait personnel de conquête, assument les réalisations de celles qui les ont précédées et s'auto-valorisent aussi comme des femmes conformes et capables.

Juste pour montrer quelques exemples, voici comment des femmes des trois générations se perçoivent...

Le dilemme :

Sabrie (63 ans) a exprimé l'image de soi-même avec une profonde tristesse :

Je me vois comme une personne fracassée, brisée ! C'est la même chose que quand une personne a perdu la guerre. Je vis pour vivre. J'ai très peu de plaisir ! C'est la réalité, tu peux publier, je n'ai pas honte ! Parce que tout ce que j'ai rêvé, je ne l'ai pas réalisé !

Halla (48 ans) se voit d'abord comme une femme sans histoire ; elle a fait un effort pour construire et exprimer comment elle voit son image :

Quelle est mon histoire... ce n'est pas une histoire. C'est un passé de ma vie... pas une histoire... rien de significatif... la vie continue...(...) Mon image ? Si c'est pour me critiquer, je sais le faire très bien moi-même...

Alors, je commence (avec tristesse et chagrin, elle parle à voix basse)... je pense beaucoup au temps que j'ai perdu à ne rien faire... le temps est passé et moi je n'ai rien fait...maintenant je pense que c'est de ma faute. Eh! Pas facile de se décrire... une chose que je vois, c'est que je suis très exigeante par rapport aux autres Mais je n'ai aucune flexibilité. Non, je n'en ai pas... (Elle a augmenté la voix) ça aussi c'est mon défaut, c'est ma musique certes...

Un silence s'est installé... et tout de suite elle a dit :

Je ne sais pas... je suis une personne passive... eh ! Je suis heureuse... non, je ne suis pas beaucoup... je ne souffre pas beaucoup dans la vie, Grâce à Dieu.

Camila (21 ans) Malgré la difficulté de parler d'elle-même, non pas sans émotion :

C'est difficile de parler de moi-même, je ne suis jamais arrivée à le faire jusqu'à aujourd'hui... je suis une fille très résignée, je ne réagis pas (Elle l'a répété plusieurs fois), je suis révoltée d'être une personne conformiste... je suis révoltée contre moi-même, tu peux me comprendre ?

Elle continue à s'exprimer...

Parfois, on ne se sent pas nous-mêmes, parce qu'on ne fait pas ce qu'on aime : je souffre beaucoup de ça, tu sais ? Je me trouve parfois différente de mes amies, j'ai toujours l'impression qu'elles sont plus belles que moi, par la façon dont elles s'habillent. Il n'y a rien à voir parce que je ne m'aime pas. Je ne fais pas ce que j'aime, je suis obligée d'obéir...

La fierté

Latife (63 ans) exprime l'image qu'elle a d'elle-même :

Je me vois comme une personne réa... réalisée... et je ne sais pas comment te dire, je me vois bien grâce à Dieu, je ne sens pas l'âge que j'ai, 63 ans, et que j'ai un fils de 40 ans, j'ai fait tout ce qu'il faut toute seule, j'ai fait la cuisine, je me sens bien...

Elle continue à exprimer son image...

Malgré que je suis extravertie, malgré que je sais que c'est grâce à moi, que je me suis intégrée avec les brésiliens, grâce à mon effort, à mon caractère, ici à Foz, ce n'est pas facile d'avoir des amis...

Selma (35 ans) en regardant son image dans le miroir, elle raconte :

Je ne sais pas si c'est bon ou non, mais je pense aux autres, bien avant de penser à moi-même. J'aime bien cette façon d'être: disponible pour aider les autres, généreuse, quelqu'un pour qui l'amitié est une question très importante. Je suis une personne pure sans méchanceté.

Et en plus...

Je suis heureuse comme je suis : une personne qui pense toujours positivement.

Maissa (18 ans) d'abord, il est très important pour elle de se sentir égale aux autres :

Pour moi, il est important de me sentir normale, égale...pas un ET hors de la planète.

Elle a découvert son image après notre premier rendez-vous : elle a répété six fois cette phrase exprimant la méconnaissance d'elle-même.

Je ne savais pas que je suis cette personne là...je ne savais pas qui était la personne dont j'ai parlé (...) Par contre, je ne me souviens plus de la souffrance que j'ai ressentie d'être différente des autres... j'ai oublié... tout ça est déjà passé...

Maissa termine sa découverte en disant :

Je suis une personne qui se respecte, sympa, fidèle aux amis, aussi persévérante qui va loin pour atteindre mes objectifs, à n'importe à quel prix.

Ne semble-t-il pas qu'elles assument l'identité interculturelle – elles sont brésiliennes et libanaises - avec un degré plus ou moins aigu de conflit personnel ? « Car l'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence » (Maalouf, 1998, p.31). Toutefois, elles sont attentives à faire valoir leur condition d'être brésiliennes au Brésil et libanaises au Liban. C'est là peut-être leur principale concession et leur plus grande conquête, car, bien qu'elles reconnaissent la difficulté de cette double appartenance, elles en voient aussi, en général, les avantages.

Cela étant, dit Touraine (2000), le sujet « résiste » et

il existe toujours un désir d'être sujet. Dans tout individu se trouvent des éléments de sujet, des efforts pour l'être : (...) dans la majorité d'entre nous, il y a toujours des éléments de constitution du sujet, souvent à travers un espoir, une souffrance, un amour, un regret : la vie s'organise autour d'un espoir, de la dignité, de la fraternité (Touraine, 2000, p. 302).

Ainsi ces femmes se caractérisent à la fois comme libanaises et brésiliennes, tout aussi bien par l'identité culturelle, par l'origine que par la religiosité. Elles mettent trois points en évidence: la question des relations affectives, la nécessité intrinsèque de sublimer ou de se projeter, et, l'importance de la religion dans leur vie.

Le défi du temps présent est de reconquérir les utopies oubliées, de réécrire les rêves communs, avec une seule voix, une seule âme, un même espoir : devenir un sujet unique, malgré les impératifs communs.

En ce qui concerne le fait de faire des études, toutes ces femmes, à chaque génération, expriment son importance fondamentale. Elles peuvent considérer les études comme un levier pour la transformation personnelle ; même l'aînée de ces femmes, que j'ai rencontrées, avec ses 88 ans, choisit d'inscrire cela comme un projet pour sa vie, tout simplement. Cela peut refléter une forme de rejet de toutes les interdictions auxquelles elles ont été soumises, élisant l'étude comme une possibilité de libération et d'autonomie. Il en va de même pour la profession. Il est commun à toutes d'accepter le rôle classique des femmes : être responsable des activités de base dans la maison ; mais au rôle de partenaire d'affaires de son mari, elles préfèrent cependant exercer un métier différent ; c'est là le but ultime de toutes. La lecture de cette analyse engendre l'hypothèse que la profession, comme les études et leurs dérivés, favoriseront une plus grande indépendance financière à partir de la culture.

Études et travail sont très importants pour toutes, car elles y voient la possibilité d'une certaine libération, principalement financière et, par conséquent, des conditions favorisant l'affirmation de l'identité personnelle.

3. Transmission

Avant d'ouvrir ce « passage » vers un processus très important, celui de la transmission intergénérationnelle, il est utile que je le contextualise.

La transmission a eu lieu sur les trois générations, et même exceptionnellement quatre : aussi bien pour les valeurs culturelles et religieuses, comme la langue, la religion, les habitudes alimentaires, les interdictions, la question du genre, l'importance de la famille et des études, que pour la nécessité de maintenir des liens avec le Liban, fût-ce avec une intensité plus ou moins grande ou faible, mais toujours présente.

La façon dont s'effectue la transmission est ce qui différencie les générations, selon les résultats de mon enquête: même lorsqu'elle se passe d'une façon autoritaire – dans la majorité des cas – on constate que, dans la première génération, peut-être parce qu'elle est la première

à prendre racine au Brésil, on transmet aux enfants le respect envers les brésiliens et la nécessité d'une intégration.

En outre, la transmission des valeurs culturelles, religieuses et familiales, remplit la fonction d'une balise qui porte la propre condition d'immigrante et de musulmane, en particulier, pour les femmes. L'utilisation du voile, l'acceptation des interdictions relatives à la cohabitation sociale, le mariage et le rôle féminin dans la sphère domestique et dans la société en général, sont transmis comme essentiels à la propre existence, d'une façon qui est prioritaire par rapport à n'importe quelles possibilités de rationalisation ou de rébellion.

Au-delà de la question de la foi, la religion impose des restrictions à la femme pour éviter qu'elle encourage au péché en tant que figure de la tentation de l'homme ; elle conditionne ainsi une structure mentale de la pleine acceptation et de la confiance, en particulier chez les femmes qui se sentent, par là, vulnérables face à des motivations de transgresser, intimes et extérieures à elles. La peur et, par conséquent, la soumission sont présentes dans toutes les générations, bien que parfois dissimulées par la foi et par la sublimation.

D'une façon ou d'une autre, le libre arbitre, par exemple au sujet du port du voile et du choix de l'époux, reste corrompu.

3.1. Famille

Dans les récits des femmes que j'ai rencontrées, il faut signaler que la famille est essentielle pour la transmission. Si on considère que la famille est la valeur principale pour les Libanais, la transmission des valeurs culturelles, religieuses et familiales, remplit une fonction essentielle dans le contexte de la migration. Elle fait partie intégrante de la condition même d'immigrant et de musulman. Et elle est portée fondamentalement par les femmes qui ont mission de transmettre les balises culturelles et de faire adopter un ensemble d'éléments significatifs et constitutifs de la culture : l'utilisation du voile, l'acceptation des interdictions relatives à la cohabitation sociale, le mariage et le rôle féminin dans la sphère domestique et dans la société en général. Ces éléments sont transmis comme essentiels à l'existence propre, d'une façon qui est prioritaire par rapport à n'importe quelle possibilité de rationalisation ou de rébellion.

La transmission est fortement ancrée dans la culture arabe qui, jusqu'au jour d'aujourd'hui, s'oppose aux habitudes culturelles brésiliennes, strictement rejetées par la famille. Ces interdictions ont un effet négatif chez **Thaïs** (19ans):

Ce sont les interdictions qui me bloquent, j'ai honte face à mes amies de la fac, c'est un milieu bien différent...enfin, je suis différente!... (...) Mes parents sont d'une autre génération, ils disent toujours: Non, Non, Non! J'ai énormément d'interdictions... (...) On dialogue à la maison, mais il ne faut pas contester et point final... Je suis déjà habituée... Nous les arabes, que faut-il faire? (...) Ça ne sert à rien de réagir, de résister, à la fin, il faut obéir! ... (...) Que faut-il faire? S'adapter ou se résigner ?

Un élément important pour la transmission, pour assurer tout ce qui compose la culture, la religion, la langue, mais aussi la possibilité pour les enfants de développer davantage le sens de la famille: celui d'envoyer les enfants au Liban. Parfois, aller au Liban est un désir exprimé par les filles, mais dans la majorité de cas, selon les récits de celles de la troisième génération, c'est mal vécu.

Il est pertinent de dire que ce sont les filles, exclusivement, qui sont envoyées au Liban, et non pas les garçons.

Pour mieux comprendre, l'imposition faite de voyager au Liban, aux grandes filles ou aux jeunes femmes, dans toutes les familles, a pour raison d'être de consolider les liens familiaux et de sédimenter la culture et la pratique religieuse. Cette tradition reçoit une double signification : d'une part, s'intégrer dans la culture, la langue et la religion, comme aussi faire connaissance avec les grands-parents et avec tous les autres membres de la famille, ce qui est assez facilement accepté par les enfants; mais, d'autre part, cela ne fait pas partie du choix des enfants et c'est vécu comme une punition par certaines.

Laura (27ans) raconte son expérience :

Ma famille m'a imposé d'aller au Liban, ce n'était pas proposé, mais imposé. La pression a été énorme et je n'ai plus supporté. J'ai accepté pour fuir la situation de stress, mais pas parce que c'était vers le Liban, mais pour m'en sortir, le lieu où aller c'était secondaire.

Camila (21 ans) a fait une autre expérience de son voyage au Liban. Malgré son désaccord, ce voyage fut, une occasion de mieux comprendre les relations familiales. Elle raconte :

Le but de mon voyage au Liban, comme on dit toujours dans ma famille, est très positif parce que je suis allée voir mon père avec des yeux nouveaux. J'ai pu lui exposer mes idées et lui-même, il m'a acceptée plus qu'avant.

Nous avons donc là deux expériences distinctes dans la même culture, la même génération, pourtant avec des arrangements sociaux différents et différentes productions discursives. Considérée comme une habitude "normale", cette pratique renforçant le lien avec l'environnement familial, en dépit de la volonté et du désir de la jeune fille, est introjectée d'une manière passive, voire souhaitée. Cela correspond à un choix permettant l'exercice d'un comportement familial attendu, sans rapport avec les autres alternatives. Mais cela devient une vraie punition lorsque la jeune fille se présente «brésilianisée» ou américanisée» et qu'elle dérange ses parents en leur donnant de l'insécurité en ce qui concerne la maintenance de l'autorité paternelle et la préservation des valeurs auxquelles les parents croient.

La transmission peut s'imposer avec évidence comme un impératif culturel d'une importance vitale pour les femmes, comme une manière qui permet de construire l'identité musulmane au féminin ; pour cette raison, c'est la femme qui est la dépositaire de cette action qui pourra dès lors être comprise comme une stratégie défensive de l'homme. Nonobstant cette référence familiale, l'insécurité comme également la plénitude de la transmission imposent d'aller au Liban pour que s'établisse un lien plus référentiel à partir d'exemples venant de femmes qui n'auront pas connu la « corruption » par la culture occidentale. D'une certaine manière, existe la crainte de l'homme face à la forteresse que représente la femme. Et d'une certaine manière aussi, existe un « inconscient collectif » qui pousse à la recherche d'une sauvegarde de la culture et de la religion.

Les deux se conjuguent. Ou ne se conjuguent pas : si on regarde, en effet, « l'autre » côté de la médaille, on peut les voir se confondre, et je ne sais pas même si on peut parler d'une relation entre culture et religion, une fois que la proposition de domination a comme fondement l'exploitation mythique d'une conscience peccamineuse pour permettre à la personne d'exister. La référence est le fait d'être femme islamique. Rien que le fait d'être une femme, déjà en soi, apporte le péché et le pire, apporte la tentation qui pousse l'homme à pécher...elle est une Eve islamique...une pandore grecque. Il est évident qu'on utilise la religion comme l'essence de la culture prédatrice et isolatrice de la femme. Ainsi, dans cette transmission entre mère et fille, entre toutes les femmes, il m'apparaît que plus encore que les

valeurs, c'est l'image de soi qui se transmet, celle-ci étant caractérisée par l'ambivalence, l'auto-préjugé et le sentiment de culpabilité et de frustration.

Dans les récits, se met en évidence la proposition personnelle d'identification à la culture brésilienne qui s'exprime pour une question de survivance financière; par contre, l'auto-préservation en tant que femme libanaise, elle, est exprimée comme un besoin de survivance psycho-sociale.

Dans leur majorité, les mères sont, de fait, des femmes au-delà de leur temps, mais elles sont vulnérables pour elles-mêmes; de cette manière, elles ont fait le choix d'avoir moins de liberté, mais en restant fidèle à leur propre profil, elles arrivent à accorder plus de liberté à ses filles et petites-filles.

L'identification en tant que libanaise est aussi commune à toutes, sans empêcher la fierté d'être « brésilienne » tout en étant nées au Liban ; on observe un grand changement dans l'expérience vécue par les filles de la troisième génération, celles-ci étant nées au Brésil : les unes se sentent Libanaises, d'autres ressentent les deux appartenances, et d'autres encore, ni l'une, ni l'autre. Adopter le Brésil comme sa patrie est une perspective qui n'est pas beaucoup transmise aux filles de la troisième génération ; on le voit, celles-ci sont encore dans la recherche de leur identité nationale, malgré qui soient de brésiliennes de naissance.

Par rapport aux études, il me semble qu'elles partagent en commun le fait de leur attribuer de l'importance, comme agent transformateur et source de valorisation de soi ; mais les attitudes sont différentes selon les trois, voire les quatre regards. Dans les trois premières générations, la peur de cette transformation a fini par mettre un terme à l'initiative et à la détermination d'étudier, principalement dans une école brésilienne. Les femmes de la première génération ont choisi de faire les études... à la condition que ce soit avec un groupe de femmes arabes ; par contre, les jeunes filles actuelles vont plus loin : pour elles, les études donnent la possibilité de croissance et de prospérité, dans n'importe quelle école, collègue ou université.

En fait, j'ai trouvé que la transmission de mère à fille est plus forte qu'entre les générations plus distantes. Ainsi, j'ai identifié plus de similitudes entre la première et la deuxième génération dans le cas des quatre femmes de la même famille, qu'entre la première et troisième génération. Chez les personnes des troisième et quatrième générations, la

transmission est généralement bien acceptée, malgré le désir très présent d'obtenir la liberté de choisir et de pouvoir se libérer de certaines impositions de la famille.

Le symbole du voile est extrêmement révélateur de l'identité libanaise. Indépendamment de son lien avec la religion, il manifeste surtout le besoin de correspondre à une présentation vestimentaire attendue de la femme libanaise. Des traces de personnalité et une certaine liberté revendiquée empêchent la majorité des femmes de le porter, sans vouloir que cela constitue un affront. D'un côté, elles jugent qu'elles ne sont pas dignes et, de l'autre, d'une façon ambivalente, elles se justifient. Ici, comme les mères ont la totale liberté de le porter, les filles suivent le même chemin.

L'analyse des quatre générations de la même famille met bien en évidence combien chacune des personnes est engluée dans l'histoire globale de cette famille, dans sa structure et ses conditionnements psychiques. Ainsi, s'impose manifestement la valeur de la famille dans la transmission, et cela offre la possibilité de rendre les liens plus profonds entre mère et filles.

J'entends que la transmission dans la famille va au-delà des valeurs culturelles et religieuses. Elle s'insinue dans la construction psychique de la personnalité, elle impose à la femme, malgré son idéal d'autodétermination, de s'en sentir incapable « à l'intérieur de soi », non pas seulement face au regard des autres, mais face à soi-même. De cette façon, la question rejoint l'universalité du collectif qui, renforcé par les expériences au moment du voyage en terre natale, exclut quelque possibilité de penser et de se sentir autrement, à savoir, ni libanaise, ni brésilienne, mais une personne, une identité privilégiée par le fait d'avoir étendu sa capacité de se transformer en citoyenne de l'humanité.

3.2. *Langue*

Langue, terre maternelle ou plutôt terre natale ?

Il conviendrait de reprendre ici les réflexions de Teixeira (2009) sur « Outre Langue » qui m'ont beaucoup touchée. Ce « sous » élément est si important, comme le dit Benveniste : « le langage sert à vivre », c'est le langage qui va exprimer la langue, moyen de communication verbale, qui nous permet de faire des dialogues avec les pensées différentes et qui, en

principe, se propose de ne pas rejeter ce qui est différent, mais de créer un nouveau dessin, ou une nouvelle image, de couleur différente.

Ces passages d'une expérience à l'autre, d'une langue à l'autre, révèlent bien les spécificités de chacune : ils occupent en quelque sorte la place de la « terre natale » ; ils nous permettent de vivre, parfois de survivre.

La langue a un impact immédiat dans la société d'accueil qui se demande ce que « ces gens parlent ». De ce fait, elle peut provoquer la méfiance, la perplexité face aux arabes, particulièrement dans le cas de la population concernée par ma recherche. La langue et le mode de penser sont des éléments capitaux dans la relation de communication, étant donné surtout la diversité qui existe entre les brésiliens et les arabes. Il faut qu'ils puissent « danser avec les pieds, avec les idées, avec les mots » (Nietzsche, 1988, p. 153). Je dis « il faut » parce que danser ne se fait pas tout seul, mais danser avec l'autre offre une possibilité de relation avec un partenaire, celui de l'autre langue. Danser, dans ce sens, est un type de langage, grâce auquel on peut arriver à parler la même langue. Ainsi les dialogues, verbaux ou non, donnent la possibilité de gérer la difficulté de communication et, avec le temps, celle-ci devient hybride pour les générations qui sont présentes, mais aussi pour la nouvelle génération.

Je crois que la communauté d'accueil ne doit pas avoir de rejet envers l'autre communauté à cause de son « penser-parler » différent, mais elle devrait plutôt créer une nouvelle chorégraphie. Sinon, se replier sur sa propre langue, « c'est courir le risque d'errance, comme l'exil physique, passer à travers, outrepasser et effacer les frontières. Et s'il est vrai « qu'on habite plutôt dans la langue que dans le pays » (Teixeira, 2009, p. 17), que l'hospitalité, la cohabitation, l'amitié, peuvent conduire à la médiation entre les deux « penser-parler » différents, afin d'aider les nouveaux arrivants à apprendre la langue d'adoption.

Ce niveau d'importance fondamentale de la langue pour nous, êtres humains, m'a beaucoup surpris quand, pour la première fois, je suis allée à Foz de Iguaçu, lors de ma première recherche ; cela s'est confirmé à la deuxième, lorsque j'ai comparé les résultats.

J'ai proposé deux questions hypothèses :

Quelle est la relevance attribuée à la langue, pour l'immigrante arabe, dans le processus d'inclusion et de médiation ?

Et face à ma question ultérieure dans les perspectives pour les analyses :

Comment est-il possible de vivre dans un pays étranger depuis de longues années et de ne pas parler la langue locale ? Et en plus, comment se passe la communication entre eux ?

Ici surgit ma deuxième question hypothèse :

Quel est le besoin/importance de parler l'arabe dans la famille ?

Ainsi, je reviens à ma première hypothèse en donnant une autre image sur cet outil, à priori salutaire, mais vu et vécu autrement, par ces femmes libanaises, musulmanes, d'origine libanaise, de la première génération :

En se repliant dans leur propre langue, les femmes musulmanes risquent de vivre une aliénation psychologique et un exil physique, qui peuvent entraîner un possible isolement. Autrement dit, dans le vécu de ces femmes, il s'impose d'adopter la langue brésilienne, mais ce ne sera pas pour l'amour de la nouvelle patrie.

Cette expérience de se replier dans la propre langue, est une façon de s'exiler dans sa langue, et il me semble que cet événement est semblable à celui de l'exil physique ; il passe, dépasse et efface les frontières. Ainsi, si l'exil physique offre la possibilité de faire le mouvement de surmonter les frontières, « quelle est dès lors la véritable patrie ? Celle d'où l'on vient ou celle où l'on va ? » (Teixeira, 2009, p. 13).

La fierté de parler l'arabe avec la famille

Première génération

Dora (88 ans - migrée en 1950 : 56 ans au Brésil)

Cette dame, la plus âgée de toutes ces 20 femmes qui ont participé à ma recherche, ne parle presque pas le portugais. C'est sa petite-fille **Najete** (42 ans) qui lui a servi d'interprète.

Monica (65 ans - migrée en 1964 : 42 ans au Brésil)

J'habite un peu ici et un peu là bas...chez moi tous parlent l'arabe et tous sont mariés avec des arabes : « c'est notre culture ».

Monica parle le portugais avec difficulté ; cela exige de moi une forte concentration pour la comprendre. Et cela continue après, lors de la transcription, pour la raison simple qu'elle a mélangé l'arabe et le portugais.

Latife (63 ans - migrée en 1957 : 49 ans au Brésil)

Je parle l'arabe avec mes enfants... c'est très important la culture arabe d'une façon générale, ça mes enfants le savent bien, mais le plus intéressant est la religion et la langue.

Pendant les entretiens, Latife me donne parfois l'impression de ne parler que l'arabe, étant donné son accent arabe très fort et même si, en fait, elle mélangeait les deux langues.

Deuxième génération

Selma (35 ans - migrée en 1971 : 20 ans au Brésil)

Le fait de ne pas parler la langue de la majorité, m'a fait beaucoup souffrir. Et en plus, rester à côté des autres sans rien comprendre à ce qu'ils disent, ça ce fut terrible. Il m'a fallu pas moins de deux ans pour arriver à parler le portugais.

Cette dame, mère de trois enfants, parle l'arabe avec ceux de sa famille à la maison, mais aussi avec les voisins, ou dans le bâtiment où ne se réunissent que des arabes.

Troisième génération

Susi (17 ans – née au Brésil)

Comme la majorité des filles de la troisième et plus, Susi a été envoyée au Liban à l'âge de 9 ans à peine avec, entre autres motifs, celui d'apprendre l'arabe. Et cela en dépit du fait que sa mère, Halla (48 ans) parlait l'arabe en famille.

On a l'habitude d'aller au pays de nos parents pour apprendre la langue, la religion, la culture avec la famille qui reste là bas... quand on revient nous sommes plus arabes. Dans ce bâtiment où on habite, tous arabes de la même famille, tous ont les mêmes habitudes. Tout est fait avec l'accord et l'obéissance de tous.

La langue parlée parmi tous est l'arabe.

Quatrième génération

Zainab (16 ans – née au Brésil)

Cette jeune fille se considère arabe par rapport à la langue et aux habitudes culturelles, qui sont bien respectées, conservées et pratiquées par elle. Zainab présente un grand attachement à sa culture, se sent *un peu brésilienne*, mais davantage arabe.

À la maison on parle l'arabe, mais maintenant, je vais vous répondre en portugais.

Devient évidente, une fois en plus, l'importance de maintenir l'attachement à l'origine, même pour celles qui sont nées au Brésil. Ceci corrobore l'hypothèse que la circonstance de la migration, par elle-même, ne défait pas les liens culturels, notamment en population musulmane, principalement en ce qui concerne les femmes ; elle les renforce par une auto-imposition, comme condition pour surmonter et pour survivre.

3.3. Religion

Au-delà de la question de la foi, la religion impose des restrictions à la femme pour éviter qu'elle incite au péché en tant que figure de la tentation pour l'homme. Elle conditionne ainsi une structure mentale de pleine acceptation et de confiance, en particulier chez les femmes qui se sentent, par là, vulnérables face à des motivations à transgresser, à la fois intimes et extérieures à elles-mêmes. La peur et, par conséquent, la soumission sont présentes dans toutes les générations, bien que parfois dissimulées par la foi et par la sublimation.

Laura (27ans) exprime ainsi ses sentiments :

Si une fille musulmane décide de faire autrement par rapport à sa culture et sa religion, elle est très mal vue. Même si elle a bon caractère, de bonnes qualités, même si elle est honnête, avec toutes les qualités de base pour un être, elle est considérée comme exécration. Parce qu'elle a été contre (dit avec emphase) une religion, une culture, un peuple. Elle est un déshonneur, c'est la parole exacte (dit avec emphase) pour eux, elle a déshonoré. On paye un prix très élevé quand on «casse» les normes. On paye.

Elle continue :

Le monde religieux de l'Islam critique les autres prophètes, pourquoi toutes ces différences avec Mahomet? Et le Christ, il est le seul qui est né différent et le seul qui va retourner. Alors, pourquoi ne parler que de Mahomet, pourquoi ce privilège?

La sublimation dans le registre religieux semble être le moyen qu'elles trouvent le plus adéquat pour vivre et surmonter les défis, afin de se sentir heureuses, réalisées et acceptées. Quant à la projection, (la manifestation de la culture religieuse au monde extérieur) que l'on trouve principalement dans la deuxième génération, elle s'exprime peut-être parce que les histoires de vie sont si difficiles. La porte principale de fuite est la religion qui s'avère prépondérante, pour elles, pour les trois générations, et qui l'emporte surtout en tant que besoin culturel et moins pour nourrir la foi et la spiritualité.

C'est justement ici que je reviens à la question fondamentale : celle de la capacité de ces femmes à surmonter ou plutôt à survivre n'importe comment, à trouver d'autres possibilités. De préférence à l'hypothèse de la sublimation, profondément étudiée et développée par la psychanalyse, j'utilise le concept de Cyrulnik, (1999, p. 30) dans son ouvrage « Un merveilleux malheur » présentant la résilience comme la capacité d'un être à vivre, à réussir et à se développer en décompte de l'adversité. En tant que pédiatre et psychanalyste, il a travaillé principalement cela en ce qui concerne l'enfant, mais il y aurait d'autres conditions nécessaires à cette capacité de résistance au malheur, face aux abandons, aux maltraitances et à d'autres « malheurs » pour réussir à s'en sortir malgré tout.

Il est important de savoir que les adultes, eux aussi, ont parfois des souffrances et identiquement ont une force profonde et la capacité de trouver l'appui dans leur environnement social pour nourrir leur capacité de résilience.

Par une autre manière d'agir et avec d'autres moyens que les enfants, l'adulte dispose de différentes possibilités, notamment en faisant appel à l'enjeu des mots, si cela est possible et pour se donner la possibilité de transformer son épreuve en ressource utile. C'est ce qu'explique Cyrulnik :

Je fais partie de ceux qui pensent que l'on n'est pas obligé de raconter son secret sur la place publique pour aller mieux. On peut, que l'on soit adulte ou enfant, utiliser le para-dit en écrivant, en mettant en scène...on se libère de son secret sans autant le dire (Cyrulnik, 1993, p. 57).

Ainsi, grâce à leurs ressources personnelles, ces femmes, via la *religion* comme autre « ressource », ont su transformer leur malheur en réussite et sont devenues des « décideurs », autrement dit, « elles sont devenues actrices de leur destin ».

Il ne faut pas oublier que la résilience est une capacité personnelle, mais aussi le résultat d'un ensemble de facteurs difficiles où la personnalité et les forces construites par le sujet, les appartenances sociales et les appuis des autres, jouent un grand rôle pour transformer la qualité négative d'une expérience en qualité, comme le dit Victor Franck : « transformer une tragédie personnelle en victoire, une souffrance en réalisation humaine. »

Je rappelle que la population de ma recherche est exclusivement musulmane, et aussi « que le monde musulman n'a pas cessé d'être religieux et que la culture de la majorité est une culture religieuse » Benslama, (2004, p. 183). Autrement dit, ces gens-là sont des musulmans ; ils sont venus pour rester, se propager, se montrer, et enfin, se faire connaître comme tels. En outre, tous ceux qui sont concernés, en particulier les femmes, sont devant l'alternative : ou bien elles restent en obéissant aux lois islamiques, ou au contraire, elles partent, en sachant que le résultat sera une exclusion tyrannique de la communauté. Comme le dit Benslama, (2004), l'altérité féminine y semble ainsi la nervure centrale du refoulement propre à l'Islam. On peut comprendre que le Coran peut apporter du bonheur, et que, dans la logique de la pensée, on puisse se persuader de trouver refuge dans la foi.

3.4. Voile

En conséquence du fait que la famille est la principale valeur transmise, bien plus comme valeur culturelle de la condition féminine que comme une consigne religieuse, la question du port du voile va me permettre de développer plus avant celle de la transmission familiale. Considérant que la famille est la valeur principale pour les libanais, la transmission des valeurs culturelles, religieuses et familiales, remplit la fonction d'une balise qui porte la propre condition d'immigrante et de musulmane, en particulier, pour les femmes. L'utilisation du voile, l'acceptation des interdictions relatives à la cohabitation sociale, dans la société en général, sont transmises comme nécessaires à leur propre existence, d'une façon qui est privilégiée par rapport à n'importe quelles possibilités de négociations.

Laura (27ans) ne porte pas le voile :

Elle s'habille à la mode occidentale, mais fait attention de ne pas exagérer : pas de blouse sans manche, pas de décolleté, pas de mini-jupe, pas de bikini...

Je connais bien mon père et je sais que, pour lui, c'est important ; je sais que, pour lui, cela fait la différence. Alors, cela ne vaut pas la peine de discuter pour ces «petites» choses...

Par contre, **Sina** (24ans) :

Si on porte le voile, les hommes respectent, ils ne « passent » pas les mains... la question du voile a été un commandement que Dieu a donné (Dit avec emphase) pour que la femme se voile, pour éviter la cupidité des hommes... mais il faut dire que personne ne m'a obligée, personne ne peut obliger une femme à porter le voile, malgré qu'ils obligent également.

La question du voile pour ces femmes arabes est une autre caractéristique pertinente de cette situation d'immigrées ou de descendantes d'une migration.

Porter le voile, c'est se montrer à la société brésilienne, montrer sa propre image extérieure, sa façon de s'habiller, sans provoquer un choc pour la société plus libérale dans ses habitudes vestimentaires, selon ce que j'ai vu à Foz do Iguaçu (Brésil) et selon les récits des femmes que j'ai rencontrées.

Sur cet élément culturel, **Sina** (24ans), une des femmes rencontrées, raconte son vécu au sujet du port du voile, mais ce n'est pas l'expérience de toutes les femmes dans une communauté à majorité chrétienne. Il peut représenter un signe culturel et religieux fort, mais aussi une façon de se protéger :

Sina (24ans) :

J'ai habité au Liban et je n'ai pas porté le voile, malgré qu'il s'agit d'un commandement ; on a le libre arbitre, nous ne sommes pas obligées de le porter, mais je le fais ici au Brésil pour éviter la cupidité des hommes, et dans le cas des femmes mariées, cela peut finir par provoquer l'adultère.

De cette déclaration, on pourrait conclure que, si les femmes musulmanes ont développé les pratiques religieuses et le port du voile au Brésil, c'est dans le but de « montrer » leur culture à la communauté brésilienne, afin de mettre en évidence la force et la richesse de cette culture encore inconnue dans ce pays. D'un autre côté, si elles portent le voile, cela demande d'abord un courage immense de se laisser voir comme « différentes » et, en plus, de prendre le risque de ne pas être acceptées par la société brésilienne.

La façon dont s'effectue la transmission est ce qui différencie les générations, selon les résultats de mon enquête : même lorsqu'elle se passe d'une façon autoritaire – dans la majorité des cas – on constate que dans la première génération, peut-être parce qu'elle est la première à prendre racine au Brésil, on transmet aux enfants le respect envers les brésiliens et la nécessité d'une intégration.

Dans les deux dernières générations, cette question apparaît avec netteté. Elle est accrue encore dans la troisième génération, les plus jeunes montrent qu'elles sont encore en élaboration d'attitudes qui permettent d'accomplir cette fonction.

En ce qui concerne les relations affectives, il est important de signaler combien ces personnes sont gênées et confrontées. D'une part, de se sentir aimées, acceptées, bénies par leur famille et, par extension, par les amis et parents, et d'autre part, d'être obligées d'aimer le conjoint, les enfants et la famille. Comment se sentir aimées, si les interdictions sont fondées sur la méfiance parce qu'elles sont des femmes et, par là, *attractives* et incitant au péché? Comment faire pour s'acquitter du rôle de pourvoyeuses d'affection et d'amour dans la famille, en tant que personne-clef au fondement de la maison, s'il leur manque la sécurité et l'exercice amoureux dans le vécu personnel ?

Nous, citoyens de ce monde, sommes encore et toujours à la recherche de la voie qui permettra à chacun d'entre nous, individuellement, mais également en tant qu'être social, de répondre au besoin enraciné en chacun de nous : avoir la possibilité d'occuper un espace social parmi nos semblables malgré nos différences et rester dans la communauté à laquelle on *choisit d'appartenir*, malgré, j'insiste, les différences : culturelles, sociales, religieuses, générationnelles, et aussi nos différences de personnalité, c'est-à-dire la façon dont chacun de nous voit la réalité autour de lui. Et si nos sentiments font partie, comme je le crois, d'un énorme patrimoine affectif qui appartient à toute l'humanité, rester lié à la communauté consiste à donner des fruits, de fraternité et de solidarité.

3.5. *Les habitudes à la table*

Pour ouvrir ce sous-élément si important, qu'est le fait d'être ensemble à la table, bien considéré par la psychologie et également par la sociologie comme une habitude nécessaire et

saine, je cite un petit poème d'une écrivaine brésilienne (1889-1985) qui a commencé à écrire à l'âge de 14 ans, qui est très sensible à tout ce qui concerne l'être humain et est habitée par le lyrisme qui la passionne :

*Sou mais doceira e cozinheira
do que escritora, sendo a culinária
a mais nobre de todas as Artes:
objetiva, concreta, jamais abstrata
a que está ligada à vida e
à saúde humana.*

(Trecho do poema: Cora Coralina, *Quem É Você ?* 1976)

Je suis plutôt sucrière et cuisinière
qu'écrivain ; ainsi, l'art culinaire est le
plus noble de tous les Arts :
il est objectif, concret, jamais abstrait,
il est lié à la vie et à la santé humaine.

(Ma traduction) (Extrait du poème de Cora Coralina, *Qui es-tu ?* 1976)

La nourriture exerce un impact non négligeable dans la rencontre avec la société brésilienne : au début de l'immigration, elle a suscité la curiosité des autres femmes. Il est évident que la curiosité a occupé ici une place importante, fort significative pour la société brésilienne, qui prend en compte la valeur culturelle de la nourriture. Cela a débouché sur un rapprochement heureux : les deux cultures se retrouvent sur la valeur de cette « représentation » appelée nourriture. Le cadre selon Da Matta (1986)

(...) est l'aliment, un grand cadre qui entoure le tableau, c'est-à-dire, la nourriture qui a été valorisée et choisie parmi les aliments : laquelle doit être vue, savourée avec les yeux et puis avec la bouche, le nez, la bonne compagnie et, finalement le ventre (...) (Da Matta, 1986, p. 56, ma traduction).

Je continue mon dialogue sur ce sujet socialement important, sur la transmission du « code » culturel, qui fascine n'importe quel peuple (Guiraud & Meirieu, 1997) :

La vraie culture ne sépare pas les activités matérielles de celles qui les inscrivent symboliquement dans une histoire et une communauté. Nous ne mangeons pas seulement pour des raisons biologiques mais aussi parce que le repas est un rituel de partage codifié qui permet d'incarner une communauté (Guiraud & Meirieu, 1997, p. 132).

Ces schémas sur l'importance de la nourriture (partant d'un seul individu jusqu'au micronoyau, ou d'une petite communauté jusqu'à la société d'un pays) m'ont permis d'évoquer dans ma propre histoire familiale, arabe d'origine, que nos habitudes alimentaires ont contribué d'abord et avant tout à l'unité et non à une discordance. Et il arrive bien souvent que quand un conflit s'est installé, c'est l'invitation à « partager une table » qui fait la paix ! Immigrée au Brésil depuis 50 ans, je peux affirmer que, pour les brésiliennes, partager la table reste encore le plaisir majeur!

C'est autour de la cuisine que la famille « se ferme » tous les dimanches, aussi s'établissent des rencontres rendant possibles des « ouvertures », qui se partagent les diverses et différentes expériences individuelles. Mais c'est encore un espace ouvert à la réconciliation lorsque le dialogue a été cassé.

Comme le dit Kaufmann, dans son livre « Casseroles, amour et crises. Ce que cuisiner veut dire » (2005), la table est le petit théâtre des familles. Et même si notre façon de manger a évolué, la cuisine reste le centre névralgique de la maison.

A mes yeux, ce « chemin » vers les valeurs est très important, de même que les questions qui guident mon approche et ma tentative d'essayer de comprendre les effets de la confrontation entre les deux cultures. Bien qu'ils soient extravertis comme les arabes, les brésiliens présentent aussi des particularités qui peuvent avoir un impact sur les étrangers qui viennent d'arriver. Mais la similitude est là : les deux cultures sont si différentes, mais le cœur de la rencontre familiale est toujours présent autour de la table, là on se désengage des codifications. Je reviens à Kaufmann (2005) et je partage avec lui sa réflexion, observant que, quand on s'aperçoit que l'on ne fait plus les rencontres des dimanches, curieusement on s'inquiète. Là on se rend compte qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

Effectivement, si peut-être pour nous cela ne semble pas avoir une importance si grande, on conviendra au moins que, *pour se donner l'impression d'être une famille, il faut se restaurer ensemble de temps en temps.*

Et pour les femmes des trois, voire quatre, générations de ma recherche, comment se passe la transmission de ces habitudes de la table ?

Selon les récits, la dernière génération est déjà éloignée de cette habitude – elles ne sont ni pour, ni contre, elles ne sont pas douées pour faire la cuisine. Pour elles, c'est plutôt, le fast-food, les pizzas, et d'autres tentations du monde moderne. Mais, parmi les arabes, la rencontre autour de la table demeure une habitude d'importance majeure. Dans son enquête auprès de 22 femmes, à propos du repas, Kaufmann (2005 p. 303) a été surpris de constater, en France, un degré zéro de la transmission mère-fille.

Mais cela, autour de la table avec tous, manger ensemble, se nourrit d'impératifs de plus en plus contradictoires, que spontanément on n'ose pas mettre en avant, mais auxquels les individus semblent périodiquement tentés de revenir, au moins ponctuellement ; c'est comme si le monde alimentaire contemporain reflétait les contradictions qui défient l'individu moderne, partagé entre une liberté individuelle revendiquée et l'attachement à la chaleur du collectif.

Ainsi, il me semble que, d'une génération à l'autre, parmi ces femmes arabes, musulmanes, d'origine libanaise, au Brésil, la transmission du savoir et de la connaissance concernant la tradition alimentaire commence à faiblir. Reste à savoir, à titre d'information, que les spécialités arabes grâce auxquelles on conquerrait les cœurs, ou pour mieux dire l'estomac, des brésiliens, sont réputées depuis long temps de l'extrême Nord à l'extrême Sud du pays.

4. Les projets

Les femmes - toutes – ont comme projet, « le bonheur » ; avoir une vie heureuse est l'essence de tout être humain vivant. Pour toutes, sans exception, indépendamment de l'âge et de l'histoire de vie, l'étude et la famille sont essentielles pour la construction d'un tel bonheur. La façon de construire ce bonheur diffère, soit par des horizons temporaires, mais sur de courtes distances, soit par les limites personnelles.

Quelles sont les similitudes?

Je présente ici un panorama des projets que souhaitent réaliser les 22 femmes qui ont participé à ma recherche, en Belgique et au Brésil. Cinq ans sont déjà derrière la vie de ces femmes et,

au moment actuel, j'ai reçu des nouvelles, pas de toutes, mais de quelques unes d'entre elles. Certains projets ont été réalisés, d'autres, sont en cours,...d'autres, au contraire, demeurent à l'état de projet.

Les similitudes

Les quatre femmes de la même famille : quatre générations

Dora (88 ans)

Le projet de Dora face à sa famille composée aujourd'hui de trois générations derrière elle :

Voir encore une autre génération: la cinquième. Tu ne crois pas?

Raquel (62 ans)

Raquel a deux grands projets de vie : d'abord, commencer à étudier le plus rapidement possible, ensuite, réaliser ce qu'elle nourrit depuis longtemps et qu'elle considère tantôt comme un rêve, tantôt comme un projet :

Mon rêve est de retourner au Liban, il faut que je le transforme en projet, sinon il restera un rêve.

Najete (42 ans)

En ce qui concerne son projet pour l'avenir, Najete dit vouloir se concentrer sur ses enfants :

Je veux donner à mes enfants une vie de confort, une vie pleine de réalisations dans tous les sens, c'est mon bonheur.

Zainab (16 ans)

Selon la volonté de son père, il faut se marier avec un homme de sa culture, mais elle affirme être ouverte à la possibilité de se marier avec quelqu'un de culture et religion différentes. Ce qui fait partie de son projet : avancer vers un futur brillant et heureux:

Il n'y a que les études qui peuvent me donner une bonne chance !

Les femmes de différentes générations

Monica (65 ans)

Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de connaître les projets de Monica: on lui a interdit de me rencontrer pour le deuxième rendez-vous.

Latife (63 ans)

Mais ma tristesse aussi, est parce que je n'ai pas fini mes études... si je peux encore recommencer... Si Dieu le veut. Cette année je veux recommencer. En fait, je n'ai pas envie d'aller à l'université, non, ce n'est pas nécessaire, c'est la limite... mais j'ai envie d'apprendre à lire et à écrire bien, c'est ça que je veux : le portugais. Si Dieu le veut.

Halla (48 ans)

J'ai déjà décidé, oui, j'ai déjà commencé, n'est-ce pas ? Pour retourner ainsi dans la vie....J'ai préparé mon CV, on verra, on verra... Je veux chercher les écoles, la faculté où ma fille fait ses études...je veux demander l'équivalence de mon diplôme, je veux me bouger... eh, c'est toi qui m'as provoquée et en plus j'ai la volonté de recommencer... (Elle a fait un large sourire)

Laura (27 ans)

Mes projets sont d'abord de prendre la décision de faire des choses qui me font plaisir, pour avoir la possibilité de me sentir bien, pas parce que les autres le veulent, mais parce que j'ai choisi moi-même de me faire plaisir. Deuxièmement, partir de cette ville.

Je crois que je voudrais travailler avec les femmes enceintes parce que j'adore les enfants. Je voudrais me marier, avoir des enfants, mais pas ici à Foz. Mon projet est de partir d'ici. Pour convaincre ma famille, je veux leur parler de bénéfice matériel. Mais la vérité, ce n'est pas que du bénéfice matériel que je cherche. Mais, ça dépend de la situation, oui, c'est une possibilité... plus facile, même si elle est hypocrite. Mais, dans le milieu où existe beaucoup d'hypocrisie, l'utiliser un peu ne fait pas de mal

Sina (24 ans)

Et, si Dieu le veut, me marier... puis on s'adapte, selon la manière dont les choses se déroulent, n'est-ce pas ? Des objectifs, on en a tous, n'importe qui a des projets dans la vie.

Thais (19 ans)

Les projets de Thaïs, je n'ai pas eu l'occasion de les connaître. En effet, elle a reçu l'interdiction de continuer à me rencontrer pour le deuxième entretien.

Sara (19 ans)

Les projets de Sara sont déjà en marche: elle travaille pendant la journée pour payer ses études universitaires le soir. Pour devenir indépendante, vivre sa vie comme elle veut, elle doit aussi devenir indépendante financièrement :

Ça va encore prendre du temps... j'ai tout le temps que je veux...

Les projets de toutes ces femmes sont vécus comme pour elles, comme réalisables et sont en consonance avec les aspirations vers une plus grande liberté et autonomie ; ils avancent comme valeurs fondamentales que le fait de poursuivre des études permettra de consolider l'identité personnelle dans la vie professionnelle et dans la vie familiale.

On rencontre invariablement chez toutes, le désir de pouvoir conquérir, grâce à la profession et au travail, davantage de moyens financiers, une plus grande autonomie, plus de liberté et plus de confiance pour faire ses propres choix.

Par contre, selon mon regard externe, derrière tous ces désirs exprimés, apparaît un véritable « bricolage », principalement chez les femmes de la première génération. En réalité, il semble qu'elles ont pris leur *futur* d'une façon très distante, les projets ont été pensés sur le long terme et elles ont passé toute leur vie sans se précipiter derrière ces projets, alors que la difficulté réelle, qui trouve son refuge derrière la sublimation et la projection, vient du plus intime, du plus profond en elles : la difficulté de rompre les attachements qui les obligent à être conformes à ce que « l'autre » veut qu'elles soient.

Ces projets, au départ, ont été les projets de la famille ; celle-ci exerce la fonction d'agent de transmission dans les projets de ces femmes ; ce ne sont pas leurs projets à elles, mais le projet imposé par la famille. Quant aux femmes des générations suivantes, elles semblent bien plus déterminées, malgré qu'elles souffrent encore des restrictions culturelles imposées au nom de la religion.

Je rappelle encore, il ne faut pas l'oublier, que, d'un côté, ces projets ont varié de génération en génération, de telle manière qu'il est clair que les projets des femmes plus jeunes sont un peu plus « autonomes » que ceux des femmes plus âgées, et que, de l'autre côté, même avec une certaine autonomie, les projets demeurent « dépendants ». Je dis cela quel que soit le « projet » : que ce soit...étudier... trouver un mari... trouver du travail... parvenir à une indépendance financière...etc.

Et finalement, concernant le désir d'être heureuses, à la fois comme libanaises et comme brésiliennes, ou encore le fait d'avoir le sentiment d'être les deux en même temps, les stratégies d'affrontement de la réalité s'opposent aux possibilités que chacune peut envisager effectivement. Ces possibilités sont très variées, mais elles ont une seule similitude : trouver la liberté sans se sentir exclue.

Il semble que l'exercice majeur consiste à ne pas s'auto-exclure, et en conséquence, à cesser de croire que l'avenir dépend des autres. Le résultat visé ne peut pas être autre que : ressentir le plaisir de vivre et être heureuse.

Si j'avais analysé seulement la question « projets », j'aurais donné l'impression que, indépendamment de la génération d'appartenance, toutes ces femmes se sont montrées fermes et fières en initiant une nouvelle façon d'envisager de « vivre ». En outre, toutes les femmes ont exprimé de façon appropriée leur perception des étapes à suivre pour avoir du succès, en signalant l'éducation comme principale recours pour y parvenir.

Cependant, dans le contexte de l'histoire de toutes et de chacune en particulier, se répète l'introjection de la question : c'est quoi être femme dans la culture musulmane. Autrement dit, c'est comme si le *cocon* culturel était infranchissable de sorte qu'il ne se laisse jamais rompre, même lorsqu'on déploie tous ses efforts pour y arriver.

Ainsi, le désir et la volonté existent bel et bien, mais manque peut-être, la détermination et la force pour se débarrasser réellement du poids culturel originaire, pour voler de ses propres ailes et pour chercher à mettre en œuvre des nouveaux projets de vie.

CHAPITRE VII

CONCLUSIONS GENERALES

J'ai débuté cette recherche en me demandant comment les femmes d'origine libanaise trouvent leur place en tant que musulmanes, immigrantes au Brésil, issues d'une communauté minoritaire dans une ville ou dans un pays où la religion nationale est chrétienne, et donc pas la même, ... bref, comment elles ont vécu, dans ce contexte, la pénible l'expérience de l'immigration.

Comment pouvais-je le savoir sans aller sur place, sans oser plonger dans la réalité de cette culture si inconnue pour nous, les brésiliens, habitants de cette même terre d'accueil qui, par ailleurs, est d'une extraordinaire diversité culturelle, où les gens parviennent à cohabiter relativement bien, malgré les différences que chacun apporte avec soi, avec son histoire et ses espoirs, de façon à se reconstruire dans la nouvelle vie et même d'y être partenaire avec les autres, brésiliens et étrangers, pour continuer cette vie, ... et pour continuer à édifier le Brésil comme un pays qui offre tout à la fois une terre d'accueil, du soleil et de la joie.

Evidement, il ne faut pas oublier non plus les problèmes sociaux, socioéconomiques et sociopolitiques que connaît le Brésil, qui essaye vraiment de s'en sortir depuis quelque temps. Sans doute, le chemin sera-t-il encore très long, ardu ; il ne sera sûrement pas du tout facile de réduire l'injustice sociale et d'offrir aux habitants une vie digne en leur procurant les besoins de base élémentaires.

Nonobstant la réalité qui est là, toujours présente sous le ciel des 200.000.000 d'habitants brésiliens, on observe aussi, tout aussi réels, la persévérance du peuple et son effort constant pour trouver une vie plus digne, tout imprégné qu'il est de l'espoir de parvenir à réaliser les projets qu'il a construits pour l'avenir.

Je considère que cette recherche est d'une richesse singulière, par sa motivation de départ. A ma connaissance, en effet, aucune étude n'avait été menée jusqu'à ce jour au Brésil sur le sujet de ma recherche, se focalisant uniquement sur la vie des femmes musulmanes, d'origine libanaise, de trois (voire quatre) générations, appartenant à différents âges et à différents groupes sociaux, à qui on a demandé de raconter leur vie. C'est principalement la raison pour laquelle j'ai trouvé urgent de m'y atteler.

Dans ce dernier chapitre, je présenterai les aspects les plus saillants de ma recherche. Une première partie reprendra les questions méthodologiques en rappelant les caractéristiques les plus intéressantes de la démarche suivie. La deuxième partie se penchera sur les conclusions essentielles qui résultent du « corpus » avec les éléments qui sont apparus comme les plus évidents pour orienter les analyses.

1. Déroulement de la recherche

Un des objectifs de la recherche était l'exploration d'alternatives méthodologiques pour développer l'étude de la population libanaise, chez les femmes musulmanes au Brésil. Ainsi, j'ai veillé à entretenir une posture vigilante lors des rencontres et à être très attentive lors des entretiens avec les intervenantes qui m'éclairèrent, elles-mêmes, sur le long chemin à parcourir.

Cette approche s'est structurée principalement grâce au choix méthodologique effectué alternativement au sein des deux volets de recherche : empirique et théorique. Et aussi dans le choix des méthodes mises en œuvre pour l'analyse des données rassemblées.

C'est manifeste dans toute la recherche, j'ai utilisé l'approche inductive ; on peut le voir au fur et à mesure que la thèse réalise son développement. Quand j'ai décidé de préciser la méthodologie à adopter, les questions de la recherche ayant été préalablement formulées, sachant à quelle génération j'allais me confronter, quel type de rencontres étaient envisagées, ce qui m'a servi de boussole, ce fut le devoir d'être flexible et ouverte ; et ceci m'a conduit régulièrement à opter pour les changements qui s'indiquaient au fur et à mesure que le travail de recherche avançait. Ainsi, malgré le canevas, je suis restée ouverte à élargir les questions préparées. Cette attitude m'a beaucoup aidée à m'adapter à réalité, différente, de chaque femme, selon sa génération et selon sa disponibilité intérieure, mais aussi, sa réalité socio-familiale.

Une démarche préliminaire en Belgique avait eu comme effet de m'aider à définir mes réflexions sur le sujet proposé, de visualiser le parcours à suivre, qui a été long et difficile, et finalement d'orienter le chemin qui m'a amenée à réaliser une recherche responsable et fiable.

Je retiens que la réflexion méthodologique est dynamique et que c'est cet effort qui m'a animée pour poursuivre ma démarche tout au long de cette recherche.

Dès la décision de développer une recherche, j'ai choisi le récit de vie parce qu'il est une méthode qui offre une manière adéquate pour chercher les différences au-delà des similitudes : ces différences sont distinctes et spécifiques à chaque femme ; les mettre en évidence devait permettre d'approfondir les axes les plus pertinents de la recherche, qui s'énoncent dans les questions suivantes :

- Quelles sont les variables psychologiques et sociales de la construction ou de la reconstruction de l'identité face à l'immigration?
- Comment est gérée la transmission culturelle arabo-musulmane d'une génération à l'autre, parmi les trois (voire quatre) générations proposées ?
- Quelle image de soi ces femmes ont-elles d'elles-mêmes face au regard des autres (communauté arabe et brésilienne) ?

À ces questions, je suis arrivée à répondre grâce à la lecture approfondie du livre de M. Legrand, *L'Approche biographique* (1993) qui m'a aidée à reformuler mes questions préalablement préparées, mais aussi grâce aux recueils des récits de vie de plusieurs femmes qui avaient vécu l'expérience de l'immigration (première, deuxième, troisième génération, et même aussi, une fois, quatrième génération).

Les choses ainsi entendues, j'ai pu réaliser mon approche de cette réalité avec une ouverture qui m'a rendue capable d'une certaine flexibilité pour aborder le narrateur, pour aller vers lui sans le « bombardier » de questions, mais lui offrant plutôt, un espace – temps ouvert et une écoute réelle et sincère.

Concrètement, le temps et l'écoute se sont déjà trouvés ouverts par le fait que les premiers moments de rencontre ont été occupés à expliquer les objectifs de ma recherche et à inviter les femmes à participer à des entretiens. J'ai proposé deux entretiens, enregistrés, en assurant la promesse de confidentialité par rapport à l'identification personnelle. Les premières

rencontres ont duré une heure environ, selon le moment de chaque interview et de la réalité de la personne dans son rapport immédiat aux membres de sa famille.

A partir de ces premiers fondements, le travail de recherche a été précisé. J'ai opéré un recensement exhaustif sur place, à Foz de Iguaçu pendant cinq mois, où finalement j'ai rencontré vingt femmes musulmanes de trois générations différentes. En fait même, dans un cas exceptionnel, ce furent quatre générations différentes, quatre femmes, toutes de la même famille¹⁶.

Postérieurement, et différemment d'une femme à l'autre, plusieurs questions subsidiaires sont apparues. En fait, avant de procéder au deuxième entretien, j'ai d'abord réécouté le premier et j'ai élaboré des questions pertinentes sur des éléments de mon projet qui n'avaient pas encore été abordés. Finalement, le nombre d'entretiens par narratrice a été de trois, avec un intervalle de quinze jours.

Il faut que je dise que, de ma part, aller ainsi en quête de femmes disponibles à participer de ma recherche, fut un réel exercice de patience et persévérance. J'étais une femme inconnue dans cette ville, dans cette communauté arabo-musulmane. J'étais une femme non musulmane qui, à mon âge, fait encore des études. La situation me rendait positive sur les regards des femmes, méfiante sur les regards des hommes (devenant eux-mêmes méfiants à mon égard).

J'ai fait confiance à mes objectifs de recherche, mais je dois dire aussi que cette confiance s'est bien consolidée grâce à l'aide d'une jeune fille musulmane, (qui a elle-même participé à la recherche à Foz do Iguaçu en 2006) avec qui j'ai gardé le contact, via internet, pendant trois ans ; j'ai aussi bénéficié de l'aide précieuse du Scheik (le responsable religieux de la Mosquée) et de son épouse, qui m'ont beaucoup aidée à chercher des femmes pour participer de la recherche, déjà lors de la première recherche menée en 2003.

¹⁶ Je suis confuse de répéter ceci plusieurs fois, mais je voudrais que le lecteur perçoive bien qu'il s'agit là d'un cas inattendu, alors que mon projet méthodologique était de visiter trois générations, un projet déjà osé. En plus, on en conviendra, il est bien vrai que trouver quatre femmes de quatre générations différentes de la même famille, est un véritable cadeau du ciel pour une recherche comme la mienne.

Grâce à ces encouragements qui ont entretenu ma motivation et qui m'ont donné la force et la bonne disponibilité pour comprendre et accepter les différences culturelles, dans ce cas spécifique de la culture arabo-musulmane, les portes se sont ouvertes, la confiance s'est installée et un véritable dialogue s'est construit. En fait, je crois véritablement que cette façon de se rapprocher, le plus possible, et de s'aborder en confiance, a ouvert considérablement l'espace de parole et d'écoute, favorisant le partage d'un récit de vie.

Pour toutes ces femmes, c'était la première fois qu'elles avaient l'opportunité de parler et de raconter leur vie en totale confidentialité. J'ai constaté que ces femmes avaient besoin d'avoir un espace privé, rien que pour elles, un temps qui leur appartient, une parenthèse entre le rapport habituel au quotidien, du genre « ma vie appartient à toute la communauté », et cet épisode inhabituel de rapport à soi qu'exige le récit.

À partir de la transcription, de la relecture et des interprétations des récits, je me suis imposée tout d'abord, une ligne de conduite, celle, d'être le plus fidèle possible au récit de chaque femme comme si c'était le seul récit à travailler. Pour chacune des femmes, j'ai élaboré un « corpus » avec les éléments qui se sont manifestés à plusieurs reprises, afin d'orienter les analyses.

Ainsi, j'ai discerné des problématiques communes dans tous les récits, que j'ai rassemblées en quatre grands volets, permettant de baliser la présentation du vécu des 22 femmes :

l'immigration, l'image de soi, la transmission et les projets.

Je souligne que, pour l'interprétation des récits, malgré l'exercice d'une lecture transversale, j'ai toujours gardé mon regard attentif à la spécificité de chaque récit raconté, sans négliger les petits « détails », de manière à *circonstancier* la façon de développer les réflexions.

De nombreux débats, essais, ouvrages, recherches ont nourri ma compréhension de multiples références face au sujet complexe de ma recherche, au sujet de la migration chez les femmes musulmanes d'origine libanaise et de la transmission de ce vécu aux générations suivantes.

Voilà ce qui explique comment mon *regard* m'a conduit à me plonger dans les analyses individuelles et transversales, où je me suis imposée, dès le départ, d'être attentive à bien m'en tenir à chaque récit de chaque femme, visant à mettre en évidence ce qu'elle a vécu particulièrement, elle, différemment d'une autre, et d'essayer de pas me laisser emporter émotionnellement par le récit raconté des mères et de leurs filles. Cette attitude souhaitée ne

signifie pas de l'indifférence, mais le regard d'une chercheuse qui a dans son corps un cœur qui bat, qui sent et qui s'implique, mais qui aussi, reprend la distance nécessaire pour voir et pour écouter clairement, afin d'être la plus fidèle possible, à chaque particularité, unique et propre à chaque femme.

Grâce à l'exercice de me plonger dans une immense littérature et de laisser résonner longuement mon écoute à sa lecture, j'ai pu progressivement référer ces récits à des repères théoriques qui m'ont indiqué des parcours à suivre dans les contextes socioculturel et psychologique, bien plus vastes que je ne l'avais imaginé. Ainsi, toutes ces richesses mises en évidence, dans l'heure actuelle et dans le temps, m'ont amenée à interpréter les données rassemblées et m'ont permis de parvenir à développer des conclusions ; certes, celles-ci sont basées sur les descriptions que j'ai recueillies sur le tas et sur de multiples essais réalisés pour obtenir les résultats auxquels je suis parvenue.

Les hypothèses énoncées ont surgi au fur et à mesure que j'ai avancé dans les analyses, même si, au départ, ce ne fut pas que la curiosité, scientifique bien entendu, qui m'a poussé vers la recherche, mais bien l'hypothèse que le fait d'appartenir à une communauté religieuse minoritaire complètement différente de la majorité catholique, peut à plusieurs égards mettre en difficulté ces femmes d'origine libanaise immigrées au Brésil, soit face à la société brésilienne, soit face à leur propre communauté musulmane.

La méthodologie développée dans ma recherche présente ainsi des caractéristiques fortes importantes qui permettent de prendre en considération des objectifs de divers ordres auxquels tout chercheur doit être attentif :

- L'importance de l'identification psychosociale entre le chercheur et l'objet de son étude. Le fait que je suis moi-même femme et immigrante dans le même pays, arabe aussi d'origine, ayant partagé le même destin d'immigration que les femmes interviewées, portée à entrer dans le partage des expériences des autres avec le sentiment de correspondre à l'idéal de « se sentir compris » des deux côtés (Brésiliens et Libanais). Il y a différentes formes d'identification entre le chercheur et l'objet de recherche. Ceci est un point qui doit toujours être relevé en vue de définir et structurer un travail de recherche.

- Les bases définies pour cadrer les entretiens : les femmes se sont senties en sécurité au moment de confier leur histoire de vie, même en restant soumises aux restrictions culturelles et personnelles. La persévérance de la chercheuse, alliée à la disponibilité et à l'absence de jugements préalables, a été la condition essentielle pour atteindre le but des entretiens. Outre ces conditions, il a été nécessaire d'organiser plus d'une rencontre avec chacune : trois au total, pour pouvoir vraiment écouter la personne et lui permettre de dépasser une possible méfiance au départ. La méthodologie « récit de vie » sollicite, en effet, du chercheur une attitude personnelle qui réponde aux critères cités plus haut, car il ne peut pas comprendre le contexte personnel de quelqu'un si son regard et son écoute ne sont pas tout à la fois imprégnés de patience et aptes à contourner les résistances sans envahir les secrets de la vie privée.
- En choisissant une méthodologie empirique, il m'a été possible de structurer le travail d'une manière dynamique, avec la flexibilité nécessaire pour récolter les meilleurs résultats sans risquer l'objectivation et en assurant leur fiabilité. Pour parvenir à cela, l'attitude du « chercheur en mouvement » contribue énormément, à savoir, celle qui prend appui sur des réflexions méthodologiques favorisant une écoute des récits qui soit apte à déceler la dynamique propre de la vie des personnes.

Subséquentement, j'ai choisi une méthode qualitative dans le domaine de la psychologie sociale, spécialement parce qu'elle accède à une approche significative quant à la problématique de ma recherche et qu'elle m'a permis l'accès à la construction identitaire à partir d'une transmutation significative du contexte culturel.

De cette façon, j'ai vu que les femmes libanaises avaient beaucoup à dire et que mon rôle à moi consistait « seulement » à les motiver, avec l'espoir de faire advenir dans le récit, le « matériel » le plus significatif qui témoigne de ce qu'elles ont gardé de toute leur expérience d'immigrante. Par contre, la recherche a été allée au delà, car elle a fait naître, au cours de plusieurs entretiens, la volonté d'une reconstruction se donnant comme paradigme la conviction que la « construction de la vie se fait en la construisant ».

Une expérience inoubliable, qui pour moi, déjà vaut la peine de l'avoir vécue.

2. Un aperçu des principaux résultats

Après avoir analysé les récits des femmes rencontrées, séparément et individuellement, l'analyse intergénérationnelle et intra-générationnelle, montre que, malgré des histoires de vie différentes, l'immigration se ressent comme étant un facteur de correspondance familiale (qui concerne toutes les générations) ; elle se présente comme une nécessité économique pour la survie personnelle et familiale. Son acceptation, et par conséquent son actualisation, est commune à toutes les femmes en dépit des conditions dans lesquelles elle s'est produite, soit par choix personnel, soit par impératif familial.

Une évolution claire est apparue, notamment, dans la construction de l'identité en rapport avec la culture brésilienne, et elle se concrétise dans les quatre vecteurs de l'analyse: l'immigration, l'image de soi, la transmission et les projets. Un élément commun à toutes les femmes est le fait de considérer la famille comme *l'axe et le levier* pour la survivance psychosociale de chaque personne : cela est exprimé soit par la mise en évidence d'une responsabilité intrinsèque pour la sauvegarde des valeurs et des habitudes de la culture arabe, soit dans l'exposé des projets de vie ou dans l'affirmation du besoin de vivre en sécurité, de la nécessité d'habiter dans le même quartier, dans la même rue ou au moins dans la même ville, si ce n'est pas possible dans la même maison.

Chez les femmes de la troisième génération, principalement, plus encore que les valeurs, il m'apparaît que c'est l'image de soi qui se transmet, celle-ci étant caractérisée par l'ambivalence, l'auto-préjugé et le sentiment de culpabilité et de frustration.

Pour ces femmes, la perspective d'une identification personnelle à la culture brésilienne se manifeste pour une question de survivance financière; par contre, l'auto-préservation en tant que femme libanaise, est exprimée comme un besoin de préservation psycho-sociale.

Quant aux études, il me semble qu'elles partagent en commun le fait de leur attribuer de l'importance en les considérant comme un vecteur de transformation, même si les regards et les positions sont différenciés. Dans les premières et deuxièmes générations, la peur de cette transformation a fini par mettre un terme à l'initiative et à la détermination d'étudier, surtout dans une école brésilienne. Faire des études représente, en effet, pour elles une forme de rejet de toutes les interdictions auxquelles elles ont été soumises ; elles y voient comme une

alternative qui offre la possibilité de mener une vie libre et autonome. Il en va de même pour la profession. Il est commun à toutes d'accepter le rôle classique des femmes : être responsable des activités de base dans la maison ; mais au rôle de partenaire d'affaires de leur mari, elles préfèrent cependant exercer un métier différent ; c'est là le souhait ultime de toutes. La lecture de cette analyse engendre l'hypothèse que la profession, comme les études et leurs dérivés, favoriseront une plus grande indépendance financière par rapport à la culture d'origine.

La transmission de mère à fille est plus forte qu'entre les générations plus distantes ; c'est là que j'ai identifié le plus de similitudes. On y voit nettement que ce sont les femmes qui portent la mission de transmettre les balises culturelles et de faire adopter un ensemble d'éléments significatifs et constitutifs de la culture arabe et musulmane. Ces éléments sont transmis comme essentiels à l'existence propre, d'une façon qui est prioritaire par rapport à n'importe quelle possibilité de rationalisation ou de rébellion.

La transmission est fortement ancrée dans la culture arabe qui s'oppose aux habitudes culturelles brésiliennes, strictement refusées par la famille. De cette façon, concernant la transmission dans la famille, toute la question est d'assurer l'universalité du collectif qui, renforcé par les expériences d'aller à la terre natale, exclut quelque possibilité de penser et de sentir autrement ; cela pousse les jeunes filles à penser, sentir et décider à la *manière arabe* et cela finit par constituer un obstacle à l'affirmation de son identité qui est, par conséquent, de n'être ni libanaise, ni brésilienne, au lieu de « brésilienne et libanaise », mais finalement plutôt une personne, une identité privilégiée qui porte son désir sur sa capacité de se transformer en citoyenne de l'humanité.

Un élément important de la transmission, c'est de parler l'arabe avec les enfants, et aussi, bien entendu, avec les adultes de la même origine. Cependant, dans le cas des générations plus jeunes, cette importance n'est pas tout à fait aussi grande que pour les grands-parents et parents. Et même si les enfants, ainsi que les femmes, sont envoyés au Liban pour apprendre la langue, avec les autres éléments de la culture, quand les enfants reviennent, ils ont du mal à dialoguer en arabe avec les parents. Même s'ils comprennent bien, ils continuent à répondre en portugais.

Malgré les efforts déployés par les parents, la place centrale de l'identification ethnique et religieuse reste encore faible pour les nouvelles générations. En effet, selon les témoignages, les premières générations se sont confrontées à plusieurs éléments négatifs dans la culture brésilienne, qui leur sautaient aux yeux en contradiction avec les valeurs arabes. Subséquemment, cette perception résulte du fait que la religion déborde la question de la foi ; elle impose, en effet, des restrictions à la femme pour qu'elle n'incite pas aux hommes au péché ; car elles sont réputées porteuses de la tentation à l'égard de ceux-ci. Ainsi, l'image de soi, chez ces femmes a dû se dénigrer, à leur propre regard et aux regards des autres, notamment au regard des autres femmes des générations précédentes. Sur ce point, un sentiment révélateur est celui de la peur qui a fini par imposer une attitude de soumission ; elle est fort perceptible dans toutes les générations, malgré un effort manifeste pour la dissimuler dans un discours qui la cache derrière une affirmation de la foi et par une habitude généralisée de sublimer.

Le symbole du voile est extrêmement révélateur de l'identité libanaise. Indépendamment de son lien à la religion, il manifeste surtout le besoin de correspondre à la présentation vestimentaire attendue de la femme libanaise. Cette question fait apparaître des traces de la personnalité et d'une certaine liberté revendiquée, en évitant que cela constitue un affront. D'un côté, elles jugent qu'elles ne sont pas dignes et, de l'autre, d'une façon ambiguë, elles se justifient, en disant par exemple : « le voile donne mal à la tête ; avec la chaleur qu'il fait à Foz do Igauçu, le voile devient insupportable ; je n'utilise pas le voile pour ne pas risquer de changer d'avis après, sinon, fini une vie possible dans la communauté arabe, etc. ».

La fidélité à la cuisine arabe est claire et nette chez les femmes de la première et de la deuxième génération. Rien n'est imposé, rien n'est exigé, par personne ; c'est juste la passion de le faire, et de le faire toujours, tous les jours. Le plaisir d'être tous ensemble à la table. C'est un plaisir commun à toutes les femmes ; elles ont pris en charge une tradition millénaire dans le monde arabe, où la cuisine occupe une place centrale, le cœur même de la famille. C'est à elles, les femmes arabes, artisanes des saveurs, odeurs et couleurs, qu'il revient de faire plaisir à la famille.

Par contre, selon les résultats de mes récoltes, les filles de la dernière génération sont déjà éloignées de cette habitude ; elles aiment bien manger les spécialités arabes, bien entendu,

mais elles ne sont pas douées pour faire la cuisine. Pour les jeunes filles, c'est plutôt le fast-food, les pizzas et d'autres tentations du monde moderne occidental.

J'en arrive à l'étape très importante, celle de l'avenir. Quel est l'avenir pour ces femmes dans le « combat » pour trouver leur juste place dans leur propre famille, avant de la trouver dans la société brésilienne ?

Elles ont de l'espoir, elles formulent des projets, non pas à long terme, mais dans un futur le plus proche possible. Des projets chantés à une seule voix. Et si, au départ, ces projets ont été imposés par la famille, on constate que le temps est en train de changer et les projets aussi.

Heureusement, le désir d'être heureuses, de trouver la liberté sans se sentir exclues, de sentir encore le plaisir de vivre, demeure fortement présent.

Heureusement, existe encore le désir et la volonté d'aller vers le chemin du bonheur d'être une femme à part entière, tout en assumant le fait d'être une femme immigrée, une femme arabe, d'origine libanaise, une femme musulmane. Il est bien possible, et je le souhaite, qu'une résolution et une puissance intérieure les pousse à trouver de nouveaux avènements, que leurs projets se transforment en réalité. Cependant, pour qu'un projet devienne réalité, il faut avoir les moyens. Ainsi, mon regard se tourne vers le futur, et je perçois une direction par laquelle la psychologie peut apporter son concours et contribuer notamment à rendre un changement possible et à l'approvisionner. Je précise ici que mon regard reste toujours tourné vers le Brésil, là où j'ai développé ma recherche, avec ces libanais qui partagent leur vie quotidienne avec les brésiliens.

À mon avis, c'est à partir de la famille que la disposition des relations est à même de saisir l'autre direction, et d'envisager la possibilité de changer. Il ne s'agit pas d'un changement politique, mais de la possibilité de modifier des politiques publiques, de faire des études psychosociales et dans le domaine de la psychologie sociale, comme j'expliquerai ci-après.

Comment la psychologie sociale peut-elle améliorer le dialogue dans la famille ?

D'après mon expérience professionnelle, dans la pratique de la psychologie sociale communautaire au Brésil, il suffirait d'ouvrir un espace de parole et d'écoute avec les membres de la famille musulmane d'origine libanaise, dans le but de donner place à une possible « mise en scène ». Un exercice qui se déroulerait dans un espace spécifique, où les

personnes s'écoutent en dehors de l'espace quotidien de la famille. Autrement dit : *on peut se connaître, si tu veux.*

Dans cet espace, je privilégierais les enfants : les frères et les sœurs. Ainsi, cette nouvelle expérience de voir l'autre avec un nouveau regard, de voir ses différences, est susceptible de susciter le respect et la solidarité plutôt que la surveillance dictatoriale.

A mettre en évidence, notamment, les différences, on y gagne, car on peut construire sur les différences, et la cohabitation devient plus agréable et constructive pour la personne même, pour la famille et, par conséquent, pour toute la communauté arabe. En outre, partager les différences avec la communauté brésilienne deviendra un vrai plaisir.

Mais il faudra aussi s'adapter à l'hypothèse qui s'ensuit : si le possible changement d'attitude peut changer le comportement, il pourra aussi favoriser le changement culturel.

Il me reste encore à évoquer ce qu'il en est des projets. Les femmes de la première et de la deuxième génération hésitent à croire qu'elles finiront leur vie exclusivement dans la cuisine pour le plaisir de la famille ; elles ont découvert qu'il existe aussi du plaisir hors des casseroles : celui de faire les études ; elles sont décidées à s'offrir aussi ce plaisir. Outre le plaisir du savoir faire, on veut aussi le plaisir de savoir lire.

Quant aux plus jeunes, déjà plongées dans les savoirs du monde des lettres, elles souhaitent vivement voir se transformer les impositions familiales en possibilité d'exercer librement sa volonté et de vivre la capacité de s'auto déterminer ; pour elles, c'est de pouvoir vivre la vraie liberté qui ouvre la porte du bonheur.

A vrai dire cependant, cette recherche ne répond pas à toutes les questions qui habitent cette population musulmane au Brésil. Je n'ai, en fait, mis qu'un petit doigt dans les processus de l'effet de l'immigration sur les personnes qui l'ont vécue et dans celui de la transmission vers les générations suivantes. Par contre, j'ai le sentiment d'avoir bien travaillé avec ces femmes et que ce que j'ai appris d'elles lève un voile significatif et respectueux sur ce qu'elles ont effectivement vécu : par exemple, sur les processus de la construction et reconstruction de l'identité, avec leurs caractéristiques propres à chaque génération ; par exemple aussi tout ce qui concerne la transmission de l'expérience d'une génération à la suivante ; par exemple, encore, en quoi consiste l'expérience d'une double vie : un pied ici (Brésil) et l'autre là bas (Liban), comment on parvient à gérer la relation entre les deux pays.

Pour moi, avoir fait l'expérience de rencontrer ces femmes et de leur avoir été présente entièrement, de corps et d'âme, à l'écoute de leur vécu, d'être dépositaire de ces richesses et d'être porte parole de leurs manques, de leurs souffrances, de leurs désirs et, principalement de leurs projets, tout cela fait battre plus fort mon cœur. Pour moi, c'est un honneur et, en même temps, une responsabilité, de les représenter et de faire entendre leur voix par la voix de ma recherche. Le temps de notre rencontre s'éloigne, mais je porte en moi, bien vivante, la sonorité de la chanson enregistrée, qui chante le désir de vivre la liberté dans le sens le plus concret et réel qu'il soit possible.

Je remercie encore une fois toutes ces femmes pour la confiance absolue, sans crainte, qu'elles m'ont témoignée, même celles à qui on a interdit de continuer. Je n'oublierai pas ces gestes de courage et confiance.

3. L'éveil de réflexions sur l'importance de la psychologie sociale dans la construction de nouveaux paradigmes pour l'humanité

Ayant approché une série de relations familiales intrinsèquement complémentaires qui, ensemble, donnent une représentation de cette « communauté » où prédomine un système patriarcal incisif et contondant, ce travail de recherche ne peut pas épuiser toute la réalité soulevée. Au contraire, il accomplit aussi le rôle d'ouvrir des portes, il éveille l'espérance de voir s'élargir les horizons de la compréhension ; il fait apparaître comment les relations intrafamiliales se reproduisent dans le collectif, presque d'une manière linéaire. Et par conséquent, il nous apprend aussi que l'extension de ce régime représente l'expansion, dans cette société, de valeurs culturelles qui empêchent l'universalisation de principes fondamentaux pouvant favoriser la construction d'une éthique universaliste.

Je reviens donc à cette question déjà posée antérieurement : comment la psychologie sociale peut-elle améliorer le dialogue dans la famille et, partant, dans la société ?

Pour mieux connaître encore la situation et trouver des réponses qui permettent d'améliorer le dialogue, il faudrait développer également une recherche auprès des hommes de cette population. Il faudrait ouvrir ainsi un espace qui dessine des pistes pour le futur, avec les

frères de ces jeunes filles. Il faudrait connaître de plus près le rôle des hommes musulmans dans la famille et dans leur communauté.

Cette nouvelle recherche pourrait utiliser la même méthodologie pour parvenir à des résultats qui fassent comprendre comment s'opère, au niveau des hommes comme des femmes, la construction/reconstruction de l'identité dans le noyau familial de l'immigrant.

D'un autre côté, la reproduction de cette recherche avec des familles libanaises qui n'ont jamais migré et ne sont donc jamais sorties du Liban, offrirait des résultats comparables qui permettraient de proportionner la compréhension de l'identité culturelle, la portée et la teneur de la transmission ainsi que la dynamique psychosociale. Elle aiderait ainsi à mieux discerner comment gérer cette question dans les pays qui présentent haut indice d'immigration.

Et par extension, je crois qu'il faudrait arriver à reconnaître intrinsèquement qui est, en fait, la population brésilienne, dans sa diversité, et à pouvoir ainsi formuler des politiques publiques définissant en quels termes l'intégration psychosociale des immigrants peut se réaliser de façon optimale, en minimisant les préjugés. Pour y parvenir, il conviendrait de poursuivre des recherches dans la même direction et avec la méthodologie ici adoptée. Il faudrait notamment pouvoir reproduire cette recherche en l'adaptant aux autres communautés d'immigrants, comme par exemple, italiens, chinois, polonais et japonais, qui sont en nombre plus important dans la composition de la population brésilienne.

Une question universelle est aussi intéressante à mieux connaître et à considérer : celle de la dispersion des personnes de nationalités différentes à partir de l'accessibilité d'immigration dans plusieurs pays. Jusqu'au XVI^{ème} siècle, le phénomène des « bandes » migratoires des hommes et des femmes fut insignifiant et il eut très peu de répercussions au niveau culturel. Pratiquement, les changements culturels ont été provoqués à l'occasion des guerres de domination, comme par exemple, l'entrée des barbares en Europe.

Ainsi, depuis les nouveaux développements technologiques du XVIII^{ème} siècle et principalement ceux du XIX^{ème} siècle, avec l'implantation de nouveaux moyens de transport, notamment le train à vapeur, et des moyens de communication (le télégraphe, par exemple), l'expansion économique a été stimulée et le processus migration/immigration s'est présenté comme une alternative possible au manque de moyens de production locale dans les peuples qui vivaient dans des conditions économiques précaires ; et cela donna du courage à beaucoup

pour partir à la recherche d'opportunités nouvelles pour améliorer leurs conditions de vie. Au XX^{ème} siècle la migration/immigration s'est propagée encore davantage, grâce à de nouvelles découvertes et technologies dans tous les domaines de la connaissance.

L'homme qui, auparavant, demeurait fixé dans les limites de sa ville où tout était à sa disposition pour répondre à ses besoins, a commencé désormais à étendre ses besoins, comme le loisir et la culture. Progressivement aussi, poussé par la guerre et les luttes civiles, ce mouvement s'est amplifié d'une manière telle que, actuellement, le nombre de migrants/immigrants est considérablement plus élevé ; il suffit de se référer aux dernières statistiques (Pozzi, 2006) montrant que, dans le monde, se déplacent aujourd'hui autour de 190,6 millions d'immigrants, soit 35,8 millions de plus qu'au cours des dernières années. Les pays industrialisés sont les principaux récepteurs, où viennent vivre 60 % du total ; on compte un immigrant sur trois qui gagne sa vie en Europe et un sur cinq aux USA. Si on prend l'exemple du Brésil, les industries s'y sont développées considérablement à partir de l'immigration européenne du début du XX^{ème} siècle ; mais aujourd'hui, l'accueil des immigrants connaît là bien plus de réticence.

Face à ces communautés différenciées, a surgi, un nouveau besoin : construire une humanité inter et multiculturelle, comme un horizon pour la convivialité pacifique et dans les principes éthiques du respect de la différence dans l'altérité. Selon Jodelet,

Cette approche de l'altérité s'est faite du point de vue de ceux qui, à partir de leur identité, élaborent et posent la différence en altérité, non de l'expérience vécue de ceux qui y sont enfermés (2005, p. 46).

Je suis tout à fait d'accord, il faut absolument faire le mouvement contraire, pour aller jusqu'à à cet horizon souhaité, il faut certainement aller vers l'autre, vers celui qui est différent de moi, là où il se trouve : il est de l'autre côté du miroir. Et là, peut se passer une expérience humaine du travail de construction sociale de la réalité.

Sur ces aspects, je considère important de poser certains questionnements : comment investiguer la petite histoire des changements culturels qui surviennent des deux côtés, de manière à trouver des liens qui rendent possible la reconstruction de l'identité ? Quel pays développe une stratégie d'exit pour intégrer les immigrants sans qu'ils perdent leur identité et, en même temps, reconstituent celle-ci d'une manière telle qu'ils deviennent multiculturels ? Quelles expériences et quelles stratégies peuvent être rabattues dans cette direction ?

À partir de mes timides micro-propositions, mais comme aboutissement possible de mes réflexions, j'oserai aller vers des macro-propositions pour le Brésil, précisément là où se trouvent 9 000 000 d'habitants originaires du Liban, à Foz-do-Iguaçu et dans d'autres régions du pays

Il est pertinent de regarder les résultats de cette recherche ; ils dévoilent, en effet, la nécessité, pour le Gouvernement Brésilien, d'implanter des politiques publiques dans les communautés libanaises de Foz de Iguaçu, afin de promouvoir, comme un devoir d'Etat, l'intégration psychosociale et aussi la garantie des droits humains inaliénables pour les femmes musulmanes.

Je commence par formuler une proposition qui peut-être va faire la différence : celle de créer un sub-secrétariat dans les Etats où existe la population libanaise, afin de donner un appui à cette communauté ; celui-ci comprendrait une équipe interdisciplinaire, psychosociale, et tout particulièrement un service des immigrants. Comment procéder ?

Une expérience qu'il suffira de répliquer prendra comme modèle celui des CAPS, pertinent pour apporter un appui à l'insertion socioculturelle de l'immigrant. Les CAPS constituent un projet d'une dimension énorme, pour un pays de 200.000.000 habitants avec 26 états, qui fonctionne depuis mars 1986, à Sao Paulo, le premier CAPS du Brésil¹⁷. Actuellement, on compte environ 516 CAPS au Brésil, dont 111 à Sao Paulo. (source : Coordenação de Saúde Mental do Ministério da Saúde; março de 2004).

Le CAPS (Centre d'Attention Psychosociale) est un des services qui est issu de l'implantation des Politiques Publiques au Brésil (19 février 2002), où il a été inclus dans le SUS (Système Unique de Santé), comme un des services substitués proposés par la Réforme¹⁸.

La fonction des CAPS est de prester des services aux personnes qui connaissent une grave souffrance psychique de manière à diminuer ou à éviter les hospitalisations psychiatriques. Ils

¹⁷ Centre d'attention Psychosociale du Professeur Luiz da Rocha Cerqueira, connu comme CAPS Itapeva. Ce service continue en pleine activité.

¹⁸ Réforme psychiatrique de 1970, en Italie par Basaglia.

s'articulent ainsi avec les réseaux de services de la communauté, favorisant la réinsertion des personnes dans cet espace.

Mais en quoi consistent exactement les CAPS, que font-ils et à qui prestent-ils leurs services ?

Les CAPS possèdent une équipe multi-professionnelle, composée de : psychologues, psychiatres, infirmières, auxiliaires d'infirmières, assistantes sociales, thérapeutes occupationnelles, techniciennes administratives, etc. Le but est d'offrir plusieurs activités thérapeutiques : psychothérapie individuelle ou groupale, officines thérapeutiques, accompagnement psychiatriques, visites domiciliaires, activités d'orientation et d'inclusion des familles et activités communautaires.

Selon les projets thérapeutiques des CAPS, chaque « patient » peut rester uniquement pour la consultation, pour une partie de la journée ou pour toute la journée. S'il comparaît tout le jour, il est dans régime intensif, sinon, il est dans un régime non intensif. La famille est aussi impliquée dans ces projets, qui peuvent changer selon l'évolution du « patient ». Les patients peuvent être des personnes souffrant d'un trouble mental sévère et persistant, comme la psychose et la névrose grave ; ce sont également des consommateurs d'alcool ou d'autres drogues dont l'usage est facteur de dérangement mental clinique (Malavazzi, 2004).

Je présente ce projet, car il fait preuve de résultats très positifs au bénéfice d'une population très importante, quantitativement et qualitativement, face aux diverses problématiques auxquelles il répond. Pourquoi ne pas en faire aussi bénéficier cette population qui est venue de l'autre culture et s'est installée au Brésil pour se construire ou reconstruire un nouvel horizon ?

D'autres réflexions encore viennent s'insérer entre les micros et les macros projets dans l'objectif de faire apparaître les diverses possibilités d'ouvrir de larges horizons qui puissent offrir plusieurs alternatives à la recherche du bonheur.

Il s'agit de prendre une position qui soit basée sur des données concrètes de la réalité et qui indique, pour le futur, une manière d'envisager, dans le collectif, une identité culturelle sans fragmentation, ni détresse.

D'une manière insistante, affleurent des questions pour la communauté scientifique : quelle est la contribution de la Psychologie sociale pour soutenir l'universalisation de valeurs comme le respect des différences, et pour conduire à des compromis qui ménagent la justice et la fidélité ? Quelles stratégies pourraient-elles être développées pour inscrire cela dans des changements qui inaugurent une « nouvelle humanité » ?

Une suggestion continue d'habiter mes réflexions : celle qu'il est possible de partir de nos connaissances, de notre volonté de transformer, du principe de la confiance, mais aussi de la certitude que les humains peuvent trouver la force et le courage, ... pour imprégner tous nos efforts de la capacité de pourvoir l'homme et la femme des conditions idéales pour construire et reconstruire leur vie et pour atteindre un niveau de bonheur satisfaisant.

Pour terminer ce parcours, mon regard change de direction ; il se tourne vers l'originalité de mon travail : celui d'avoir enregistré la voix de ces femmes, d'avoir pu faire connaître ces épreuves, ces besoins et ces désirs dont, jusqu'ici, elles avaient gardé le secret.

Ainsi, peut-être, la psychologie sociale aura-t-elle atteint un des objectifs utiles pour accomplir sa mission. Peut-être le plus utile. Peut-être le plus engagé.

Je redonne enfin à méditer le petit poème de Jorge de Lima (1893-1953), poète d'Alagoas (Brésil) ; il nous fait taire au fond de nous-mêmes, car il nous rappelle au souvenir de la transcendance dont nous sommes dotés et de l'énorme propos de notre volonté :

Pelo Vôo de Deus quero me guiar

*Não quero aparelhos
Para navegar.
Ando naufragado,
Ando sem destino.
Pelo vôo dos pássaros
Quero me guiar.
Quero tua mão
Para me apoiar,
Pela Tua mão
Quero me guiar
Quero o vôo dos pássaros
Para navegar. (...)*

(O livro das VirtudesII, O compasso Moral, William J. Bennett, (1998) Ed.Nova Fronteira)

Par le vol de Dieu je veux me guider

Je ne veux pas d'appareils

Pour naviguer.

Allant naufragé,

Allant sans destin.

Par les vols des oiseaux

Je veux me guider.

Je veux ta main.

Pour m'appuyer,

Par ta main

Je veux me guider

Je veux le vol des oiseaux

Pour naviguer.(...)

(*Le livre des Vertus II, Le compas moral*, William J. Bennett (1998), Ed. Nouvelle Frontière)

BIBLIOGRAPHIE

- Abdelwahab, B. (1975). *La sexualité en Islam*. Paris : PUF.
- Barus-Michel, J. (1987). *Le sujet social: étude de psychologie sociale clinique*. Paris : Dunod.
- Benslama, F. (1999). Epreuves de l'Etranger. In J. Menechal, L. Bastiannelli, & F. Benslama (Eds.), *Le risque de l'étranger : soins psychique et politique*. Paris :Dunod.
- Benslama, F. (2004). *La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*. Paris : Flammarion.
- Berque, J. (1978). In A. Manço (Ed.), *Intégration et identités. Stratégies et positions des jeunes issus de l'immigration*. Paris, Bruxelles : De Boeck, 1999.
- Berry, J. W. & Kalin, R. (1993). In., R.-Y. Bourhis & J.-P. Leyens (Eds.); *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*. Liège : Mardaga, 1994.
- Bonfim, Z.A.C. (1991). In., S.-I. Molón (Ed.), *A Psicologia Social Abrapsiana: Apontamentos Historicos:Interacoes* (pp. 41-68). Sao Paulo : Universidade Sao Marcos, 2001. En ligne : <http://www.interacoes.br>, consulté le 25 mai 2009.
- Borfenbrenner, U. (2000). *A ecologia do desenvolvimento humano*. Rio de Janeiro : Ed. DP&A.
- Brackelaire, J.-L. (1995). *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*. Bruxelles : De Boeck
- Bourhis, R.Y. & Leyens, J.-P. (1994). *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*. Liège : Mardaga.
- Brandão, I.R. & Bonfim, Z.A.C. (1999). *Os Jardins da Psicologia Comunitária*. Ceará-Br : Ed. UFC. PREX.
- Brion, F. (2004). *Féminité, minorité, islamité. Questions à propos du hijâb*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant.
- Chevrier, J. (2004). La spécification de la problématique. Gauthier, B. (Dir) (2004). *Recherche sociale : de la problématique à la collecte de données*. (p.51-84) 4^{ème} édition. Sainte-Foy : Presses de l'université du Québec.

- Ciprut, M.-A., (2007). *Migration, blessure psychique et somatisation*. Association Pluriels. Suisse : Editions Médecine & Hygiène.
- Chuaqui, B. (1942). *Memorias de um migrante (Imagens confidenciais)*. Chili : Ed. Orbe.
- Carr, W. (1987). *What is an educational practice?* Journal of Philosophy of Education, 21 (2), p.163-175, Vol.I Reader. Cambridge University Presse. Cambridge. En ligne: onlinelibrary.com, consulté le 30 mai 2009.
- Correia, S.B. (1999), cité dans Brandão, I.R. & Bonfim, Z.A.C. (1999). *Os Jardins da Psicologia Comunitária*. Ceará-Br : Ed. UFC. PREX.
- Croizet, J-C. & Leyens, J.-P. (2003). *Mauvaises Réputations: Réalités et Enjeux de la Stigmatisation Sociale*. Paris : Armand Colin.
- Cyrulnik, B. (1999), cité dans Ciprut, M.-A., (2007). *Migration, blessure psychique et somatisation*. Association Pluriels. Suisse : Editions Médecine & Hygiène.
- D’Alte, I., Petracchi, P., Ferreira, T., Cunha, C. & Salgado, J. (2007). *Self Dialógico: um convite a uma abordagem alternativa ao problema da identidade pessoal*. En ligne : <http://www.eses.pt.interaccoes> , consulté le 20 mars 2009.
- DaMatta, (1986). *O que faz o brasil, Brasil ?* Rio de Janeiro : Ed. Rocco.
- D’Ambroise, G. & Audet, J. (1996). Le projet de recherche en administration. Un guide général à sa préparation. Chapitre 4. L’approche holistico-inductive. Consulté le 19 août 2010 sur <http://www.fsa.ulaval.ca/personnel/DamboisG/liv1/index.html>
- Delefosse, M.-S. & Rouan, G. (2001). *Les méthodes qualitatives en psychologie*. Paris. Dunod.
- Devereux, G. (1970). Essais d’ethnopsychiatrie générale. In C. Camilleri, J. Ikastersztejn, & E.-M. Lipiansky, E.M. (Eds.), *Stratégies Identitaires*. Paris : PUF, 1999.
- De Vitray-Meyerovitch, E. (1995). *Islam, l’autre visage*. Paris. Albin Michel.
- Doïse, W., Dubois, N., & Beauvois, J.-L. (1999). *La construction sociale de la personne*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Durkheim, E. (1978). *As formas elementares da vida religiosa*. Sao Paulo : Ed. Abril Cultural.

- El Hayek, J. (2002). *Compreenda o Islam e os muçulmanos*. São Paulo : Ed. Junta de Assistência Social Islâmica brasileira.
- Fronteiras do Paraná com as Arabias. *Gazeta do Povo*. Curitiba (2002). En ligne : <http://www.gazetadopovo.com.br>, consulté le 22 mai 2009.
- Glick Schiller N., Basch L. & Blanc-Szanton C. (1992b). Cité dans Perez, Z-R. (2006). *Récits de migration de femmes dominicaines : une approche ethno-psychologique de la migration*. Thèse de doctorat non publiée. Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.
- Guiraud, M. & Meirieu, P. (1997). *L'école ou la Guerre civile*. Paris
- Hajjar, C. (1985). *Imigração Arabes*. Cem anos de reflexão. São Paulo : Ed. Icone.
- Heurteaux, Michel. (2009). *Le Liban. Au cœur des crises du Proche-Orient*. Toulouse : Milan.
- Jodelet, D. (2005). Vinte anos da Teoria das representações sociais no Brasil. In D.-C. Oliveira & P.-H.-F.Campos (Eds.), *Representações Sociais, Uma teoria sem fronteiras* (pp. 11-21). Rio de Janeiro : Museu da República.
- Jodelet, D. (2005). *L'autre : Regard psychosociaux*. Direction Margarita Sanchez-Mazas et Laurent Licata. Chapitre I (pp.23-47). Grenoble. Les presses de l'Université de Grenoble.
- Junior, N.-E.-C. & Figueredo, L.-C. (2004). *Figuras da intesubjetividade na constituição subjetiva: dimensões da alteridade*. En ligne : <http://www.smarcos.br/interacoes> (pp. 9-28), consulté le 13 avril 2009.
- Jung, C.G. (2010). *Psychologie de l'inconscient*. LGP, Paris. Référence.
- Kaufmann, J.-C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris: Nathan.
- Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin.
- Kaufmann, J.-C. (2005). *Casseroles, amour et crises : ce que cuisiner veut dire*. Paris : Armand Colin,
- Khader, Bichara. (2009). *Le monde arabe expliqué à l'Europe*. Paris : L'Harmattan.
- Khatlab, R. (2006). *Lula da Silva : l'ouvrier devenu président du Brésil*. En ligne : <http://www.anba.com.br/noticias>, consulté le 12 novembre 2008.

- Khoury, D. Gérard. (2009). *La France et l'Orient arabe. Naissance du Liban moderne. 1914-1920*. Paris : Albin Michel.
- Lalande, A. (1968). *Vocabulaire Technique et Critique de la philosophie*. Paris : PUF
- Legrand, M. (1993). *L'approche biographique*. Paris : Hommes et Perspectives.
- Legrand, M. (2006). Raconter son histoire. In X. Molénat (Ed.), *L'individu contemporain. Regards Sociologiques*. France : Sciences Humaines.
- Legrand, M. & de Gaulejac, V. (2008). *Intervenir par le récit de vie. Entre histoire collective et histoire individuelle*. Paris : Eres.
- L'encyclopédie libre. Wikipédia. La population du Liban. Consulté le 22 septembre 2010 sur <http://fr.wikipedia.org/wiki/Liban>.
- Malavazi, G. (2004). *Saúde Mental no SUS: os Centros de Atenção Psicossocial*/Ministério da Saúde, Secretaria de Atenção à Saúde, Departamento de Ações Programáticas Estratégicas Brasília : Ministério da Saúde. Brasil. En ligne : <http://www.sermelhor.com/artigo.br>, consulté le 23 avril 2011.
- Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset & Fasquelle.
- Malinowsky, .B.(1975). *Uma teoria científica da cultura*. Rio de Janeiro : Ed. Civilização Brasil.
- Marx, K. (2003). *O capital*. Rio de Janeiro : Ed. Civilização Brasileira.
- Marzano, M. (2007). *Dictionnaire du corps*. Paris : PUF
- Mohammed, R.(2006). *A presença arabe no Brasil*. Interview. En ligne : <http://www.comciencia.br/entrevistas/mohammed.htm>, consulté le 11 mars 2007.
- Moscovici, S. (1973). In A. Manço (Ed.), *Intégrations et identité. Stratégies et positions des jeunes issus de l'immigration*. Paris : De Boeck, 1999.
- Mucchielli, A. (1986). *L'identité*. Paris : PUF.
- Mucchielli, A. (1996). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Nietzsche, F. (1988). In V. Teixeira, *Outre Langue : L'étrangement de la langue dans l'étrangeté de l'humain* (2009) En ligne : <http://resweb2.jhk.adm.fukuoka-u.ac.jp/>, texte

en japonais sur le site. Offert personnellement par l'auteur pendant le Colloque des 4-6 mai 2009 à Louvain-la-Neuve.

- Oliveira, J.-H.-B. (2000). *Psicologia da religião*. Coimbra : Livraria Almedina.
- Osman, S.-A. (1998) & Gattaz (2001). Cité dans Truzzi, O.-M.-S. (2008). *Sociabilidades e Valores : Um olhar sobre a Familia Arabe Muçulmana em Sao Paulo*, pp.37-74. . En ligne : <http://remi.revues.org> , consulté le 20 novembro 2008.
- Osman, S.-A. (2006). Cité dans Truzzi, O.-M.-S. (2008). *Sociabilidades e Valores : Um olhar sobre a Familia Arabe Muçulmana em Sao Paulo*, pp.37-74. . En ligne : <http://remi.revues.org> , consulté le 20 novembro 2008.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, p.146-181.
- Pecheron, A. (1991). La transmission des valeurs. In F. de Singly, J. Commaille & M. Kaluszynski, *La famille: l'état des savoirs* (pp. 183-193). Paris : La Découverte.
- Pozzi, S. (2006) *El pais*, New York. En ligne : <http://www.obseravatoriosocial.org.br>.
- Ramos, A. (2003). *Introdução à Psicologia Social*. São Paulo : Ed. Casa do Psicólogo.
- Rosseti-Ferreira, M.-C., Amorim, K.-S., Silva, A.-P.-S. & Carvalho, A.-M.-A. (2004). *Rede de Significações e o estudo do desenvolvimento humano*. Porto Alegre : Ed. Artmed.
- Rey, P. (2006) *Histoire du Liban-des origines au XXe siècle*. Sous la direction de Boutros Dib. Paris : Ed. Philippe Rey.
- Sá, C.-P. (2007). *Sobre a Psicologia social no Brasil : entre memórias e historicas e pessoais*. Brasil, Porto Alegre. En ligne : <http://www.scielo.br> , consulté le 18 mars 2009.
- Sá, C.P. (1998). *A construção do objeto de pesquisa em representações sociais*. Rio de Janeiro : Ed.da Universidade do rio e Janeiro.
- Safadi, A.-A. (1999). *Encontros, desencontros e intervenções numa experiência de estágio em psicologia comunitária*. Mémoire non publié. Universidade Federal de Alagoas, Centro de Ciências Humanas, Letras e Artes, Curso de psicologia, Maceió. Al

- Safadi, A.-A (2000). *A solidariedade numa comunidade de pescadores na perspectiva da religiao*. Mémoire non publié. Universidade Federal de Alagoas, Centro de Ciências Humanas, Letras e Artes, Curso de psicologia, Maceió. Al
- Safadi, A.-A (2000). *Eroticidade, sexualidade e amor na concepção de Viktor Emile Frankl*. Mémoire non publié. Universidade Estadual da Paraíba-Centro de Ciências biológicas e da saúde- Departamento de Psicologia- Núcleo Viktor Emile Frankl de Logoterapia, João Pessoa. Pb
- Safadi, A.-A. (2003). *Valeurs, religion et perceptions stéréotypiques des catholiques et des musulmans au Brésil*. Mémoire non publié. Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.
- Sakalha, J. (2006). *Los musulmanes en Latinoamérica. Historia e inmigración*. En ligne : <http://www.islamica>, consulté le 17 mai 2006.
- Schwartz, S.-H.(1992). Universals in the content and structure of values: theoretical advance and empirical tests in 20 countries. In M. Zanna (Ed.), *Advances in experimental social psychology* (pp. 1-65). Orland : Academic Press.
- Schwartz, S.-H. & Sagie, G. (2000). *Value consensus and importance: A cross-national study*. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 26,92-116. Orland: Academic Press
- Teixeira, V. (2009). *Outre Langue: L'étrangement de la langue dans l'étrangeté de l'humain*. En ligne : <http://resweb2.jhk.adm.fukuoka-u.ac.jp/>, texte en japonais sur le site. Offert personnellement par l'auteur pendant le Colloque des 4-6 mai 2009 à Louvain-la-Neuve.
- Touraine, A. & Khosrokhavar, F. (2000). *La recherche de soi. Dialogue sur le sujet*. Paris : Fayard.
- Truzzi, O.-M.-S. (2002). Libanais et Syriens au Brésil. *Revue européenne des migrations Internationales*, numéro 1, vol. 18, pp.123-147. En ligne : <http://remi.revues.org> , consulté le 18 mai 2006.
- Tuma, R. (2006). *Arabes encontram paz e prosperidade em São Paulo*. En ligne : <http://www.anba.com.br/noticias>, consulté le 18 mai 2006.
- Vala, J. & Monteiro, B. (2002). *Psicologia Social*. Lisboa : Fundação Calouste Gulbenkian.

Vergote, A. (1966). *Psychologie Religieuse*. Bruxelles : Dessart.

Wach, M. & Hammer, B. (2003). *La structure des valeurs est-elle universelles ? Genèse et validation du modèle compréhensif de Schwartz*. Paris : L'Harmattan.

Waniez, P. & Brustlein, V. (2001). Os muçulmanos no Brasil: elementos para uma geografia social. *Revista de Comunicação Cultural e Política*. Rio de Janeiro. En ligne : <http://www.carabe.org> , consulté le 19 mai 2006.

ANNEXES

Tableau 1 – Premier Groupe Intra-Générationnel: Première Génération

		MÔNICA (65)	LATIFE (63)	SABRIE (63)	MARIA (62)	ROSINHA (57)
IMMIGRATION	SOCIÉTÉ	Elle est arrivée au Brésil à l'âge de 23 ans. Elle a trouvé que les femmes brésiliennes ont été très gentilles et généreuses avec elle, en général. « Les femmes m'ont invitée, m'ont poussée à sortir, à aller vers une vie sociale ».	Elle est arrivée au Brésil à l'âge de 14 ans, pour rejoindre ses parents qui étaient partis au Brésil quand elle avait 3 ans. Pour elle ce n'est pas avec la société brésilienne qu'elle a eu des difficultés, mais avec ses parents inconnus : « j'ai oublié même le visage de mes parents: je n'avais jamais vu de photos ». Et cette expérience a été si mal vécue pendant deux ans qu'elle n'a pas fait attention à la nouvelle société d'accueil. Malgré qu'elle habite à Foz depuis 23 ans, elle trouve que la société de Foz est plus difficile qu'à Sao Paulo et au Paraguay où elle déjà a habité. Elle a très peu d'amies. Les	Elle est arrivée au Brésil à l'âge de 19 ans pour rejoindre son mari qui avait migré pour chercher une vie plus facile qu'au Liban. Son premier contact avec la société brésilienne a été quand elle arrivée au port de Santos, toute seule, sans parler la langue, sans argent ; elle a trouvé un homme qui l'a aidée. Son mari n'était pas là pour la chercher et l'homme lui a gentiment acheté son billet pour aller jusqu'à Sao Paulo ; en plus, il lui a donné un peu d'argent pour se débrouiller au départ. « J'étais désespérée, mon mari n'étais pas là » ; elle croit que c'était grâce à son sang arabe, « qui jamais n'abandonne	Elle est arrivée au Brésil à l'âge de 9 ans. A l'époque, la société brésilienne acceptait plus facilement les cultures différentes: « C'était la période de migration ».	Elle est arrivée au Brésil à l'âge de 15 ans. La ville où elle arrivée au début, Rio Grande do Sul (dernière état du Brésil) l'a bien reçue. Depuis 18 ans, elle a déménagé à Foz de Iguaçu (État du Paraná, juste avant Rio Grande do Sul), où la différence de cette société à recommencé à zéro le processus d'intégration. Cela a été très difficile pour elle de s'adapter à cette ville fortement mélangée de différentes cultures. « L'accueil a été réciproque ».

			amies d'ailleurs restent toujours fidèles.	personne ». A Foz, elle a trouvé que la société était plus difficile qu'à Rio Grande do Sul où elle a habité pendant longtemps ». A Foz les gens ne se mélangent pas ... les gens sont enfermés sur eux-mêmes ». Mais... « le Brésil est riche, le Brésil est une mère ».		
	INTÉGRATION	Au début, cela a été très difficile, très dur. Tout était différent : la langue, la nourriture, le climat et même l'eau. Pour arriver à s'intégrer, elle a trouvé la solution : apprendre la langue. « Quand les gens parlaient, je croyais qu'ils parlaient mal de moi... Même le bonjour. Malgré les invitations pour sortir, je n'acceptais pas, parce que j'avais peur ».	Le premier pas vers l'intégration a été avec son fiancé avec qui elle s'est mariée à l'âge de 16 ans. Son mari était un homme 20 ans plus âgé qu'elle. Mariée et toute seule, elle a noué contact avec une voisine. Cela a été le premier contact direct avec une Brésilienne. Et à partir de ce moment là, elle s'est fait accepter par la communauté brésilienne.	Elle tout fait pour s'intégrer à la société brésilienne : « Je me suis présentée spontanément pour aider à préparer la fête communale à laquelle je n'avais jamais été invitée avant. J'ai offert des spécialités arabes aux voisins. Et en plus, j'ai assisté à la messe, malgré ma confession musulmane connue de tous dans le village ». Par contre, c'était plus difficile	Pour s'intégrer, cela n'a pas été facile : «Ce qui a été une souffrance collective pour les immigrés arabes, et aussi pour tous les étrangers, a cause de la langue et de l'adaptation culturelle ».	Pour elle, l'intégration dépend de l'individu. Elle croit que le sens de la communauté n'existe pas dans la grande ville ; par contre, les voisinages peuvent contribuer à une meilleure intégration. « L'intégration est un échange ». Selon elle, il faut faire attention quand on se dirige vers quelqu'un d'autre pour ne pas le blesser.

			Malgré les événements difficiles dans sa vie, Latife raconte avec joie et optimisme son élan pour se faire accepter en tant qu'étrangère.	avec les Arabes parce qu'ils n'ont pas bien reçu une compatriote arrivée au Brésil. « Ils avaient des préjugés ». Et avec les Allemands c'était aussi difficile parce qu'ils étaient racistes. « Mais après, ils m'ont adoptée. Ils m'ont fait confiance ».		
IMAGE DE SOI	IDENTITÉ	« Je n'avais pas confiance en moi et j'étais en colère contre moi-même. Mais, j'ai eu le courage d'oser parler la langue ».	Maudite par sa mère comme la responsable de la mort de son père 7 mois après son arrivée au Brésil, elle s'est trouvée plongée dans un silence douloureux, sans aucun dialogue ni affection. L'identité de Latife a été construite sur « la volonté d'exister ». Elle avait une image très négative d'elle-même, elle a pris des années pour la reconstruire : « en fait, c'est grâce à	Elle se voit comme une personne triste, fracassée, démolie par une vie d'isolement. « J'ai perdu la guerre. Je n'ai aucun plaisir dans la vie, tout ce que j'ai rêvé, je ne l'ai pas réalisé ». Par contre, elle se voit comme une personne courageuse qui a tout fait pour se faire reconnaître : « Regardez-moi, je suis ici, adoptez-moi, s'il vous plaît. ». Elle ne s'est jamais découragée, elle a tenté de se faire	Elle se perçoit comme une personne qui est bien dans sa peau, heureuse d'avoir une famille nombreuse. Elle a eu des difficultés à parler des ses souvenirs du Liban et de son enfance. Au deuxième rendez-vous, elle a raconté qu'elle s'était rendue compte qu'elle ne jouait pas comme les autres enfants de son âge: « J'ai travaillé dans le commerce avec mon père. J'étais une enfant très	Avant son arrivée, l'homme à qui elle avait été promise, a annoncé que sa fiancée allait arriver, mais il lui avait donné un l'autre nom. Ce qui a été pour elle un choc, qui lui a fait très mal. Avoir un nom signifie pour elle exister, avoir une identité. Elle se perçoit une femme positive, persévérante, juste et elle a pris la décision de bien profiter de la vie.

			mon mari que je me suis découverte comme une personne bien et capable ».	accepter dans le village au sud du Brésil (Rio Grande do Sul). Elle se trouve forte et persévérante face aux échecs de la vie.	solitaire ».	
	BRÉSILIENNE ET/OU LIBANAISE	Au Brésil depuis 42 ans : « Je suis libanaise, mais je me sens brésilienne. J'habite un peu ici, un peu là-bas ». Elle a reçu la naturalisation spontanée, offert par l'Etat.	Au Brésil depuis 47 ans, elle se sent en même temps libanaise et brésilienne : « j'adore le Brésil, je ne me suis jamais sentie discriminée, jugée ou exclue. J'adore les gens d'ici, leur joie et leur générosité ». Sa naturalisation a été offerte par l'Etat lorsque celui-ci a décidé de régulariser la situation des étrangers qui se trouvaient dans le pays depuis un certain nombre d'années en tant qu'immigrés.	Au Brésil depuis 43 ans, elle se dit brésilienne. « Je n'ai plus rien à voir avec le Liban, malgré que j'aime bien mon pays de naissance ». Elle est naturalisée depuis long temps. C'est l'Etat qui le lui a proposé sans qu'elle en fasse la demande.	Au Brésil depuis 53 ans, elle garde son identité libanaise, mais se sent brésilienne « malgré que je garde toutes les habitudes arabes, par rapport à l'alimentation, la façon de m'habiller, et aussi d'éduquer les enfants ». Elle est naturalisée brésilienne comme les autres.	Au Brésil depuis 40 ans, née au Liban, elle se sent brésilienne parce que « j'ai besoin de me sentir appartenir à quelque lieu ». Elle ne se sent pas étrangère, et elle a été naturalisée brésilienne, sur invitation de l'Etat. Au moment de signer la naturalisation, elle a fait un blague : « Quelle chance pour vous ! » « Au Liban je me sens étrangère ; malgré que j'aime beaucoup mon pays de naissance, je n'arrive plus à m'y sentir attachée... j'ai perdu le sentiment que j'appartiens au Liban ».

	ÉTUDES/PROFESSION	Elle n'est jamais allée à l'école, mais elle a fait beaucoup d'effort pour envoyer ses huit enfants à l'école.	Elle a fréquenté l'école 3 mois seulement, pour apprendre la langue ; et elle y est retournée à l'âge adulte, déjà grand-mère, en cours du soir. Depuis que son mari est tombé malade, elle a arrêté les études pour ne pas le laisser seul à la maison. .	Elle étudié à l'école du soir pour les adultes, mais a dû abandonner les études après deux ans, pour ne pas laisser son mari tout seul. Il ne va pas très bien au niveau de la santé.	Elle n'est allée à l'école que pendant deux ans pour apprendre la langue, pour travailler au commerce de son père.	Elle n'a pas fait d'étude.
TRANSMISSION	FAMILLE VS VALEURS	Elle a connu son mari par photo et par lettre. Ce type de convention pour marier la fille est transmis d'une famille à l'autre. Fiancée à distance, elle est partie au Brésil pour se marier sans jamais avoir vu son futur mari. Elle a eu huit enfants très vite: « J'ai eu deux enfants par an ». Ses enfants sont tous mariés avec des	La famille pour elle a été constituée à partir de son mariage. Elle a trouvé là une solution pour sortir de la souffrance avec sa mère, depuis la mort de son père. Petit-à-petit elle parvient à l'aimer. Les valeurs qu'elle a reçues de sa grand-mère qui l'a élevée au Liban, jusqu'à l'âge de 14 ans, l'ont aidée à construire une vie familiale basée	Elle a une grande famille : 8 enfants (une qui est décédée cancer, mère d'une petite fille, et un garçon qui est gravement malade d'un cancer du cerveau). Elle a tout fait pour transmettre les valeurs morales, mais surtout les valeurs religieuses. Ses enfants ont tous fait des mariages mixtes.	Le mariage a été convenu par les familles de deux côtés: « À l'époque, on ne se mariait pas avec un homme d'une autre culture ». Cette même culture a été transmise aux enfants: « Par rapport au mariage, la langue, la façon de s'habiller, d'éduquer, la religion, enfin, tout ce qui concerne notre culture ».	Quand elle est arrivée au Brésil à l'âge de 15 ans, elle était déjà fiancée à un ami de son père. Ensemble, ils ont migrés au Brésil, depuis des années. Elle a huit enfants et elle les éduque d'une façon différente de l'éducation qu'elle a reçue. Elle n'accepte pas bien que ses enfants se marient avec des personnes qui ne soient pas de

		Arabes: « C'est notre culture. » Elle a éduqué ses enfants dans le mélange de deux cultures : arabe et brésilienne. Les hommes libanais migrent ici au Brésil pour travailler : « C'est connu depuis des décennies qu'ici on a plus d'opportunités ».	sur la « morale religieuse ». Mais aussi elle a eu son mari qui l'a énormément aidée avec l'éducation des enfants. Elle s'est occupée de ses trois enfants toute seule et a aussi aidé son mari dans son commerce : « J'ai travaillé très, très dur, et quand la vie a commencé à s'améliorer, mon mari est décédé ». Sa fille unique, mère de deux enfants, est décédée d'un cancer Un garçon, le cadet, est devenu adulte mais il souffre de limitations intellectuelles et motrices ; il a eu une grave tumeur au cerveau lorsqu'il était petit et a été opéré plusieurs fois. Le problème revient de temps en temps. Mais moins gravement la dernière fois.	« Je me sens comme ayant échoué...je n'ai rien contre les autres religions, mais mes enfants ne suivent pas notre tradition...rien, rien rien, rien... sauf moi, mon mari et mon fils adopté qui suivi notre tradition religieuse ».		sa culture.
--	--	---	---	--	--	-------------

	LANGUE	Elle a appris la langue portugaise en trois mois, mais ils ont maintenu la langue maternelle : « Tous les enfants parlent arabe ».	Elle a appris le portugais sans grande difficultés à l'école quand elle arrivé au Brésil. Elle parle l'arabe avec ses enfants et ses petits-enfants.	Elle a appris la langue portugaise dans le quotidien, et elle n'a jamais été à l'école pour l'apprendre. Elle parle arabe à la maison avec tous les enfants.	Elle a appris la langue pendant les deux ans où elle est allée à l'école. La langue maternelle a été maintenue.	Elle a appris la langue portugaise dans la vie quotidienne avec les amis brésiliens. La famille et les amis arabes, au lieu d'aider, riaient quand elle parlait le portugais incorrectement. Elle parle l'arabe en famille.
	RELIGION	Elle est musulmane, pratiquante et fière de sa religion. « Je suis allée à la Mecque pour nettoyer mon âme, pour la purifier. Il faut y aller au moins une fois dans la vie ».	Elle est musulmane, pratiquante et très fidèle à sa religion. Par contre, ses deux garçons ne sont pas pratiquants et pour elle c'est un échec, une frustration : « Je suis une femme triste et frustré parce que par rapport à notre religion, j'ai échoué ». Son fils aîné est marié avec une fille protestante : « Là, je suis vraiment déçue ! »	Elle est musulmane, pas « trop pratiquante, mais j'ai fait comme j'ai pu...et je suis allé à la Mecque pour me purifier ». Sauf un de ses enfants, qui est adopté, les autres « sont catholiques, baptistes. Ou ne professent aucune religion. »	La pratique religieuse n'est pas son point fort, mais elle est très fière d'être musulmane. Dans son discours, elle défend l'islam contre les stéréotypes que la société brésilienne a créée sur les arabes.	Elle est musulmane, elle n'est pas très pratiquante ; par contre, elle donne beaucoup d'importance à l'existence d'une mosquée dans sa ville. Elle n'aime pas discuter religion. « Le mariage entre musulmans fortifie la religion ».

	VOILE	Elle porte le voile, et aussi ses filles et belles-filles.	Elle porte le voile depuis 4 ans. : « Je me sens fière de le porter. »	Elle porte le voile, mais pas sa fille ni belle-fille.	Elle porte le voile: «Je l'ai porté tardivement également mes filles. Ce symbole du islam n'a pas été affaibli dans le temps, au contraire».	Elle ne porte pas le voile: «Il n'y a pas de valeur si on le porte à la force ». Elle trouve que le voile il est beau, mais chez les autres.
	HABITUDES À TABLE	« La cuisine arabe est très appréciée par tous, mais donne beaucoup de travail ».	« Qu'est ce qu'on fait si on ne s'occupe pas de la cuisine ? » Elle a tout fait elle-même: « Le pain, la pâte, le yaourt, et tous les autres délices de mes deux pays ».	« La cuisine arabe représente mes racines, je la garde bien. »	Faire la cuisine pour la femme arabe, est d'abord un devoir, ensuite un plaisir, tant pour elle que pour la famille.	Elle aime bien faire la cuisine: « c'est là que j'arrive à réunir toute la famille ».
PROJETS		Continuer à soigner la famille.	Retourner à l'école : « Si toi, tu peux faire des études à ton âge, moi aussi je peux le faire, non ? » Elle a manifesté le souhait de retourner à l'école depuis notre deuxième rendez-vous. « Ce projet plus récent m'a redonné une joie depuis long temps perdue ».	« Mais si tu fais encore des études, pourquoi pas moi ? »	Son projet pour l'avenir est le même que celui qu'elle a adopté depuis toujours : « m'occuper de ma famille »	Son projet est de profiter davantage de la vie. Ses petits-enfants ne sont pas à sa charge, c'est-à-dire que ce n'est pas à elle de s'en occuper.

TABLEAU 2 – Deuxième Groupe Intra-Générationnel: Deuxième Génération

		ROSA (56)	HALLA (48)	SELMA (35)	SINA (24)
IMMIGRATION	SOCIÉTÉ	Rosa arrive au Brésil à l'âge de seize ans, et ne rencontre pas de problème avec la société brésilienne, avec laquelle elle est en contact depuis sa naissance. Elle est née juste à la frontière entre le Brésil et la Paraguay.	Halla est arrivé au Brésil avec une promesse de son fiancé de retourner au Liban le plus rapide possible. Mais, en réalité elle s'y trouve déjà depuis presque 30 ans. Elle n'aime pas la société brésilienne, elle la trouve très différente des gens de son pays natal dont elle dit: « Le Liban est la Suisse de l'Orient ». Elle continue: » Je ne peux pas accepter la vie des Brésiliens qui est très différente de la nôtre, mes enfants acceptent, mais moi, je ne peux pas ! »	Pour Selma, la ville de Foz de Iguaçu est le Liban numéro 2, juste pour dire qu'elle se sent chez elle. « Ici, on n'a pas de racisme par rapport à la couleur, la religion ou d'autres différences qui existent entre les gens, même à Sao Paulo on n'a pas de racisme envers les arabes ». Selma raconte qu'elle a fait une réflexion par rapport au sujet de vivre dans un pays qui n'est pas le sien, et, dans ce cas, le Brésil: « Selon que ce que j'ai vu et vécu, c'est vrai que n'est pas trop différent de cohabiter avec les brésiliens, avec les allemands ou avec les français... c'est la personne qui fait l'ambiance et non l'ambiance qui fait la personne... si vous voulez	Sina raconte qu'au début de sa jeunesse, c'est-à-dire jusqu'avant son entrée à l'université, elle se présentait à la société brésilienne comme une fille d'immigrants et musulmane, même si elle n'était pas pratiquante, ne portait pas le voile et s'habillait à la façon occidentale. Elle ne s'est jamais sentie différente des autres filles de son âge, brésilienne ou arabe. Sina aime bien le Brésil son pays de naissance, mais elle est plutôt passionnée par le Liban, en particulier par Beirute. Selon elle Beirute est un deuxième Paris.

				vivre avec les autres, c'est sûr que vous y arriverez. Mais par contre, si vous ne vivez enfermés que pour votre famille, vous réussirez, mais ça n'est pas vivre...pas vivre». Elle continue : « Il faut absolument faire connaissance avec les autres, les autres familles, les autres ambiances, les autres religions ».	
	INTÉGRATION	Rosa ne s'est jamais sentie discriminée ou rejetée. Elle s'est facilement fait des amies, plutôt des brésilienne que des arabes, avec qui elle a de vives discussions critiques. Malgré son avis par rapport à la communauté arabe, sa seule vraie amie est une femme arabe.	Halla ne s'est jamais sentie intégrée ; par contre elle ne s'est pas non plus sentie discriminée. Il y a un manque d'adaptation au pays d'accueil ; par rapport aux amitiés, elle dit ressentir «un grand vide dans ma vie» ; un travail lui manque énormément, ce qui augmente fini sa nostalgie du Liban. Les différences culturelles sont pour elle l'obstacle le plus difficile à surmonter par rapport à l'adaptation. Halla a accepté de rester uniquement à cause de ses enfants qui sont nés au Brésil, et demandent de	Par rapport à l'intégration, Selma commence par dire : «Pour moi, c'est dans les différences que se passe la rencontre ». Mais au départ elle a eu du mal à s'intégrer: «J'ai eu la peur, la honte, et en plus, j'étais très timide. A l'âge de 15 ans, j'étais une étrangère qui ne parlait pas la langue du pays. En plus, j'ai eu la honte de dire mon vrai âge, j'ai menti et j'ai dit que j'avais 18 ans. Et le pire pour moi, c'était de laisser mes amies de mon âge derrière moi, j'ai énormément souffert ». Selma raconte qu'elle a	C'est après son retour du Liban, où elle avait été pendant un an, que Sina a ressenti pour la première fois l'impact de sa culture arabe sur la culture brésilienne. Le changement était directement lié au nouveau look vestimentaire de la mode en Orient : il fallait être voilé, fort réservée par rapport aux copains de l'université, même par rapport aux amis. Et il n'était plus possible de sortir le soir comme avant. Selon Sina, ce sont les dogmes et ses fondements

			rester au pays. «Ici les gens travaillent toute la journée, même le samedi et parfois le dimanche. Pour rendre visite à une brésilienne il faut prévenir à l'avance... ça je n'arrive pas m'y adapter. Par contre au Liban, l'après midi est destinée au repos et à la visite aux amis. Au Liban, c'est 1000 fois mieux ». Halla a une grande nostalgie de son pays natal.	mis deux ans pour commencer à se sentir intégrée. «Les Arabes sont arrivés, ils sont restés et ont beaucoup reçu ; de leur côté, ils ont aussi fait grandir le Brésil. Ici, nous les Libanais nous sommes bénis, mais je crois que n'importe qui, qui vient en étranger au Brésil, est très bienvenu ». Et voilà, Selma continue à s'exprimer par rapport à son vécu d'intégration à la société brésilienne:«Je préfère rester ici, on est sorti du Liban pour une question financière, on a fuit la pauvreté et la guerre civile J'ai déjà des racines ici au Brésil.»	qui lui donnent la force de se confronter aux Brésiliens.
IMAGE DE SOI	IDENTITÉ	Rosa se voit comme une femme courageuse, curieuse d'en savoir plus, une femme qui cherche à s'actualiser. Une femme dynamique, gentille et qui aime beaucoup aider ses enfants, ses amis et les autres personnes. Par contre, elle se sent inférieur face aux autres	Halla se voit d'une façon positive qui est directement liée au Liban, une image de supériorité. Elle est ravie d'être une femme qui s'occupe bien de sa famille, qui aide aussi son mari dans son commerce. Par contre, elle ressent un conflit interne parce qu'elle n'accepte	Selma a une image très positive d'elle-même ; elle est très fière d'elle, d'avoir bien supporté de rester jusqu'à maintenant alors que d'autres femmes sont facilement retournées au Liban. «J'ai choisi ce chemin d'être immigrée et je dois être responsable pour ça ».	Sina se voit une fille forte, très sûre de sa confession religieuse, à qui elle doit sa façon d'être un peu rigide, mais avec beaucoup d'affection dans son cœur. Elle se montre disponible à aider qui le lui la demande ; elle est généreuse.

		femmes. Selon elle, la rencontre que nous avons eue, l'a aidée énormément parce que elle s'est découverte capable et suffisamment intelligente pour faire les études dont elle rêve depuis toujours. Au moment de notre rencontre, elle se sentait fort déprimée, sans aucun goût pour vivre. «J'étais vraiment dans le fond du puits et, avec toi, je me suis découverte comme une femme pleine de valeur et capable d'aller vers mes rêves et de les réaliser ».	pas de vivre <u>que</u> pour la famille. Pour elle, il faut accepter «sinon personne reste dans la famille ». Elle se voit aussi comme une personne qui n'est pas égoïste, et qui est honnête. Halla a construit une image de soi d'une femme qui doit toujours rester où les enfants décident. Son besoin est d'être acceptée, mais plutôt en tant que professionnelle. Elle montre une certaine révolte et son mal-être d'immigrée est attribué au Brésil.	Elle se dit une personne très disponible à aider les autres, très généreuse et une vraie amie, fidèle à ses amies. «Je suis une personne qui est pure sans méchanceté ». «Je suis heureuse comme je suis ; je suis une personne qui pense toujours positif ».	
	BRÉSILIENNE OU LIBANAISE	Elle se sent une vraie brésilienne, avec aucun sentiment de «fille d'immigrés libanais ».	Libanaise avec un orgueil, un sentiment de supériorité et de préjugé par rapport aux Brésiliens.	Selma raconte: « Les gens m'identifie comme une libanaise et moi je réponds tout de suite: « non, je suis brésilienne...je te promets, je le dis de tout mon cœur ».	Avec émotion et une voix qui tremble, Sina se sent partagée par rapport à sa nationalité. « Oui...je me sens...c'est une condition un peu bizarre, parce que je ne me sens ni d'ici ni d'ailleurs. Si nous sommes ici, nous sommes des « Turcs » et si nous sommes au Liban, nous sommes considérés comme des Brésiliens. Alors, nous sommes tout

					et en même temps nous ne sommes rien ».
	ÉTUDES/PROFESSION	Son père lui a interdit d'aller à l'école secondaire parce qu'elle a été élue reine de l'école à l'unanimité.	Halla était professeur de chimie à l'université et aussi de français, au Liban, elle est frustrée parce qu'au Brésil, elle ne travaille pas. Malgré qu'elle aimerait bien travailler, elle n'a jamais cherché du travail. Selon Halla, depuis notre rencontre, elle a trouvé la force de prendre la décision de chercher du travail, d'envoyer des CV à plusieurs écoles et universités. « C'est toi qui m'a donné maintenant la volonté de prendre la décision d'aller vers mon rêve et de retourner travailler ».	Elle n'a pas fait d'études après son arrive au Brésil: «Je n'ai pas étudié quand je suis arrivée au Brésil parce que j'ai eu la honte, malgré que j'ai voulu le faire, mais il m'a manqué du courage. J'ai appris à lire et à écrire avec mes enfants ».	Sina travaille dans le commerce de ses parents. Son projet est de finir ses études en Administration d'entreprise et de continuer à travailler dans le commerce familial, mais avec un autre regard. Juste une nouvelle conception sur le commerce, que les enfants héritent d'une génération à l'autre. C'est exactement sur ce sujet qu'elle a déjà commencer à développer son mémoire de fin d'études.
TRANSMISSION	FAMILLE X VALEURS	Les valeurs sont transmises par son père, qui a tout contrôlé, même sa façon de se coiffer. Mais aussi, il considère que la place d'une femme est à la maison pour s'occuper de la famille. Et depuis son plus jeune âge jusqu'à maintenant, c'est ce qu'elle fait. Elle s'est	La famille est pour Halla le centre de sa vie ; elle se dédie à ses enfants en totalité. Les valeurs selon la religion sont bien transmises et pratiquées.	Selma a appris de son père qu'une femme est faite pour se marier, pour rester toujours avec son mari, et avoir des enfants. C'était la valeur la plus importante transmise par la famille Par rapport aux vêtements et la coiffure, elle a eu la liberté de faire selon sa	« Je suis allée 2 fois au Liban pour bien comprendre la vraie importance des valeurs pour nous musulmans ». Sina raconte que c'était à partir de la deuxième fois qu'elle a vécu au Liban, pendant un an et demi, qu'elle s'est senti plus attaché à sa religion, aux

		senti une esclave. C'est pour cette raison qu'elle a décidé de se marier avec un homme qu'elle n'a pas aimé, juste pour fuir une vie malheureuse, mais pour retomber dans une autre.		décision. Et ça a continué avec son mari ; par contre, elle est critiquée par les autres femmes arabes. Selma et son mari sont d'accord sur le fait de transmettre à leurs quatre enfants les valeurs qu'ils trouvent les plus importantes, comme d'être solidaire, honnête et de se construire comme citoyen à travers les études et le travail.	dogmes et aussi aux valeurs directement liées à la culture. « Dans notre culture, il faut envoyer les enfants au Liban, pour apprendre la langue, la religion, connaître la famille qui est restée là bas. Mais aussi trouver un homme de notre culture pour se marier... c'est à partir du mariage qu'on peut se toucher ». Sina raconte que les enfants des immigrées libanais sont éduqués à aimer la culture de leurs parents, la langue, la religion, les habitudes d'une façon générale. « Se sentir fier d'être arabe ».
	LANGUE	Elle parle l'arabe avec sa famille d'origine, mais plus avec son mari et ses enfants.	Halla a fait un effort immense pour apprendre la langue qu'elle considère comme un facteur important pour s'intégrer.	Une question qui a marqué la vie de Selma a été de ne savoir parler la langue du pays d'accueil : « Ne pas parler pas la langue portugaise quand je suis arrivée cela a été ma grande difficulté et m'a fait beaucoup souffrir, je restais à côté des autres sans rien	Sina parle bien l'arabe

				comprendre. C'était terrible ».	
	RELIGION	Les parents de Rosa, étaient musulmans chiite. Elle se considère à peine comme une musulmane et ne fait que participer à des festivités à la Mosquée. Elle participe activement à l'église protestante, où elle s'identifie pleinement.	Musulmane très fidèle à sa religion et aux dogmes, elle pratique avec ses enfants et son mari.	Elle est musulmane, très fière de l'être avec toute la famille. Selma raconte son expérience d'œcuménisme religieux: « On vit le vrai œcuménisme religieux ici: l'évêque vient à la mosquée pour participer à notre fête et le scheik aussi va à l'église catholique, comme également le pasteur protestant. Chacun de nous continue à être comme il était avant, personne ne change de croyance ou de dogmes ». Par contre, Selma ajoute s'être aperçue que la transmission religieuse n'était pas obligatoire, la famille a laissé le libre choix à ses enfants. Mais sans une formation religieuse de base. « Malgré que mon père nous a laissés libres, il a toujours parlé de notre religion, des dogmes, de notre façon de se présenter dans la société.	Elle est musulmane pratiquante.

				Rien n'était interdit, mais au moins, on était au courant ».	
	VOILE	Elle ne porte pas le voile ; pour elle, cela n'a pas de sens.	Halla ne porte pas le voile, elle se sent libre ; en plus son mari ne l'oblige pas à le porter. «Pour Mahomet, la seule défense d'une femme était de se voiler, mais moi je sais bien me défendre sans avoir le besoin de m'habiller comme les autres femmes musulmanes ».	Selma a commencé à porter le voile depuis deux ans ; avant, elle n'était pas convaincue, pas encore prête. Elle se montre très heureuse avec son choix.	Elle porte le voile.
	HABITUDES À TABLE	Elle fait toujours la cuisine arabe pour sa famille.	Les habitudes à table sont tout à fait conformes à la culture arabe.	Les habitudes culinaires arabes sont bien gardées et elle a un grand plaisir à inviter les amis pour manger chez elle afin de partager un bon repas. «On aime bien faire la fête, on prépare l'agneau pour tout le monde.»	Les habitudes à table sont tout à fait conformes à la culture arabe.
PROJETS		Le projet de Rosa, est de commencer à étudier et de trouver du travail dans le commerce.	Son projet principal est de retourner au Liban. Mais le projet immédiat est de retourner au travail et de chercher d'abord dans les écoles où elle peut enseigner.	Selon Selma: «Tu as ouvert mon passé...te raconter mon histoire me fait du bien, et m'a fait réfléchir...je me suis dit: je veux retourner à l'école, je veux faire des études pour bien vivre la vie et être heureuse et être serviable. Attends, j'ai	Son projet est de finir ses études universitaires pour continuer à développer le commerce familial.

				plusieurs projets, mais la priorité est de retourner aux études ».	
--	--	--	--	--	--

Tableau 3 - Première groupe Intergénérationnelle – quatre femmes de la même famille					
		DORA (88)	RAQUEL (62)	NAJETE (42)	ZAINAB (16)
IMMIGRATION	SOCIÉTÉ	Son rapport avec le voisinage arabe ou non, s'est bien passé, dans un climat de solidarité. Elle n'a pas perçu de gestes de discrimination ou de racisme envers sa personne, au contraire. Ils ont été tous bien acceptés, la famille entière.	Raquel a senti le regard différent des personnes, probablement par le manque de connaissance des gens: « s'ils connaissent la race, la racine, la tradition arabe... le regard serait autre ».	Elle croit qu'il y a un fort sentiment de jalousie contre l'arabe par rapport auquel ils se sentent exploités et inférieurs. Une copine de travail a eu le courage de dire ce qu'elle pensait des arabes. Najete a répondu : « un arabe n'est pas meilleur qu'un brésilien ni le brésilien qu'un arabe ». Contradictoirement, malgré ce discours, elle affirme qu'elle n'a jamais ressenti de discrimination. Elle trouve que la discrimination est plutôt envers les noirs (ce qu'elle répète 2 fois). L'expérience avec l'employée de son père a marqué fortement sa vie: c'était le point fort de l'entretien. Elle a des nouvelles de cette fille qui s'est mariée avec un arabe ! au Brésil.	Pour Zainab, la société brésilienne est unie, familiale, et l'amitié est une valeur importante. Le problème est l'image, le stéréotype que les gens ont sur arabes. Elle dit que pour connaître, il faut étudier, et elle critique fortement le manque de connaissance de la part des brésiliennes, par rapport à la culture arabe et à l'islam. Elle est fière de sa culture arabe. Malgré la critique envers les brésiliennes, elle-même n'a jamais rien lu sur le sujet. La connaissance qu'elle a vient de conversations avec ses parents. Elle croit que l'islam est mal vu par la société mondiale.

	INTEGRATION	Dora est arrivée au Brésil âgée de 38 ans pour retrouver son mari qui, à ce moment-là, avait déjà émigré pour rechercher du travail. Aujourd'hui ça fait 50 ans qu'ils vivent au Brésil. Elle considère qu'il n'y a eu aucun problème par rapport à son immigration. Au contraire, elle s'est sentie bien accueillie avec toute sa famille.	Elle se sent encore immigrée après 42 ans au Brésil, même si elle est naturalisée : «il est difficile pour un immigré d'oublier ses racines ». Elle s'est adaptée à la société brésilienne, selon sa politique de bonne convivialité: plusieurs liens d'amitiés permettent aux enfants le contact avec d'autres enfants brésiliens. Sans aucune difficulté. Pour elle, il n'y a pas de différence entre les brésiliens et les arabes, mais cela dépend des deux parties. Un respect mutuel est nécessaire. Elle pense que c'est toujours important de parler bien des gens, de bien les traiter, de ne pas faire du mal, de chercher toujours à aider le prochain. Changer de ville, c'est recommencer une nouvelle adaptation. Selon elle, pour les brésiliens, les valeurs sont	Elle dit qu'elle ne se sent pas immigrée, mais elle s'est sentie de toute façon étrangère par le discours d'un employé/ami du magasin de son père, quand elle était adolescente. Cette expérience l'a marquée profondément et a été présente à plusieurs reprises au moment de l'entretien.	Zainab s'est perçue comme immigrée par la réaction d'autres personnes, ce qui a provoqué une expérience négative, un sentiment de stéréotype contre les Arabes. Elle critique constamment l'attitude partielle des personnes. Elle critique le préjugé dans son sens le plus pur, c'est-à-dire la critique sans connaissance de cause, sans le savoir dont il s'agit. Elle critique encore l'association qui est faite entre le caractère humain et ses origines. Elle insiste pour dire que les différences entre les individus sont indépendantes de leurs nationalités.
--	-------------	--	---	--	--

			plus collectives, et construites sur la solidarité et le respect de l'autre. Elle justifie/tente de comprendre les questions qui perturbent le peuple brésilien. « Cependant, les Brésiliens forment un bon peuple et des mouvements rebelles il y'en a partout ». Elle voit le Brésil comme un pays chéri avec un peuple honnête : liberté et tranquillité. « Le Brésil est une bonne terre ».		
IMAGE DE SOI	IDENTITÉ	Dora se voit comme une femme qui a déjà tout réalisé. Heureuse d'elle-même et de sa famille nombreuse.	Raquel se perçoit comme une femme qui a compris son devoir de mère de famille, et qui a tout donné à son mari pour qu'il puisse se réaliser. Selon elle, c'est le devoir de la femme dans le mariage. Son identité est liée à sa famille: son mari et les enfants.	Najete se perçoit comme une femme heureuse d'avoir choisi elle même l'homme de sa vie ; d'être une femme libre ; d'avoir une famille unie. Mais malgré tous ces bonheurs, elle a encore de la colère envers elle-même par rapport à des histoires du passé, quand elle était adolescente (voir plus haut).	Zainab se voit comme une fille bien dans sa peau, elle a tout ce qu'elle veut (mais à des conditions imposées par son père) : une famille unie, la liberté souhaitée (pour l'instant), les amitiés qu'elle veut. Elle aime sa culture, sa religion et ses études. Elle est sûre d'elle et ouverte à la possibilité de choisir son partenaire.
	BRESILIENNE OU LIBANAISE	Dora n'a pas reçu la naturalisation. Elle parle le portugais avec difficulté. Elle est libanaise.	Elle se sent immigrée depuis 42 ans au Brésil, même si elle est naturalisé : « c'est très difficile pour un immigrant	Najete se sent plus arabe, que brésilienne. Elle se sent plus arabe grâce à son arbre généalogique.	Elle a de forts liens avec ses origines et se sent « un peu » brésilienne, mais plutôt arabe. Malgré que l'immigration

			d'oublier ses racines ».		de ses parents se soit bien passée, elle se considère un peu comme brésilienne malgré qu'elle soit née au Brésil. Elle se considère arabe parce que sa religion est l'islam, sa façon de vivre est autre ; Pour elle, la religion parle plus fort que la nationalité. Elle ne fait pas de différence entre la nationalité et la religion. Elle aime bien habiter à Foz, parce que c'est une ville multiculturelle.
	ÉTUDES/ PROFESSION	Elle n'a jamais étudié et pour cette raison, elle s'est senti discriminée. Elle n'a pas reçu la naturalisation parce qu'elle est analphabète.	Elle ressent le manque d'études et regrette avoir donné la priorité à l'éducation de ses six enfants. Mais elle ne se sentait pas préparée pour étudier. Aujourd'hui elle craint d'étudier car elle a peur de l'échec vis-à-vis de ses proches. Elle ajoute qu'elle parle bien le portugais, mais elle a peur d'écrire. Qu'est-ce que la peur de Raquel suggère? Pourquoi craint-elle l'échec et un possible regret?	Elle sent un grand vide à cause du manque des études.	La première de ces quatre générations, Zainab, à 16 ans a la chance d'étudier, elle se prépare pour entrer à l'université.

			Les raisons profondes des peurs de Raquel ne nous semblent pas claires. Elle a l'appui de tout son entourage pour étudier, mais elle s'aperçoit que les études ne sont pas une condition pour se sentir honnête et ne pas détruire la famille. Raquel parle-t-elle d'elle-même? Il nous semble qu'elle reflète la question de la croyance selon laquelle une femme qui étudie devient trop libérée et n'accepte pas les limites imposés par la famille.		
TRANSMISSION	FAMILLE VS VALEURS	Sa famille est sa valeur la plus importante. Sa vie, selon elle, est centrée sur sa famille. Pour Dora, l'amitié des voisins a aussi une valeur considérable. Elle trouve que la hiérarchie a aussi une signification appréciable, malgré le dédain des nouvelles générations Selon sa fille Raquel, le mariage de Dora était un choix de ses parents.	La famille et la communauté arabes apparaissent en premier lieu. Elle a la croyance que la valeur de l'amour et la valeur de la famille passent par la politique. En plus, elle a la perception que la société est malade (individualisme), n'étant pas centrée sur l'amour et sur la solidarité, Raquel considère important la coopération,	Elle considère sa culture comme ayant la plus grande valeur : une culture de l'honneur, de la dignité, de la solidarité, de l'aide mutuelle et en même temps tournée vers le collectif (contrôle collectif). Najete a au cœur de ses préoccupations le rôle d'une éthique. Elle considère l'épargne comme une valeur permettant une vie familiale stable.	Pratique religieuse inexistante. Toute la famille est musulmane, mais ils ont perdu la pratique religieuse. Elle sait que son père souhaite qu'elle trouve un prétendant de sa culture arabe- musulmane, mais ils n'ont jamais discuté à ce sujet. Elle est tranquille à propos de la question du choix de son partenaire. Elle se montre ouverte à

			la solidarité, le respect de l'autre, et la transmission aux enfants de sa culture religieuse. Elle suggère une culture de société basée sur des contextes collectifs, axés sur de fortes relations communautaires. Elle souligne l'importance de ne pas mentir, de ne pas voler, de ne pas nuire au proche, d'être honnête, tolérant et d'avoir foi en Dieu Hyper valorisation de la valeur familiale, qui est au dessus de la valeur de l'individu : au départ, elle a éprouvé une sensation d'être étrangère dans le nouveau, pays, mais les enfants l'ont aidé à surmonter cette épreuve. Elle suggère que le rôle de la femme est de prendre soin de la famille. La femme se donne pour que l'homme se réalise. Il nous semble qu'elle adopte le conformisme dans la servitude à sa famille/enfants. Le mariage était « arrangé » selon la	Son adolescence était merveilleuse, mais contrôlée. Elle n'a plus confiance à son père. Les limites sont imposées par la mère: le rôle de la femme au foyer et contrôle. Elle considère que la famille a un sens protecteur. L'apparence est importante pour l'approbation par la communauté: la préoccupation de ce que l'autre pense peut être bonne ou mauvaise. Selon elle, l'éthique et la morale n'existent que dans la relation avec autrui. Par rapport au mariage, elle a osé choisir elle-même son fiancé.	une relation avec un homme étranger à sa culture et religion. Par rapport à la question des mariages mixtes elle dit : « si l'homme peut, pourquoi la femme ne pourrait-elle pas? »
--	--	--	---	--	---

			tradition. Mais elle raconte qu'on « n'est pas obligé, ce n'est pas 100% » <i>versus</i> ce n'est pas un choix/imposition. Son mari et elle étaient des connaissances dans le village. Quand le mari est parti du Liban vers le Brésil, Raquel n'avait que 11 ans. Ils appartenaient à la même famille et ils ont échangé des lettres pendant un an et demi. Leurs quatre fils ont fait des mariages mixtes (ils ont épousé des brésiliennes non-musulmanes). Elle dit que à « 18 ans, la jeune fille a déjà une pensée définitive en tête ». Elle parle du mariage de façon pondérée, et accentue le besoin du pardon dans le quotidien. Elle valorise la vie du couple marié.		
	LANGUE	Elle raconte que cela n'a pas été très difficile de s'adapter à la culture du pays d'accueil. Sa plus grande difficulté a été l'apprentissage de la langue. Aujourd'hui après 50 ans au Brésil, elle parle le Portugais de façon insatisfaisante et elle raconte	Elle a conservé sa langue maternelle, et parle bien le Portugais. La plupart des membres de la famille parlent, comprennent, lisent et écrivent l'Arabe.	Née au Brésil, elle parle et comprend bien l'arabe. Toutefois, elle, son mari et ses filles ne parlent pas l'arabe à la maison entre eux. Selon son vécu, les deux	Elle comprend mais ne parle pas l'arabe avec ses proches.

		cela avec un sourire. Il y a longtemps, elle parlait mieux le portugais, parce qu'elle avait un contact direct avec les clients du magasin de son mari. Après le changement d'activité, elle a perdu la pratique orale du portugais	Les quatre enfants qui ont vécu au Liban ont une maîtrise de la langue arabe plus importante que les deux autres qui n'ont pas connu ce pays. Elle a envoyé ses enfants au Liban pour qu'ils connaissent leur terre d'origine, leurs grands-parents, et pour mieux apprendre leur langue, leur religion, leurs coutumes.	langues parlées à la maison et à l'école ont créé une confusion linguistique pour les enfants.	
	RELIGION	Elle garde sa tradition religieuse. Elle a toujours respecté les autres religions.	La famille est musulmane, dont quelques-uns sont pratiquants et d'autres non.	Ne participe pas aux pratiques religieuses. Seulement dans la mesure du possible. Elle a appris le respect des autres religions.	Pratique religieuse inexistante. Toute la famille est musulmane mais ils ont perdu la pratique religieuse.
	VOILE	Porte le voile et s'habille selon sa religion.	Elle porte le voile.	Le voile est une habitude récente. Elle croit qu'au Brésil il est utilisé surtout par les Chiïtes. Najete est Sunnite et se sent incapable de porter le voile ; elle dit qu'elle a mal à la tête quand elle le porte.	Elle porte le voile en cas de besoin ; par exemple, quand elle va à la Mosquée. Selon le regard de Zainab, le port du voile est l'apparence externe et, en même temps, le résultat d'une décision interne: le porter sérieusement pour honorer Mahomet signifie un changement de vie (rompre les liens avec les amis de sexe masculin, plus de sorties nocturnes,

					changer les habitudes vestimentaires). Elle sent une inhibition liée au port du voile.
	HABITUDES À TABLE	La table est le cœur de la famille, c'est là qu'on transmet notre culture.	« Je suis dans la cuisine presque toute la journée, j'aime bien la faire ». Elle dit que, dans la culture arabe, la famille se réunit autour de la table et que cela peut aider la réconciliation.	La cuisine est importante pour elle et pour sa famille, mais « j'ai une bonne qui m'aide, c'est plus facile ».	Zainab aime quand toute la famille se réunit autour de la table. « C'est une vraie fête à chaque fois... »
PROJETS		« voir encore une autre génération : la cinquième ».	Le projet de Raquel est fort présent dans son récit : retourner au Liban.	Le projet de Najete est de donner à ses enfants une vie de confort, une vie pleine de réalisations en tout le sens: « c'est mon bonheur »	Zainab a le projet d'être ouverte à la possibilité de se marier avec quelqu'un de culture et religion différentes et d'avancer vers un futur brillant et heureux : « c'est que les études peuvent me donner comme chance »

REGARDS CROISÉS DE FEMMES MUSULMANES DE TROIS GÉNÉRATIONS AU BRÉSIL : L'IMAGE DE SOI ET LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITE

Abla Antoinette SAFADI

Université catholique de Louvain, à Louvain-la-Neuve (Belgique)

Partant d'une première approche réalisée en 2006 à Foz do Iguaçu (dans l'Etat du Paraná - Brésil), cette recherche a pour objectif de présenter les résultats de l'enquête réalisée auprès de vingt femmes musulmanes, d'origine libanaise, immigrées au Brésil, appartenant à trois générations (même quatre dans un cas de la même famille) de mères et filles. Les analyses de leurs récits de vie et la présentation des résultats sont axées sur des problématiques communes à tous les récits : *l'immigration, l'image de soi, la transmission intergénérationnelle et les projets personnels*. Cette étude vise à montrer, notamment, comment se passe la transmission culturelle d'une génération à l'autre et comment la dernière génération a assimilé le croisement entre les deux cultures : arabe et brésilienne. Les résultats montrent que si, d'un côté, les femmes de la génération plus jeune souhaitent plutôt être reconnues et vivre comme brésiliennes, car elles sont nées au Brésil, de l'autre côté, celles des générations précédentes souhaitent que la culture arabe soit privilégiée dans leur vie quotidienne et dans leur famille. La recherche éclaire aussi une question importante, à savoir : comment les jeunes filles arrivent-elles à gérer ce conflit socioculturel avec elles-mêmes, avec leur famille et avec la communauté brésilienne ? Cette question permet d'ouvrir des nouvelles réflexions et de stimuler la poursuite des recherches, en considérant que la transmission intergénérationnelle constitue une interface interculturelle intéressante pour la formation de nouveaux paradigmes.